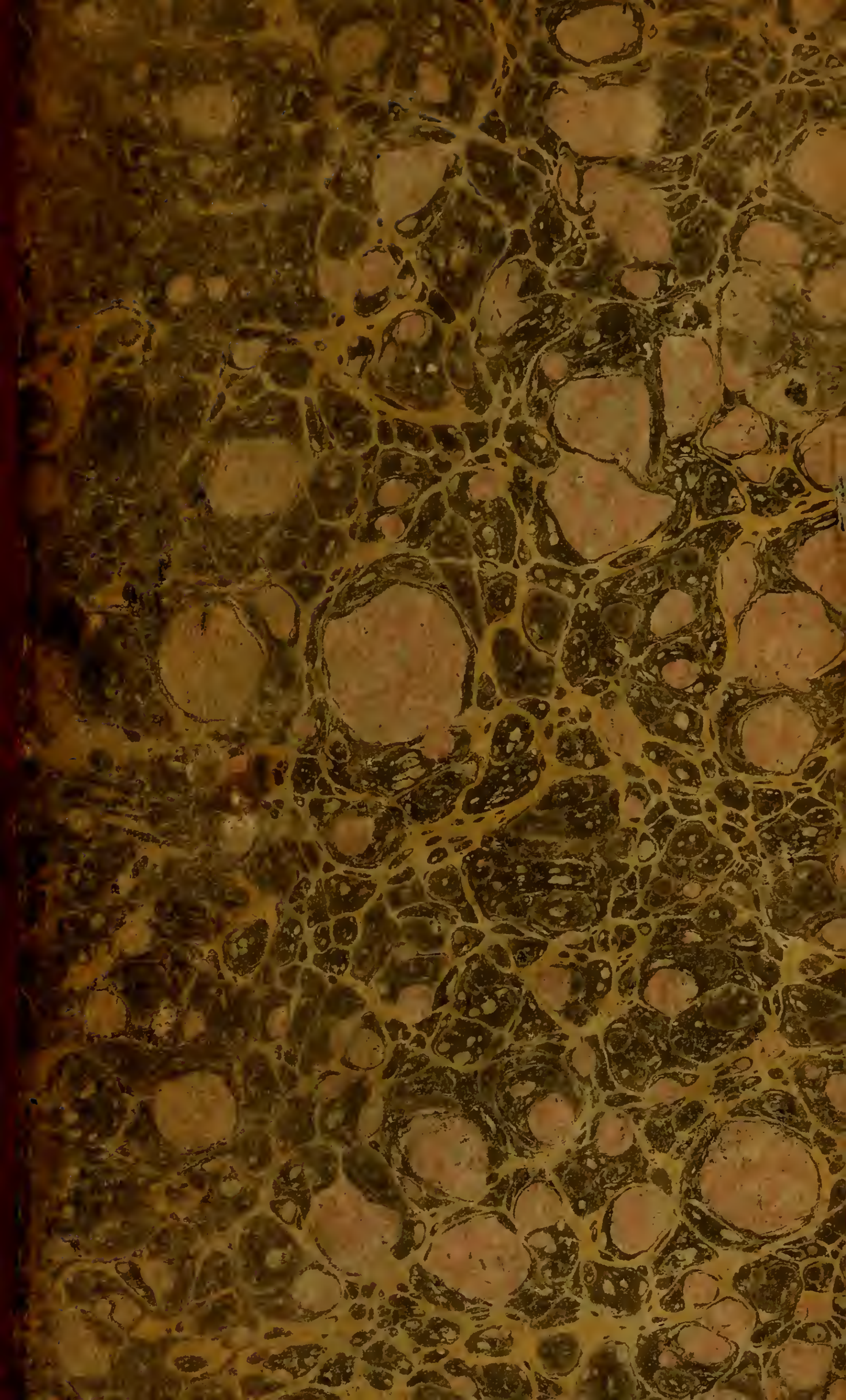


George H. Lark
- February 1952 -



May the wrath of Saturn fall upon the one who takes this book from the library of

— GEORGE HENRY LARK —

2 vols

$350

1st Ed.

NOEL ANTOINE PLUCHE
1688–1761

a[12], A–R[12], S[2]. 24 plates.
a[2], A–T[12], V[2]. 1 plate

HISTOIRE DU CIEL

CONSIDÉRÉ SELON LES IDÉES

DES POËTES,

DES PHILOSOPHES,

ET

DE MOÏSE.

HISTOIRE DU CIEL

Conſidéré ſelon les idées

DES POËTES, DES PHILOSOPHES, ET DE MOÏSE.

Où l'on fait voir

1°. L'origine du Ciel Poëtique.
2°. La mépriſe des Philoſophes ſur la fabrique du Ciel & de la Terre.
3°. La conformité de l'expérience avec la ſeule Phyſique de Moïſe.

TOME PREMIER.



A PARIS,
Chez la Veuve ESTIENNE, rue Saint Jacques, à la Vertu.

M. DCC. XXXIX.
Avec Approbation & Privilege du Roy.



PLAN
DE CET OUVRAGE.

COMME l'hiſtoire de la monarchie Françoiſe eſt la collection & l'examen de ce que nos prédéceſſeurs nous ont appris ſur l'origine & ſur les progrès de cette monarchie ; l'Hiſtoire du Ciel eſt la collection & la diſcuſſion de ce que les hommes d'avant nous ont penſé ou appris de leurs peres ſur l'origine du ciel, & ſur ſes rapports avec la terre.

Un ſage hiſtorien ne fait pas entrer dans le corps de ſon Ouvrage tous les mémoires qu'il a pu raſſembler. Il fait un choix.

Tout ce qui ſe trouve frivole ou évidemment contraire aux faits connus ; tout ce qui eſt avancé ſans précaution ou deſtitué de vraiſemblance, il le rejette, & ne fait uſage que de ce qui peut naturellement ſe lier, ſe faire goûter, & former une ſuite recevable. En entreprenant donc l'hiſtoire de la formation des cieux & de l'origine, ſoit des différens noms qu'on donne aux corps céleſtes, ſoit des influences qu'on leur attribue ; notre principale affaire eſt de ne mettre en œuvre que ce qu'ont penſé là-deſſus les eſprits les plus raiſonnables ou les peuples les mieux inſtruits du paſſé, & de laiſſer de côté les opinions bizarres de bien des nations à ce ſujèt. Nous n'irons pas recueillir ce qu'en imaginent les Charibes, ni les Groenlandois, ou les autres Sauvages, qu'une

longue ſéparation du corps de la ſociété a dégradés & abatardis. Nous nous en tiendrons au récit de ce qui a été cru & publié ſur l'origine du monde, & ſur les puiſſances céleſtes, par ceux chez qui le fil de l'ancienne hiſtoire á pu ſe conſerver ſans ſe rompre; & qui ayant toûjours fait un grand corps de nations unies entr'elles par les liens du commerce, ont pu s'entrecommuniquer & perpétuer juſqu'à nous quelques-unes des connoiſſances primitives.

Mais quelque ſoin qu'un hiſtorien prenne de ne s'attacher qu'à ce qui porte le caractère de la vérité; il arrive ſouvent que la matière qu'il traite tienne à des fables ſi célébres & ſi accréditées, qu'il ſe voit contraint de les rapporter au long, & de les réfuter pié à pié. Par exemple, la plûpart de nos hiſtoriens François

ont débuté par nous faire regarder les Gaulois comme un peuple vaincu & asservi par les Francs, d'où [a] quelques-uns ont tiré des conséquences aussi imaginaires que cette conquête. Le savant homme [b], qui nous a donné l'histoire critique de l'établissement de la monarchie Françoise, n'a donc pu se dispenser pour ruiner ces conséquences de réfuter au long les fables qui sembloient les autoriser. Il nous fait voir les Rois François étroitement unis aux Gaulois, & établis parmi eux long tems avant Clovis. Il nous les montre employés dans les plus beaux postes de la milice Romaine, & profitant peu à peu de la foiblesse des Empereurs leurs maîtres, pour devenir souverains de lieutenants qu'ils étoient : ce qui répand un jour admirable sur la diversité de nos loix & de nos coûtumes,

[a] *Hist. du gouvern. Franç. par M. le Comte de Boullainvilliers.*

[b] *M. l'abbé du Bos.*

uniquement provenue de ce que les Gaulois, auſſi libres ſous nos Rois que ſous les Empereurs, étoient jugés ſelon leurs loix particulières, & les tribus Françoiſes ſelon les leurs.

La néceſſité de commencer par renverſer des fables pour établir la vérité, eſt le cas où je me trouve. Les hommes les plus célébres qui nous ont parlé de l'origine du monde, ou de la formation du ciel & de la terre, ou de leurs rapports mutuels, ſont les auteurs Payens, les philoſophes des différens âges, & les écrivains ſacrés. Tout eſt fabuleux dans ce que nous en ont dit les Egyptiens, les Phéniciens, les Grecs, & les Romains. Quoiqu'ils ayent été de tous les peuples les plus ſpirituels & les mieux policés, ils ſe ſont fait des idées ſi étranges ſur la coſmogonie [a], & ſur

[a] *Formation du monde.*

les puiſſances qui influent dans la conſervation du genre humain, qu'il n'eſt pas beſoin de les combattre par des raiſonnemens : elles portent leur réfutation avec elles. Mais il eſt important d'en rechercher l'origine, ſoit parce que nous ſommes intéreſſés à ſavoir par quel égarement nos peres ont pu ſe livrer à l'idolâtrie, qui eſt l'opprobre de l'eſprit humain ; ſoit parce que le fruit de cette recherche eſt de nous apprendre que la même mépriſe qui a peuplé le ciel de divinités chimériques, a donné naiſſance à une multitude d'erreurs qui tyranniſent encore la plûpart des eſprits.

Après cet éxamen du Ciel des Poëtes, il eſt juſte de paſſer à celui des Philoſophes. Croiroît-on que Gaſſendi, Deſcartes, & bien d'autres grands raiſonneurs

ont conſtruit le monde ſur des fondemens tout auſſi ruineux qu'avoient fait les poëtes ; & que leurs atômes, leur matière première, leurs loix générales dont ils font tant de bruit dans la fabrique du ciel & de la terre, ſont toutes idées vaines & démenties par une expérience journalière, auſſi-bien que par le récit de l'Ouvrage des ſix jours ?

Mais à entendre les philoſophes, Moïſe a uſé d'économie dans ſon hiſtoire, & s'eſt conformé au beſoin du peuple, plûtôt qu'aux régles d'une exacte philoſophie. Il n'y en a aucun parmi eux qui ne croye ſa phyſique fort ſupérieure à celle du légiſlateur des Hébreux : & nous pouvons nous-mêmes nous ſouvenir tous tant que nous ſommes qu'au ſortir de nos études de philoſophie nous étions ſécrétement bleſſés du peu d'ac-

cord qui ſe trouvoit entre l'œuvre des ſix jours, & ce monde qu'on nous avoit formé avec tant d'appareil par les loix du mouvement appliquées à une matière première ſelon les idées de quelque philoſophe célébre. La haute eſtime que nous avions conçue pour ces loix ſi fécondes en beaux effets, nous prévenoit peu favorablement pour les volontés ſpéciales qui, dans le récit de la création, ſont la cauſe immédiate de tous les êtres en détail, & qui leur aſſignent leur forme & leur place ſans faire dépendre la naiſſance des uns de l'action ou de l'influence des autres. Je ſuis très éloigné de penſer que la première culture que Deſcartes & Malebranche ou tels autres philoſophes ont donnée à notre raiſon, ait été une première leçon d'incrédulité. Je reſpecte dans ces grands

hommes la beauté de leur esprit, & la droiture de leur intention. Mais ils n'ont point tout vû : & il est très-réel que l'incrédulité croit trouver des armes puissantes contre la révélation dans ces loix générales qu'on se figure avoir formé ou pu former le monde tout autrement que l'Ecriture sainte ne nous l'apprend. Il est donc très-nécessaire de voir si c'est la physique de Moïse qui a besoin d'indulgence, comme étant adressée au peuple ; ou si ce ne sont pas nos philosophes qui sont dignes de compassion en nous entretenant d'une fabrique qui les passe, ou qui se trouve même entièrement absurde & impossible. S'il en étoit ainsi, comme j'espère le faire voir, la première conséquence qu'il seroit naturel d'en tirer, est que l'irréligion aujourd'hui si commune, n'auroit

embraſſé que des phantômes, en quittant la coſmogonie de l'écriture pour celle de la philoſophie; & qu'au contraire il n'y a de ſaine phyſique ſur la ſtructure du ciel & de la terre, que dans la révélation qu'on ſe figure incompatible avec la raiſon.

Le point le plus important de cette diſcuſſion ne conſiſte pas à ſavoir s'il y a des loix générales, ou des régles de mouvement qui entretiennent le monde. Perſonne ne le nie, & on n'en peut pas douter. Ni Deſcartes, ni Malebranche, ni nos maîtres de philoſophie ne nous ont jamais induits en erreur en nous faiſant obſerver que la nature marche & ſe conſerve par des régles ſimples & uniformes. Mais il s'agit de ſavoir ſi les loix générales du mouvement ou de l'attraction ont pu former le

monde, comme elles ſervent à l'entretenir : & c'eſt cette fabrique du monde, conſtruit par un effèt du ſimple mouvement imprimé à la matière, que je crois auſſi impoſſible, & auſſi contraire, ſoit à la raiſon, ſoit à l'expérience, que peu conforme à la révélation.

Mais ne prenons ici ni l'écriture, ni le raiſonnement pour juge d'une recherche tout humaine. L'écriture ne contenteroit pas certains eſprits, & mes raiſonnemens ſont trop peu ſûrs pour y faire aucun fonds. L'inſpection de la nature ſera notre unique régle. Il eſt aiſé de faire voir au lecteur judicieux que l'expérience dément la poſſibilité du monde Cartéſien, & condamne évidemment les opinions des philoſophes tant ſur l'origine du ciel, que ſur la formation des corps qui y roulent ; au lieu

que l'expérience la plus ſenſible eſt parfaitement & uniquement d'accord avec le récit de Moïſe.

Toute cette hiſtoire ſera donc diſtribuée en quatre Livres, que je nommerai *le Ciel Poëtique*, *le Monde des Philoſophes*, *la Phyſique de Moïſe*, & *les conſéquences de l'hiſtoire du Ciel.*

Sujèt du premier livre.

Le premier ſe peut intituler le Ciel Poëtique, parce que nous y rechercherons l'origine des noms qui ont été donnés aux étoiles & aux planétes dans la plus haute antiquité ; comme auſſi les progrès du culte monſtrueux & des erreurs funeſtes dont l'uſage de ces noms a rempli le monde.

Quelque éloigné qu'on doive être d'employer des citations ſans néceſſité, & de recourir de gayeté de cœur aux anciennes langues, il y auroit ici une fauſſe délicateſſe à ne vouloir pas faire

uſage de quelques mots de la langue Hébraïque ou Phénicienne, quand ils ſont l'unique moyen de dévoiler la vérité qu'on cherche. Mais pour ne pas offenſer le Lecteur par une bigarrure d'Hébreu, de Grec, & de François, toûjours fort ennuyeuſe, on a jetté dans les marges tous les anciens termes & les citations qui ſont preuves, en faveur des Lecteurs qui les ſouhaiteront.

Du ſecond livre.

Le ſecond livre eſt intitulé le Monde des Philoſophes, parce qu'après l'expoſé de leurs opinions les plus célébres ſur l'origine des cieux, & ſur les prétendues influences que la terre en reçoit, on montre non-ſeulement ce qui a donné lieu aux fauſſes idées, ſoit d'Epicure, ſoit de Deſcartes, & à toutes les autres fabriques imaginaires; mais encore combien elles ſont contraires à la vérité & à la ſtructure du monde réel.

Du troisième livre.

Le troisième livre sera intitulé la Physique de Moïse, parce qu'on y fait voir que le bon sens & l'expérience établissent la création des corps, soit organisés, soit élémentaires, par des volontés spéciales, & de la manière que Moïse nous l'a rapportée.

Du quatrième livre.

Le résultat de ce parallele de la Physique sacrée avec la profane est de connoître plus exactement la portée de la science humaine, & de la ramener à sa mesure, comme aussi à son veritable objèt, par l'étude des choses de pratique, & par le retranchement de tout ce qui nous égare, ou de ce qui nous passe. C'est tout le but de cette histoire.

La plûpart des remarques dont elle est composée se sont présentées à la suite de l'histoire de la Physique Expérimentale

& Syſtematique par laquelle j'ai fini le quatrième tome du Spectacle de la Nature. Mais elles m'ont paru devoir être miſes à part pour ne point charger ceux à qui elles peuvent convenir, de l'achat de l'ouvrage entier : & peut-être étant renfermées dans un ou deux petits volumes ſeront-elles de quelque utilité aux jeunes gens qui étudient les lettres humaines, & la philoſophie. Elles pourront leur être utiles dans les humanités, en eſſayant de leur démaſquer ces perſonnages fabuleux dont ils entendent ſi ſouvent parler. Elles pourront être de ſervice pour les jeunes philoſophes, en leur montrant que dans cette phyſique générale, qui a tant fait de bruit dans le monde, il y a très-peu à gagner du côté de la ſcience, & beaucoup à perdre du côté de la religion.

Peut-être ce petit essai sera-t-il de quelque utilité à ceux-mêmes qui enseignent. Je m'estimerois heureux d'avoir aidé leur travail par quelques vûes, qu'ils pussent ensuite faire valoir & proportionner au besoin de leurs éléves. Il arrive souvent que les Maîtres avec beaucoup de bonne volonté & de pénétration, manquent de loisir pour entreprendre des recherches un peu longues. Parmi ceux qui enseignent les humanités, on remarque ordinairement, qu'à proportion qu'ils ont l'esprit juste & solide, ils se croient à plaindre d'employer une longue suite d'années à manier des fables, presque toûjours absurdes ou scandaleuses, sans être dédommagés de l'ennui de ces contes ridicules, par la satisfaction d'en pouvoir au moins démêler l'origine. Je rappelle ici toutes les

branches de l'idolâtrie à une ſeule & même racine. Je tâche de faire voir que la même mépriſe a donné naiſſance aux dieux, aux déeſſes, aux métamorphoſes, aux augures, & aux oracles. Les fables ramenées de cette ſorte à leur juſte valeur amuſeront ſans danger, & les Maîtres pouront s'accommoder d'un principe qui eſt aſſez ſimple pour être ſaiſi des enfans mêmes.

Meſſieurs les Profeſſeurs de philoſophie ſe croyent communément dans l'obligation de faire choix d'un ſyſtême de phyſique. Ce n'eſt pas pour eux une petite affaire que celle d'avoir à comparer des opinions qui embraſſent la nature entière, & de prendre parti. Je voudrois leur avoir épargné une diſcuſſion auſſi inutile que pénible, en leur faiſant voir que les choſes naturelles ſont impénétrables à notre raiſon comme les vérités

Peut-être ce petit essai sera-t-il de quelque utilité à ceux-mêmes qui enseignent. Je m'estimerois heureux d'avoir aidé leur travail par quelques vûes, qu'ils pussent ensuite faire valoir & proportionner au besoin de leurs éléves. Il arrive souvent que les Maîtres avec beaucoup de bonne volonté & de pénétration, manquent de loisir pour entreprendre des recherches un peu longues. Parmi ceux qui enseignent les humanités, on remarque ordinairement, qu'à proportion qu'ils ont l'esprit juste & solide, ils se croient à plaindre d'employer une longue suite d'années à manier des fables, presque toûjours absurdes ou scandaleuses, sans être dédommagés de l'ennui de ces contes ridicules, par la satisfaction d'en pouvoir au moins démêler l'origine. Je rappelle ici toutes les

branches de l'idolâtrie à une ſeule & même racine. Je tâche de faire voir que la même mépriſe a donné naiſſance aux dieux, aux déeſſes, aux métamorphoſes, aux augures, & aux oracles. Les fables ramenées de cette ſorte à leur juſte valeur amuſeront ſans danger, & les Maîtres pouront s'accommoder d'un principe qui eſt aſſez ſimple pour être ſaiſi des enfans mêmes.

Meſſieurs les Profeſſeurs de philoſophie ſe croyent communément dans l'obligation de faire choix d'un ſyſtême de phyſique. Ce n'eſt pas pour eux une petite affaire que celle d'avoir à comparer des opinions qui embraſſent la nature entière, & de prendre parti. Je voudrois leur avoir épargné une diſcuſſion auſſi inutile que pénible, en leur faiſant voir que les choſes naturelles ſont impénétrables à notre raiſon comme les vérités

révélées ; que c'eſt aſſez pour nous que les unes & les autres nous ſoient bien atteſtées ; & qu'il eſt infiniment déraiſonable d'en vouloir juger par la prétendue évidence de nos lumières, tandis que Dieu nous en cache le fond, & ne nous en montre à deſſein que l'exiſtence & l'uſage.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier un Manuſcrit, intitulé *Hiſtoire du Ciel conſidéré ſelon les idées des Poetes, des Philoſophes, & de Moïſe, &c.* par Mr. PLUCHE. On ne ſauroit donner trop d'éloge à l'Auteur qui a tourné toutes ſes vûes du côté de la religion, & des bonnes mœurs. Le Public a déja applaudi aux premiers ouvrages qui ſont ſortis de la même main, & je ne doute pas qu'il ne reçoive encore favorablement celui-ci, qui offre ſur la Mythologie, ſur toute la religion Payenne, & ſur l'uſage de la raiſon, un ſyſtême nouveau, & ſoûtenu avec beaucoup d'erudition. A Paris le 6. Juin 1738.

VATRY.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel ; Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT : Notre bien amé le Sieur PLUCHE, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public un ouvrage qui a pourtitre : *Histoire du Ciel, &c.* s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége sur ce nécessaires, offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scel des Présentes. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Sieur Exposant : Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage ci-dessus spécifié, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de dix années consécutives, à compter du jourde la date desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & conditions qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage ci-dessus exposé, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de Titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts ; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles ; Que l'impression de cet Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'impétrant se conformera en

tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres. Le tout à peine de nullité des Présentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Sieur Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout-au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Sécretaires, foi soit ajoutée comme à l'Original: Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'éxecution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. DONNE' à Versailles le vingtiéme jour du mois de Juin l'an de grace mil sept-cent trente huit, & de notre Regne le vingt-troisiéme. PAR LE ROY, en son Conseil

SAINSON.

Registré sur le Registre X. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 61. Fol. 53. conformément aux Reglemens, de 1723. qui fait défenses, Art. IV, à toutes personnes de quelque qualité qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre debiter, ou afficher aucuns livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs, ou autrement, & à la charge de fournir à ladite Chambre huit exemplaires prescrits par l'Art. CVIII. du même Réglement. A Paris le 21. Juin 1738. Signé, LANGLOIS, Syndic.



HISTOIRE DU CIEL, CONSIDÉRÉ SELON LES IDÉES DES POËTES, DES PHILOSOPHES, ET DE MOÏSE.

LIVRE PREMIER.

LE CIEL POËTIQUE.



N dit ordinairement que l'astronomie a emprunté du Paganisme les noms d'Hommes, de Femmes, d'Animaux, ou d'autres objets terrestres qu'on donne aux signes du Zodiaque, aux Planétes, & aux autres corps qui roulent dans le ciel. Les savans

ORIGINE DU CIEL POETIQUE.

ont cherché & cru trouver dans l'antiquité les tems, les lieux, les personnes, & la plûpart des circonstances auxquelles ces noms devoient être rapportés. Ils ont recueilli divers traits de ressemblance qui se trouvent entre les métamorphoses des poëtes, & certains évènemens de l'Histoire tant sacrée que profane. Presque tous ont cru nous avoir ramenés aux vrais commencemens de l'idolâtrie en nous faisant remarquer dans l'histoire plusieurs personnages que la flatterie avoit divinisés de leur vivant, ou que la reconnoissance avoit placés dans les astres après leur mort. Le travail de ces savans est très-utile, & leurs remarques sont souvent bien fondées, puisqu'il est réel qu'avec le tems il s'est mêlé dans les fables & dans les dénominations des corps célestes plusieurs noms d'hommes, & bien des traits tirés de l'histoire. Mais il reste encore à nous faire connoître quel est le premier pas qui a conduit nos peres à l'idolâtrie, & par quel degré la raison humaine s'est pervertie au point d'adorer des hommes morts, après leur avoir assigné pour demeure le soleil, la lune, & les étoiles.

La première origine du mal, la vraie source de l'idolâtrie & de toute super-

ſtition, eſt l'abus du langage de l'aſtronomie & des figures de l'écriture ancienne; abus occaſionné par une cupidité aveugle, & par un amour déméſuré des biens de la terre.

LE CIEL POETIQUE.

Ce n'eſt point l'idolâtrie qui a livré à l'aſtronomie les noms que celle-ci employe: mais c'eſt l'aſtronomie qui a inventé les noms, les caractères, & les figures que la cupidité & l'ignorance ont convertis en autant de puiſſances dignes de reſpect ou de crainte. En un mot le Ciel des Poëtes ou le premier fond de toute la Mythologie Payenne n'eſt dans ſon origine qu'une écriture très-innocente, mais priſe groſſièrement & dans le ſens qu'elle préſentoit à l'œil, au lieu d'être priſe dans le ſens qu'elle étoit deſtinée à préſenter à l'eſprit.

Diviſion de la première partie.

L'hiſtoire de ce deſordre doit donc néceſſairement embraſſer deux objets tout différents: je veux dire l'inſtitution des noms & des figures qu'on a par la ſuite honorées comme des dieux; & en ſecond lieu, la mépriſe par laquelle on s'eſt porté à leur attribuer la divinité & un culte religieux. Des deux parties de cette hiſtoire de l'idolâtrie l'une ne contient que les premiers réglemens & la police innocente que le beſoin introduiſit après le

ORIGINE DU CIEL POETIQUE.

déluge dans la ſociété ; l'autre, à la vérité, couvre de honte la raiſon humaine : mais elle nous intéreſſe infiniment, ſoit parce qu'elle remédie à bien des erreurs populaires, ſoit parce qu'elle nous prouve ſenſiblement que l'eſprit de l'homme ne ſait que s'égarer, quand la cupidité le domine, & qu'il abandonne la ſimplicité de la révélation, ou qu'il en néglige les inſtructions ſalutaires.

CHAPITRE PREMIER.

De l'origine des noms que l'antiquité a donnés aux différentes parties du Ciel.

NOus ne pouvons juger ſainement de l'origine des noms que l'antiquité a donnés aux différentes parties du ciel & de toute la nature, qu'autant que nous ſavons de quelles idées ils s'occupoient, & quels étoient les intérêts qui les pouvoient remuer. Mais où trouverons-nous les penſées & les affections des premiers hommes, ſi ce n'eſt dans les monumens qui nous viennent d'eux ? Faiſons donc d'abord la recherche de leurs coûtumes & de ces monumens, pour en

tirer la vérité & les origines que nous voulons connoître.

LES USAGES UNIVERSELS.

I.

L'origine des usages communs à toutes les Nations.

On est quelquefois étonné de la conformité qui se trouve en plusieurs points entre les pratiques du peuple de Dieu, & celles des nations livrées à la plus grossière idolâtrie.

Les Hébreux, comme tous les autres peuples, étoient dans l'usage de s'assembler pour louer Dieu dans un endroit distingué & choisi; d'y offrir à Dieu le pain, le sel, les fruits de la terre, & les élémens ordinaires de la vie, ou de l'en remercier publiquement; de sacrifier des victimes; de manger en commun ce qui avoit été offert au Seigneur; & de joindre à l'action de graces le chant & le son des instrumens.

C'étoit encore une pratique commune aux Hébreux & à tous les peuples d'ensévelir les morts, de les traiter avec honneur, & de s'assembler auprès de leurs tombeaux à certains jours pour y louer Dieu. Par la suite nous aurons lieu de remarquer d'autres usages également universels.

ORIGINE DU CIEL POETIQUE.

Pour rendre raiſon d'une telle reſſemblance de coûtumes entre le peuple de Dieu & les idolâtres, la plûpart des ſavans diſent que les fauſſes religions n'ont fait que copier la véritable, & ils ſe croyent autoriſés par la conformiré de quelques traits de la fable avec l'Hiſtoire ſainte, à ſoûtenir que les Payens ont eu communication des ſaintes Ecritures, ou ont fréquenté & imité les Hébreux.

Chronic. Canon.

D'autres ſavans, & entr'autres le Chevalier Marsham dans ſa *Régle des tems*, ont donné dans un excès tout oppoſé. Sentant d'une part combien les Hébreux ont été inconnus & comme ſéparés des autres nations, combien haïs de celles qui les connoiſſoient, & par conſéquent peu propres à leur ſervir de modéles; trouvant d'ailleurs par une foule de preuves évidentes que les ſacrifices, le cérémonial, & les objets mêmes de l'idolâtrie ſont antérieurs à Moïſe & aux Ecritures ſaintes; ils ont inſinué ou même enſeigné ouvertement, que les loix & les cérémonies des Hébreux étoient une imitation des coûtumes de l'Egypte & des peuples voiſins, ramenées au culte d'un ſeul Dieu.

Mais ce ſentiment qui ne tend qu'à ruiner toute révélation, n'eſt pas moins

faux que le premier; puiſque Moïſe ne recommande rien tant aux Hébreux que d'éviter la fréquentation & les uſages des peuples voiſins. La plûpart de ſes loix ſont même une condamnation expreſſe & détaillée des pratiques ſuperſtitieuſes qui avoient cours en Egypte, en Arabie, ou en Phénicie. Quel eſt donc le dénoûment de cette difficulté? le voici.

LES USAGES UNIVERSELS.

V. Maimonid. dux dubitantium. & Guilelm. Pariſienſis. de Legib.

Ni les Hébreux n'ont reçu des Payens, ni les Payens n'ont pris des Hébreux les coûtumes qui leur ſont communes: mais les uns & les autres ſe reſſemblent en quelques points, parce qu'ils ont conſervé pluſieurs uſages innocents qui leur venoient de la plus haute antiquité, & de la famille de Noé, de laquelle les uns & les autres ſont ſortis.

Moïſe a fixé & preſcrit tout l'ordre des ſacrifices. Il défend en détail telle & telle pratiques, parce que c'étoient autant de ſuperſtitions, & d'abominations uſitées parmi les peuples voiſins. Il interdit ſévèrement une coûtume alors univerſelle & très-innocente en elle-même qui étoit d'aller adorer, même le vrai Dieu, ſur les lieux élevés; pour couper pié par cette précaution à tout culte arbitraire, à toute ſuperſtition, & aux fêtes licentieuſes qui s'étoient introduites & multipliées par-

ORIGINE DU CIEL POETIQUE.

tout. Mais le fond des cérémonies qu'il régla ſur les beſoins du peuple Hébreu n'étoit pas nouveau, & ce n'eſt point du tout la religion des Egyptiens qui lui ſervit de modéle. Nous voyons Noé au ſortir de l'Arche offrir un ſacrifice de reconnoiſſance, ſuivant l'uſage qu'il avoit ſans doute vû pratiquer dès avant le déluge, & qui remonte juſqu'aux ſacrifices d'Abel. Nous voyons les patriarches long-tems avant Moïſe, & hors de l'Egypte, enterrer leurs morts d'une façon honorable. Jacob long-tems avant Moïſe, & ſans avoir connoiſſance des uſages de l'Egypte, témoigne ſa reconnoiſſance d'une révélation dont Dieu l'a favoriſé, en poſant une pierre ſur le lieu où elle lui avoit été faite, & en verſant de l'huile ſur cette pierre : eſpéce de conſécration qu'il ne s'aviſa point d'imaginer ſur le champ ; mais que la piété pratiquoit communément dans les endroits où l'on avoit reçu quelque grace ſingulière. Ainſi la prière publique, les offrandes, les conſécrations, les libations, les ſacrifices, le repas commun, le chant, les honneurs rendus aux morts, & d'autres pratiques dont nous aurons lieu de parler par la ſuite, ſe trouvent parmi les Hébreux avant Moïſe, & chez des peuples qui n'ont jamais entendu

parler de lui, parce qu'elles proviennent sensiblement des Peres communs du genre humain: & bien loin que cette conformité d'usages favorise en rien l'inclination assez marquée du Chevalier Marsham à ébranler les fondemens de la révélation; elle ne fait que mieux sentir la fausseté des raisonnemens formés par l'irreligion: elle ne fait que mieux sentir l'excellence de l'Ecriture sainte qui seule nous ramène à la vraie origine de toutes choses, en nous montrant dans la réunion de toutes les nations en une seule famille primitive, la raison véritable de la ressemblance de leurs pratiques de religion, malgré la jalousie mutuelle qui se trouve entr'elles quand elles sont voisines, & malgré l'ignorance où sont les unes de ce qui se passe chez les autres quand elles sont éloignées.

LES USAGES UNIVERSELS.

II.

Les Néoménies.

La néoménie, ou l'assemblée des peuples pour louer Dieu au retour de chaque nouvelle lune, est encore une pratique tout aussi universelle que les précédentes [a]. On a un assez bon nombre de preuves [b] qui tendent à faire voir que la raison naturelle pour laquelle la vie des hommes

[a] *Voyez en la preuve Spect. de la Nature, tom. 4. part. 2. Entret. I.*

[b] *Voyez la lettre qui finit le tome troisième.*

LE CIEL POETIQUE, d'avant le déluge étoit beaucoup plus longue que la nôtre, venoit de ce que le ſoleil ne quittant point alors l'équateur, c'étoit une ſuite néceſſaire que la température d'air fût uniforme, & la fécondité de la terre non-interrompue. Le ſoleil régloit l'année comme à préſent & en fixoit tant les progrès que les bornes, en paſſant d'une conſtellation ſous une autre. Mais ni le lieu de ſon lever & de ſon coucher, ni la durée des jours ne varioient en aucun tems. C'étoit la lune qui par la diverſité de ſes phaſes régloit les aſſemblées de religion, & les affaires de la ſociété. Après le dernier croiſſant, & lorſque la lune en conjonction avoit ceſſé de paroître, les peuples montoient ſur un lieu élevé pour en mieux appercevoir la nouvelle phaſe, après quoi l'on ſacrifioit.

La famille de Noé qui a perpétué les ſacrifices d'avant le déluge communiqua auſſi à ſes deſcendans l'uſage de les célébrer régulièrement à la nouvelle lune. Cette coûtume étoit par cette raiſon la même chez les Hébreux & chez tous les peuples de la terre. En ſeroit-il de même des noms que les peuples les plus célébres donnent depuis un tems immémorial aux différentes parties du ciel? Ou ſi l'inſtitution de ces noms eſt évidemment poſté-

rieure au déluge, n'eſt-il pas fort croyable qu'étant commune à la plûpart des anciennes nations policées elle provient de la famille de Noé, & que ce ſont les premiers habitans de Chaldée qui avant leur diſperſion ont donné aux maiſons du ſoleil les noms qu'elles portent ? Eſſayons d'en découvrir les raiſons, l'origine, & la datte même, s'il eſt poſſible.

LES USAGES UNIVERSELS.

III.

L'Invention du Zodiaque.

Un des plus ſavans hommes de l'antiquité * en nous faiſant appercevoir les raiſons naturelles qui ont fait donner aux conſtellations de l'écreviſſe & du capricorne, les noms qu'elles portent, nous a dévoilé, ſans y penſer, les vraies raiſons qui ont réglé le choix des noms qu'on a donnés aux autres. S'il y a même quelque choſe de ſolide & de ſuivi dans l'hiſtoire que je vais donner de l'origine du Ciel Poëtique, j'avoue que j'en ſuis redevable à l'explication ingénieuſe, mais ſimple, par laquelle l'auteur des Saturnales nous a éclairci l'origine du nom de ces deux ſignes. Toutes les autres penſées ſont venues ſe ranger preſque d'elles-mêmes à la ſuite de cette première, & je n'y ai

* *Macrobe. Saturnal. lib. 1. c. 17.*

LE CIEL POETIQUE.

guère d'autre part que d'avoir continué à raiſonner ſur le reſte, comme il a fait ſur ces deux points.

» Voici, dit il, les motifs qui ont fait » donner aux deux ſignes, que nous ap- » pellons les portes ou les barrières de la » courſe du ſoleil, les noms d'écreviſſe » & de chevre ſauvage. L'écreviſſe eſt un » animal qui marche à reculons & obli- » quement : de même le ſoleil parvenu » dans ce ſigne commence à retrograder, » & à deſcendre obliquement. Quant à » la chevre, ſa méthode de paître eſt de » monter toûjours, & de gagner les hau- » teurs tout en broutant. De même le » ſoleil arrivé au capricorne commence à » quitter le point le plus bas de ſa courſe » pour revenir au plus élevé.

Si les deux conſtellations ſous leſquelles le ſoleil ſe trouve aux deux ſolſtices n'ont reçu ces noms que pour déſigner par un mot ou par un rapport de reſſemblance ce qui ſe paſſe alors dans la nature; on eſt raiſonnablement porté à croire que les autres ſignes du Zodiaque ont reçu des noms également propres à caractériſer de mois en mois ce qui arrive ſur la terre dans les divers déplacemens du ſoleil le long de l'année. Commençons par ceux du printems.

Les Orientaux ſuivant la remarque de M. Hyde, dans ſon traité de la Religion des Perſes, n'ont point connu les gemeaux ou les deux freres Caſtor & Pollux, que les Grecs plaçoient au troiſième rang des ſignes du zodiaque. Ce qui eſt confirmé par le rapport d'Hérodote *, qui nous apprend que les Egyptiens ne connoiſſoient pas les Dioſcures ou les noms de ces deux freres. C'étoient deux chevreaux qui occupoient cette place dans l'ancienne ſphère ou dans le zodiaque des premiers tems. Pourquoi donc donna-t-on les noms du Bélier, du Taureau, & des deux Chevreaux aux trois aſtériſmes que le ſoleil parcourt au printems?

LES USAGES UNIVERSELS.

*In Euterpe. num. 48.

C'eſt un trait de la profonde Sageſſe qui veille ſur les beſoins de l'homme, que pour faciliter la multiplication des troupeaux dont il tire ſa principale ſubſiſtance, les meres ſe trouvent communément pleines ſur la fin de l'automne. Par cette précaution le repos de l'hyver eſt utile à la mere & au petit. Si elle mèt bas durant la froide ſaiſon, le petit ſe tient chaudement ſous ſa mere. Il ſe dénoüe enſuite avec le doux tems, & ſes membres délicats ſe fortifient comme les chaleurs. Les premiers venus ſont les agneaux. Enſuite naiſſent les veaux. Les chevreaux viennent

LE CIEL POETIQUE.

aſſez ordinairement les derniers. Par ce moyen les agneaux déja forts peuvent ſuivre le bélier aux champs dès le commencement des beaux jours. Les veaux & les chevreaux prennent l'air à leur tour, & groſſiſſent le troupeau. On s'apperçoit ſans peine que l'antiquité a déſigné le paſſage du ſoleil ſous les trois conſtellations du printems, en leur donnant les noms des trois animaux, dont il paroît ſucceſſivement de nouvelles troupes tout le long du printems ; & qui pouvant ſe trafiquer, commencent à faire les richeſſes de la ſociété. Si on a mis deux chevreaux, au lieu d'un, parmi les ſignes printanniers; c'eſt parce que la chévre produit communément deux petits plûtôt qu'un, & a reçu pour ſuffire à leur nouriture une abondance de lait, proportionnée à ſa fécondité.

La furie du lion pouvoit aſſez bien marquer celle du ſoleil lorſqu'il abandonne le cancer. La fille qui paroît à la ſuite du lion portant une poignée d'épics exprime fort naturellement la coupe des moiſſons qu'on acheve alors de mettre bas (*a*).

(*a*) On n'a garde de ſier le blé avant qu'il rougiſſe.
Rubicunda ceres medio ſucciditur æſtu.
Le nom d'Erigone que porte cette fille eſt très-bien d'accord avec l'épi qu'on lui mèt à la main. Ce nom ſignifioit en Orient *la couleur rouge.* ארגונא *Ergonéo*

Il n'étoit pas poſſible de mieux marquer l'égalité des jours & des nuits, qu'amène le ſoleil parvenu à l'équinoxe, qu'en donnant aux étoiles ſous leſquelles il ſe trouve alors le nom de la balance. LES USAGES UNIVERSELS.

Les maladies d'autonne, lors de la retraite du ſoleil, ont été caractériſées par le ſcorpion qui traîne après lui ſon dard & ſon venin. La chaſſe que les anciens donnoient aux bêtes féroces à la chûte des feuilles ne pouvoit être mieux marquée que par un homme armé d'une fléche ou d'une maſſue. Le verſeau a un rapport ſenſible aux pluyes d'hiver : & les poiſſons liés, ou pris au filèt, marquoient la pêche qui eſt excellente aux approches du printems.

Seroit-il poſſible après cette explication ſi ſimple de l'origine des douze ſignes céleſtes, de conjecturer vers quel tems l'uſage de ces noms a commencé ? L'ordre que nous venons de voir dans ce qui ſe paſſe ſur la terre durant le cours de l'année, ſe trouve aſſez le même dans tout le cœur de la Zone tempérée : mais il change totalement vers les tropiques, ou ſur les bords de la Torride. En Egypte,

Dan. 5 : 7. C'eſt donc le tems de la moiſſon que les anciens ont voulu marquer par la vierge, ou par un *épi rougiſſant*, qu'ils mettent dans la main d'une jeune moiſſoneuſe.

LE CIEL POETIQUE. par exemple, les ſemailles & la recolte ſe font tout autrement & dans d'autres tems qu'il n'eſt d'uſage dans les climats tempérés. Au lieu d'y ſemer en Septembre ou en Octobre, après avoir donné pluſieurs labours pénibles aux terres qu'on doit enſemenſer; dans l'Egypte on ſe contente en Novembre de jetter le blé ſur le limon que le Nil a laiſſé dans les plaines & de le couvrir, *en y traçant un ſillon ſans profondeur avec une charue très-légère* *. Au lieu que le blé preſque par-tout ailleurs eſt ſur terre neuf & dix mois, quelquefois onze, avant que d'être moiſſonné; en Egypte il ne faut *que quatre ou cinq mois pour recueillir ſans frais & ſans travail la moiſſon la plus parfaite & la plus abondante* *. Tout eſt engrangé dans la haute Egypte dès le mois de Mars ou au commencement d'Avril (*a*), & un peu

* Diod. l. 1.

* Ibid.

(*a*) Les auteurs du Dictionaire de Trévoux, quoique ſavans & judicieux, ont avancé ſur des mémoires peu ſûrs en parlant de l'Egypte, qu'après la retraite du Nil le froment en deux mois ſe ſeme, pourit, germe, fleurit, mûrit, & ſe coupe. Si la choſe étoit, comme ils le diſent; ce que j'ai à prouver ici n'en ſeroit que plus évident. Mais il eſt difficile de comprendre que le blé puiſſe mûrir dans le tems qui eſt le ſeul hiver de l'Egypte, & au mois de Décembre où le froid à la vérité ne va pas juſqu'à y cauſer de fortes gelées, mais ne laiſſe pas de dépouiller quelquefois les arbres de leur verdure. J'ai rapporté le fait ſuivant les relations modernes de Paul Lucas, de Dapper dans ſon Afrique, & de M. de Maillèt conſul au Caire. Ils nous parlent tous d'un labour très-léger,

plus tard dans l'Egypte inférieure. Or le signe de la vierge, ou de l'épi rougissant, qui caractérise la moisson, se rapporte au mois d'Août & de Septembre; l'oût & la moisson, dans bien des provinces, signifient la même chose. Ce n'est donc pas en Egypte que les noms du Zodiaque ont été inventés, puisqu'ils expriment un ordre qui n'est pas celui de cette contrée. On en trouve une nouvelle preuve dans

LE ZODIAQUE.

& mettent la moisson d'Egypte en Mars & en Avril. Ils sont en tout conformes au récit de Pline, Hist. Nat. liv. 18. sect. 47. & de Diodore de Sicile, Biblioth. l. 1. J'ai presque rapporté ou traduit les paroles mêmes de Diodore. Voici le passage de Pline. *Vulgo credebatur ab amnis decessu serere solitos : mox sues impellere, vestigiis semina deprimentes in madido solo. Et credo antiquitus factitatum. Nunc quoque non multum graviora opera: sed tamen inarari certum est abjecta prius semina in limo digressi amnis. Hoc est Novembri mense incipiente. Posteà pauci runcant, quod botanismon vocant. Reliqua pars non nisi cum falce arva visit paulò ante calendas Aprilis.*

On croyoit communément que les Egyptiens faisoient les semailles aussitôt après la rentrée du Nil dans ses bords, & qu'ensuite ils dispersoient des pourceaux sur les terres afin qu'ils enfonçassent sous leurs piés les semences dans le limon encore humide. Je crois que cela se pratiquoit autrefois : (Hérodote assure qu'on le faisoit de son tems, environ six cens ans avant Pline, *in Euterp. num.* 42.) Encore aujourd'hui il n'en coûte pas plus de frais, ni de peine. Il est certain cependant qu'après avoir jetté le blé dans le limon du Nil, non aussitôt qu'il est retiré, mais au commencement de Novembre, on le couvre avec la charue. Quelques laboureurs en très-petit nombre, prennent soin d'en arracher les mauvaises herbes. Les autres après les semailles ne rendent aucune visite à leurs terres que quand ils y reparoissent la faucille à la main vers la fin de Mars.

LE CIEL POETIQUE.

le verſeau qui déſigne les pluyes & la triſteſſe de l'hiver, au lieu que l'Egypte ne connoît preſque point la pluye, & n'a pas de plus belle ſaiſon que l'hiver. Cependant les Egyptiens, même les plus anciens, ont connu les ſignes du Zodiaque. Leurs monumens qu'on ſait être de la plus haute antiquité ſont tout couverts de figures parmi leſquelles on trouve fréquemment l'écreviſſe & la chévre ſauvage; celles de la balance, & du ſcorpion; celles du bélier, du taureau, du chevreau, du lion, de la vierge, & les autres. Ils faiſoient donc uſage des noms qui avoient été inventés avant que leur colonie fût établie ſur les bords du Nil: & cette réfléxion nous conduit comme par la main juſques dans les plaines de Sennaar d'où ſont ſortis les Egyptiens & toutes les familles qui ont repeuplé la terre. C'eſt parmi les enfans de Noé réunis autour de Babel qu'il faut chercher le premier uſage de la dénomination des ſignes céleſtes : & rien en effèt n'étoit ni plus néceſſaire, ni mieux imaginé.

Les travaux & la vie des hommes, lorſqu'ils ſe furent extrémement multipliés, ne purent ſe régler que par l'éxacte connoiſſance du cours du ſoleil, & par la facilité des annonces de ſes divers dépla-

cemens. On partagea pour cet effèt les étoiles, ſous leſquelles on le voyoit paſſer & repaſſer, en douze portions égales *; parce qu'on avoit obſervé qu'il les parcouroit une fois, pendant que la lune en faiſoit environ douze fois le tour. Ainſi toute la ſuite des préparatifs & des opérations qui devoient occuper la ſociété dans le cours d'une année entière fut exprimée par douze mots. Et ſi l'uſage de ces douze mots & des douze portions de l'année qui y répondent a paſſé à la plûpart des peuples; c'eſt une nouvelle preuve qu'il provient comme eux tous de la ſource commune du genre humain.

LE ZODIAQUE.

* V. *Macrob. in ſomn. Scip. l.1. c.21. ſext. Empiric. adverſ. mathem. Spectac. de la Nat. tom. 4. part. 1. Ent. I.*

I V.

L'invention de l'Ecriture Symbolique.

Les douze noms ſymboliques qui déſignoient les douze parties tant de l'année que du ciel, étoient d'un ſecours infini pour régler les commencemens des ſemailles, de la fénaiſon, de la moiſſon, des chaſſes générales, & des autres travaux de la ſociété. Comme ils préſentoient à l'eſprit douze objets dont les figures ſont fort ſenſibles; pour en rendre l'uſage plus commode on les peignit groſſièrement, en les traçant ſur l'ardoiſe ou ſur la pierre. Ce n'étoit à la vérité qu'une

LE CIEL POETIQUE. ſculpture linéaire & informe. Mais comme le crayon d'un tableau en eſt le commencement ; ces délinéamens groſſiers des douze ſignes céleſtes ont apparemment donné naiſſance à la peinture. Mais le lecteur ſent aiſément que de pareilles images publiquement affichées pour annoncer une ſorte de travail déterminé, où deux & trois de ces images rapprochées pour déſigner une certaine quantité de mois, exprimoient à l'eſprit autre choſe que ce qu'elles préſentoient aux yeux. La vûe du lion céleſte annonçoit la furie des chaleurs de l'été. Une fille tenant en main une balance (*a*), caractériſoit la moiſſon & l'équinoxe, la fin de l'été & le commencement de l'autonne. La vûe d'une balance & d'un ſcorpion marquoit la durée des deux mois qui ſuivent l'équinoxe d'autonne. Nous touchons donc ſenſiblement à la naiſſance de l'écriture, puiſque ces figures, comme font encore nos caractères, occupoient l'eſprit de choſes différentes de ce que les yeux appercevoient.

V.

L'établiſſement des fêtes repréſentatives.

Tous les peuples ont été & ſont encore

(*a*) Il n'eſt pas encore tems d'y chercher l'origine d'Aſtrée, ou de la Juſtice.

L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

dans l'uſage de perpétuer leur reconnoiſſance avec le ſouvenir des évènemens mémorables & importans par l'établiſſement de quelques fêtes, & même d'accompagner ces fêtes de la repréſentation de ce qui y a donné lieu. Les preuves ou les exemples de ces cérémonies repréſentatives s'offrent de toutes parts ſans qu'on les cherche : & perſonne n'ignore combien les conciles & nos plus ſaints évêques ont eu de peine à en modérer les excès parmi nous. Il eſt donc fort naturel de croire que les premiers hommes ne manquèrent pas de repréſenter dans quelqu'une de leurs fêtes le triſte état où ils s'étoient trouvés après le déluge : & nous en voyons une en effèt qui a été en uſage dans tout l'Orient, d'où elle a paſſé enſuite juſqu'au fond de l'Occident, dont le nom & toutes les circonſtances avoient un rapport marqué avec les ſuites du déluge. La face de la terre avoit été changée par la fracture des réſervoirs de la mer, & par l'alternative des ſaiſons juſqu'alors inconnue. La fécondité de la terre, auparavant auſſi conſtante que l'uniformité de l'air, fut donc conſidérablement interrompue. Les hommes furent forcés de recourir à l'uſage des torches & ſur-tout des bois réſineux, tant pour éclairer les

longues nuits que pour ſe garantir des injures de l'hiver & des vents. Enfin l'extrème multiplication des bêtes ſauvages dans les bois, dont la terre s'étoit couverte durant le ſéjour des hommes dans la Chaldée, les contraignit, quand ils voulurent s'étendre, à ſe tenir en armes pour leur donner la chaſſe, ou même à les aller attaquer dans leurs retraites. Auſſi trouve-t-on dans la plus haute antiquité une fête dont les principales parties ſont parfaitement liées avec ces trois circonſtances. 1°. On commençoit par y pleurer la perte de l'ancienne abondance. 2°. On y portoit des torches allumées. 3°. Après les ſacrifices & le repas commun la triſteſſe ſe convertiſſoit en joye. On y remercioit Dieu d'avoir redonné aux hommes les ſoûtiens de la vie, & l'on finiſſoit la fête par une chaſſe repréſentative ou ſimulée en courant çà & là avec une pique ou un épieu à la main, & en portant ſur les habits, ou même ſur le viſage, quelques goutes du ſang des victimes; pour paroître avoir eu part au danger & à la pourſuite des animaux. Ces fêtes dégénérèrent par la ſuite en une licence affreuſe: mais elles étoient innocentes dans leur principe. Dieu en étoit l'objèt comme de toutes les autres; & les cris qu'on jettoit

vers lui, en déplorant d'abord les maux du genre humain, leur firent donner le nom de Baccoth, qui ne ſignifie autre choſe que lamentations (*a*). Ceci nous menera par la ſuite aux fêtes de Bacchus : mais ces fêtes & leurs noms ſont bien antérieurs à la naiſſance, ou au culte de cette divinité ridicule.

LES FETES REPRESENTATIVES.

VI.

Symboles les plus uſités. Goût des Allégories.

On ſe trouva bien d'expoſer en public une légère figure, une ſimple lettre pour informer tout d'un coup une grande multitude, du tems précis où certains ouvrages ſe devoient commencer en commun, & de celui où certaines fêtes ſe devoient célébrer. L'uſage en parut ſi commode qu'on l'étendit peu-à-peu, même à d'autres choſes qu'à l'ordre du calendrier. On imagina divers ſymboles propres à inſtruire le peuple de certaines vérités, ou à les lui rappeller à l'eſprit par un certain rapport de reſſemblance entre la figure, & la choſe qu'on vouloit faire entendre.

(*a*) Béké ſignifie des pleurs dans la langue Hébraïque & Phénicienne. Dans le Pſeaume 136, *Super flumina Babylonis : illic ſedimus & flevimus :* le mot original qui répond à *flevimus* eſt Bakinou. Les Bachants ſignifient des hommes qui ſe lamentent ; & les femmes qui pleurent la mort d'Adonis dans Ezechiel ſont appellées Bacchantes, *mebaccoth*.

LE CIEL POETIQUE.

Le feu, symbole de la divinité.

Par exemple, un ſymbole des plus anciens puiſqu'il eſt devenu univerſel, eſt le feu qu'on entretenoit perpétuellement dans le lieu de l'aſſemblée des peuples. Rien n'étoit plus propre à leur donner une idée ſenſible de la puiſſance, de la beauté, de la pureté, & de l'éternité de l'être qu'ils venoient adorer. Ce ſymbole magnifique a été en uſage dans tout l'Orient. Les Perſes * le regardoient comme la plus parfaite image de la divinité. Zoroaſtre n'en introduiſit point l'uſage ſous Darius Hiſtaſpès : mais il enchérit par des vûes nouvelles ſur une pratique établie long-tems avant lui. Les prytanées des Grecs étoient un foyer perpétuel. La Veſta des Etruſques, des Sabins, & des Romains n'étoit rien de plus (*a*). On a retrouvé le même uſage au Pérou, & dans d'autres parties de l'Amérique *. Moyſe conſerva la pratique du feu perpétuel dans le lieu Saint parmi les cérémonies, dont il fixa le choix & preſcrivit le détail aux Iſraëlites. Et le même ſymbole ſi expreſſif, ſi noble, & ſi peu capable de jetter le peuple dans l'illuſion, ſubſiſte encore aujourd'hui dans tous nos temples.

* V. *Hyde de religion. Perſ.* V. *les coûtumes de Zoroaſtre ſous Darius Hiſtaſpès. Prideaux hiſt. des Juifs.*

V. *les mœurs des Sauvages du P. l'Affiteau.*

Origine des allégories.

Cette méthode de dire ou de montrer une

(a) *Nec tu aliud Veſtam niſi vivam intellige flammam.* Ovid. Faſt.

une chose pour en faire entendre plusieurs autres, est ce qui a introduit parmi les Orientaux le goût des allégories. Ils ont très long-tems conservé la coûtume d'enseigner tout sous des symboles qui sont propres à piquer la curiosité par un air mystérieux, & qui récompensent ensuite ses efforts par la satisfaction de découvrir la vérité qu'ils lui cachoient.

LES SYMBOLES EGYPT.

Pythagore qui avoit voyagé parmi les Orientaux en rapporta cette méthode en Italie. Le Sauveur même en a souvent fait usage pour tenir la vérité cachée aux indifférens, & pour inviter ceux qui aiment tendrement cette vérité à lui en demander l'éclaircissement.

VII.

Origine de l'écriture symbolique des Egyptiens. Le Labyrinthe.

Le fils de Cham, que l'Ecriture sainte appelle Mesraim (*a*), & que les profanes

(*a*) Ce nom qui est un duel, & bien d'autres qui sont pluriels, comme Cethim, Dodanim, Ludim, sont proprement des noms de peuples. Pourquoi donc l'Ecriture les donne-t-elle aux Patriarches même ? Je crois pouvoir dire avec fondement que la plûpart des noms des Patriarches sont moins les noms propres qu'ils ont portés durant leur vie que des surnoms qu'on leur a donnés après leur mort pour conserver le souvenir de leur histoire par un mot propre à caractériser ce qu'elle avoit de plus important. C'est ainsi que l'un d'eux est surnommé *Héber*, l'homme *de de-là*, parce que de son tems tout

LE CIEL POETIQUE. nomment Ménès, eſt le premier Roi qui poliça par de ſages loix la colonie que Cham avoit établie en Egypte. Thot qui fut, dit-on, le miniſtre ou le conſeiller de Ménès & enſuite ſon ſucceſſeur, ou quelque Egyptien des tems voiſins du déluge, entr'autres ſervices importans qu'il rendit à l'Egypte entière, imagina & grava ſur la pierre une multitude de nouveaux ſymboles rélatifs aux beſoins particuliers du pays, & propres à faire entendre les réglemens communs à tout le peuple: c'eſt ce qui a fait regarder Thot comme

le genre humain étoit encore *au de-là* de l'Euphrate. Au contraire ſon fils *Phaleg* a porté ce ſurnom, qui ſignifie *diſperſion*, pour marquer la ſéparation de la famille de Noé, juſques-là contenue dans la Chaldée. Par une raiſon ſemblable on a donné le ſurnom de *Ludim*, qui ſignifie *ſinuoſités*, *détours*, à un des enfans de Sem, & à un des deſcendans de Cham; au premier, parce qu'il établit une colonie ſur les bords *tortueux* du Méandre; & à l'autre, parce qu'il établit la ſienne en Ethiopie vers les grandes *courbures* du Nil. Ainſi tous ces noms pluriels, & Meſraim en particulier, caractériſent différens Patriarches par le ſouvenir des peuples dont ils ſont les peres, & par la circonſtance du pays où ils ſe ſont établis. Cette remarque eſt importante, parce qu'elle nous fait voir quels ſoins on prenoit de conſerver l'hiſtoire, & par quels moyens la tradition des grands évènemens s'eſt perpétuée. Cinquante mots étoient faciles à retenir, & cinquante mots de cette ſorte étoient une hiſtoire très-détaillée. De-là vient que le ſeul dixième chapitre de la Genèſe, qui mèt ſimplement bout-à-bout les noms des deſcendans de Noé, contient une érudition plus étendue & mille fois plus ſatisfaiſante ſur l'origine des nations, que toute la littérature Greque & Romaine où la vraie origine des choſes eſt entièrement défigurée & méconnoiſſable.

l'inventeur de l'écriture ſymbolique; quoique la méthode qu'il employa pour ſe faire entendre ne fût qu'une extenſion ou une imitation des figures du zodiaque, & peut-être de quelques autres inventées dès avant la diſperſion. Il peut très-bien ſe faire que Thot, ou Taaut, ne ſoit qu'un perſonnage imaginaire, & qui n'a jamais exiſté. Ce mot qui, auſſi-bien qu'Anubis, paroît ſignifier un chien, étoit le nom qu'on donnoit à la canicule pour les raiſons que nous ne tarderons pas à expoſer. Ce chien ſymbolique donnant aux Egyptiens le plus important de tous les avis, & ſervant à régler l'ordre des fêtes, a été par la ſuite regardé comme le nom de l'inventeur de la police Egyptienne. Mais quoi qu'il en ſoit de l'exiſtence de Thot, certainement l'inventeur des caractères Egyptiens a vécu aſſez peu de tems après la diſperſion, & cette remarque nous ſuffit pour le préſent. Quel donc qu'il ait été, ce qui nous intéreſſe ici eſt d'entendre le ſens de ſon écriture, du moins quant aux caractères qui étoient d'un uſage plus fréquent. Tranſportons-nous en Egypte : plaçons-nous dans les tems voiſins de la confuſion des langues : & ſi nous voulons entendre ce qu'on avoit à dire aux Egyptiens dans les figures qu'on mettoit

LES SYMBOLES EGYPT.

LE CIEL POETIQUE. perpétuellement ſous leurs yeux, connoiſſons d'abord les principaux objets de leur créance, leurs principales coûtumes, & leurs beſoins les plus preſſans.

Ceux des deſcendans de Noé qui s'établirent en Egypte avoient alors les mêmes coûtumes & la même religion que toutes les autres familles. Ils adoroient le Créateur. Ils s'aſſembloient à la nouvelle lune pour le glorifier publiquement de ſes libéralités & de ſon admirable providence qui renouvelle tous les jours les proviſions néceſſaires à l'homme. Ils mangeoient enſemble après les prières & les offrandes. Ils faiſoient profeſſion d'attendre la réſurrection des corps, & une meilleure vie où ils recevroient la récompenſe de la juſtice qu'ils auroient pratiquée en celle-ci. Par un effèt de cette perſuaſion les Egyptiens traitoient honorablement les corps morts qu'ils ſavoient être deſtinés de Dieu à ſe relever un jour de la pouſſière, & à paſſer dans un tout autre état. C'eſt ſur quoi eſt fondé ce reſpect pour les morts qui, avec le ſacrifice & l'offrande du pain & du vin, a paſſé de la Chaldée, c'eſt-à-dire, du berceau des nations, généralement dans tous les pays du monde. Car quoique les raiſons de cette pratique ſe ſoient fort obſcurcies ou altérées par des

idées acceſſoires, & par la diverſité de l'éducation; les honneurs funébres ſont en eux-mêmes d'un uſage univerſel, & proviennent d'une origine commune.

LES USAGES UNIVERSELS.

Mais la diſpoſition particulière du pays des Egyptiens que le Nil inonde tous les ans vers le milieu de l'été, obligea ce peuple à prendre plus de précaution qu'on ne faiſoit ailleurs, pour prévenir la prompte deſtruction des tombeaux de leurs peres. Ils eſſayèrent d'en mettre les monumens hors d'inſulte, & même de préſerver le corps mort de la pourriture. C'eſt dans cette vûe qu'ils les embaumoient, & qu'après les avoir étroitement enveloppés de bandelettes trempées dans des eſſences aromatiques ils les enterroient pour l'ordinaire dans des caveaux * adroitement taillés au fond d'un roc, ou d'un tuf qui ſe trouve ſous le ſable de la plaine d'Egypte; quelquefois dans des maſſes de pierres, & de briques impénétrables à l'eau, ou même plus élevées que l'eau. Les précautions qu'ils prirent, ſur-tout pour faire durer les tombeaux de leurs rois, en ont conſervé pluſieurs juſqu'à nos jours. Ils tenoient les faces de ces monumens inclinées les unes ſur les autres en talut. Ce qui formoit des pyramides également propres à attirer les yeux par une ſtructure

Circonſtances particulières à l'Egypte

*V. *la Deſcr. de l'Egypte par M. de Maillet, lettre 7.*

majeſtueuſe, & à tenir bon contre les attaques du tems par une ſolidité inébranlable. Auſſi ſont elles le ſeul ouvrage de ces ſiécles ſi reculés qui ait duré juſqu'au nôtre. L'antiquité n'en eſt point conteſtée: & parmi les caractères qui ſont tracés ſur les faces de pluſieurs de ces édifices, on trouve tout communément les figures du bélier, du taureau, des chevreaux, de l'écreviſſe, du lion, de la vierge, de la balance, du ſcorpion, & des autres ſignes céleſtes. On en voit quelques-unes d'abregées & ſous la même forme que les aſtronomes les tracent encore aujourd'hui. Nous avons d'ailleurs remarqué que le ſigne de la vierge, c'eſt-à-dire, de la moiſſon ne s'accordoit point du tout avec le tems où les Egyptiens moiſſonnent. Ce qui fait voir que les premiers habitans de l'Egypte avoient reçu ou conſervé, mais non inventé les noms du zodiaque. On voit auſſi par ce que nous venons de rapporter, que la même raiſon qui les obligeoit à tenir leurs bourgs & leurs villes fort élevées ſur des terraſſes, eſt celle qui les engageoit à embaumer les morts, & à élever leurs tombeaux ou à les tenir ſi parfaitement fermés dans la roche vive qu'ils fuſſent inacceſſibles à l'humidité. Leur premier but étoit de conſerver le

tout autant qu'il étoit poſſible. Mais ils ne ſont les inventeurs ni des maiſons, ni des tombeaux, ni des honneurs rendus aux morts, ni des ſacrifices. Ce n'eſt point d'eux que nous tenons le culte public, le retour régulier des fêtes, l'offrande du pain & du vin, & l'attente d'un meilleur avenir. Il eſt évident que la religion eſt plus ancienne que les Egyptiens. Les fondateurs de cette colonie n'ont inventé ni le zodiaque, ni les premiers ſymboles. Mais c'eſt au beſoin particulier que les Egyptiens ont eu de l'aſtronomie que nous ſommes redevables des progrès & de la forme régulière que prirent la peinture & l'écriture.

ORIGINE DE L'E'CRITURE SYMBOLIQUE.

Cham & ceux de ſes enfans qui vinrent habiter les bords du Nil & toute la baſſe Egypte, eſſayèrent d'abord d'y cultiver la terre ſuivant l'ordre de l'année, & ſelon la forme pratiquée ailleurs. La terre étant extrémement ſabloneuſe & aride, ils la crurent peu propre à donner du froment. Ils ſemoient au printems de l'orge & des légumes. Ils voyoient avec joye leurs campagnes ſe couvrir promtement d'une épaiſſe verdure. Les épics paroiſſant bientôt de toute part leur annonçoient la recolte la plus abondante. Mais preſque tous les ans dès le mois

Travail des Egyptiens traverſé.

LE CIEL POETIQUE.

d'Avril ou de Mai il venoit d'Ethiopie (*a*) un vent furieux & peſtilentiel, qui ravageoit les jardins, couchoit l'orge, & quelquefois l'arrachoit entièrement. Eſſayoient ils de réparer le mal par un ſecond labour, & en ſemant de nouveau? leurs eſpérances ſe trouvoient ranimées par l'arrivée, preſqu'infaillible, d'un vent de Nord, qui adouciſſoit les chaleurs. Tout ſembloit alors proſpérer. Ils comtoient ſur une moiſſon plus riche que celle qu'ils avoient perdue. Mais l'orſqu'ils s'apprêtoient à y mettre la faucille, dans le tems de l'année le plus ſec, ſans la moindre apparence de pluye, leur fleuve groſſiſſoit à leur grand étonnement, ſortoit tout à coup de ſes bords, & leur enlevoit ces proviſions qu'ils croyoient déja poſſéder. Les eaux continuant à monter juſqu'à la hauteur de 12, 14, & même 16 coudées couvroient toutes leurs plaines, emportoient le bétail, & quelquefois les habitans. L'inondation duroit dix ou onze ſemaines, & ſouvent davantage. Ceux qui s'étoient ſauvés à tems ſur des terrains élevés, ou qui s'étoient pratiqué des retraites aſſez hautes pour n'être pas

(*a*) Voyez Dapper & M. de Maillèt. C'eſt ſans ſujèt que Pline a dit de l'Egypte, qu'elle n'éprouvoit point le vent de Sud. *Non ſentit auſtros* l. 2. c. 45.

gagnés eux-même par les eaux, échapoient avec peine à la faim, ou à l'humidité presqu'aussi meurtrière que la faim. Ce débordement, à la vérité, laissoit après lui sur les campagnes un limon qui les engraissoit. Mais les Egyptiens ne savoient pas encore en faire usage, & ils ne comprenoient pas que jamais il leur fût possible de faire la moisson; puisque l'été, l'unique tems de la faire, leur ramenoit tous les ans l'orage, la sécheresse, & le déluge. Cham dégoûté par ces traverses, abandonna tant la basse que la moyenne Egypte, & se retira dans la haute où il crut qu'il lui seroit aisé de se garantir à l'aide des montagnes qui la bordent : il y fonda la ville de Thébes, originairement appellée *Ammon-no*, *la demeure de Ham*. Mais plusieurs de ses enfans ne pouvant renoncer à l'Egypte inférieure, qui après l'écoulement des eaux étoit presque tout le reste de l'année comme un beau jardin & un séjour de délices, essayèrent de se précautionner contre le retour des eaux, dont ils reconnurent bientôt les accroissemens & les diminutions régulières. L'expérience leur apprit à démèler les signes, avant-coureurs de l'inondation, pour prendre de justes mesures, lorsqu'il faudroit se sauver, & sur-tout pour semer

ORIGINE DE L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

LE CIEL POETIQUE.

ensuite si à propos, qu'ils eussent encore le tems de recueillir leur moisson avant l'arrivée des grandes eaux, & des grands vents.

Signes & causes de l'inondation.

Ils remarquèrent d'année en année que le débordement étoit toûjours précédé par un vent Etésien (*a*) qui soufflant du Nord au Sud vers le tems du passage du soleil sous les étoiles de l'écrevisse, poussoit les vapeurs vers le Midi & les amassoit au cœur du pays (*b*) d'où provenoit le Nil, ce qui y causoit des pluies abondantes, grossissoit l'eau du fleuve, & portoit ensuite l'inondation dans toute l'Egypte sans qu'on y eût éprouvé la moindre pluie. Peut être ne concevoient-ils pas cette suite d'effets de la manière que nous venons de la représenter. Mais sans raisonner inutilement sur les causes & sur la production de l'effèt ; ils remarquèrent que le souffle du vent de Nord étoit toûjours suivi de l'inondation, & que l'inondation étoit forte ou foible selon la force & la durée du vent qui étoient inégales d'une année à l'autre. Ce vent qui étoit devenu le signe infaillible de la crûe des eaux, servit bientôt de régle aux habitans.

(*a*) Annuel ou qui revient tous les ans.
(*b*) L'Ethiopie, aujourd'hui la Nubie & l'Abyssinie.

Mais il leur manquoit un moyen sûr pour connoître au juste le moment où il falloit tenir leurs provisions prêtes, & leurs terrasses bien relevées pour s'y sauver avec leurs troupeaux. La lune ne leur donnoit aucun secours pour se régler à cet égard. Ils eurent donc recours aux étoiles dont le mouvement d'année en année est uniforme.

ORIGINE DE L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

La sortie du fleuve hors de ses bords arrivoit quelques jours plûtôt ou plûtard lorsque le soleil se trouvoit sous les étoiles du lion. Le matin les premières étoiles du cancer étant éloignées de trente degrés & plus du soleil placé sous le lion, commencent à se dégager de ses rayons. Mais comme elles sont fort petites on ne les démèle qu'avec peine. Ainsi elles étoient peu propres pour servir de régle au peuple. A côté d'elles, quoiqu'assez loin de la bande du zodiaque & quelques semaines après leur lever, on voit au matin monter sur l'horison une des plus brillantes étoiles qu'il y ait dans le ciel, si même elle n'est la plus grosse & la plus éclatante. Elle paroît un peu de tems avant le lever du soleil, qui depuis un mois ou deux l'avoit presque rendu invisible. Les Egyptiens choisirent donc le lever de cette magnifique étoile aux approches du jour, comme la marque

LE CIEL POETIQUE.

certaine du paſſage du ſoleil ſous les étoiles du lion, & des commencemens de l'inondation. Cette étoile devint la marque publique, ſur laquelle chacun devoit avoir les yeux pour préparer ſes proviſions de vivres, & pour ne pas manquer le moment de ſe retirer ſur des terrains élevés. Comme elle n'étoit vûe que très-peu de tems ſur l'horiſon vers le lever de l'aurore qui en s'éclairciſſant elle-même de plus en plus, la faiſoit bientôt diſparoître, cette étoile ſembloit ne ſe montrer aux Egyptiens que pour les avertir du débordement qui ſuivoit de près ſon lever. Elle faiſoit pour chaque famille ce que fait le chien fidéle qui avertit toute la maiſon des approches du voleur. Ils donnèrent donc à cette étoile deux noms qui avoient un rapport très-naturel aux ſecours qu'ils en tiroient. Elle les avertiſſoit du danger : de-là vient qu'ils la nommèrent
הנבח *le chien* ou *l'aboyeur*, le moniteur, en Egyptien *anubis*, en Phenicien *hannobeach*. Ce qui, pour le dire en paſſant, montre le rapport qu'il y avoit entre ces deux langues, malgré la diverſité de la prononciation qui les faiſoit paroître toutes différentes. Encore aujourd'hui nous nommons cette étoile *la canicule*, ce qui eſt toûjours le même nom. Le danger

dont elle avertiſſoit les Egyptiens étoit le ſubit débordement du Nil. De-là vient que le peuple étoit toûjours attentif ſur le tems où cette étoile ſe dégageoit des rayons du ſoleil & montoit le matin ſur l'horiſon. La liaiſon infaillible qu'il y avoit entre le lever de l'étoile & la ſortie du fleuve hors de ſon lit déterminoit le peuple à l'appeller plus ordinairement l'étoile du Nil, ou ſimplement le Nil (*a*).

ORIGINE DE L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

Les habitans retirés dans leurs bourgs, ſur les avis du vent ſeptentrional & de la canicule, demeuroient oiſifs pendant deux mois & plus, juſqu'à l'entier écoulement des eaux. L'heureuſe épreuve qu'ils avoient faite de ſemer en autonne, c'eſt-à-dire, durant leur hyver, & de moiſſonner en Mars, les faiſoit ſoupirer après l'abaiſſement du Nil. Le laboureur n'avoit preſque rien à faire qu'après la retraite des eaux. Ainſi avant le débordement la prudence des Egyptiens conſiſtoit principa-

(*a*) En Egyptien & en Hébreu *ſihor*, en Grec σείριος, en Latin *ſirius*. Les Hébreux qui avoient appris en Egypte l'ancien nom de ce fleuve ne l'appellent pas autrement que *ſihor*, & c'eſt auſſi le nom populaire de la canicule. Les Egyptiens lui donnèrent encore, mais dans des tems poſtérieurs, le nom de Sothis ou Thores qu'ils croyoient avoir été premier auteur de ces obſervations; & quelquefois celui d'Iſis, parce que la grande fête qui ouvroit l'année, & qu'ils nommoient la fête d'Iſis, étoit dans les commencemens toûjours jointe au lever de la canicule.

LE CIEL POETIQUE.

lement à obſerver la fin des vents printaniers, le retour des vents ſeptentrionaux qui commençoient avec l'été, & enfin le lever de la canicule, dont la circonſtance étoit pour eux le point du ciel le plus remarquable. Durant leur inaction, après la ſortie du fleuve hors de ſes rives, leur prudence ſe réduiſoit à obſerver le retour des vents de midi, plus modérés que les printaniers, & qui facilitoient l'écoulement du fleuve vers la méditerranée par la conformité de leur ſouffle avec ſon cours qui eſt du midi au Nord (*a*); en ſecond lieu à meſurer, la perche en main, la profondeur de la rivière; à en conclure s'il falloit ſemer dru ou clair, ſelon la plus ou moins grande quantité de limon qui étoit toûjours proportionnée à la force des crûes; à prendre le parti de ne point ſemer du tout ſi l'inondation étant trop petite devoit laiſſer le ſable de l'Egypte entièrement aride & ſans ſucs; ou ſi étant trop forte elle

(*a*) Ὅταν αὗται (πνοαὶ νότιοι) τῶν ἐτησίων ἐπικρατήσωσι, τὰ νέφη πρὸς τὴν Αἰθιοπίαν ἐλαυνόντων, καὶ κολύσωσι τοὺς τὸν Νεῖλον αὔξοντας ὄμβρους καταῤῥαγῆναι, &c. *Si (flatus auſtrini) vincant Eteſias à quibus verſus Æthiopiam nubes pelluntur, prohibeantque imbres decidere quibus Nilus augetur, &c.* Plutarch. de Iſid. & Oſir. Voyez auſſi la deſcription de l'Egypte de M. de Maillèt, lettre neuvième

ORIGINE DE L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

devoit séjourner jusqu'aux approches de Décembre & de Janvier ; à varier à propos leur conduite en différens cantons sur l'inégalité des terrains ; en un mot, à régler avec discernement sur l'élévation de l'eau les préparatifs du travail de l'année le plus important (*a*).

La même nécessité qui rendit les Egyptiens observateurs, & quelque peu astronomes, les rendit peintres & écrivains. L'inspection du ciel leur avoit appris à régler enfin leur labourage, si étrangement traversé par cette disposition qui étoit particulière au pays, & qu'ils n'avoient point vûe ailleurs. L'usage où ils étoient de donner le nom d'Aboyeur à l'étoile qui les venoit avertir à tems, & de donner d'autres noms pareillement symboliques aux objets qui leur servoient de régles, les conduisit tout naturellement à tracer tellement qu'ellement les figures de ces sym-

(a) *Auctus ..... mensuræ notis deprehenduntur. Justum incrementum est cubitorum XVI. Minores aquæ non omnia rigant ; ampliores detinent ; tardius recedendo. Hæ serendi tempora absumunt solo madente ; illæ non dant, sitiente. Utrumque reputat provincia. In XII cubitis famem sentit. In XIII etiamnum esurit. XIV cubita hilaritatem afferunt ; XV securitatem ; XVI delicias.* Plin. l. 5. c. 9. Il paroît par les remarques de M. de Maillèt consul au Caire, dans sa description de l'Egypte, que l'ancienne coudée Egyptienne étoit plus grande que la nôtre : ce qu'il suffit d'observer pour concilier sans de plus longues dissertations l'ancien mesurage du Nil avec le moderne.

ORIGINE DU CIEL POETIQUE.

boles pour inſtruire tout le peuple des ouvrages qu'il falloit faire en commun, & des évènemens annuels auxquels il étoit dangereux de ſe méprendre.

La commodité de ces marques les multiplia, & bientôt toutes les parties du ciel, de l'air, & du labourage qui les intéreſſoient le plus, ou dont il falloit fixer la connoiſſance, furent exprimées par des caractères qui euſſent avec elles un rapport ſenſible, & principalement par des figures d'animaux; parce qu'elles étoient les plus connues & les plus faciles à tracer.

Thotès ou Thot, un des plus anciens habitans de l'Egypte & peut-être fils de Cham, ou un Egyptien des premiers tems, & à qui l'on a par la ſuite donné le nom de Thot, imagina autant de ſymboles faciles à comprendre & à retenir, qu'il y avoit de régles à obſerver pour ne manquer ni le moment de la retraite, ni la manière de régler les ſemailles ſelon la force du débordement : & comme l'eſtime, ſoit de la durée du vent Etéſien, ſoit de la profondeur du Nil, ne pouvoit, étant livrée au jugement des particuliers, que devenir fort incertaine; il forma une compagnie de perſonnes uniquement occupées de ce ſoin. Il leur traça ſur la pierre des caractères propres à

exprimer les diverſes circonſtances qui pouvoient varier d'une année à l'autre, pour les mettre en état de donner à tout le peuple une leçon courte & uniforme de ce qu'il y auroit à faire.

L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

Telle eſt l'origine de l'ordre ſacerdotal ſi ancien dans l'Egypte, & dont la principale fonction fut toûjours l'étude du ciel & l'inſpection des mouvemens de l'air. Telle eſt l'origine de la célebre *tour* où cette compagnie étoit logée, & où l'on traçoit avec ſoin les caractères des différens travaux & les ſymboles des réglemens publics; ſymboles qui parurent par la ſuite des figures fort myſtérieuſes, quand le ſens en fut oublié. Cette demeure, ſur la ſtructure de laquelle on rafina beaucoup avec le tems, ſe nommoit alors tout ſimplement & ſans aucun myſtere le *labyrinthe*, c'eſt-à-dire, la tour (*a*).

VIII.

Détail des ſymboles Egyptiens.

Préſentement ſi nous voulons deviner d'une façon raiſonnable quelques-uns des ſymboles Egyptiens les plus uſités; nous n'en devons, ce me ſemble, chercher

(a) בירנתא Biranta, *tour*, avec l'article ou l'affixe, לבורגתא Labiranta, *la tour, le palais.*

ORIGINE DU CIEL POETIQUE. l'interprétation ni dans les idées du divin Platon, ni dans la doctrine des génies de Porphyre ou de Jamblique, ni dans la métaphysique de quelque philosophe moderne. Consultons les besoins de la colonie Egyptienne. C'est là qu'il est naturel de chercher le sens des figures qu'on exposoit aux yeux de tout le peuple assemblé.

Symboles des vents.

Nous venons de voir que le labourage des Egyptiens, & leur vie qui en dépendoit étoient étroitement liés à l'observation ; 1°. du soufle des vents ; 2°. du lever de la canicule ; 3°. des crûes de l'inondation. C'est donc à ces trois circonstances & non à une métaphysique inintelligible que le collége des prêtres ou des astronomes rappellera toute l'attention des peuples, faute de quoi l'Egypte se trouvera sans refuge & sans pain. Mais comment peindre le vent ? Comment distinguera-t on celui du Nord d'avec celui du Midi ? Comment montrera-t-on des choses qui ne se peuvent voir ?

Les oiseaux par la légèreté avec laquelle ils traversent l'air sont l'image la plus naturelle du vent. L'aîle des vents, dans l'Ecriture *, signifie la promtitude de leur passage, & la diligence des services qu'ils rendent au Créateur. Comme parmi les oiseaux il y en a qui cherchent en certains

* Ps. 17:11. & 103:3.

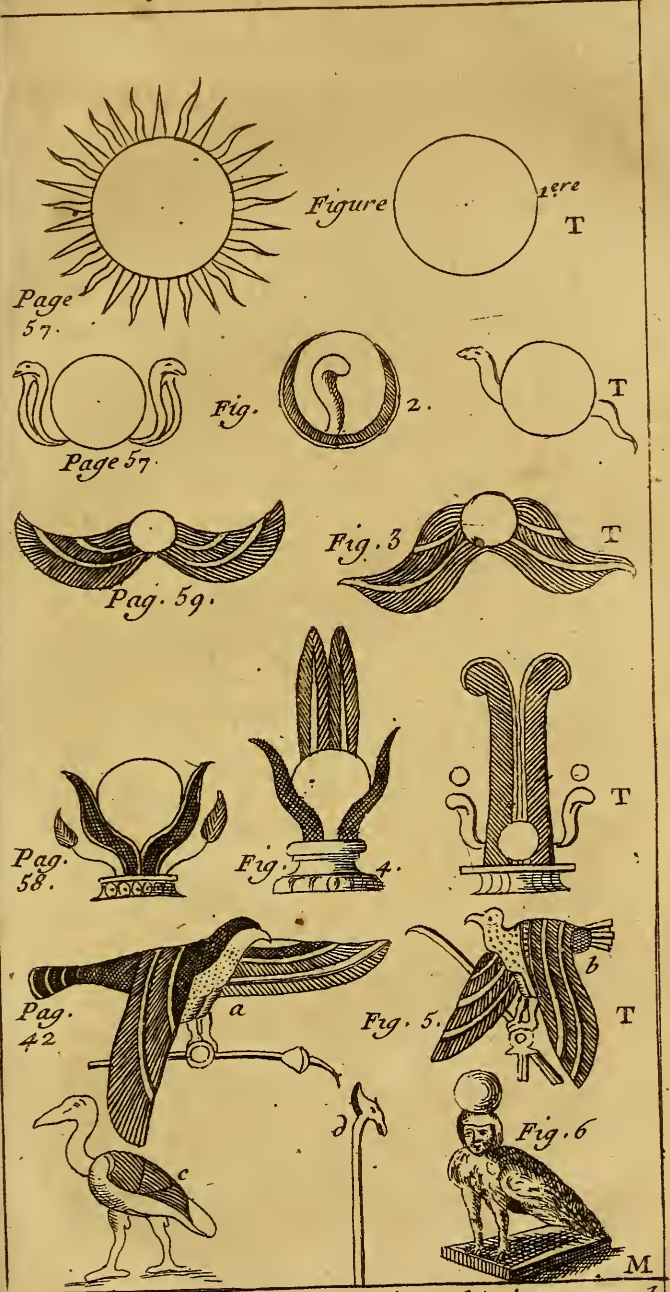


Fig. I, Les Symboles de Dieu. Fig. 2, de Dieu auteur de la vie. Fig. 3, de Dieu Maitre de l'air. Fig. 4, de Dieu dispensateur des Saisons. Fig. 5, Les Symboles des vens. a, L'epervier. b, La poule de Numidie. c, L'ibis. d, La tête de Huppe. Fig. 6, L'annonce d'une fête pour obtenir tel ou tel cour d'air.

tems des pays froids, d'autres qui ſe rendent dans des climats chauds ou tempérés, & que tous ont une méthode de vivre toute particulière à leur eſpéce; on ne ſe contenta pas de choiſir les oiſeaux pour être en général le ſymbole du vent; mais on caractériſa les différens vents qui ne ſe peuvent peindre, en les déſignant chacun à part & d'une façon préciſe par la figure de ceux des oiſeaux qui avoient avec ces vents un rapport particulier. L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

Je ne vous dirai point quels vents étoient marqués par le corbeau, par l'ibis, qui étoit une eſpéce de cigogne, par la poule de Numidie, & par d'autres oiſeaux qui ſe voyent ſi ſouvent dans les monumens Egyptiens. Nous ne ſavons pas aſſez l'hiſtoire naturelle de l'Afrique, ni les circonſtances où ſe trouvoient les anciens Egyptiens pour entreprendre d'éclaircir tous leurs ſymboles. Mais l'explication de quelques-uns ſuffira pour faire comprendre que les autres, qu'on n'entend pas, étoient dans le même goût.

L'épervier & la huppe étoient les noms & les figures ſymboliques qu'on donnoit aux deux vents dont les Egyptiens avoient le plus d'intérêt d'obſerver le retour. L'épervier marquoit le vent Etéſien ſepten-

ORIGINE DU CIEL POETIQUE.

trional qui chasse les vapeurs vers le midi, & qui couvrant l'Ethiopie d'épaisses nuées les y résout en pluies, & fait enfler le Nil dans tout son cours. La huppe au contraire signifioit le vent du midi qui aidoit l'écoulement des eaux, & dont le retour annonçoit l'arpentage des terres & le tems des semailles. Mais on ne me croira pas sur ma parole. Il faut que je produise quelque rapport, quelque ressemblance particulière entre un épervier & un vent de Nord, entre une huppe & un vent de Midi ?

L'épervier ou le vent Etésien.

Les naturalistes remarquent que l'épervier se plaît dans le Nord ; mais qu'au retour du doux tems & lorsqu'il mûe, il s'avance vers le Midi en tenant ses aîles étendues & regardant le côté d'où il vient un air chaud, ce qui facilite la chute de ses vieilles plumes, & lui rend les graces de la jeunesse. Dans l'antiquité, la plus reculée & dès avant Moïse, les Arabes voisins & alliés des Egyptiens avoient de l'épervier une idée toute semblable à celle que les naturalistes nous en donnent. Dans le discours que Dieu adresse à Job, & où il fait voir que ce n'est pas l'homme, mais le Créateur, qui par une providence spéciale a diversifié toutes les parties de la nature, & réglé pour un bien les incli-

nations des animaux ; *eſt-ce par un effort de votre induſtrie*, lui dit-il, *que l'epervier ſecoue ſes vieilles plumes pour s'en délivrer, & qu'il étend ſes aîles en regardant le côté du midi* (a)? Cet oiſeau par la direction de ſon vol au retour des chaleurs étoit donc la plus naturelle emblème du vent annuel qui ſoufle du Nord au Sud vers le ſolſtice d'été, & qui par l'effèt de cette direction intéreſſoit ſi fort les Egyptiens.

L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

La huppe tout au contraire va du Midi au Nord. Elle vit des vermiſſeaux qui éclosent ſans nombre * dans le limon du Nil. Une infinité d'eſpéces de moucherons, de demoiſelles, & d'autres inſectes cherchent ſur tout les eaux dormantes, & par conſéquent celles du Nil répandu, pour y dépoſer leurs œufs qui ne réuſſiſſent jamais mieux que dans le limon échauffé par le ſoleil après la rentrée du fleuve dans ſes bords. La huppe accourt alors dans tous les lieux que l'eau a nouvellement abandonnés. Elle ſaiſit avec induſtrie les momens & les lieux où les inſectes naiſſans lui offrent une pâture facile, avant que l'animal aîlé, qui eſt caché ſous la peau du ver, & enſuite ſous l'enveloppe

La huppe, vent du Sud.

* V. *Diod. de Sic. biblioth. lib.* 1.

(a) *Nunquid per ſapientiam tuam plumeſcit accipiter, expandens alas ſuas ad auſtrum?* Job 39 : 29.

LE CIEL POETIQUE. de la chryſalide, ſorte de cet étui pour prendre ſon vol & pour porter ſon eſpéce en d'autres endroits. La huppe, attirée par cet appas, paſſe de l'Ethiopie dans la haute Egypte, & de la haute Egypte vers Memphis où le Nil ſe partage. Elle va toûjours à la ſuite du Nil à meſure qu'il rentre dans ſes canaux juſqu'à la mer. Elle étoit propre par cette méthode à caractériſer parfaitement la direction du vent méridional, qui aidoit & annonçoit le deſſéchement déſiré.

Auſſitôt donc que les Egyptiens voyoient revenir la huppe, c'eſt-à-dire, non la huppe naturelle, qui n'étoit que le ſigne d'une choſe fort différente, mais l'oiſeau figuré, le vent de midi, qui imite le mouvement de la huppe; ils apprétoient leur blé, reconnoiſſoient par l'arpentage des terres les bornes des héritages que le limon avoit confondues, & ne tardoient pas à ſemer, de peur d'être prévenus par les vents d'Avril & de Mai qui pouvoient ruiner leur moiſſon trop tardive.

D'autres ſymboles ſubalternes, placés comme autant d'attributs ſur la tête ou dans les pattes de ces oiſeaux, pouvoient exprimer les variétés des mêmes vents, & faire connoître au peuple ce qu'il falloit faire, ou ne pas faire, lorſque les

L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

vents feroient orageux, fecs, froids, brûlants, ou pluvieux.

La canicule ou le lever de l'étoile Seirius.

La feconde circonftance, & celle de toute l'année fur laquelle le peuple Egyptien devoit le plus ouvrir les yeux, etoit le lever de l'étoile du Nil. Dès qu'elle fe débaraffoit des rayons du foleil, ou fe montroit avant l'aurore ; on étoit fûr que le foleil s'avançoit fous le figne du lion, & que le débordement fuivroit de près. L'avis de cette étoile étant leur affaire la plus importante ils comptoient anciennement de fon lever le commencement de leur année (*a*), & toute la fuite de leurs fêtes. Au lieu donc de la peindre fous la forme d'une étoile, ce qui ne la diftinguoit point d'une autre, ils la peignirent fous une figure qui avoit rapport à fa fonction & à fon nom. Ils la nommoient l'*aboyeur*, le *moniteur*, l'*aftre-chien*, le *portier*, l'*aftre qui ouvre*, *ou qui fait la clôture* d'une année *&* *l'ouverture* d'une autre. Quand ils vouloient faire entendre le renouvellement de l'année, à commencer du lever de la canicule, ils la peignoient fous la forme d'un portier

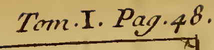
Anubis, הנבח Hannobeah latrans, monitor. *αςροκύων*.

(a) *Ægyptiis principium anni, non aquarius, ut apud Romanos, fed cancer. Nam prope cancrum eft fothis quam Græci canis fidus dicunt : neomenia autem eft ipfius fothidis ortus, quæ generationis mundi ducit initium.* Porphyr. de nymphar. antro.

LE CIEL POETIQUE.

reconnoiſſable à une clé : ou même ils lui donnoient deux têtes adoſſées, l'une d'un vieillard qui marquoit l'année expirante, & l'autre d'un jeune homme qui marquoit le nouvel an. Quand il falloit avertir le peuple du moment de la retraite aux approches de l'inondation ; alors au lieu des deux têtes de figure humaine on lui mettoit ſur les épaules une tête de chien. Les attributs ou les ſymboles ſubordonnés qu'on y ajoûtoit étoient l'explication des avertiſſemens qu'il donnoit à toute la famille. Pour faire entendre aux Egyptiens qu'il falloit prendre une proviſion de vivres, gagner promptement les terraſſes élevées, & y demeurer tranquilles au bord de l'eau en obſervant le cours de l'air ; Anubis avoit au bras une marmitte ; des aîles aux piés ; dans ſa main droite ou ſous ſon bras une grande plume ; & derrière lui une tortue ou un canard, animaux amphibies qui vivent ſur la terre & au bord de l'eau.

Tous ces avis fort ſimples & fort intelligibles étoient précédés d'un autre également néceſſaire, qui étoit de marquer au peuple la juſte hauteur qu'il falloit donner aux terraſſes pour être à coup ſûr au-deſſus de la plus forte inondation, ſans faire des frais inutiles en les élevant trop. On



M

Anubis.

Cette Figure poura servir d'éclaircissement à la Page 256. La Tortüe ou le Canard qu'on trouve souvent aux piés d'Anubis, annonçoit aux Egyptiens leur prochain séjour au bord de l'eau.

On construisoit pour cela dans chaque bourg une muraille ou un terme qui eût la hauteur requise : & afin que le peuple connût précisément la ligne qui lui devoit servir de régle, on la lui désignoit en couchant précisément sur cette ligne la figure de la sphinx qui a toûjours paru si énigmatique & si mystérieuse aux Egyptiens mêmes, dans les tems postérieurs*; mais dont le sens s'offre à présent de lui-même à la suite de ce que nous venons de dire. Cette figure étoit composée d'une tête de jeune fille, & du corps d'un lion couché : ce qui signifioit qu'il falloit s'attendre à demeurer oisif sur les terrains relevés, tant que l'inondation dureroit, & qu'elle continueroit au moins pendant deux mois dans sa force, savoir tout le tems que le soleil mettroit à parcourir les signes du lion & de la vierge. Cette vérité se trouve attestée par le rapport des voyageurs modernes, qui nous apprennent que le Nil rentre dans ses bords sur la fin de Septembre, ou un peu après, en quoi ils sont d'accord avec Pline, qui place cette rentrée sous le signe de la balance. *In totum autem revocatur intra ripas in libra**. La figure de la sphinx marquoit de plus, par la justesse de son élévation, le point d'excès ou de *surabondance*;

L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

**Plutarch. de Isid. & Osir.*

* *Plin. supr.*

en ſorte que ſi l'eau, paſſant ce point, venoit à couvrir la figure en tout, ou en ſa meilleure partie, les Egyptiens ne devoient pas prendre la peine de ſemer, parce qu'à coup ſûr la retraite des eaüx ſeroit trop lente pour pouvoir ſemer & recueillir au mois d'Avril. Ce qui acheve de rendre cette explication certaine, c'eſt que le nom même de la *ſphinx* ne ſignifie autre choſe que la *ſurabondance* (*a*).

Il n'y a perſonne qui ne ſente que la ſphinx étoit un caractère, un ſigne, & non un monſtre, ou un être vivant. On ne s'aviſe pas de demander quelle eſt la naiſſance ou la mere de la ſphinx. Ce ſeroit de même perdre ſes peines que de chercher dans l'antiquité quels ont été les parens ou la patrie d'Anubis. Ce ſeroit ſe charger d'un travail auſſi inutile, que ſi on cherchoit avec ſoin quelle eſt la patrie & la généalogie de la lettre A, ou de la lettre B.

On peut remarquer en paſſant que c'eſt-là l'origine de l'uſage où ſont encore nos architectes, admirateurs ou copiſtes de l'antiquité, de décorer les termes en y appuyant des ſphinx.

(a) שפע *Sphang redundantia*, *Job* 22: 11. & 4. *Reg* 9: 17. & *Paraph. Chaldaic. in Proverb.* 3: 10. *Vino torcularia redundabunt.*

La troiſième circonſtance, qui intéreſſoit extrémement le peuple Egyptien, étoit la connoiſſance exacte de l'état de la rivière. On peut en juger par le ſoin qu'on prend encore aujourd'hui au grand Caire, de meſurer les degrés de l'elévation de l'eau ſur une colonne deſtinée à cet uſage, & d'en publier chaque jour les nouveaux progrès par des crieurs qui les annoncent dans tous les quartiers de la ville. Pline nous apprend, par ce que j'ai rapporté de lui, combien on étoit attentif de ſon tems à connoître les ſignes avant coureurs, les progrès, & la fin du débordement. Ce beſoin ayant été le même dans la plus haute antiquité, il eſt tout naturel de penſer, que les ſignes qui pouvoient faire connoître aux Egyptiens la juſte profondeur de l'eau, n'ont pas été négligés dans l'écriture ſymbolique. Nous en trouvons deux qui ont, ce me ſemble, un rapport ſenſible à la meſure du Nil : ce ſont la croix & le canope.

L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

D'abord ils exprimoient les diverſes crûes de leur fleuve, ſorti de ſes bords, par une colonne traverſée d'une, de deux, ou de trois lignes, en forme de croix. Plus ordinairement au lieu d'une colonne qui pouvoit être d'uſage dans un puits de pierre où l'eau n'entroit que par le bas, ils

La croix ou la meſure du Nil.

ORIGINE DU CIEL POETIQUE.

employoient dans leur écriture une longue perche terminée comme un T, ou barrée ſoit par une, ſoit par deux piéces de travers, & en manière de croix. Pour abréger ces marques ils ſe contentoient ſouvent d'un T, ou d'une petite croix †. Cette figure placée ſur un vaſe ou ailleurs pouvoit ſignifier la crûe ordinaire. Deux croix pouvoient marquer une plus forte inondation: & la croix enchaînée, ou arrêtée par un chaînon, ſignifioit apparemment l'inondation aſſujetie à des régles certaines, ou le ſalut de l'Egypte, cauſé par la régularité des obſervations & des précautions.

Le Canope.

Ce n'étoit pas aſſez que les Prêtres ou les Miniſtres publics priſſent ſoin d'obſerver la juſte meſure des progrès de l'eau: il falloit que le peuple en fût inſtruit. Et il paroît que c'eſt à quoi l'on pourvoyoit, en expoſant publiquement trois ou quatre ſorte de vaſes, ou de meſures, qui étant des outres d'une capacité inégale, mais bien connue du peuple, ſervoient ſans cris & ſans meſſagers à lui indiquer les trois ou quatre eſpéces de hauteurs qui faiſoient la différence des crûes du Nil. Deux choſes me perſuadent que c'eſt-là le ſens de ces vaſes, ou meſures à large ventre, ſi ordinaires dans les monumens Egyptiens. L'une eſt le nom qu'on leur



I, La Sphinx. 2, Autre Sphinx réünissant les symboles du vent étésien, du Lion, et de la Vierge. 3, 4, 5, Les marques des crues du Nil. 6, Le Canope. La Figure 4 annonce la diminution de l'eau et le mesurage des terres par une Huppe, une Equerre, et un clairon.

donne ; l'autre sont les attributs dont on les accompagne.

L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

Le nom de *canob* ou *canope* qu'on donnoit à ce vase, est fondé sur l'usage qu'on en faisoit. Ils peignoient le ravage de l'eau débordée, sous la figure d'un dragon, d'un crocodile, d'un hippopotame, ou d'un monstre aquatique qu'ils appelloient *Ob*, & que depuis ils ont nommé *Pyton.* Ob, ou l'ennemi que les écrivains sacrés appellent Ob, quand ils veulent exprimer les superstitions & les folles idées des Payens (*a*); nous le voyons toûjours rendu dans les anciennes traductions par celui de Pyton *. Quand on avoit mesuré la juste hauteur de *l'ennemi*, le degré de la profondeur de l'eau ; on en informoit le peuple par l'exposition d'un vase qui contenoit aparemment autant de pintes que la profondeur de l'eau avoit de toises, ou de coudées : c'est pourquoi ils donnoient à ce vase le nom de Canob, qui signifie *la toise du dragon* (b), la mesure du débordément.

* V. *l'histoire de Saül & de la Pytonisse, &c.*

(a) אוב *Ob. Levit.* 20 : 27. Ob, signifie proprement enflûre, ou gonflement. Ils donnoient ce nom au Nil débordé, parce qu'il ravageoit tout en s'enflant, &c.

(b) De קנה *Cane*, une perche, une toise, une canne à mesurer, comme on le voit dans Ezechiel c. 4: 5. קנה המדה *Kené hammiddah*, une canne à mesurer ; & de אוב *Ob*, le dragon, Pyton, l'ennemi. C'est

ORIGINE DU CIEL POETIQUE.

Les divers attributs dont ils accompagnoient ce vaſe ne ſont pas moins ſignificatifs que ſon nom, & ont un rapport évident avec l'état de la rivière. Ils terminent ſouvent ce vaſe vers le haut par une tête d'homme, que nous verrons par la ſuite être le ſymbole de l'induſtrie, ou du labourage. Quelquefois ils faiſoient ſortir les piés de la figure par le bas de ce vaſe. Les bras & tout le corps de l'homme, ou du ſymbole des travaux ruſtiques, étoient comme engagés & contraints, pour faire entendre que le laboureur n'avoit rien à faire pendant le ſéjour des eaux ſur la plaine. Quelquefois ils faiſoient ſortir du vaſe les mains de la figure, dans l'une deſquelles ils mettoient une plume d'épervier pour marquer l'étude & l'obſervation des vents, qui devoit être la principale affaire du laboureur; parce que ſelon la nature du vent il accéléroit, ou différoit, ou omettoit totalement l'opération des ſemailles. Aſſez ordinairement

à Menphis qu'on prennoit autrefois ces meſures, comme aujourd'hui au Caire, pour en inſtruire le reſte de l'Egypte. Le bourg voiſin des ruines de cette grande ville ſe nomme encore aujourd'hui Manoph, & la plaine voiſine Menophi, ce qui eſt viſiblement le vrai nom de Menphis, & ne ſignifie autre choſe que *la meſure du dragon, ou la meſure du débordement*. De מנה *Mana*, meſurer, nombrer; & de אוב *Ob* ou *of*, le dragon, ou le fleuve enflé.

on trouve les canopes terminés par une ou deux croix, dont nous venons d'expliquer le sens. Très-souvent encore le haut du vase est surmonté par différentes têtes d'oiseaux, pour signifier & caractériser les différens vents qui leur étoient connus, & qui aidoient ou traversoient, soit la crûe, soit l'abaissement des eaux. Quelquefois ils mettoient sur le canope la tête d'un chien, pour signifier l'état de la rivière au tems du lever de la canicule. Dans un autre tems ils y plaçoient une tête de fille pour marquer l'état du Nil sous le signe de la vierge, & aux approches du desséchement.

L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

Toutes ces conjectures réunies semblent former une certitude. Elles sont d'autant plus recevables, qu'elles sont liées entr'elles, & ont rapport au grand intérêt de la colonie. Suivons donc cet essai d'explications, puisqu'il commence à répandre quelque lueur sur une matière jusqu'à présent fort obscure, & dont l'intelligence débrouilleroit bien des monumens de l'antiquité.

IX.

Suites des symboles Egyptiens.

Quel qu'ait été l'inventeur des premiers symboles particuliers à l'Egypte, ce que

ORIGINE DU CIEL POETIQUE.

nous n'avons aucun intérêt, ni peut-être aucun moyen d'éclaircir; il suffit de savoir qu'on les reçût par-tout avec applaudissement. La commodité de ce langage qui se faisoit entendre par les yeux, & qui faisoit en un sens parler les animaux & les pierres mêmes, en rendit peu à peu l'usage plus commun. On l'étendit à tout.

L'écriture symbolique servit bientôt à l'instruction des mœurs, aussi-bien qu'aux réglemens du labourage. On l'employa pour conserver parmi les peuples la connoissance des vérités les plus importantes, & pour leur inculquer leurs principaux devoirs. Les lieux où les Egyptiens s'assembloient à la nouvelle lune furent bientôt remplis de figures significatives, propres à rappeller leur esprit à une intelligence souverainement puissante qui préside à tout, qui donne la vie à l'homme & aux animaux, qui donne la fécondité aux plantes, & qui couvre tous les jours la terre de nouveaux présens; supérieure au soleil, à la terre, & à l'industrie de l'homme; donnant au soleil sa chaleur & sa beauté, à la terre sa fécondité, à l'industrie de l'homme le succès de son travail, & la récompense de ses peines.

* Le soleil, symbole de Dieu.

* Le caractère de l'écriture Egyptienne

destiné à signifier Dieu, étoit non une flamme, comme c'étoit l'usage en Orient, mais un cercle, ou plûtôt un soleil; symbole extrémement simple, & le plus capable de leur représenter la puissance & l'action universelle de l'Etre souverain qui anime tout.

L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

Ils ajoûtoient au cercle, ou au globe solaire, différentes marques ou attributs qui servoient à caractériser autant de perfections différentes. Pour marquer, par exemple, que l'Etre suprême est l'auteur & le conservateur de la vie, ils accompagnoient le cercle d'un ou de deux serpents ou anguilles. Cet animal, chez les Egyptiens & ailleurs, a toûjours marqué la vie ou la santé, non pas parce que le serpent se rajeunit en se défaisant tous les ans de sa vieille peau; mais parce que chez la plûpart des Orientaux, comme Phéniciens, Hébreux, Arabes, & autres, avec la langue desquels celle de l'Egypte avoit affinité, le mot hévé ou hava signifie également la vie, & un serpent. Le nom de *celui qui est;* le grand nom de Dieu *Jov* ou *Jehova* en est tiré. *Hévé*, ou le nom de la mere commune des vivans, provient du même mot. On ne pouvoit peindre la vie: mais on pouvoit la mar-

Le serpent, symbole de la vie.

ORIGINE DU CIEL POETIQUE.

quer par la figure de l'animal qui en porte le nom (*a*).

Le Bananier, symbole de la fécondité.

Pour exprimer ou faire concevoir l'admirable fécondité de la providence qui fournit tous les ans une nouriture abondante aux hommes & aux animaux qui les servent, on accompagnoit le cercle symbolique, le caractère de Dieu, de la figure des plantes les plus fécondes, & le plus ordinairement de deux ou de trois grandes feuilles de Bananier (*b*), n'y ayant rien d'égal à la fécondité de cette plante qui tient du prodige. Elle croît aisément dans les campagnes. La tige en devient fort haute, & acquiert en un an dans les pays chauds un demi pié & plus d'épaisseur,

(*a*) C'est de ce nom *hava*, qui signifie *vivre*, que les Latins ont fait leur *ævum*, la vie, & l'*avé* qui est un souhait de bonne santé. Saint Clément d'Alexandrie, *Cohortat. ad Gent. p.* 11. *edit. Oxon.* remarque, que le mot héva, qu'on fait signifier la vie, signifie aussi un serpent. Et c'est sur une pure équivoque du mot hévi ou héva, qu'est fondée la méthamorphose de Cadmus & d'Hermione en serpens. *Ovid. metam.* Ils étoient du pays des Hévéens. Macrobe nous a appris que le serpent étoit le symbole de la santé, *salutis draco*, en parlant d'Esculape. *Saturnal. l.* 1. *c.* 20.

(*b*) Cette plante se nommoit anciennement Musa, aujourd'hui *Mouse* ou *Mons.* Voyez Prosp. Alpin. *de plantis Ægypt.* avec les notes de Westlingius, son Commentateur. Voyez aussi le figuier d'Adam, lettre 9. de M. Maillèt. On peut voir cette plante au Jardin Royal, où il ne faut pas être surpris de la trouver stérile & moins grande, l'air du climat ne lui convenant point.

Du milieu de ses longues & larges feuilles s'éléve un rameau divisé en plusieurs nœuds, de chacun desquels sortent dix ou douze fruits longs comme de médiocres concombres, & qui contiennent une chair moelleuse, beurée, nourissante, fraîche, & d'un goût agréable. De toutes ces grappes, réunies sur une seule branche, il se forme un régime ou une masse de 150 ou 200 fruits *. Après la recolte on coupe le feuillage énorme (*a*) & les tiges qui se sécheroient, & on en nourit les éléphans. Cette plante qui nourit, sans frais, des milliers d'habitans pendant plusieurs mois, & qui a toûjours été la ressource des peuples de l'Egypte, de l'Ethiopie, & des Indes, méritoit d'être choisie par préférence pour caractériser le symbole de celui, qui avec la vie donne les soûtiens de la vie.

L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

* *Diction. des drogues, Lemeri.*

Mais cette vie & l'abondance des nouritures qui l'entretiennent, dépendent des dispositions de l'air. Il falloit faire entendre aux habitans que c'est Dieu seul qui gouverne l'air en maître souverain ; que c'est de lui qu'il faut attendre les influences salutaires, & qu'il dispose selon son bon plaisir de la nature, & des saisons. Pour peindre l'air, dont chacun éprouve

(*a*) De deux aunes de long, sur deux piés de large. *M. Maillèt.*

ORIGINE DU CIEL POETIQUE.

les viciſſitudes & l'agitation, quoi-qu'il ſoit inviſible, on employa dans l'écriture le ſcarabée ou les aîles d'un inſecte volage, dont les mouvemens varient d'un inſtant à l'autre. Les aîles du ſcarabée ou du papillon dépliées autour du cercle ſymbolique étoient un attribut propre à faire entendre que celui qui régle les mouvemens & les changemens de l'air, eſt auſſi le diſtributeur des productions de la terre, & le maître des ſaiſons. Cette vérité étoit ſur-tout néceſſaire à un peuple laboureur. Auſſi le globe accompagné de grandes aîles de ſcarabée ou de papillon, ſe trouve-t-il placé au haut de la plûpart des tableaux qui avoient rapport à la religion *.

Le Scarabée ou l'air.

* V. *la table d'Iſis, publiée par Pignorius.*

X.

Les ſymboles de l'année. L'année ſolaire, Oſiris.

Toute la ſociété ayant un beſoin extrême de régler l'ordre de ſes jours, & de convenir des tems où il faut s'aſſembler, ſe repoſer, ou travailler en commun, l'écriture ſymbolique fut tout particuliérement utile à cet égard, par la commodité de quelques marques qui étant expoſées en public, annonçoient les fêtes & les travaux d'une façon ſimple & uniforme.



I. Osiris ou le Soleil sous le Capricorne. 2, Osiris ou Atys, sous le Belier. 3, Le Soleil Couchant. 4, Neptune ou la Navigation. 5, et 6, Coëfure faite comme un trône chargé du bonnet et du Sceptre du Soleil. La Figure I.re a pu donner Lieu a la fable d'Atlas.

Le cours de l'année a rapport à trois objets principaux, 1°. au cours du ſoleil ; 2°. à l'ordre des fêtes de chaque ſaiſon ; 3°. aux travaux qui ſe doivent faire en commun. Commençons par les ſymboles du ſoleil. L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

Cet aſtre qui étant le plus magnifique objèt de la nature avoit été ſi juſtement choiſi pour être le ſymbole de l'Etre tout-puiſſant, eut auſſi ſon caractère ou ſa marque dans l'écriture ſymbolique, & cette figure étoit relative au nom qu'on lui donnoit. On le nommoit Oſiris. Ce mot, ſelon les anciens les plus judicieux & les plus ſavans (*a*), ſignifioit l'inſpecteur, le cocher ou le conducteur, le roi, le guide, le modérateur des aſtres, l'ame du monde, le gouverneur de la nature. Selon la force des termes dont il eſt composé, il ſignifioit, *le gouvernement de la terre* (*b*) ; ce qui revient au même ſens : & c'eſt parce qu'on donnoit ce nom & cette fonction

Le gouverneur ou le ſoleil.

(*a*) *Plutarch. de Iſid. & Oſirid. & Macrobe in ſomn. Scip. lib.* 1. *c.* 20. *Dux & princeps, moderator luminum reliquorum, mens mundi, & temperatio.*

(*b*) Ce mot vient de אחזי ארץ *Ochoſi erets*, ou *Ocſi eres, dominium terræ.* On le retrouve dans celui d'Axieres, qui eſt un des Cabires ou des grands dieux de Samothrace, originairement venus d'Egypte ; dans l'Oxiares de l'hiſtoire Greque ; & dans l'Aſſuerus des Perſes. Ce nom eſt d'une ſtructure ſemblable à celle du mot Ochoſias, qui ſignifie le gouvernement de Dieu.

ORIGINE DU CIEL POETIQUE.

au ſoleil qu'on l'exprima dans l'écriture tantôt par la figure d'un homme portant un ſceptre, tantôt par la figure d'un cocher portant un fouèt, ou ſimplement par un œil.

Souvent on ſe contentoit des marques de ſa dignité, telles qu'étoient un ſceptre ſurmonté d'un œil *, ou un ſceptre entortillé d'un ſerpent, ſymbole de la vie, que le ſoleil entretient; ou ſimplement le fouèt & le ſceptre réunis; quelquefois le bonèt royal d'Oſiris poſé ſans ſceptre ou avec un ſceptre ſur un thrône. Aſſez ordinairement on trouve la figure d'un cocher, portant ſur ſa tête une fleur de lotus, ou même aſſiſe ſur cette fleur qui eſt tantôt fermée, tantôt épanouie. Le lotus eſt une eſpéce de nymphea qui vient abondamment au bord du Nil, & qui outre les ſecours que les Egyptiens tiroient de ſon fruit, dont ils faiſoient du pain (*a*), donne auſſi une belle fleur qui s'épanouit le matin, & ſe ferme le ſoir.

* *Plutarch. ibid.*

Ces variétés de ſymboles déſignoient ſans doute diverſes circonſtances du jour, ou de l'année; peut-être le ſoleil levant, le ſoleil couchant, l'aurore, le midi, le crépuſcule, le tems nébuleux, les cha-

(*a*) Herodote dans ſon Euterpé, num. 54. outre cette première eſpéce de lotus, dont la fleur eſt blanche, en reconnoît une ſeconde dont la fleur eſt de couleur incarnate, & le fruit tout différent de l'autre.

leurs fortes ou foibles. Il est sensible que rien n'étoit plus aisé que de varier le sens d'un même symbole par l'addition ou par la suppression d'une piéce. Mais comme on a par la suite grossièrement abusé de cette écriture, & qu'on en a tout à fait perverti le sens, (vérité dont les preuves ne tarderont pas à se développer) ce seroit peut-être un travail perdu, ou une entreprise téméraire que de vouloir expliquer le menu détail de ces symboles dans les monumens Egyptiens qui nous restent; par exemple, dans la table d'Isis; parce que les symboles y sont unis selon les systêmes des tems postérieurs & non selon leur sens primitif qui a été perdu, puisque ce gouverneur purement figuratif a été pris pour un homme qui avoit vécu sur la terre, & est pris pour un dieu dans l'écriture qui reste sur les monumens.

L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

Je suis fort tenté de croire que le gouverneur, ou l'Osiris avec son fouèt, avoit un rapport plus particulier avec la révolution journalière dont le mouvement est plus sensible; & qu'avec son sceptre il signifioit la durée d'une année solaire, parce que c'est cette révolution annuelle du soleil qui régle tout dans la nature.

La navigation.

On employoit la figure d'un osiris ou d'un soleil, car c'est toûjours la même

ORIGINE DU CIEL POÉTIQUE.

chose, pour signifier certains retours qui n'arrivoient que d'année en année. Mais alors on changeoit l'attribut de la figure. Tous les ans, par exemple, les Phéniciens, & autres, venoient aborder dans l'île du Phare pour y enlever du lin, des cuirs de bœufs, les huiles de Saïs, des légumes, du blé, & des provisions de toute espéce. Le retour annuel de cette flotte étoit désigné par un osiris porté sur un cheval aîlé, symbole des vaisseaux, & de leurs voiles; ou par un osiris dans la main duquel on mettoit non un sceptre, mais un instrument de marin, un harpon dont on se sert en mer pour piquer les gros poissons que l'on rencontre : & comme le blé étoit la marchandise qui occasionnoit sur tout ces retours annuels; quand on annonçoit aux marchands Egyptiens l'arrivée de cette flotte, il est croyable qu'on le faisoit par une affiche, par l'exposition d'un osiris armé du harpon, & qu'on donnoit à cette figure le nom de Poséidon ou de Neptune; de Poséidon, qui signifie (a) *la provi-*

Le Trident.

(a) De פוש *Posh copia, subsidium*; & de ידים *Jeda m, ora maritima*, vient פושידים ou פושידין *Poseidain*. D'où les Grecs ont fait leur ποσειδάων *Poseidon. Copia orarum, subsidia littorum.* On peut remarquer que ces terminaisons en *im* & en *in*, qui sont familières aux Orientaux, ne sont point du goût des peuples d'Occident.

ſion des pays maritimes ; ou de Neptune, qui ſignifie *l'arrivée de la flotte* (*a*). A cette nouvelle tous ceux qui avoïent des marchandiſes de débit deſcendoient en batteau le long des canaux du Nil, & gagnoient la côte maritime, le voiſinage de l'île du Phare, où abordoit cette flotte ; d'où vient que dans le langage commun *aller à la flotte*, ou *aller vers la côte*, étoit la même choſe : & Plutarque (*b*) nous apprend que les extrémités de l'Egypte, les côtes maritimes ſe nommoient *Neptyn* en Egyptien.

L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

Les anniverſaires.

Il y avoit un autre retour annuel qui n'étoit pas moins célébre, & qui avoit beſoin d'une marque ou d'un ſymbole particulier. C'étoit le retour des ſacrifices anniverſaires. Nous voyons par les funérailles d'Archemore dans la Thebaïde de Stace, par l'anniverſaire d'Anchiſe dans le troiſième livre de l'Eneïde, & par les lamentations annuelles des vierges d'Iſraël ſur le ſort de la fille de Jephté, que c'étoit un uſage univerſel dans l'antiquité de

(*a*) De נוף *nouph*, *agitare*, qui forme נפה *nephah*, ou נפת *nephet*, *agitatio*, *appulſio* ; & de אני *oni navis*, *claſſis*, vient נפתאני *neptoni*, *claſſis appulſio*, l'arrivée de la flotte.

(*b*) Νέφθυν δὲ καλοῦσι τῆς γῆς τὰ ἔσχατα. *De Iſid. & Oſir.*

ORIGINE DU CIEL POETIQUE

pleurer & de prier ſur les tombeaux des perſonnes cheres à la patrie, & de renouveller ces aſſemblées & ces ſacrifices après l'année révolue. L'oſiris, ou le ſymbole de la révolution annuelle, pouvoit donc annoncer un anniverſaire par le changement de ſon attribut. Alors au lieu du fouèt, ou du harpon, on lui mettoit en main le bout ferré ou l'aviron (*a*) d'un battelier : ou bien on lui mettoit ſur la têre un boiſſeau, une meſure de blé qui ſe diſtribuoit à chaque pauvre dans les fêtes funébres, & peut-être donnoit on à cette figure le nom de Pélouta(*b*), *la délivrance*. On entrevoit aſſez pourquoi, & nous remarquerons quand il s'agira des cérémonies mortuaires, que la barque de paſſage étoit le ſymbole de la mort; que le boiſſeau étoit l'annonce d'une diſtribution funébre; & que *la délivrance* du mal étoit l'idée qu'on avoit anciennement de la mort des juſtes.

L'aviron.

Mais quoiqu'on pût annoncer une fête anniverſaire par la figure d'un oſiris pré-

(*a*) L'aviron à deux pointes ſe trouve trois fois dans une des faces de l'obéliſque qui eſt à Rome à la porte *del popolo*. Voyez *l'Antiq. Expl. tom.* 4. *p.* 352. Voyez le bout ferré d'un battelier dans la main de Pluton. *Lilii Gregorii Giraldi tom.* 1. *p.* 75.

(*b*) De פלט *palat liberare*, פלוטה *peloutah* & פלוטא *plouto liberatio*.



I, et 2, Pluton, ou Serapis. Symbole de l'anniversaire. La 2e. fig. est tirée d'une medaille. voy. Lil. Gre. Girald. La 3e. fig. a rapport a la page 120.

ſentée dans l'aſſemblée des peuples, il falloit néceſſairement l'accompagner d'une autre marque qui annonçât préciſément le tems de l'année où la fête ſe célebroit, & ſi l'aſſemblée ſe tiendroit à la néoménie ou à la pleine lune, ou à tel autre jour du mois.

L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

Venons donc au ſymbole qui régloit proprement l'année ſacrée, l'ordre des fêtes.

X I.

L'année civile. Iſis.

On pouroit aſſez raiſonnablement nommer ici l'ordre des fêtes, l'année Eccleſiaſtique ; puiſque ces fêtes étoient des aſſemblées religieuſes où l'on faiſoit profeſſion d'honorer Dieu, & de le glorifier de ſa providence. La recherche que nous faiſons des uſages primitifs, & de la ſignification de l'ancienne écriture, regarde évidemment les tems qui ont précédé l'introduction de l'idolâtrie. Mais cet ordre des jours deſtinés au travail ou aux aſſemblées de religion étant la régle de la ſociété, nous l'appellerons *l'année civile.* Il n'étoit guères poſſible de déſigner plus ſimplement les différentes fêtes de l'année qu'en employant la marque ou le ſymbole de la terre, & de ſes productions

ORIGINE DU CIEL POETIQUE.

qui varient ſelon les ſaiſons. Encore aujourd'hui les gens de campagne n'ont point de plus ſûr almanach pour partager l'année, & les ſaiſons, qu'en diſtinguant les tems par la venue des fraiſes ou des féves, par la moiſſon des foins ou des blés, ou par les différentes recoltes qui ſuivent. La figure de l'homme qui commande aux animaux, & qui gouverne tout ſur la terre, avoit paru la plus propre pour exprimer le ſoleil qui anime tout dans la nature: Quand on voulut ſignifier la terre qui enfante & nourit toute choſe, on choiſit l'autre ſexe. La femme qui eſt mere & nourice étoit une image naturelle de la terre. Celle-ci fut donc peinte avec ſes productions ſous la forme d'Isha ou d'Iſis, qui eſt l'ancien nom de la femme & le premier qu'elle ait porté (*a*). Ce ſymbole étoit commode, parce que les changemens de la nature, la ſucceſſion des ſaiſons, & les diverſes productions de la terre, qui étoient ſans doute le ſujet des communes actions de graces, pouvoient aiſément être exprimées par les divers ornemens qu'on donnoit à cette femme. Ainſi l'intention particulière d'une fête étoit-elle de rappeller au peuple que la

(*a*) אישה כי מאיש *Isha ki meïsh, virago quia ex viro.* Geneſ. 2 : 23.

terre, dont Dieu avoit fait notre demeure, fournissoit aux hommes de quoi se loger, & se mettre à l'abri de l'hyver & des animaux malfaisans? On couronnoit Isis de petites tours ou de crenaux de murailles. Vouloit-on annoncer les néoménies d'hyver, & avertir les peuples de louer celui qui leur donne des habits, des fourures, & des ornemens? On couvroit la tête d'Isis de bandelettes, de peaux cousues, quelquefois de plumes rangées les unes sur les extrémités des autres; ou bien de petites écailles proprement rapprochées. Falloit-il dans d'autres fêtes louer Dieu de ce que la terre nourit pour le service du genre humain, toutes sortes d'animaux domestiques & sauvages? On environnoit Isis de plusieurs rangées de têtes d'animaux; par exemple, d'une file de têtes de taureaux, d'une autre de têtes de lions, d'une ligne de têtes de béliers, de cerfs, ou de chiens. En Egypte où l'on peut juger à coup sûr du produit de l'année par l'état de la rivière, on annonçoit au peuple une pleine année, en couvrant Isis, ou le symbole de la terre, d'un grand nombre de mamelles. Au contraire, si le pronostic de la fécondité n'étoit point favorable, on exposoit une Isis avec un seul sein; pour avertir le peuple de reparer

L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

Origine de la fable des Amazones.

la médiocrité de la moiſſon, par la culture des légumes ou par quelqu'autre induſtrie. Pour marquer le jour, Iſis prenoit des habits blancs. On lui en donnoit de noirs, pour marquer les ténebres. Portant ſur ſa tête le thrône d'oſiris, ou du ſoleil tourné en devant, mais vuide & ſans bonèt ni ſceptre, elle ſignifioit apparemment l'aurore, ou un ſacrifice qui ſe faiſoit de grand matin. Portant le même thrône vuide & tourné en arrière, elle pouvoit ſignifier le crépuſcule du ſoir. On lui mettoit une faucille à la main, pour marquer la moiſſon. On paroit ſa coeffure avec les cornes du bélier, du taureau, ou des chevreaux, pour marquer le printems & ſes diverſes parties. La moiſſon étant faite en Egypte, quand le ſoleil entre dans le taureau, les cornes de la geniſſe étoient la marque de la grande fête qui ſe célébroit après cette première recolte. Quelquefois on peignoit l'Iſis, ou l'affiche de cette fête, avec une tête de geniſſe, & tenant ſur ſes genoux ſon fils bien aimé, le petit Horus, ſymbole du travail annuel. La moiſſon qu'on venoit de faire rendit la fête & cette figure infiniment agréables à tous les peuples. Quelquefois on voyoit ſur la tête d Iſis une écreviſſe, ou le cancre marin; quelquefois les cornes



Différentes Isis
Ou les annonces de la Néoménie, et des autres fêtes.

de la chévre sauvage, selon qu'on vouloit signifier ou l'entrée du soleil au cancer, ou les fêtes qui se célébroient lors de son entrée au capricorne. Au lieu d'une tête de femme on lui mettoit quelquefois sur les épaules la tête ou le bec d'un épervier, pour marquer la fête qui se célébroit au retour des vents Etésiens. Quelquefois on couvroit la tête d'Isis des aîles d'une poule de Numidie pour désigner quelque autre vent que je ne connois point. Souvent on lui voit une tête d'ibis, espéce de cigogne qui se nourit de serpents : & comme l'on disoit en Egypte que l'ibis délivroit le pays des dragons aîlés qui venoient d'Arabie (*a*), on ne sauroit guère douter que ces figures & ce langage ne fussent une énigme, fondée sur la demande qu'on faisoit des vents Occidentaux pour repousser les vapeurs pestilentielles, que le vent d'Orient ou du Sud-est pouvoit apporter des bords marécageux * du golphe Arabique, qui s'etend à l'Est tout le long de l'Egypte,

L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

* *Mare Suph. mare Junci.*

La fleur du lotus qui s'épanouit au bord

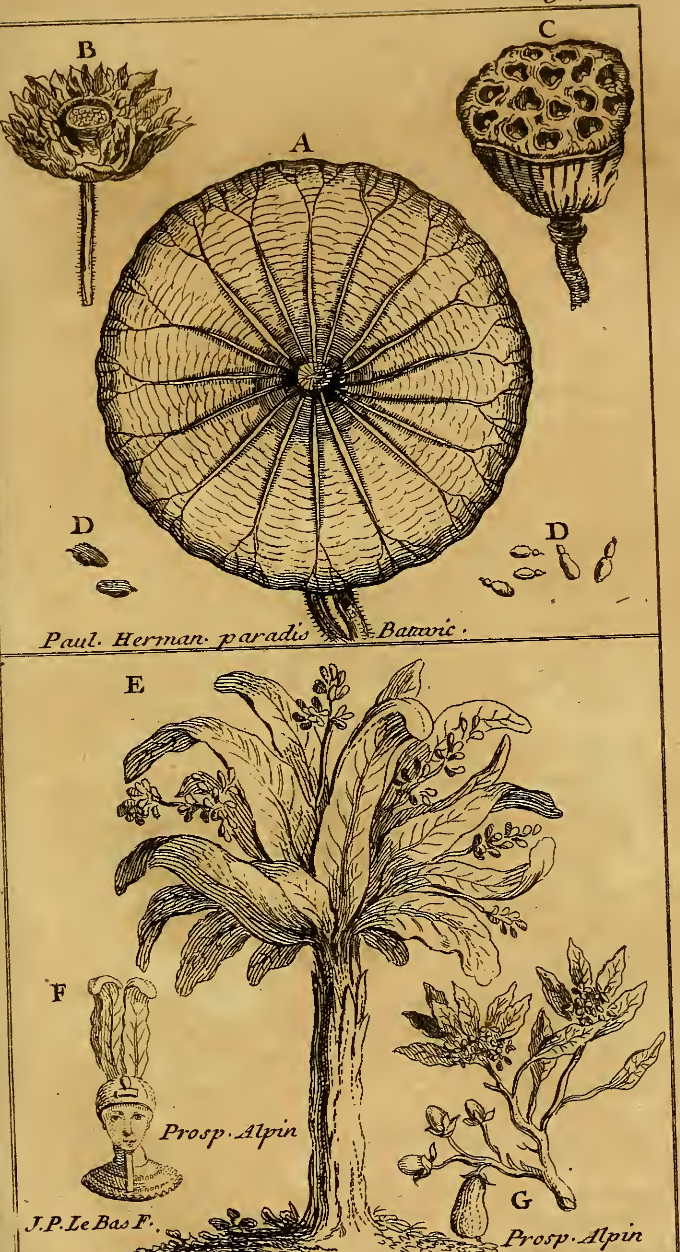
(*a*) *Herodot. in Euterpe, num* 52. Herodote dit bien qu'il avoit entendu parler de serpents aîles. Mais s'il en avoit vû, il n'auroit pas manqué de le rapporter. Quant aux prétendus os de serpents qu'on lui montra dans des lieux voisins de la Mer Rouge, ce sont des arrêtes de poissons de mer dont on trouve quelquefois de grands tas, même en des lieux fort distants de la mer.

du Nil après la retraite des grandes eaux, & dont le fruit ſert à faire du pain ; les cornets de colocaſie (*a*), qui étoient de jolies fleurs, employées à ſe couronner à certaines fêtes ; l'eſpéce de poire que produit l'arbre nommé Perſea ; les grands feuillages du Bananier, & telles autres plantes qui fleuriſſent & fructifient en des ſaiſons différentes, entroient dans les parures d'Iſis, & pouvoient très-bien faire entendre au peuple les diverſes particularités de l'année, ou lui annoncer telle ou telle fête.

J'ai cru autrefois que la lune ou le croiſſant, placé ſur la tête d'Iſis, pouvoit être le ſymbole de la nature qui reçoit tout de Dieu, comme la lune reçoit ſa lumière du ſoleil. Mais on ne court pas de riſque à penſer que la phyſique Egyptienne étoit beaucoup plus ſimple : & il eſt bien plus naturel de croire que le croiſſant couché ſur la tête d'Iſis marquoit la néoménie, ou l'aſſemblée de la nouvelle lune ; que le plein de la lune, poſé ſur la tête ou ſur le ſein d'Iſis, marquoit la fête du milieu du mois ; que le croiſſant ou le plein accompagné de tel ou tel feuillage, annon-

(*a*) Voyez l'éclairciſſement qui eſt à la fin du ſecond tome, ſur la Colocaſie, ſur le Lotus, ſur le Perſea, & autres plantes d'Egypte.

çoit



A, La fleur de Lotus épanouie. B, La même resserée le soir autour de sa gousse. C, La gousse ou le Ciboire. D, La graine tirée de la gousse. E, Le Musá ou Bananier. F, Tête Egyptienne avec les feuilles Symboliques du Bananier. G, Branche de Perséa avec son fruit.



I, La grande Déesse de Syrie et d'Ephèse.
2, L' Isis à tête de Vache avec le petit Horus.
3, L' Isis à tête de Lion.

çoit l'aſſemblée qui ſe devoit tenir au plein ou à la néoménie la plus voiſine de telle ou telle recolte ; qu'une étoile rayonnante placée dans les parures de ſa tête annonçoit un ſacrifice qui ſe devoit faire le matin au lever de la canicule, ou de quelque planéte & dans telle autre circonſtance, ſervant à diſtinguer les fêtes ou les ſaiſons. Tous ces changemens avoient un ſens particulier, & Iſis changeoit d'habits comme la terre.

L'E'CRITURE SYMBOLIQUE.

Si à côté d'une Iſis, portant un croiſſant ſur ſa tête & une faucille à la main, les prêtres expoſent dans l'aſſemblée des peuples un oſiris avec ſon boiſſeau, les pauvres pourront comprendre qu'il y a un ſacrifice funébre & une diſtribution anniverſaire à la nouvelle lune qui doit précéder la moiſſon. Un ſeul exemple de ce langage ſymbolique ſuffit, pour faire comprendre la facilité d'en varier le ſens comme les ſituations, & les attributs des figures.

XII.

Les travaux, ou l'année Ruſtique. Horus.

Les premiers docteurs Egyptiens paroiſſent dans leurs inſtructions s'être aſſez peu occupés de recherches curieuſes & ſpéculatives. Leur grand objèt étoit d'in-

ORIGINE DU CIEL POETIQUE.

ſpirer au peuple des ſentimens de reconnoiſſance envers Dieu ; & de régler leur travail aux ſuccès duquel leur vie étoit attachée. Un philoſophe plein de quelque ſyſtême de phyſique ou de ſublimes penſées ſur la nature des eſprits, ne manquera pas d'abord en voyant les hiéroglyphes des Egyptiens d'y chercher ſon dogme favori, & croira l'y bien appercevoir. Mais n'ayons ni préventions, ni ſyſtêmes : c'eſt preſque la même choſe. Quand on connoît le cœur de l'homme on devine aiſément le ſens de ſes démarches par ſes beſoins, & c'eſt en étudiant les beſoins de la colonie Egyptienne qu'on peut raiſonnablement interprêter les leçons de Thot, & le ſens des principaux caractères de l'écriture qu'il imagina pour le ſervice du peuple.

Avec des marques publiques, propres à faire entendre la révolution annuelle & toute la ſuite des fêtes, le peuple avoit encore beſoin qu'on lui en montrât d'autres qui pûſſent fixer l'ordre & le tems de ſes differens travaux. C'eſt ce que nous nommerons l'année Ruſtique.

Comme l'induſtrie ou le travail de l'homme, & ſur tout le labourage, ne peut rien opérer de bon que dépendamment du concours d'Oſiris & d'Iſis,

L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

(le lecteur entend à présent ce langage;) après avoir marqué le soleil par la figure d'un homme ou d'un gouverneur; & la terre sous la forme d'une femme ou d'une mere féconde; les Egyptiens désignèrent le travail par la figure d'un enfant qu'Osiris & Isis affectionnent, d'un fils bien-aimé qu'ils se plaisent à combler de biens. Ensuite par les différentes formes qu'ils faisoient prendre à cet enfant, tantôt en le peignant comme un homme fait, ou bien en lui donnant les aîles de certains vents, les cornes des animaux célestes, une massue, ou une fléche, & telles autres parures ou instrumens significatifs; ils exprimoient ingénieusement la conduite, les opérations successives, les traverses, & les succès du labourage.

Ils donnoient à cet enfant le nom d'Hores ou d'Horos (*a*), qui aparemment en Egyptien comme en Hébreu, en Phénicien & en Arabe signifioit également le laboureur & l'artisan, le labourage & l'industrie, en un mot le travail. Ils en abrégeoient souvent le symbole par la simple peinture d'une tête humaine, siége na-

(*a*) חרש *hores* ὥρος *horos*, le labourage & le laboureur. Plutarque dans son traité d'Isis & d'Osiris le nomme Aroueris, qui signifie l'agriculture. Du mot Oriental *harash*, ou sans aspiration *aras* & *arat* vient l'*aro*, ἀρῶ des Grecs, l'*aratio*, & l'*ars* des Latins.

ORIGINE DU CIEL POETIQUE.

turel de l'intelligence ; & pour montrer l'importance du travail qui nous procure les ſecours de la vie, ils uniſſoient cette tête à la figure d'un ſerpent qui eſt le caractère de la vie : ou bien ils mettoient enſemble les deux figures entières, le ſerpent ſymbolique & l'enfant cheri du ſoleil & de la terre. Souvent pour montrer le rapport de ces choſes à l'agriculture, ils plaçoient les deux figures dont je parle, ſur l'inſtrument qui ſert à nettoyer le blé.

Cet enfant repréſentatif, & le ſerpent qui y étoit joint, paſſèrent d'Egypte à Athénes qui étoit une colonie venue de Saïs, & de là furent portés bien ailleurs. Telle eſt viſiblement l'origine de l'uſage, ſi peu ſenſé, où ſe mirent les Athéniens faute d'entendre ces choſes, de placer leurs enfans dans un van auſſitôt après leur naiſſance, & de les y coucher ſur des ſerpents d'or : en quoi ils croyoient procurer un grand bien à ces enfans, & faire pour eux, diſoient-ils, ce que la nourice de Jupiter avoit fait pour lui ; & ce que Minerve avoit fait pour Ericthonius (*a*).

(*a*) Nothing was more common that to put them (new-born infants) in vans ..... thus Callimachus tell's us Nemeſis placed young Jupiter in a golden-van.

..... σὲ δὲ κοίμισεν Αδρηστεία
λίκνῳ ἐνὶ χρυσέῳ.

It was common practice among them (athenians) eſ-

Cet enfant étoit employé dans les fêtes où l'on repréſentoit l'ancien état du genre humain, & les ſecours qu'on avoit procuré aux hommes en leur apprenant à régler leur travail. Le même enfant paroiſſoit, mais ſous des attitudes différentes, dans chacune des fêtes ou aſſemblées publiques pour y annoncer les travaux qui devoient concourir avec les fêtes ſuivantes. Examinons en détail les diverſités qui naiſſent de ce double emploi d'Horus. L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

XIII.

Horus, ou le ſymbole du labourage, porté dans les fêtes repréſentatives.

Quand on célébroit la fête repréſentative de l'ancien état du genre humain, & des progrès de l'induſtrie, on donnoit alors différens noms en différens pays tant à la figure de la terre, qu'à la figure du travail. Mais on retrouve dans tous ces noms la même intention, & les mêmes

pecially in families of quality to place their infants on dragons of gold : wich was inſtituted by Minerva in memory of Ericthonius.

Rien n'étoit plus commun parmi les Grecs que de mettre ſur un van leurs enfans nouvellement nés. C'eſt pourquoi Callimaque nous dit, que Néméſis (attentive à toutes les bonnes pratiques) poſa le petit Jupiter ſur un van d'or. C'étoit une cérémonie ordinaire chez les Athéniens, ſur-tout dans les familles diſtinguées, d'étendre les petits enfans ſur des ſerpents d'or. Cette coûtume avoit été établie par Minerve en mémoire d'Ericthonius. *Potter's antiquity of Greece, tom. 2. c. 14.*

LE CIEL POETIQUE.

rapports. L'Iſis, figure de la terre changée par le déluge, ſe nommoit Céres, Thémis, Néméſis, Sémélé, Mnémoſyne, & Adraſtée. L'enfant, porté ſur les genoux de cette mere, ou placé auprès d'elle avec un ſerpent pour repréſenter la ſubſiſtance que le travail avoit peu à peu procuré aux hommes, ſe nommoit Horus, Hériction, Harpocrate, le fils de Sémélé, & de pluſieurs autres manières.

Nous donnerons un article entier à l'éclairciſſement du ſymbole de Céres. L'Iſis, ſurnommée Néméſis, ſignifioit fort ſimplement, la terre *ſauvée des eaux* (*a*); Sémélé vouloit dire, *la repréſentation* (*b*) de l'ancien état; & Mnémoſyne (*c*) n'eſt que la traduction du même mot en langue Greque. Les torches qu'on portoit toûjours à côté de Céres, ou du ſymbole de la terre affligée, avoient rapport au feu qui après le déluge étoit devenu néceſſaire dans la maiſon de chaque particulier: & c'eſt ce qui faiſoit donner à la figure d'Iſis, ainſi accompagnée, les noms de Thémis, de Thémiſto, & d'Adraſtée, qui

(*a*) De משה *masha*, tirer, ſauver de l'eau, vient נמשה *nimesheh*, ſauvé, tiré du fond de l'eau. Le nom de Moïſe ou Moſéh, juſtifie ſuffiſamment cette origine.

(*b*) De סמל *ſamal*, & סמלה *ſimileh* *Ezech.* 8:5. *Simulacrum, idolum*. De ce mot vient le *ſimilis* des Latins.

(*c*) *Μνημόσυνη memoria.*

signifient tous trois *l'excellence du feu* (*a*). Après la figure de la terre la principale piéce de la représentation étoit le petit Horus. Il étoit d'or, ce qui fait qu'on le nommoit Hérichton ou Hérisicthon, c'est-à dire, l'*Horus d'or* (*b*). On le couchoit sur un van, ou dans un cofrèt portatif, avec un serpent de même métal. Le symbole du travail, & l'héva ou la figure de la vie & des secours que le travail assûre aux hommes, étoient du métal le plus précieux, pour donner aux assistans une haute idée du labourage, & du prix inestimable des secours qu'ils en avoient tirés. C'étoit en effèt la plus excellente leçon qu'il fût possible de leur faire, & ils ne pouvoient qu'être utilement frappés de la comparaison du triste état de leurs peres, avec les secours que l'expérience & l'application leur apprenoient à se procurer.

L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

(*a*) De תם *tham*, la perfection, l'excellence; & de אש *ish*, ou אשתא *ishto*, le feu, vient תמאיש *themis*; & תמאישתא *them sto*, l'excellence du feu. Tout de même de אדר *adar* ou *eder*, l'excellence; & de אשתא *eshta* ou *vesta*, le feu, אדראשתא *adrasta*, l'excellence du feu. C'est de ce mot *esta*, le feu, le foyer, que les Grecs ont fait celui d'*astu*, qui signifioit le logis, la demeure commune, la ville. Et de là vient l'ancien usage qui subsiste encore, de confondre l'idée de maison avec celle de feu, & de dire deux cens feux, pour signifier deux cens maisons.

(*b*) De כתם *chetem*, de l'or pur.

LE CIEL POETIQUE.

Une infinité de monumens de l'antiquité nous atteſtent l'uſage du cofre portatif, du van, de l'enfant, & du ſerpent (*a*). Pour mieux faire entendre comment l'induſtrie avoit peu à peu réparé ou adouci le deſordre cauſé par le déluge; on joignoit à ces figures les triſtes graines dont on avoit été contraint de ſe nourir dans les commencemens, & les marques des traverſes qu'il avoit fallu ſurmonter. Les perſonnes qui portoient dans la cérémonie publique le cofre où tous ces mémoriaux étoient contenus, prenoient auſſi des noms ſignificatifs, & faiſoient partie de la repréſentation. Elles devenoient actrices, & tout concouroit avec les piéces ſymboliques à faire entendre certaines vérités aux ſpectateurs.

L'enfant repréſentatif ſe nommoit tout ſimplement l'Enfant, *liber*, le Fils bien-aimé; quelquefois l'Enfant auteur de la vie ou de la ſubſiſtance, *liber Pater;* quelquefois l'Enfant de la repréſentation, *ben Séméléh ;* quelquefois Harpocrate, Bacchus, Apollon, Icare. Il portoit encore d'autres noms, dont nous donnerons l'éclairciſſement dans le détail des fêtes des

(*a*) Voyez les Antiquités de la Gréce, recueillies par Mylord Potter évêque d'Oxford, aujourd hui archevêque de Cantorbery, tom. 1. Et S. Clement d'Alexandrie, *Cohort. ad Gent.*

différens peuples. Quant aux noms des actrices, ou de celles qui portoient en cérémonie les signes mémoratifs du passé, je me contenterai ici d'en rapporter un exemple qui sert tout d'un coup de preuve à tout ce que nous venons de dire, & qui est connu des enfans mêmes; mais où les interprétes les plus savans ont vû toute autre chose que la vérité. C'est la fable d'Ericthon.

L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

On sait par le témoignage de Diodore de Sicile, & par la conformité des loix d'Egypte & d'Athénes, que les premiers habitans de l'Attique étoient une colonie Egyptienne: on a même diverses preuves qu'elle étoit originaire de la ville de Saïs, si connue par ses oliviers. Parmi les cérémonies que ces étrangers apportèrent d'Egypte en Gréce, on remarque le cofrèt qui contenoit, suivant l'usage de leur patrie primitive, les figures symboliques du labourage. Trois jeunes Athéniennes portoient dans les fêtes un pannier où étoient couchés un enfant, & un serpent.

*Infantemque vident exporrectumque draconem.**

* Metamorph. d'Ericthon. Ovid.

Les trois filles qui portoient cet enfant avoient des noms rélatifs au labourage, dont elles avoient en mains les symboles. Elles se nommoient *Hersé*, *Pandrosos*, &

 Aglaure. La ſignification de ces noms dévoile toute l'obſcurité de l'énigme. Il nous ſuffit d'entendre que c'eſt à l'alternative de la *pluye*, de la *roſée*, & du *beau tems* que le *labourage* doit *la vie* qu'il nous procure. Laiſſons l'imagination des poëtes s'égarer ſur le reſte, & chercher ſelon leur coûtume, dans un ſymbole qu'ils n'entendoient plus, la matière d'une froide métamorphoſe.

XIV.

Horus, ou les ſymboles des différens travaux de l'année.

Ces figures d'Horus, en paſſant des mains d'un peuple dans celles d'un autre, furent ſans doute diverſifiées ſelon les caprices de ceux qui adoptoient ces cérémonies, & donnèrent lieu à bien des fables. Mais le ſens en étoit ſimple dans la première origine, & c'eſt ici ce que nous recherchons. La vérité de l'interprétation que nous venons de donner à la figure d'Horus, ſe peut juſtifier par le détail des diverſes formes qu'on lui faiſoit prendre, puiſqu'elles tendent toutes à exprimer quelques-unes des opérations annuelles du labourage, ou les obſtacles qu'il a à ſurmonter, ou les faveurs qu'il éprouve.



1, Osiris, Isis, et Horus, ou le Soleil concourant avec la terre revetüe de l'air à aider le travail de l'homme. 2, Héricton. 3, Horus portant l'annonce de la diminution de l'eau. 4, le Cofret mysterieux. 5, la tête d'un enfant dans un Van.

Tantôt nous le voyons enfant ſur les genoux de ſa mere ; parce que l'homme n'eſt que foibleſſe, & doit tout à la fécondité que la providence accorde pour lui à la terre. Tantôt nous le voyons devenu fort, & armé d'une maſſue qu'Oſiris & Iſis lui mettent en main. C'eſt le travail, encouragé par le concours du ſoleil & de la terre à ſe délivrer des ennemis qui traverſent ſes efforts. Cet enfant paroît ailleurs avec les aîles des différents vents qui le favoriſent. Quelquefois ſes aîles, c'eſt-à-dire, les vents Etéſiens lui manquent, & alors on lui voit faire une triſte chûte. Quoique déja grand on le voit ailleurs les piés & les mains engagés, & comme emmaillotés ſans pouvoir faire aucun mouvement. Tout ce qu'il peut faire alors ſe réduit à tenir une perche, une équerre ou un compas, & quelquefois une girouette, ou un bâton terminé par une huppe ou par quelque autre avance propre à recevoir l'impreſſion du vent, pour en déſigner le cours. Le labourage, en effèt, après avoir été fort occupé en Egypte avant le débordement ſoit à moiſſonner, ſoit à battre le blé, eſt preſque oiſif pendant le ſéjour des eaux ſur la plaine : il eſt alors borné à meſurer la profondeur des crûes ; à obſerver le retour du

L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

LE CIEL POETIQUE. vent méridional, j'ai presque dit le vol de la huppe ; & à préparer les instrumens nécessaires pour mesurer & arpenter promtement les héritages que les dépôts de limon auront rendu méconnoissables ; ensorte qu'aussitôt ce partage fait en grande diligence, on puisse semer & herser avec la charue, ou n'employer même pour toute culture que le grouin des pourceaux, lachés sur ce limon & ardents à le fouiller, pour trouver quelques racines dans le sol sabloneux qui est dessous.

Herodot. in Euterp. num. 42.

Souvent la tête d'Horus se trouve posée sur le vase qui représente l'état du fleuve & qu'on nommoit Canope. On voit ses mains sortir du vaisseau, mais croisées, immobiles, & embarassées par l'obstacle que l'eau lui cause. L'unique affaire qui doive l'occuper dans son loisir forcé est l'étude du cours de l'air, dont la qualité prolongera ou finira plûtôt son inaction. S'il convenoit de lui mettre en main quelque symbole, ce seroit celui du vent. Aussi une de ses mains tient-elle ordinairement une plume d'épervier.

Mais si nous avons les élémens de l'écriture Egyptienne qui ont rapport au labourage, écrivons nous-mêmes. Essayons de peindre dans le goût Egyptien. Pour renfermer beaucoup de choses dans un petit



Horus à tête d'Epervier.

Avec la Croix en main: ou l'annonce du débordement régulier.

eſpace, jouiſſons du privilége de réunir en un ſeul corps quelques-unes des parties détachées de pluſieurs figures. Le concours de ces piéces pourra être auſſi ſignificatif que ſi nous les voyions toutes en entier. L'abréviation en ſera commode, & quoique ces piéces naturellement n'aillent jamais de compagnie, cette nouveauté ne ſera que plus propre à rendre le peuple attentif ſur le ſens qu'elle cache.

L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

Quelle inſtruction, quelle affiche veut-on montrer à toute la colonie pour la mettre en état de ſe ſauver aux approches de l'inondation, & de ſemer enſuite à tems, pour moiſſonner au mois de Mars? Tout le néceſſaire ſe réduit à ſavoir ſe précautionner pour la retraite au retour du vent ſeptentrional qui groſſira bientôt la rivière, & à meſurer la profondeur des crûes pour régler le tems & la qualité du labour qui doit ſuivre l'écoulement. Mettons ſur les épaules d'Horus une tête d'épervier, & dans ſa main une croix. Dès-lors tout eſt dit: & cette écriture ſi courte n'eſt pas de mon invention; mais de la plus haute antiquité, dans les monumens de laquelle on la trouve fréquemment.

Veut-on faire entendre au peuple Egyptien que le ſigne du lion, ſous lequel la moiſſon commence ailleurs, eſt le tems

LE CIEL POETIQUE.

du plus parfait repos pour le laboureur Egyptien ? Veut-on lui faire entendre que la durée de ſon inaction eſt depuis le ſoufle des vents Etéſiens, & le lever de la canicule, juſqu'à ce que le ſoleil quitte le ſigne de la vierge ? Convertiſſons le ſigne du lion en un lit de repos. Les piés du lit ſeront des piés de lion : le chevèt du lit, ſera une tête de lion. Sur ce lit étendons Horus emmailloté, engourdi, ou tout au plus levant la tête pour obſerver le moment où il faudra ſe lever. Plaçons ſous ce lit trois canopes, l'un terminé par la tête de l'épervier, le ſecond par la tête de la canicule, le troiſième par la tête de la vierge. Or cette peinture qui répond très-bien à la régle que les Egyptiens avoient grand ſoin d'obſerver, eſt préciſément celle qui ſe trouve dans les monumens*.

* V. *Menſa Iſiaca, dans la bordure.*

La même peinture ſe trouve ailleurs (*a*) augmentée d'un premier canope, marquant le vent de Sud printanier, qui devance le vent Etéſien ; & d'une grande figure d'Anubis qui donne à Horus avec un geſte emphatique l'important avis de la retraite, en ſe tournant vers Iſis qui

(*a*) Figure peinte ſur une momie chez les PP. Auguſtins de la place des Victoires. On expliquera ailleurs pourquoi cette figure eſt employée ſur un mort, quand on fera voir comment le ſens de ces ſymboles a été perverti.



La durée du repos d'Horus.

porte ſur ſa tête un thrône vuide, c'eſt-à-dire, en ſe montrant devant l'aurore à l'Orient,

L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

Mais c'eſt être trop hardi que d'oſer davantage écrire en Egyptien, lorſque je ne ſuis pas encore trop ſûr d'y ſavoir lire. Affermiſſons-nous ſeulement dans cette lecture, & eſſayons encore l'application de nos principes ſur d'autres monumens.

En parcourant quelques-unes des faces des grandes pyramides, & des divers monumens de l'ancienne Egypte; je trouve une piéce d'écriture ſymbolique, dont le ſens ſe préſente aſſez naturellement. Vers le haut ſe voit le cercle ſolaire élevé ſur de grandes aîles de papillon: au bas eſt Oſiris ſur ſon thrône. A côté de lui eſt Iſis avec la meſure du Nil, & devant eux eſt Horus les habits relevés avec une ceinture pour ſe mettre à l'ouvrage. Il a devant lui un bananier. Il léve ſes mains vers le cercle qui domine ſur le tout.

V. *les voyages de Paul Lucas, tom. 2. & l'Antiq. expl. tom. 2.*

Cette peinture eſt parlante, & il n'eſt pas obſcur que le labourage doit tout attendre de l'Etre ſupérieur qui ſeul peut rendre l'air, le ſoleil, la terre, & la meſure de l'inondation, favorables aux plantes qu'il cultive. Mais que veulent dire ici deux petites croix ſuſpendues aux aîles du papillon? C'eſt le grand objèt des déſirs

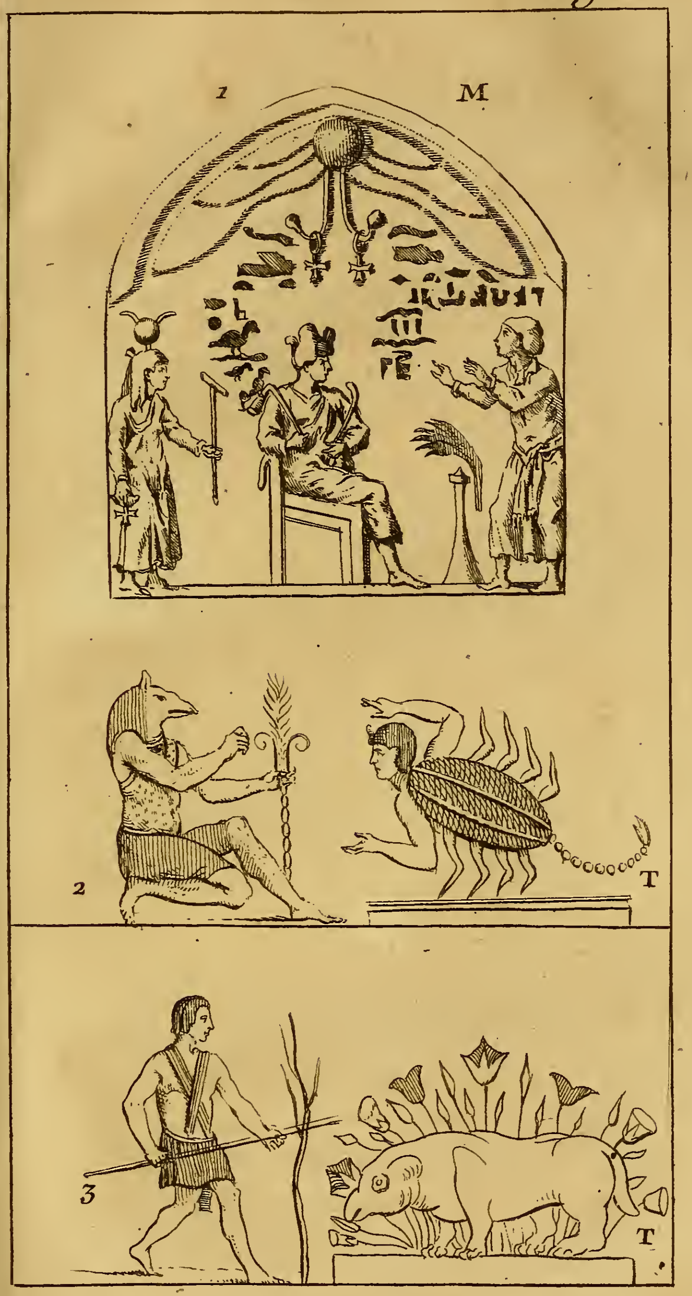
 de l'Egypte. La croix, comme nous avons vû, ſoit longue, ſoit courte & abrégée, marque la meſure de l'inondation : étant répétée & ſuſpendue aux aîles de papillon, elle marque une diſpoſition d'air propre à donner une forte inondation, ſans quoi l'Egypte n'eſt point fertile, parce qu'il n'y pleut pas; & que le ſol qui en eſt ſablo-neux ne pourroit rien nourir ſans une certaine quantité de limon, qui ne devient ſuffiſante qu'à proportion de la profondeur du débordement.

V. la bordure de la table d'Iſis.

Paſſons à un autre tableau. En voici un où la tête d'Horus eſt jointe au corps du ſcorpion. Horus conſidère les épics qu'Anubis lui montre. C'eſt le labourage qui ſous le ſigne du ſcorpion, c'eſt-à-dire, dans le mois de Novembre, voit monter les germes du froment, & des différens légumes qu'il a ſemés. Il conſidère avec complaiſance le ſuccès de ſes ſoins, dont il eſt redevable à la canicule qui l'a averti de fuir à tems, & de demeurer oiſif juſqu'à l'écoulement des eaux, ſans prendre d'autre ſoin que celui d'obſerver le cours de l'air, & de meſurer la profondeur de l'eau, pour décider de ce qu'il faudroit faire ou ne pas faire.

Ibid.

Dans une autre ſculpture je trouve Horus armé d'une fléche, & perçant un



1, Les secours du Labourage, 2, Naissance du blé sous le Scorpion. 3, Le Labourage victorieux sous le Sagitaire.

LE CIEL POETIQUE.

où les Egyptiens ont fini leurs travaux, sont sûrs de leur recolte, & triomphent enfin des insultes du Nil.

XV.

Harpocrate, ou la Police.

Cet Horus qui varie ses attributs varie aussi ses noms selon les signes célestes, & selon les particularités des saisons. Mais dans toutes ses variétés il a toûjours un rapport sensible aux travaux de la société. Le chapitre qui suivra celui des symboles contient le détail des différens noms & des différentes opérations d'Horus. Mais nous ne pouvons nous dispenser d'expliquer ici ce qu'il signifie quand il prend la forme & le nom d'Harpocrate; parce que le concours de cette figure & de ce nom suffit pour répandre un grand jour sur tout ce qui vient d'être dit, & prouve non-seulement que ces figures sont symboliques, mais que ce sont des instructions populaires.

Les succès inespérés d'une culture si singulière (*a*), qui sans frais & sans sueur ne mettoit que quatre mois d'intervalle

(*a*) Selon Diodore de Sicile, *lib.* 1. c'est le privilége de l'Egypte de recueillir de grands monceaux de blé sans dépense & sans peine. *σώρους ἀναιρεῖσθαι τῶν καρπῶν χωρὶς δαπάνης καὶ κακοπαθείας.*



1.2, Harpocrate, ou l'avis de la moderation dans l'abondance. 3, Angerone. Le fruit qu'elle porte sur sa tête paroit être celui du Perséa, dont les Egyptiens faisoient grand usage.

entre le labour le plus aiſé & la recolte la plus abondante, remplirent les premiers Egyptiens d'admiration & de reconnoiſſance. Ils ne manquèrent pas de placer dans les lieux conſacrés aux exercices publics de la religion, le ſymbole des proſpérités de leur labourage. Ils y joignirent les traits ou les caractères les plus propres à étaler aux yeux des peûples les bienfaits d'une Providence ſingulière qui les chériſſoit comme une mere aime ſon fils, & à leur recommander ſur-tout d'en faire uſage en paix, en ſilence, & ſelon les loix; parce que le bon ordre, la douceur, & la concorde étoient l'unique moyen de s'aſſurer la jouiſſance & la propriété des biens de la terre. C'eſt pour inculquer au peuple cette utile leçon que dans les fêtes qu'on célébroit après toutes les recoltes, du blé, du vin, des fruits, & des légumes lors de l'entrée du ſoleil au capricorne, on plaçoit dans l'aſſemblée la figure d'Horus, courbée ſous le poids des biens qu'il avoit recueillis. Il portoit ſur ſa tête les marques naturelles d'une heureuſe recolte; ſavoir trois cruches (*a*) de vin ou de bierre,

L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

(*a*) Ἥτε ἀμπελόφυτος ὁμοίως ἀρδευομένη δαψιλεῖ τῷ οἴνῳ τοῖς ἐγχωρίοις παρασκευάζει. Les cantons plantés de vignes donnent auſſi aux habitans, après l'inondation, une grande abondance de vin. *Diod. ibid.* Le vin de la Maréote, dans le voiſinage d'Alexandrie,

LE CIEL POETIQUE.

ſurmontées de trois pains, & accompagnées de feuillages de légumes & de pluſieurs fruits. Quelquefois ſes genoux paroiſſoient plier ſous le fardeau. Souvent on le peignoit aſſis pour marquer le repos, dont il aſſuroit aux hommes la jouiſſance. Il portoit le doit ſur la bouche (*a*) & recommandoit aux aſſiſtans, non le ſecrèt des myſtères, ce qui eſt une idée des téms poſtérieurs où la ſignification des figures fut oubliée & changée, mais la modération, la ſoûmiſſion aux loix, la diſcrétion, en un mot la paix, ſans laquelle les hommes perdent la poſſeſſion des biens qui ont été accordés à leur travail.

Je ſais que le ſavant M. Cupper a fait un gros livre intitulé *Harpocrate*, dans lequel il a dépouillé toute l'antiquité Gréque & Romaine, pour prouver que cette figure qui a le doit ſur la bouche ſignifioit le ſoleil. Mais il ne m'a convaincu que de ſon érudition. *La paix & la police parmi les citoiens après les recoltes & dans la joye qu'inſpire le repos de l'hyver*, voilà le vrai ſens de notre ſymbole, & l'inſtruction que cette écriture donnoit

eſt célebre dans l'antiquité. *Horace Carm. l.* 1. *od.* 37. La boiſſon commune des Egyptiens étoit la bierre. *Diod. ibid.* & *Herodot. in Euterp. num.* 52.

(a) Voyez *Græv. Antiquit. l'Harpocrate de Cupper, l'Antiq. Expl. tom.* 2. *pag.* 300. *& la table d'Iſis.*

au peuple. Nous en avons la preuve dans la réunion de trois circonſtances, qui éloignent là-deſſus tout doute & toute équivoque. L'une eſt le ſupport des fruits dont Horus eſt chargé : l'autre eſt le nom qu'on lui donne quand il eſt dans cette attitude : la troiſième eſt le geſte de cette figure. Le pain, le vin, les fruits, les légumes, le foin, ou les grandes herbes ſéches dont on orne ſa tête, ſont immédiatement appuyés ſur les deux grandes cornes d'une chévre ſauvage. Il n'étoit pas poſſible de déſigner plus ſimplement, & ſans moins de myſteres, l'abondance parfaite dont le laboureur jouit à l'entrée de l'hyver, & lorſque le ſoleil paſſe ſous le ſigne du capricorne (*a*).

L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

L'hyver au laboureur procure un doux repos
Il y jouit en paix du fruit de ſes travaux.

Mais cette abondance & ces douceurs de l'hyver ne ſont nulle-part comparables à celles que l'hyver aſſure aux Egyptiens. Leur hyver eſt un printems, & le plus beau printems de l'univers.

L'autre circonſtance, qui ſe joint à la marque de l'hyver, eſt le nom qu'on donne à Horus comblé de biens. On le nomme

(a) .... *Hyems ignava colono.*
Frigoribus parto agricolæ plerumque fruuntur.
Georgic. 1.

LE CIEL POETIQUE. alors Harpocrate, nom qui en Phénicien signifie l'*ordre de la société*, la police (a).

La troisième circonstance qui achéve de tout éclaircir, est le doit appliqué sur la bouche, geste qui à la suite des deux circonstances précedentes, ne peut être qu'une exhortation à la paix.

Cette figure par ses attributs, par son geste, & par son nom ne tourne l'esprit des assistans ni à la pensée du soleil, ni au respect que demande le sacrifice, ni au prétendu secret des anciens mystéres; mais à la considération de l'abondance dont ils jouissent durant l'hyver, & à l'usage paisible & modéré de cette abondance, lequel seul fait le bonheur de la société.

Si ce geste du doit appliqué sur la bouche d'Harpocrate a trompé les anciens & les modernes, c'est parce qu'ils ont jugé de l'intention de cette figure par son geste; au lieu qu'il falloit juger de la signification du geste par les attributs qui l'accompagnent, & par les fonctions que son nom exprime. L'abondance de tout bien en hyver : voilà l'attribut. Régler la société : voilà la fonction exprimée par

(a) De קרת *cret*, ou קרתא *carta*, *civitas*; & de רפואה *repoa*, *curatio*, vient הרפאקרתא *harpocrata*, ou *harpocrates*, *civitatis curatio*, *constitutio civilitatis*.

le nom. Comment rapprocher ces deux choſes ? Eſt-ce un bon moyen de regler la ſociété, lorſque l'abondance & le repos l'invitent à la joye (a), que de l'avertir de ſe taire dans un ſacrifice ? Cela ne fait point de ſens, & ce ne peut être là l'intention du geſte. Mais il eſt tout ſimple de régler des laboureurs dans leur oiſiveté & dans leur abondance, en leur recommandant par un geſte expreſſif de *moderer leur langue*, & de vivre entr'eux avec douceur lorſque le repos de l'hyver les réunit, en ſuprimant les querelles, les railleries, les murmures, & les rapports. L'ordre & la police régneront toûjours où cet avis ſera écouté.

L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

Les Pamylies.

Cette explication de la figure ſymbolique nommée Harpocrate ſe trouve confirmée par d'autres uſages de l'antiquité, qui ont un rapport évident à celui-ci. La fête où paroiſſoit Harpocrate, c'eſt-à-dire, la fête qui ſuivoit les recoltes ſe nommoit en Egypte & en Orient *les pamylies* (b). Le nom de cette fête qui ſignifie l'*uſage*

(a) ...... *Inter ſe læti convivia curant.*
Invitat genialis hyems, curas que reſolvit.
Georgic. ibid.

(b) *Plutarch. de Iſid. & Oſir.* Voyez le même fait rapporté dans la compilation des coûtumes Greques, par M. Potter édit. Anglic. tom. 1. p. 382. *The Græcian Dionyſia were the ſame with the Ægyptian Pamylia.*

LE CIEL POETIQUE. *moderé de la langue* (*a*), ne laiſſe aucun doute ſur le ſens du ſymbole que nous expliquons. De-là eſt venue la coûtume qu'avoient les Grecs de faire crier & adreſſer au peuple ces paroles : *Coupez vos langues. Abſtenez-vous de parler. Réglez votre langue* (*b*) : ce qui eſt la vraie traduction du mot *pamylies*. Mais par la ſuite on prit pour une cérémonie rélative au ſacrifice ce qui étoit originairement une excellente leçon de diſcrétion & de conduite, adreſſée à tous les aſſiſtans : & c'eſt parce que les pamylies ou phamilies étoient une leçon propre à rendre les hommes ſociables & heureux, que toutes les petites troupes de parens, ou autres perſonnes qui vivent en ſociété, en ont pris en Occident le nom de *familles*.

Angérone. L'Angérone, que les Romains prirent pour la déeſſe du ſilence parce qu'elle avoit le doit ſur la bouche, n'étoit originairement autre choſe qu'une imitation de l'Harpocrate Egyptien, & une invitation à la paix dans l'oiſiveté de l'hyver. On peut juger de l'intention du ſymbole par le tems de la fête où on l'emploioit,

(*a*) De פא *pa, os*; & de מול *mul, circumcidere*, vient פאמולה *pamylah* & *phamylah, oris circumcisio.*

(*b*) *τάμνετε γλῶσσας. Favete linguis, parcite verbis.*

qui

qui étoit vers la fin de Décembre (*a*), & encore mieux par le nom que les Phéniciens lui avoient donné, & qui signifie *la moisson dans la grange*, la jouissance des fruits de la terre (*b*). L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

La figure du travail qui jouit en silence des fruits qu'il a recueillis, étant placée dans l'assemblée des peuples, étoit avec grande raison nommée Harpocrate, c'est-à-dire, le salut du peuple, la régle de la société; puisqu'elle enseignoit les deux maximes qui en sont le soûtien, & qui sont tout le but de la politique; l'une, que *par le travail on obtient tout;* l'autre, que *sans la paix on perd tout.* Aussi le peuple Egyptien avoit-il coûtume de dire en voyant cette figure: *la langue régle le sort. Le bien & le mal dépendent de la langue* (*c*): & c'est parce que le peuple avoit principalement besoin de cette leçon, que la figure d'Harpocrate fut extrémement multipliée & souvent abrégée.

On la voit tout communément avec une cruche, au lieu de trois; & avec une corne

(*a*) Le 19. Décembre, *Macrob. saturnal, l.* 1. Il accuse juste pour le tems de la fête. Mais il en cherche à l'ordinaire l'étymologie dans les langues Latine ou Gréque, où il ne faut pas compter de la pouvoir trouver.

(*b*) De הגרן *hangoren*, l'aire, la grange, vient *hangerona*, le blé renfermé.

(*c*) γλώσσα τύχη, γλώσσα δαίμων. *Plutarch. de Isid. & Osir.*

de chévre au lieu de deux, ou avec le cercle accompagné de grandes feuilles de bananier, ou avec quelque autre ſymbole propre à inſpirer aux peuples la reconnoiſſance envers l'Auteur de tous les biens, & à les civiliſer par des leçons de douceur.

Les ſculpteurs Grecs qui goûtoient peu ces énormes coëffures, rangèrent le tout avec plus de bienſéance. Ils plaçoient la corne de la chévre dans l'une des mains de la figure. Ils en faiſoient ſortir quelques fruits, & n'oublioient pas le geſte de l'autre main qui apprend au peuple à être heureux en modérant ſa colère & ſa langue.

Mon lecteur qui trouve ici l'origine de la corne d'abondance, ſi uſitée dans les ornemens des ſculpteurs & des peintres, peut déſirer de ſavoir pourquoi on donne à cet inſtrument le nom de corne hamaltée, & pourquoi l'on a dit que c'étoit la corne de la chévre qui avoit nouri Jupiter. Mais nous ſommes encore bien loin de la naiſſance de l'idolâtrie & des fables. Nous viendrons par la ſuite à l'origine du nom de *corne hamaltée*, quand nous en ſerons aux évènemens qui y ont donné lieu.

Je me bornerai à ces échantillons de l'ancienne écriture. J'en ai pris les ſym-

boles les plus connus, ceux qui contenant les inſtructions les plus néceſſaires aux peuples, reparoiſſent le plus fréquemment par cette raiſon dans les monumens anciens. On voit aiſément que la ſingularité de ces figures étoit fondée ſur le beſoin de varier les ſignes, & d'en abréger le nombre. Toutes ces figures étoient donc ſignificatives, & le lecteur n'eſt plus tenté de croire qu'Oſiris, Iſis, Anubis, & Horus ayent été d'abord ni des hommes réels, ni des dieux imaginaires. Il ſent bien à préſent que c'étoient les lettres d'un ancien alphabèt, ou les affiches publiques par leſquelles on étoit convenu d'avertir le peuple de l'état du ciel, de l'ordre des fêtes ſelon les ſaiſons, & de la ſuite des travaux de l'année. L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

XVI.

Cérémonies ſymboliques. Mémoriaux des évènemens paſſés.

L'écriture ſymbolique, ſi ordinairement & ſi utilement employée à enſeigner d'une façon courte & populaire les vérités qui intéreſſoient le plus les bonnes mœurs & le bien de la ſociété, ſervit auſſi dès le commencement à conſerver le ſouvenir de l'hiſtoire, & à expoſer publiquement l'objèt ou les raiſons des fêtes établies à

LE CIEL POETIQUE.

l'occaſion des grands évènemens. Nous ne ſavons pas aſſez l'hiſtoire civile, ni l'hiſtoire naturelle d'Egypte pour pouvoir dire, en voyant leurs monumens: telle figure a rapport à telle particularité du climat Egyptien, & tel ſymbole tiré de l'hiſtoire naturelle du pays a rapport à tel évènement arrivé dans le monde. Ainſi il reſtera toûjours bien des énigmes inexplicables dans cette écriture; ſur-tout ſi les prêtres Egyptiens, comme j'aurai lieu de le prouver, l'ont employée ſelon les fauſſes idées des ſyſtêmes formés dans des tems poſtérieurs, & depuis que le vrai ſens en eût été perdu par l'introduction d'une écriture plus commode.

Mais il y a un évènement qui a été connu de toutes les anciennes colonies, & qui a été ſuivi d'une nouveauté dont le ſouvenir n'a pas dû d'abord s'effacer, ſur-tout chez les nations policées & ſédentaires. Cet évènement, c'eſt le déluge. La nouveauté dont il fut ſuivi, c'eſt l'entier changement du labourage. Nous avons raſſemblé dans la lettre qui termine le troiſième tome du Spectacle de la Nature un bon nombre de preuves, tirées tant des témoignages de l'Ecriture & des profanes, que des veſtiges encore ſubſiſtans & diſperſés d'un bout de la terre à l'autre;

par où il paroît qu'il n'y avoit avant le déluge ni arc-en-ciel, ni vents, ni grandes pluies, ni météores; mais qu'il régnoit un printems perpétuel, & une sérénité universelle, à l'exception de l'équateur, où le cours de l'air dilaté & resserré par l'alternative du jour & de la nuit, devoit ramener des deux poles un amas continuel de vapeurs, comme il arrive encore sous les tropiques où le soleil darde à plomb ses rayons pendant plusieurs semaines de suite. Après le déluge, autre ciel (*a*), nouvelle disposition des étoiles à notre égard par l'inclinaison de l'axe de la terre, vicissitude des saisons, pluies aussi nouvelle que l'arc-en-ciel qui en est la suite & l'effèt nécessaire, météores incommodes, vents inconstans, tremblemens de terre, orages, inondations, traverses perpétuelles dans toutes les opérations de l'agriculture, maladies fréquentes, fécondité diminuée, vie des hommes plus courte qu'auparavant.

La comparaison de ces deux états si différens ne pouvoit manquer d'occuper souvent les enfans de Noé. Ils en conservèrent le souvenir parmi leurs descendans, qui, à l'exemple de leurs perès, faisoient

(*a*) *οἱ δὲ νῦν οὐρανοὶ καὶ ἡ γῆ.* Le ciel & la terre d'à présent. 2. *Petr.* 3 : 7.

LE CIEL POETIQUE. toûjours l'ouverture de leurs fêtes, ou de leurs prières publiques, par des regrets & par des lamentations sur ce qu'ils avoient perdu, quoiqu'ils fussent dans l'usage de finir les mêmes fêtes par un repas commun où le chant, le son des instrumens, & la joye succédoient aux pleurs. De-là vient que les cris usités dans les plus anciennes fêtes, ceux mêmes qui avec le tems sont devenus des cris de joye, & des formules d'acclamations, étant rappellés à leur origine, ne signifient que des pleurs & des expressions de douleur adressées à Dieu (*a*).

L'objèt & les motifs de cette pratique lugubre sont plus faciles à démèler chez

(*a*) Tels étoient les cris, io Bacché, hevoé Bacché, io triumphé, io pæan. Ce mot io, jeov, jevoé, hevoé est le nom de Dieu, & veut dire *l'auteur de la vie, celui qui est*. Bacché vient de בכה *beche*, pleurs. Triumphé vient de תרועה *teroweh*. que les Occidentaux prononçoient par triomphé, n'y ayant point de lettre dont la prononciation fût plus difficile & plus variée que le ע. Ce mot de triomphé signifioit sanglots, cris entre-coupés. Par la suite il a signifié la prière publique, enfin le chant des assemblées, comme on le peut voir *P*. 88:16. Le mot Pæan dit quelque chose de plus, s'il vient de פעה *paha*, jetter des cris aigus comme une femme dans les douleurs de l'enfantement, *Isaie* 42 : 14. Tous ces mots joints au nom de Dieu étoient des expressions courtes par lesquelles les peuples s'entr'exhortoient à recourir à Dieu dans leurs peines, & à lui adresser leurs prières & leurs cris. Le tout en étoit semblable à ces façons de parler des Latins & des François, *Deo gratias*, Dieu merci, adieu.

les Egyptiens que parmi les autres peuples, non seulement parce que les Egyptiens ayant été moins mélangés avec d'autres nations altérèrent moins leurs anciennes formules; mais parce que leurs pratiques étant étroitement liées à des symboles publics, constans, & gravés sur la pierre, ou portés en cérémonie dans les fêtes, se fixèrent mieux, ou se défigurèrent moins que dans les autres parties du monde. Il est aisé de voir que leurs principales fêtes avoient rapport au triste changement introduit par le déluge dans la nature. On y pleuroit avec Isis, la mort du gouverneur qui leur avoit été enlevé & tué par un dragon sorti de dessous terre, ou par un monstre aquatique. Ensuite on se réjouissoit de la résurrection d'Osiris. Mais il n'étoit plus le même, & avoit perdu sa force. Ceci n'est plus une énigme qui ait besoin d'être expliquée. Ce qui précéde dévoile tous ces personnages, ou plûtôt fait entendre le sens de ces caractères.

LES CÉREMONIES SYMBOLIQUES.

Tâchons de déchiffrer une autre peinture qui me paroît avoir rapport au même évènement, & dont l'interprétation peut devenir la preuve de ce que je viens d'avancer.

Les Egyptiens & la plûpart des Orien-

L'allégorie des géants.

LE CIEL POETIQUE.

taux, quels que soient des uns ou des autres ceux qui en ont été les inventeurs, avoient une allégorie ou une peinture qui devint célebre, & qu'on retrouve partout. Elle représentoit le monstre aquatique tué, & Osiris ressucité. Mais il sortoit de la terre des figures hideuses qui entreprenoient de le déthrôner. C'étoient des géants monstrueux dont l'un avoit plusieurs bras; l'autre arrachoit les plus grands chênes; un autre tenoit dans ses mains un quartier de montagne, & le lançoit contre le ciel. On les distinguoit tous par des entreprises singulières, & par des noms effrayans. Les plus connus de tous étoient Briaréus, Othus, Ephialtès, Encelade, Mimas, Porphyrion, & Rouach ou Rœchus. Osiris reprenoit le dessus, & Horus son fils bien-aimé, après avoir été rudement maltraité par Rœchus, se délivroit heureusement de ses poursuites, en se présentant à sa rencontre avec la gueule & les griffes d'un lion.

On pourroit croire que je comte une fable: mais pour montrer que ce tableau est historique, & que tous les personnages qui le composent sont autant de symboles ou de caractères significatifs qui expriment les desordres qui ont suivi le déluge, les peines des premiers hommes,

& en particulier l'état malheureux du labourage en Egypte ; il suffira de traduire ici les noms particuliers qu'on donne à chacun de ces géants. Briareus (a) signifie *la perte de la sérénité ;* Othus (b), *la diversité des saisons ;* Ephialtès (c), *les grands amas de nuées*, auparavant inconnues ; Encelade (d), *les ravages des grandes eaux débordées ;* Porphyrion (e), *les tremblemens de terre*, ou *la fracture des terres* qui crévasse les plaines, & renverse les montagnes ; Mimas (f), *les grandes pluies ;* & Rœchus (g), *le vent.* Comment se pourroit-il faire que tous ces noms conspirassent par hazard à exprimer les météores qui ont suivi le déluge, si

LES CÉREMONIES SYMBOLIQUES.

(a) ברי *beri, serenitas,* הרוס *harous, subversa,* la perte de la sérénité.

(b) עתות *ouittoth* ou *othus tempora, tempestatum vices*, la succession des saisons.

(c) עבי *evi* ou *ephi nubes.* עלתה *altah*, Genes. 15 : 17. *caligo. Ephialtes, nubes caliginis, nubes horridæ.*

(d) עין-חלד *en-celed, fons temporis, fons temporaneus*, torrens.

(e) פור *phour, frangere*, & en doublant פרפר *pharphar, frustulatim diffringere*, Job 16 : 12. de-là פרפרין *porphyrion, confractio.* C'est le même mot qui a donné naissance aux mots latins *purpura, far*, & *furfur ;* au mot *purpura*, parce qu'il falloit mettre en piéces les coquillages d'où l'on tiroit cette riche couleur ; aux mots *far* & *furfur*, parce qu'il faut briser le blé pour avoir la farine & le son.

(f) מים *maïm*, les grandes pluies.

(g) רוח *Rouach* ou *Rœchus*, le vent.

LE CIEL POETIQUE.

ce n'avoit été là l'intention & le premier ſens de cette allégorie ? Par-là les fables diſparoiſſent, & on trouve dans ce récit une peinture vive des phénomènes qui ont dû paroître autant de nouveautés facheuſes aux enfans de Noé.

Quant à la figure d'Horus, qui prend une tête & des griffes de lion pour ſe délivrer du vent qui ruinoit ſes eſpérances, c'eſt un ſymbole propre au labourage des Egyptiens qui ne parvinrent à ſe garantir des ravages du vent printanier & des ſuites du vent Boréal, qu'en obſervant exactement l'entrée du ſoleil au ſigne du lion pour ſe ſauver, & en ſe gardant avant ce tems-là de riſquer des moiſſons qui auroient été emportées.

Le beſoin de perſonifier les objets qu'on vouloit peindre, introduiſit ainſi de très-bonne-heure l'uſage des tableaux allégoriques, & des récits fabuleux. On ne pouvoit écrire alors qu'en traçant les figures des objets dont on parloit. Mais on ſe croyoit maître d'arranger le tout de la façon qu'on jugeoit la plus propre pour faire une agréable impreſſion, ou pour être bien entendue. La difficulté de faire entendre par les yeux des choſes intellectuelles fit recourir d'abord aux figures ſymboliques. L'uſage de ces figures autoriſa enſuite le

goût des fictions. Mais ce qu'elles avoient d'obſcur étoit éclairci par la ſimplicité & la propriété des noms qu'on donnoit à chaque piéce. J'en pourrois produire de nouveaux exemples dans les fables d'Andromède & de Bellérophon, qui ne ſont que de pures allégories, dont il faut chercher l'explication dans la ſignification propre des noms de tous les perſonnages. Mais ceci nous détourneroit trop de cette partie de l'ancienne écriture & des cérémonies publiques qui avoient rapport à la repréſentation des maux paſſés, & aux réglemens de la ſociété.

LES CÉRÉMONIES INSTRUCT.

XVII.

Suites des mémoriaux du paſſé.

Nous avons déja remarqué que les Anciens ne ſe contentoient pas d'exprimer certaines vérités par des figures tracées ſur la pierre, mais même par des cérémonies dramatiques, où les objets & les noms des acteurs étoient ſignificatifs, & ſervoient à retracer le ſouvenir des choſes paſſées.

La fête de l'ancien état du genre humain, après le déluge, paroît avoir commencé dès avant la diſperſion. Mais elle prit en Egypte une forme plus brillante

Le Ciel Poetique.

à l'aide des figures ſymboliques qui s'y étoient beaucoup plus multipliées qu'ailleurs. Cette fête étant devenu commune à toutes les nations, mérite un éclairciſſement plus ample que ce qui en a déja été dit. Nous ne pouvons en expliquer les ſymboles, ſans jetter une lumière utile ſur une infinité de monumens qui nous en reſtent, & qu'on a regardés juſqu'à préſent comme inintelligibles.

Les Orgies.

On portoit dans cette fête un pannier ou un coffrèt qui contenoit les monumens des progrès du labourage. Ce coffre n'étoit ni myſtérieux, ni ſignificatif par lui même. Il ſervoit ſeulement à recevoir les ſignes mémoratifs du paſſé.

On y trouvoit d'abord la marque de l'affoibliſſement d'Oſiris, & de la perte de ſa fécondité (*a*). Enſuite c'étoit des graines de ſéſame, des têtes de pavots, des pommes de grenade, des bayes de laurier, des rameaux de figuier, des tiges ſéches, des gâteaux de différens blés,

(a) *ἐν κίστῃ τὸ τοῦ Διονύσου αἰδοῖον ἀπέκειτο. In cistâ* (ou *capſulâ*) *repoſitum erat Dionyſi* (*Oſiridis*) *pudendum. S. Clem. Alex. cohortat ad Genteſ. pag. 6. edit. Oxon.* Du mot Phénicien ערוה *ouervah* ou *orvia, pudendum*, on a fait Orgia, les Orgies, nom qu'on donnoit aux anciennes fêtes champêtres. On les nommoit en Gréce Phalliques, & c'eſt le même ſens. L'indiſcrétion de ce ſymbole a donné lieu à toutes ſortes d'extravagances & de diſſolutions.

du ſel, de la laine cardée, des tourtes de miel, & de fromage; enfin un enfant, un ſerpent, & un van (*a*). Le tout étoit accompagné d'une flûte ou de quelque autre inſtrument de muſique.

LES CÉRÉMONIES SYMBOLIQUES.

Cet aſſemblage paroît d'abord étrange: mais dès qu'on connoît l'enfant, tout le reſte eſt fort ſimple. L'Horus ou l'enfant emmailloté & accompagné d'un ſerpent d'or ou d'autre matière, eſt le bien-aimé d'Oſiris & d'Iſis: c'eſt le labourage ou l'induſtrie encore foible & qui fit *ſubſiſter* les hommes avec des bayes ſauvages & des graines recueillies ſans culture où l'on en pouvoit trouver; mais qui apprit peu à peu à ſemer à propos des graines d'un meilleur ſuc; à nettoyer le blé à l'aide du van; à faire du pain; à joindre même quelque délicateſſe au ſimple néceſſaire; à s'aſſurer toutes ſortes de nouritures ſaines; à mettre à profit le travail des abeilles; à mettre en œuvre la laine des brébis; & à faire valoir toutes les productions de la nature. Le tambour ou la flûte qui étoit inſéparable de la célébration des fêtes étoient le ſymbole de la reconnoiſſance qui réuniſſoit les hommes à certains jours

(*a*) Voyez ce détail dans S. Clément d'Alexandrie, *ibid.* & dans *Potter's Antiquity of Greece*, *tom.* I. *Grecian Feſtivals.*

LE CIEL POETIQUE.

pour louer Dieu en commun de leur avoir donné de quoi se nourir, se chauffer, & se couvrir. Ce coffrèt, ce van, où l'on a trouvé par la suite tant de mystères * & toute la représentation que je viens de détailler, passa des Egyptiens aux Phéniciens, & par eux se répandit fort loin. Rien n'est si ordinaire dans les monumens des fêtes Payennes que d'y trouver un coffrèt, un van, un serpent, une tête humaine, & une flûte ou un tambour.

* *Mystica vannus.* Virg. Georgic.

V. *l'Antiq. expliq. & l'agate du trésor de S. Denys.*

Pour rendre ces représentations plus complettes, ils n'oublièrent pas en Egypte, non plus qu'ailleurs, la triste nécessité où les premiers hommes s'étoient trouvés de défendre leurs maisons & les fruits de la terre contre les insultes des animaux féroces, multipliés par-tout pendant le séjour commun du genre humain dans la Babylonie. C'est la circonstance particulière dont ils conservèrent le souvenir par une espéce de chasse qu'ils renouvelloient dans tout l'Orient de trois ans en trois ans. Cette chasse n'étant que représentative & peu serieuse, fit dégénérer la sainteté des fêtes en des courses tumultueuses qui furent suivies des plus grands desordres, même avant l'introduction de l'idolâtrie.

Il est vrai qu'elles commençoient par le sacrifice, & par l'invocation du vrai Dieu,

comme il eſt aiſé de le prouver par leurs cris de guerre qui ſignifioient, *le Seigneur eſt le fort* (a); *le Seigneur eſt ma force* (b); *le Seigneur me vaut une armée* (b); *que le Seigneur ſoit mon guide* (c); toutes paroles que nous retrouvons dans la bouche des Hébreux, parce qu'originairement leur langage & leur religion étoient les mêmes.

LES CÉRÉMONIES SYMBOLIQUES.

Mais on peut concevoir quelles dûrent être les ſuites de la liberté avec laquelle les aſſiſtans de tout âge & de tout ſexe ſe diſperſoient ſur les montagnes & dans les bois, après un grand repas pris en commun; ayant en main une maſſue, ou une torche, ou une pique; s'entr'excitant à la fureur avec des hurlemens pleins d'extravagance; mettant en piéces les bêtes qu'ils pouvoient rencontrer; & ſe barbouillant les habits & le viſage du ſang des victimes pour porter les marques d'une chaſſe dangereuſe.

(a) אל אלוה *el eloah* ἐλέλεῦ, d'où vient ἀλάλα cri militaire.

(bb) *Io ſaboï* de צבאי *ſaboï*, *Deus mihi exercitus.*

(c) *Jehov niſſi, Io niſſi, Dio niſſi; Deus vexillum mihi, Deus mihi dux eſto. Exod.* 17 : 15. Il n'eſt pas encore tems de convertir ce Dioniſſi, qui n'étoit qu'une prière, en un nom d'homme, & d'en faire le Dionyſus des Grecs.

LE CIEL POETIQUE.

XVIII.

Les animaux vivans, devenus ſymboliques.

Préſentement que nous connoiſſons le goût des Orientaux, & ſur-tout des Egyptiens, pour les figures ſymboliques, nous ſommes autoriſés à croire que les pratiques ſingulières qui s'obſervoient parmi eux étoient autant de ſignes de certaines vérités, ſoit aſtronomiques, ſoit morales ou autres: nous ne riſquons plus à dire que le bélier qu'on honoroit dans la Thébaïde & dans la Libye, les taureaux qu'on honoroit à Memphis & à Héliopolis, les chevreaux qu'on honoroit à Mendès, le lion, les poiſſons & d'autres animaux qu'on honoroit en différens cantons, étoient dans leur origine des ſymboles fort ſimples. Ce n'étoit que les anciens ſignes du zodiaque, & les différentes marques des ſituations du ſoleil. On caractériſoit la néoménie d'un certain mois ou d'un autre, en accompagnant l'Iſis qui annonçoit cette fête, de la vûe de l'animal céleſte où le ſoleil entroit; & au lieu d'une ſimple peinture, on faiſoit paroître dans la fête l'animal même, l'animal vivant qui y avoit rapport. Le chien étant le ſymbole de la canicule qui ouvroit autrefois l'année, on faiſoit paroître un

chien vivant à la tête de tout le cérémonial de la première néoménie. C'est Diodore * qui nous le rapporte comme témoin oculaire. On s'accoûtuma à appeller ces néoménies, la fête du bélier, la fête du taureau, du chien, du lion. La néoménie du bélier devint tout naturellement la plus solemnelle dans les lieux où l'on faisoit un grand commerce de brébis. La néoménie du taureau fut la plus agréable de toutes dans les gras pâturages de Memphis & de la basse Egypte. La fête de l'entrée du soleil dans les chevreaux fut brillante à Mendès où l'on nourissoit plus de chévres qu'ailleurs. Chaque ville s'affectionna ainsi à la néoménie d'un signe ou d'un autre, selon l'interêt ou le goût qu'elle y pouvoit prendre. Dans l'usage où l'on étoit de décorer le cérémonial de figures singulières, les peuples couronnoient de fleurs & conduisoient processionellement l'animal symbolique dont la fête portoit le nom. Pouvoient-ils n'y pas voir avec une prédilection particulière l'objèt qui faisoit leurs richesses spéciales ? Il est vrai qu'après l'introduction de l'idolâtrie, ils s'abstinrent de faire mourir l'animal qu'ils avoient vû paroître si honorablement dans leurs cérémonies. Mais il continuèrent toûjours à en faire trafic.

LES CÉRÉMONIES SYMBOLIQUES.

* *Biblioth. l. 1.*

LE CIEL POETIQUE. Ceux de Mendès honoroient les chévres, & mangeoient des brébis. Ceux de Thébes honoroient la brébis, & mangeoient des chévres. On peut donc ſoupçonner avec la plûpart des ſavans que l'utilité & l'interêt du commerce étoient le motif qui portoit les Egyptiens à chérir ces animaux, & ce qui leur en rendoit la vûe ſi flatteuſe dans leurs fêtes. Mais quelque vraiſemblable que ſoit cette conjecture ſur l'origine des animaux reſpectés en Egypte; voici quelque choſe de plus poſitif ſur cette bizarre coûtume dont on a tant écrit ſans en aſſigner la vraie origine. M. de Maillèt dans ſa Deſcription de l'Egypte, qu'il connoiſſoit très-bien, après un ſéjour de plus de ſeize ans, nous apprend que la moiſſon ſe fait en Mai dans la baſſe Egypte; en Avril au-deſſus du Caire; & en Mars, ou même plûtôt, dans la haute Egypte. La moiſſon étant l'objèt qui remue le plus puiſſamment l'eſprit des peuples, la néoménie qui terminoit la recolte du blé ne pouvoit manquer d'être une des plus agréables de toutes leurs fêtes. De-là vient la grande ſolemnité de l'entrée du ſoleil au bélier dans les environs de Thébes. La grange étoit pleine : c'eſt tout dire. La même raiſon fit ſolemniſer avec pompe à Memphis le paſſage du ſoleil ſous le tau-

reau ; & à Mendès le paſſage du ſoleil ſous les chevreaux. Hors de l'Egypte la moiſſon ſe faiſant, ou étant achevée vers le paſſage du ſoleil ſous le lion, la figure de ce ſigne fut plus ordinairement unie avec l'Iſis qui annonçoit la grande fête où l'on remercioit Dieu de la recolte du blé. Il n'y avoit rien de criminel à caractériſer une fête plûtôt qu'une autre par la vûe & par le tranſport public de l'animal, dont le ſigne céleſte correſpondant à la fête portoit le nom. Le cérémonial étoit encore innocent : mais il devenoit groſſier. Il ſe chargeoit de trop de figures ſenſibles, & nous touchons de bien près à l'abus qu'on en fit. LES CÉRÉMONIES SYMBOLIQUES.

XIX.

Les ſymboles & cérémonies mortuaires.

Je finirai l'hiſtoire de l'écriture Egyptienne, & les exemples des pratiques ſignificatives ou inſtructives, par un court détail des cérémonies mortuaires, & de ce qu'elles ſignifioient.

Auprès des villes d'Egypte étoit un lieu conſacré pour en être la ſepulture commune. Diodore de Sicile nous apprend comment ces cimetières étoient ordonnés, & ce qu'on y pratiquoit, en nous donnant une deſcription exacte du cimetière de *Biblioth. l. 1.*

LE CIEL POETIQUE. Memphis le plus ample & le plus fréquenté de tous. La ſépulture commune étoit, ſuivant ſon récit, au-de-là d'un lac nommé Acheruſie (*a*). Le corps mort étoit apporté ſur le bord de ce lac au pié d'un tribunal composé de pluſieurs juges qui informoient de ſes vie & mœurs. S'il n'avoit pas payé ſes dettes on livroit ſon corps à ſes créanciers pour obliger ceux de ſa famille à le retirer de leurs mains, en ſe cottiſant pour faire la ſomme dûe. S'il n'avoit pas été fidéle aux loix, le corps demeuroit privé de ſépulture, & apparemment étoit jetté dans une eſpéce de voyerie ou de foſſe qu'on nommoit le Tartare (*b*). Diodore nous apprend qu'auprès d'une ville * peu diſtante de Memphis il y avoit un tonneau percé dans lequel on verſoit perpétuellement de l'eau du Nil, ce qui ne pouvoit ſignifier qu'un tourment ou des remords qui ne finiſſent point. Et ce ſeul trait nous donne lieu de

* *Achante.*

(a) De אחרי *acharei*, après; & de אשי *ish*, l'homme, vient אחריאיש *acharejis*, *ultima hominis*, le dernier état de l'homme, ou plûtôt ce qui ſuit la mort de l'homme. On dit auſſi אחרון *ach.ron*, *poſtremum*, *conditio ultima*.

(*b*) Quelques auteurs croient que comme on a donné à la tourterelle le nom de *tor* תר ou de *turtur* pour imiter ſes gémiſſemens réïtérés, le nom de *tartare* ſignifie les pleurs, les regrets éternels. Ce mot peut venir du Chald. תרה *tarah*, *præmonitio*, en doublant.

penſer que le lieu où l'on jettoit les corps ſans ſépulture étoit accompagné de repréſentations effrayantes, comme d'un homme attaché à une roue qui tourne ſans ceſſe ; d'un autre dont le cœur eſt perpétuellement déchiré par un vautour ; d'un autre qui pouſſe au haut d'une montagne une lourde pierre qui retombe auſſitôt, & qu'il eſt contraint de reporter ſans interruption vers le ſommèt.

LES CÉRÉMONIES INSTRUCTIVES.

S'il ne ſe préſentoit point d'accuſateur, ou que l'accuſateur qui dépoſoit contre le défunt fût convaincu de faux, alors on ceſſoit de pleurer le mort : on faiſoit ſon éloge. Par exemple, on vantoit ſon excellente éducation, ſon reſpect pour la religion, ſon équité, ſa modération, ſa chaſtété, & ſes autres vertus. Jamais on ne lui faiſoit un mérite de ſa naiſſance qu'on ſuppoſoit être la même pour tous les hommes. Toute la multitude des aſſiſtans applaudiſſoit à ces éloges & félicitoit le mort ſur ce qu'il alloit jouir d'un repos éternel avec les gens de bien.

Diod. ibid.

Sur le bord du lac étoit un batelier ſévère & incorruptible qui recevoit le corps mort dans ſa barque par l'ordre exprès des juges, & jamais autrement. Les Rois d'Egypte eux-mêmes étoient traités avec la même rigueur, & n'étoient pas

LE CIEL POETIQUE. admis dans la barque ſans la permiſſion des juges, qui les privoient quelquefois de la ſépulture. Le batelier conduiſoit le corps au-de-là du lac dans une plaine embellie de prairies, de ruiſſeaux, de boſquets, & de tous les agrémens champêtres. Ce lieu ſe nommoit Eliſout*, ou les champs éliſées, c'eſt-à-dire, *pleine ſatisfaction*, *ſéjour de repos* ou *de joye*. A l'entrée de ce ſéjour étoit une figure de chien à trois gueules, que l'on nommoit Cerbere. Toute la cérémonie finiſſoit par jetter trois fois du ſable ſur l'ouverture du caveau où l'on avoit enfermé (*a*) le cadavre, & à lui dire autant de fois (*b*) adieu.

* עלצות

Tous ces termes & ces pratiques qui ont été copiés preſque par-tout, étoient autant d'inſtructions adreſſées au peuple. On lui faiſoit entendre par toutes ces cérémonies, comme par autant de diſcours ou de ſymboles très-ſignificatifs, que la mort étoit ſuivie du compte qu'il falloit rendre de notre vie à un tribunal inéxo-

(*a*) M. de Maillèt nous a très-bien expliqué comment on enterroit les momies Egyptiennes. On les deſcendoit dans des caveaux profonds qui étoient pratiqués dans le roc ou dans le tuf, ſous les ſables de la plaine de Memphis : on bouchoit le caveau avec une pierre, & on laiſſoit enſuite retomber le ſable des environs. La coûtume de-jetter trois fois du ſable ſur le corps mort eſt devenu univerſelle. *Injecto ter pulvere.* Horat Carm. l. 1. od. 28.

(b) *Magnâ manes ter voce vocavi.* Æneid. 6.

rable ; mais que ce qui étoit à redouter pour les méchans n'étoit pour l'homme juste qu'un passage à un état plus doux. C'est pourquoi la mort étoit appellée *la délivrance* (a) Nous l'appellons de même *le trépas*, c'est-à-dire, le passage à une autre vie. La barque de transport se nommoit *la tranquillité* (b), parce qu'elle ne transportoit que les justes ; & au contraire le batelier qui refusoit sans quartier ceux que les juges n'avoient pas absous, se nommoit *la colere* (c), ou la vengeance.

LES CÉRÉMONIES INSTRUCTIVES.

Quant à la terre jettée sur le corps & aux tendres adieux des parens, c'étoit le devoir naturel & l'expression simple de leurs regrets. Mais ils ne se contentoient pas de rendre en passant cet honneur sur la fosse : ils plaçoient à l'entrée du cimetière & au-dessus de la porte du mort le symbole de l'estime & de la tendre affection qu'ils portoient à leur parent mort. Le chien étant l'animal le plus attaché à l'homme est le symbole naturel de l'amitié

(a) פליטה *pelitah*, ou plûtôt פלוטה *pelouta*. adoucissement, délivrance. D'où vient qu'Horace regarde ce passage comme la fin des maux. *Levare functum pauperem laboribus*. Carm. l. 2. od. 18.

(b) ברי *beri*, *tranquilitas*, *serenitas*, d'où vient βᾶρις *baris*, la barque de Charon. *Diod. Sic. ibid.* à moins que *baris* ne vienne de *ber*, qui signifie la fosse.

(c) חרון *charon*. Exod. 15 : 7.

& de l'attachement. Pour exprimer les trois cris qu'ils avoient poussés sur la fosse de leur ami suivant l'usage qui n'accordoit cet honneur qu'aux gens de bien, ils donnoient trois têtes ou trois gosiers à la figure du chien. Ainsi cette figure placée auprès du tombeau, & sur la porte du mort nouvellement enterré, signifioit qu'il avoit été honoré des regrets de la famille, & *des cris* que les amis ne manquoient pas de venir pousser *sur la fosse* de celui qu'ils avoient estimé & chéri pour ses bonnes qualités. Le sens de ce symbole n'est plus équivoque dès qu'on en traduit le nom : ils l'appelloient *cerbere*, c'est-à-dire tout simplement, *les cris de la fosse* (a).

Il n'est ni facile, ni raisonnable de vouloir éclaircir tous les symboles, & toutes les cérémonies de l'antiquité, pour se convaincre que la plûpart des figures singulières & des usages les plus solemnels n'étoient dans leur origine que des symboles significatifs ou des cérémonies instructives. Il suffit que cela soit vrai de plusieurs : or je crois l'avoir montré par ce premier essai d'explication sur l'écriture ancienne, puisque l'explication que j'en

(a) De קרי *ceri* ou *cri*, qui a le même sens dans notre Langue ; & de בר *ber*, le caveau, la fosse, קרבר *cerber*.

donne

donne eſt ſimple & étroitement liée avec les idées communes comme avec les beſoins des premiers hommes.

LES CÉRÉMONIES INSTRUCTIVES.

Mais après avoir apperçu dans les ſymboles & dans les cérémonies Orientales les plus diſtinguées autant de vérités & de leçons utiles, publiquement adreſſées au peuple, mon lecteur qui en même tems y apperçoit, ſans que je l'en avertiſſe, les noms les plus ordinaires du Ciel Poëtique, & les objets de tout le culte des Payens, a droit de me demander comment ce changement a pu s'introduire. Comment l'or s'eſt-il changé en plomb, & par quel paſſage étrange, ces cérémonies, ces figures, & ces lettres où l'on liſoit autrefois autant de vérités utiles, ſont-elles devenues des puiſſances redoutées, & des divinités diſperſées dans tout le ciel? Cette queſtion nous conduit à la théogonie ou à la naiſſance des dieux du Paganiſme. Si mon lecteur n'étoit pas encore pleinement convaincu que ces dieux n'étoient d'abord que des lettres ſymboliques ou des affiches populaires, la multitude des nouveaux exemples que je vais lui préſenter en ce genre achevera, je l'eſpère, de le perſuader de la vérité de cette origine.

LE CIEL POËTIQUE.

CHAPITRE SECOND.

LA THÉOGONIE
OU
LES SYMBOLES PERSONIFIÉS.

NAISSANCE DE L'IDOLATRIE.

CE n'eſt point l'admiration du ſoleil qui a fait, comme on le dit, adorer le ſoleil à la place de ſon Auteur. Jamais le Spectacle de l'univers n'a corrompu les hommes. Jamais il ne les a détournés de la penſée d'un Etre moteur de tout, & de la reconnoiſſance qu'ils doivent à une Providence toûjours féconde en nouvelles libéralités. Il les y rappelle, loin de les en détourner. Jamais l'aſtronomie, ni l'étude de la terre ou du ciel n'à fait naître à perſonne l'étrange penſée de loger dans les aſtres des héros morts, & de leur en confier le gouvernement. L'écriture ſymbolique par l'abus que la cupidité en a fait, eſt la ſource du mal. Toutes les

nations s'y sont empoisonnées, en recevant les caractères de cette écriture sans en recevoir le sens.

LA NAISSANCE DES DIEUX.

Cette histoire des égaremens de nos peres présente au lecteur un objèt déplorable. Mais elle peut, ce me semble, intéresser sa curiosité : car je n'ai point de connoissance qu'aucun mythologue ou historien ait rapporté la naissance de l'idolâtrie à cette origine. D'ailleurs elle intéresse encore plus la pieté, en mettant dans un grand jour la supériorite infinie des lumières du Christianisme sur celles de la Philosophie humaine. Nous allons voir celle-ci s'égarer d'âge en âge; accumuler de nouvelles erreurs sur les premières ; perdre de vûe la vérité, ou la retenir dans une captivité criminelle ; autoriser ensuite les hommes à adorer toutes les parties de l'univers ; & enfin les porter à n'adorer plus rien. Cette histoire au contraire est la gloire du Christianisme, & elle nous donne par avance une haute idée de la puissance de l'Evangile, l'unique doctrine qui ait efficacement attaqué l'idolâtrie, avili les augures, décredité l'astrologie, fait tomber les superstitions inquiétes qui tyranisoient l'univers, & rectifié la raison de ceux mêmes qui ne croyent pas à l'Evangile.

LE CIEL POETIQUE. L'avantage qu'on tiroit de l'écriture & des cérémonies ſymboliques en rendit de jour en jour l'uſage plus fréquent & plus étendu : mais on ſe trouva bientôt arrété par un inconvénient qui en étoit inſéparable. Quelque ſoin qu'on prît de borner le nombre des ſymboles, & de faire adroitement ſervir le même caractère ou la même clé à une multitude de choſes qui avoient entr'elles quelque rapport ; en ajoûtant, ôtant, ou variant ſeulement un attribut ou une piéce de la figure ſymbolique (comme la choſe ſe pratique encore dans l'écriture des Chinois) ; on s'apperçut que cette écriture deviendroit à la fin preſque impraticable par la quantité des figures, qu'il falloit multiplier ou varier comme les objets, & même comme les jugemens que l'eſprit porte de ces objets. C'eſt encore aujourd'hui le grand inconvénient de l'écriture Chinoiſe qui peint, non les ſons de la voix, mais les objets de la penſée, par une multitude de caractères ou de clés différentes, & par des variétés inombrables dont on charge chaque clé.

L'écriture courante. Il ſe trouva donc en Egypte ou ailleurs, & cela dès avant Cadmus (*a*), puiſque ce

(*a*) Il fut regardé chez les Grecs comme l'inventeur de l'écriture, parce qu'il leur en communiqua

fut avant le siécle de Job & de Moïse, un esprit attentif, un génie heureux, dont l'histoire ne nous a pas conservé le nom, qui ayant remarqué que les sons de la voix avec lesquels nous pouvons signifier tout ce qu'il nous plaît, sont en assez petit nombre; s'avisa de représenter ce petit nombre de sons par un égal nombre de caractères. D'où il arriva qu'en représentant avec vint ou vint-quatre lettres, les vint ou vint-quatre principaux sons & articulations qui suffisent par leur mélange pour former les mots, ou les signes des objets, on pouvoit avec très-peu de caractères faire naître la pensée de toutes les choses que nous distinguons par la diversité de ces sons. LA NAISSANCE DES DIEUX.

Cette invention si simple, & si féconde, fit une fortune rapide. Elle passa chez les Arabes, fut communiquée aux Hébreux, puis aux Phéniciens, & par ceux-ci aux Grecs, de-là aux habitans des Iles: elle pénétra jusques chez les peuples du Nord. Les Chinois dont l'établissement est antérieur à cette invention, & qui par une

l'usage. Ce qui a fait dire de lui avec plus d'agrément que de vérité :

C'est de lui que nous vient cet art ingénieux,
De peindre la parole, ou de parler aux yeux,
Et par les traits divers de figures tracées
Donner de la couleur & du corps aux pensées.

Brebeuf. Pharsal.

LE CIEL POETIQUE. foibleſſe commune à tous les peuples ſpirituels, croyent valoir mieux que le reſte des hommes, n'ont pas daigné admettre cette écriture ſi commode qu'il auroit fallu recevoir d'autrui. Ils conſervent encore l'ancienne écriture repréſentative des objets mêmes, & qui ne diffère de l'écriture ſymbolique des Egyptiens qu'en ce que les caractères Chinois ſont d'une inſtitution plus arbitraire : au lieu que les ſymboles Egyptiens tenoient aux objets repréſentés par quelque rapport, ſoit de nom, ſoit de reſſemblance. Le ſerpent, par exemple, ou l'anguille ſignifioit *la vie* par un rapport de nom, le mot héva étant le même pour ſignifier une *anguille*, & pour exprimer *la vie*. La femme ſignifioit la terre par une reſſemblance de fécondité; & une barque ſignifioit la mort, par une reſſemblance de ſervice, puiſque la mort & la barque nous paſſent où nous devons arriver. On ſe trouva tout d'un coup délivré des efforts d'attention & de mémoire qu'il falloit faire pour retenir tant de caractères, & cette multitude de rapports. La nouvelle écriture formée d'un très-petit nombre de caractères repréſentatifs des ſons, réveilloit tout d'un coup avec l'idée du ſon la penſée de l'objèt, ou du jugement qu'on attachoit à ce ſon.

Elle devint en Egypte, & par tout, l'écriture courante & populaire. On n'en employa plus d'autre dans les affaires de la société, parce qu'elle étoit facile à apprendre, & avec cela d'un service très-expéditif.

LA NAISSANCE DES DIEUX.

L'écriture symbolique qui dès son commencement tenoit à la religion, à l'astronomie, & aux ordonnances qui régloient la société, se trouvant comme consacrée par l'usage honorable qu'on en avoit fait d'abord, tant dans les lieux & dans les instrumens destinés au culte religieux, que dans les leçons des maîtres à leurs disciples, continua à être mise en œuvre dans les fêtes, sur les tombeaux, & sur les monumens publics. Elle devint l'écriture des savans & des prêtres. Elle se conserva dans quelques écoles, & encore plus dans le culte extérieur de la religion, dont le cérémonial une fois réglé se perpétue sans qu'il soit facile d'y toucher. Pour faire valoir l'écriture nouvelle, on ne crut pas devoir effacer les figures de l'ancienne qu'on trouvoit sur les tables sacrées, sur les grands vases employés à faire les offrandes, sur les obélisques, sur les tombeaux, & généralement sur tout ce qui avoit rapport à la piété, à l'instruction

L'écriture Hieroglyphique.

LE CIEL POETIQUE.

des peuples, & aux bienſéances du ſervice religieux. Les caractères de cette écriture ſe nommèrent *lettres ſacrées* *, ou *ſculptures ſacrées*, pour les diſtinguer des caractères de l'écriture commune.

* ἱερογλύφικα.

Celle-ci par ſon extrème commodité prit tellement le deſſus que l'autre fut négligée dans l'uſage. La difficulté de l'entendre, qui étoit très-grande quand on n'en avoit point d'autre, devint encore plus grande quand on ne prit plus de ſoin de l'étudier, & cette difficulté même acheva d'en rendre l'étude tout à fait rare. Quelle impreſſion dût faire alors ſur l'eſprit des peuples la vûe d'Oſiris, d'Iſis, & de toutes ces figures d'hommes & d'animaux, dont le culte public & les monumens ſe trouvoient pleins. Nous arrivons à la naiſſance de l'idolâtrie. Mais eſt-elle donc l'effèt de l'écriture ſymbolique? & une invention innocente a-t-elle perverti le genre humain? Non aſſurément. La cupidité ſeule a fait tout le mal.

Un adorateur froid, indifférent pour la juſtice, & qui a le cœur plein de paſſions n'eſt pas un idolâtre : je l'avoue : mais il eſt déja bien loin de Dieu, & de nouveaux égaremens peuvent ſuccéder au premier, Dieu permettant que les

ténébres deviennent la punition des cupidités criminelles (*a*). Le même attachement aux biens terreſtres, la même injuſtice envers le prochain, en un mot la même cupidité qui fait le Juif & le mauvais Chrétien, corrompoit le culte que les premiers hommes rendoient publiquement à Dieu. Ils venoient régulièrement faire leur offrande & plier les genoux devant les figures inſtructives, qui les entretenoient de Dieu & de leurs devoirs. Leur action étoit bonne, & ils trouvoient dans l'appareil de leur religion une multitude de leçons utiles. Mais leur cœur ne tenoit qu'à la terre, & étoit tout livré aux objets de leurs paſſions. L'abondance qu'ils venoient demander plûtôt que la juſtice; la longue vie qu'ils regardoient avec complaiſance comme l'effèt & le prix de leur piété, en étoient auſſi tout le motif. S'ils célébroient certaines fêtes avec plus de pompe & de vivacité que d'autres, l'eſprit de religion y avoit peu de part : c'eſt parce qu'elles les intéreſſoient par quelque ſymbole particulier à leur pays, & ſur-tout par la figure de l'animal qui faiſoit leur richeſſe, ou qui caractériſoit le tems précis de leur moiſſon. Au lieu de meſurer

LA NAISSANCE DES DIEUX.

(a) *Spargens pœnales cæcitates ſuper illicitas cupiditates.* Auguſtin. Conf.

l'étendue de leur piété par l'étendue de leur amour pour leurs freres, ils croyoient avoir tout acquitté, quand ils avoient été fidéles aux rubriques d'une dévotion machinale & toute extérieure, qui se renferme dans un cercle de menues pratiques, & se persuade que sa prospérité ou ses petits avantages personnels sont une justice que Dieu lui rend, dont il doit être occupé par préférence. Avec des dispositions si grossières il est peu étonnant que les premiers hommes ayent aisément perdu de vûe le Créateur, & la véritable piété. Ce que les symboles publics leur enseignoient les avoit peu touchés, lorsque le sens en étoit encore entendu. Une telle indifférence ne les conduisoit pas à en chercher le sens lorsqu'il commença à s'oublier.

Nous pouvons à présent juger des impressions que doivent faire les figures symboliques sur l'esprit de nos adorateurs Egyptiens. Ceux que leur cupidité a corrompus abusent de tout : & l'écriture destinée à les instruire va, par l'effèt de leur indifférence, & en punition de leur malignité, les mener de méprise en méprise, & devenir pour eux l'occasion des chutes les plus funestes.

Parmi ce peuple qui se présente dans le lieu de l'assemblée presque personne ne

ſait lire l'écriture vulgaire : on peut bien aſſûrer qu'aucun d'eux ne s'eſt mis en peine d'entendre ce que ſignifie l'ancienne. Les aſſiſtans ſe trouvent environnés de ſymboles tracés avec appareil. Ce ſont toutes figures d'hommes, de femmes, & d'animaux parfaitement connus. Il eſt vrai qu'il y en a de bizares, & qui ne peuvent réveiller en eux aucune idée bien diſtincte. Mais la vûe du ſoleil qui paroiſſoit ſouvent au haut de leurs tableaux, & ſur la tête des figures, réveilloit en eux l'idée du ſoleil. Un homme ou un oiſeau dans ces peintures les faiſoit ſonger à un homme ou à un oiſeau. Ils ſe bornoient ſtupidement à la figure qui étoit devant eux, ou au nom du gouverneur, de l'épervier, de la huppe, ou à tel autre ſon dont leur oreille étoit frappée : & n'allant pas plus loin, ils manquoient le ſens qui étoit l'objèt de ce langage, & l'ame de cette écriture. Il n'eſt perſonne qui ne preſſente aiſément les étranges ſuites de cette mépriſe.

LA NAISSANCE DES DIEUX.

I.

Dieu, le ſoleil, & Oſiris confondus.

Les Egyptiens voyoient par-tout, & principalement dans le lieu des aſſemblées religieuſes, un cercle ou la figure du ſoleil.

Comment les idées de Dieu & du ſoleil ſe ſont confondues.

LE CIEL POETIQUE

Cette figure étoit ſouvent au haut de chaque tableau deſtiné à les inſtruire, ſouvent ſur la tête des perſonnages ſymboliques les plus diſtinguées. Comme le ſoleil étoit le corps de ce ſymbole, ils le nommoient le ſoleil : & l'Etre tout-puiſſant étant l'ame ou le ſens de la lettre, au lieu de nommer cette figure le ſoleil, ils l'appelloient également *l'être*, *l'éternel*, *le pere de la vie*, *le fort*, *le très-haut* (a). C'étoit ſur-tout devant cette figure qu'ils ſe proſternoient dans leurs ſacrifices. Ils adreſſoient leurs remercimens & leurs prières au Très-haut dont cette écriture devoit les entretenir. Mais l'œil, l'oreille, & l'eſprit étant toûjours occupés du ſoleil dans les actions publiques de religion, le peuple rapporta tous ces grands titres, ſes remercimens, & ſon adoration au ſoleil même. Dès que Dieu fut confondu avec ſon ouvrage, une première illuſion ouvrit la porte à mille autres extravagances.

Comment les animaux & les plantes participe ent au culte religieux.

A côté du ſoleil qu'on préſentoit au peuple ſur la tête des figures ſymboliques, & au haut des peintures ſacrées, ſe voyoient tantôt une ou deux anguilles, caractère de la vie dont Dieu eſt l'auteur; tantôt certains feuillages, ſymboles des libéralités dont il eſt le diſtributeur; tantôt

(a) *Jehova, hévoe, el, eloah, hé.ion.*

des aîles de ſcarabée, ſymbole des changemens de l'air dont Dieu eſt le diſpenſateur. Toutes ces choſes tenant à l'objèt de ſes adorations, il conçut une ſorte de vénération pour l'anguille, ou le ſerpent, qu'il voyoit d'ailleurs placé honorablement dans le coffrèt mémoratif de l'état des premiers hommes, & dans d'autres cérémonies dont le ſens ſe perdoit du vûe. Il prit de même une idée avantageuſe du ſcarabée, du lotus, & de certaines plantes. Il les honora ſans y rien comprendre. On chercha enſuite des raiſons pour autoriſer le rang & l'eſtime qu'on leur accordoit. Les explications allèrent toûjours en ſe multipliant; & bien entendu en empirant. LA NAISSANCE DES DIEUX.

Le peuple Egyptien après avoir déja pris l'habitude de confondre le Très-haut avec le ſoleil, qui en étoit le ſigne, prit peu à peu le ſymbole du ſoleil même, l'Oſiris, le modérateur de l'année, ou le *gouverneur de la terre*, pour ce qu'il préſentoit à l'œil, c'eſt-à-dire, pour un homme. Ils prirent de même Iſis pour une femme; & l'enfant qu'elle nourit avec une tendre affection, ils le prirent pour un enfant, pour le fils d'Oſiris & d'Iſis. C'étoit entiérement pervertir l'uſage de ces figures. Car un homme ſymbolique n'eſt point deſtiné à ſignifier un homme. Iſis n'étoit Comment le ſoleil fut confondu avec un homme mort.

pas une femme ; & Horus ſoit enfant, ſoit homme fait, ſoit qu'il fût armé d'une fléche, ou qu'il portât une cruche de vin, étoit toute autre choſe qu'un enfant, où un homme fait, ou un chaſſeur, ou un bûveur. Prenant donc ces figures au pié de la lettre, ils les regardèrent comme des monumens de leur hiſtoire nationale. Ils ne délibérèrent pas long-tems ſur l'application qu'il en falloit faire. Ils prirent la figure la plus diſtinguée, l'Oſiris, le roi, ou le modérateur des ſaiſons, pour le conducteur & le pere de toutes leurs colonies qui étoit Cham, & qu'ils appelloient Ham, Amoun, Hammon, & Thammus, ſelon les diverſes prononciations des provinces.

Les perſonages ſymboliques pris pour des monumens hiſtoriques.

Oſiris, de lettre ou de perſonnage ſymbolique qu'il étoit auparavant, étant devenu dans l'eſprit des peuples une perſonne réelle, un homme qui avoit autrefois vécu parmi eux, on fit ſon hiſtoire rélativement aux attributs que portoit la figure. On la mêla de quelques traits de la vie de Cham : on devina le reſte, & on imagina autant de faits qu'il y avoit de piéces à expliquer dans le ſymbole, ou de cérémonies dans les fêtes où l'on portoit le caractère du bel aſtre par lequel Dieu nous diſtribue les ſecours de la vie.

Diodore de Sicile [a] & Plutarque [b], tout judicieux qu'ils ſont, nous ont conſervé ces ennuyeuſes légendes. Etant, comme vous voyez, venues après coups, & lorſqu'on avoit perdu la ſignification du ſymbole, elles ne ſont guères que des contes populaires & des puérilités dont il n'y a aucun profit à tirer. Souvent ce ſont des infamies ſcandaleuſes, & conformes aux inclinations déteſtables de ceux qui les ont imaginées.

LA NAISSANCE DES DIEUX.

a *Biblioth. l. 1.*
b *De Iſid. & Oſir.*

Les Egyptiens qui avoient pris l'habitude d'adorer le ſoleil, comme Dieu, comme l'auteur de tout bien, & de regarder Oſiris comme leur fondateur, donnèrent dans un troiſième précipice. Ils ſavoient par un ſouvenir confus & par un uſage univerſel que cette figure d'Oſiris avoit rapport au ſoleil, & ce n'étoit en effèt rien autre choſe dans ſa première inſtitution. Ils voyoient de plus le cercle, la marque de Dieu aſſez ſouvent placée ſur le front d'Oſiris. Ils uniſſoient donc perpétuellement l'idée d'Ammon avec celle du ſoleil, & toutes les deux avec celle de Dieu, de l'Etre tout-puiſſant & bien faiſant. Ils n'honorèrent plus ni Dieu, ni le ſoleil ſans chanter en même tems les bienfaits d'Oſiris ou d'Ammon. L'un tenoit toûjours inſéparablement à l'autre:

LE CIEL POETIQUE. ce qui leur fit publier qu'Ammon ou Osiris avoit été transporté dans le soleil pour y faire sa résidence, & que de là il ne cessoit de protéger l'Egypte, se plaisant à répandre une plus riche abondance sur le pays qu'habitoient ses descendans, que sur aucune autre contrée de l'univers. Ainsi après avoir peu à peu attribué la divinité & offert leurs adorations à ce roi représentatif des fonctions du soleil; par un nouveau surcroît d'absurdité ils le prirent pour leur premier roi. De là cet assemblage étrange de trois idées incompatibles, je veux dire de Dieu, du soleil, & d'un homme mort, qu'il est cependant certain que les Egyptiens confondoient perpétuellement.

II.

Jehov, Ammon, Neptune, Pluton.

Cette religion qui flattoit grossièrement l'amour propre & la vanité des Egyptiens, prit aisément faveur, & s'enracina dans l'esprit des peuples. Tout le reste des symboles prit le même tour. On chercha qui étoit le Poseïdon ou le Neptune, c'est-à-dire, l'Osiris marin, symbole du retour annuel des flottes, & l'on en fit un dieu qui se plaisoit dans la mer comme Osiris au ciel. L'Osiris funèbre qui annonçoit

Neptune.

Pluton.

l'anniverſaire des funérailles, eut auſſi ſon hiſtoire : & comme toutes les cérémonies mortuaires au lieu d'être priſes dans leur vrai ſens pour des inſtructions publiques ſur le repos des juſtes après la mort, avoient été peu à peu regardées comme la peinture des traitemens réels que les morts éprouvoient ſous terre, on fit du Pluton ou du ſymbole de la délivrance des juſtes, un dieu qui préſidoit au ſéjour des morts.

LA NAISSANCE DES DIEUX.

Le prétendu dieu Neptune qui devint le Dieu favori des peuples maritimes, ne fut preſque point connu des Egyptiens qui haïſſoient la mer; & qui étant dans l'abondance de tout, ne ſortoient guères de leur pays. Comme ils étoient au contraire fort réguliers dans la pratique extérieure de leurs cérémonies religieuſes, les anniverſaires, qui revenoient fréquemment, rendirent Pluton beaucoup plus célébre parmi eux.

Herodot. in Euterp.

On voit ſouvent autour de la tête du Pluton Egyptien une couronne rayonnante, & autour de ſon corps un ſerpent, quelquefois accompagné des ſignes du zodiaque; ce qui ſignifie ſenſiblement la durée d'un ſoleil, c'eſt-à-dire, d'une année. Et ſi l'Auteur des Saturnales a prétendu que Pluton, & bien d'autres dieux,

n'étoient originairement autre chose que le soleil, on voit ici combien il avoit raison de le penser, puisque Jupiter, Ammon, Neptune, & Pluton ne sont dans la vérité que le symbole d'une année solaire diversifiée selon les circonstances. On ne perdit pas tout à fait de vûe l'unité de leur origine en les personifiant : car on en fit trois freres qui avoient, disoit-on, partagé entr'eux l'empire du monde. Le souvenir du partage de la terre entre Cham & ses deux freres a pu aider cette attribution, ou faciliter du moins parmi les peuples la reception de cette fable.

Cham ou Hammon étant communément appelle *dieu* Jehov, Jehov-Ammon, la ville de Thèbes où il avoit fait son plus long séjour, & qu'on nommoit anciennement le *sejour d'Ammon* *, fut par la suite appellée la *ville de Dieu* †.

* *Ammon-no.*

† *Diospolis.*

Ce mot Jehov, dans l'usage primitif, signifioit le *pere de la vie*, *l'Etre suprême*. Les Grecs le rendirent par celui de *Zeus* ou de *Dios* (*a*); & les Romains par celui de *Deus* : tous noms dont le sens est le même, si ce n'est aussi le même son, varié selon la prononciation des peuples. Ils y

(*a*) Ils changèrent quelquefois ce mot en celui de *Ζὠ*, qui vient de *ζάω* & *ζαὼ*, *vivre*. C'est toûjours le même sens.

joignoient quelquefois le nom de Pere, qui n'en étoit que l'interprétation, & l'appelloit Diospiter ou Jov-piter. Les respects & les adorations qu'on adressoit au pere de la vie ne devinrent criminels que quand ce titre incommunicable eût été appliqué au soleil, & à un homme qu'on se figura y avoir été transporté pour gouverner le genre humain. L'Ammon confondu par un amour plein de stupidité avec Dieu & avec Osiris ou l'astre modérateur des saisons, devint le célébre Jov-Ammon, ou le Jupiter-Ammon, & fut toûjours en possession des premiers honneurs, après que les autres symboles eurent été convertis de même en autant de personnages célestes & de divinités puissantes. La raison de cette prééminence est fondée sur ce qu'ils attachèrent l'idée de ce fondateur de leur colonie au plus brillant de tous leurs symboles, je veux dire, à leur Osiris.

LA NAISSANCE DES DIEUX.

III.

Isis, la Reine du ciel.

Après le roi symbolique, ou le caractère du soleil, les Egyptiens n'avoient point de marque qui parût plus fréquemment dans leurs assemblées que l'Isis, symbole de la terre, ou plûtôt l'affiche des

LE CIEL POETIQUE. fêtes caractérisées par les productions de la terre dans chaque saison. Un croissant de lune ou une face pleine posée sur la tête d'Isis, ou autrement, pouvoit, comme nous l'avons vû, annoncer une néoménie, ou la fête du milieu du mois de la fénaison, des sémailles, de la moisson, ou de telle autre partie de l'année, selon qu'on y joignoit le symbole d'une saison ou d'une production particulière, & propre à un certain tems de l'année. Cette écriture n'étoit pas uniforme. Les ministres de quelques cantons affectoient d'écrire différemment des autres : & au lieu d'exprimer la néoménie, ou les autres parties du mois par la figure de la lune dans telle ou telle phase, ils choisirent pour symbole de cet astre l'animal qui voit dans les ténébres, & qui fait ses courses durant la nuit ; c'est le chat *. Vû de profil, il marquoit le croissant : vû de face il signifioit la pleine lune. Cette figure se mettoit quelquefois sur la tête d'Isis plus communément au haut du sistre, qui étoit un petit cerceau de métal traversé par des verges de fer, & servant dans les fêtes à marquer par une certaine cadence la justesse de la danse & du chant. Cet instrument de joye étoit donc le symbole des fêtes, & placé dans la main

* *Plutarch. de Isid. & Osir.*

Le chat.

Le sistre.

d'une Iſis qui portoit les marques de telle ou telle ſaiſon, il annonçoit la ſolemnité particulière à cette ſaiſon.

LA THÉOGONIE.

Les Egyptiens accoûtumés à voir dans leurs aſſemblées ces figures d'Iſis qu'on continuoit à montrer cérémonieuſement & par forme, ſans en entendre le ſens, donnèrent, en cherchant l'origine de cette femme, dans le même égarement qui leur avoit fait prendre le gouverneur de la terre, le ſymbole du ſoleil pour Ammon leur pere commun. Iſis fut regardée comme ſa femme: elle participa aux titres du mari; & étant devenue dans leur eſprit une perſonne réelle, & une puiſſance importante, ils l'invoquèrent avec confiance: ils la nommèrent honorablement la Dame, la Reine, la Gouvernante, la Mere commune, la Reine du ciel & de la terre.

Les inſtrumens & les parures d'Iſis n'étant plus que des décorations d'un ancien uſage dont on avoit négligé le ſens & le juſte arrangement depuis l'invention de l'écriture courante, on les prit pour des monumens hiſtoriques des ſecours qu'Iſis avoit procurées au genre humain. Chaque ſigne, chaque attribut, & le nombre n'en étoit pas petit, donna lieu à autant d'hiſtoires, ou plûtôt de contes frivoles,

LE CIEL POETIQUE. Plutarque ne peut rapporter ces historiettes sans perdre patience, ou sans en rougir. Il ne s'en tire, pour l'ordinaire, qu'en y cherchant quelque moralité ennuyeuse, ou une physique fort inutile, & plus communément encore quelque allégorie forcée.

Ce qui séduisit le plus les Egyptiens, frappés des atours singuliers de cette femme toûjours présente dans leurs assemblées, ce fut l'union fréquente d'un croissant ou d'un plein de lune, avec les parures de sa tête. Ils en prirent occasion de publier que la femme d'Osiris, la mere commune des Egyptiens, avoit la lune pour demeure. Les fêtes du Très haut n'avoient été fixées à la néoménie ou au plein, ou à telle partie du décours, que parce que ces phases étoient une indiction naturelle, & un moyen aisé de rassembler les peuples en un jour convenu & affiché. Ils perdirent de vûe l'Etre adorable, unique objèt de ces fêtes : ils les crurent consacrées à la lune elle-même, & à cette femme imaginaire qu'ils y croyoient résidente, & fort attentive à leurs besoins. Il n'y avoit pas jusqu'aux taches de la lune, qui par une fausse apparence de visage humain ne servît à fortifier leur illusion.

On voit aisément que comme l'Osiris

diverſifié ſelon le beſoin des ſignifications a donné lieu à imaginer un homme devenu gouverneur du ſoleil, un autre de la mer, & un troiſième des enfers; de même, l'Iſis diverſement parée, & ayant des attributs dont les uns avoient rapport au cours de la lune, les autres aux productions des ſaiſons, pour diverſifier les annonces des fêtes, donna lieu à imaginer autant de déeſſes, ſoit céleſtes, ſoit terreſtres, ou même infernales, qu'Iſis changeoit de figure & de nom. Avant que d'éclaircir en détail la vérité de ce que j'avance, continuons à indiquer d'abord les ſources générales d'où ſont ſorties les divinités les plus bizarres, & les opinions les plus monſtrueuſes.

IV.

Horus, la fête des loix. Ménès.

La troiſième clé uſitée dans les annonces publiques étoit Horus, le fils bien-aimé d'Oſiris & d'Iſis. Ce ſymbole des différens travaux de l'année, en changeant de figure ou d'attributs & de noms, produiſit à ſon tour une multitude d'autres dieux. Mais quel eſt l'Egyptien connu dans l'hiſtoire qu'on s'imagina être ce fils chéri du roi & de la reine du ciel? Cham

LE CIEL POETIQUE.

& sa femme occupent les premières places. Voici une nouvelle apothéose à faire, une nouvelle place à donner dans le ciel. Quel sera celui qu'on en gratifiera ?

V. *Syncell. chroniq. d'Eusebe, & Marsham.*

Les Egyptiens n'ont jamais oublié que Ménès fils de Cham avoit régné parmi eux, & qu'il étoit le premier auteur de leur police & de leurs fêtes. Il ne porta même le nom de Ménès, qui signifie *partage*, *distribution* (a), que parce qu'il avoit réglé le partage des terres, le nombre des mois, la distribution des fêtes, & l'ordre des travaux communs. Cherchant donc à connoître historiquement leur Horus; le rapport que ce symbole avoit aux réglemens du labourage & de l'année, les conduisit à le prendre pour Ménès, l'instituteur de tout l'ordre public. Dans la persuasion que cette figure significative étoit non-seulement un personnage réel, mais même un de leurs ancetres, divinisé & habitant du ciel; que c'étoit le fils de Cham, leur législateur Ménès; ils le nommèrent tantôt Chemmis*, tantôt Osiris le jeune, ou simplement Osiris; & rassemblant les noms du pere & du fils en un seul, ils le nommoient Manéros & Ménosiris*, ou par allusion au Nil, Ménévis & Ménophis †. Ensuite

**Plutarch. de Isid. & Osir.*

** Ibid.*

† Supr. regle du débordement.

(*a*) De מנה *manah*, *numerare*, *ordinare*.

autant

autant il avoit de noms autant en composa-t-on d'hiſtoires & de perſonnages.

L'ATHEOGONIE.

C'eſt parce que Menès avoit donné des réglemens aux Egyptiens en leur meſurant l'année & en fixant les enſeignes ou les marques des travaux & des fêtes, que ſon nom s'eſt conſervé chez les Arabes, chez les Phéniciens, chez les Grecs, & chez les Romains dans la plûpart des noms qui ont rapport à la ſuite des mois, au cours de la lune, à l'ordre des fêtes, aux images ou repréſentations qu'on y expoſoit, & aux prêtreſſes qui y portoient les figures ou les ſymboles en cérémonie (*a*).

Horus ainſi changé par l'opinion commune en celui de leurs ancêtres qui leur avoit donné des loix, ne fut plus un ſigne borné à annoncer dans les fêtes certains réglemens & les travaux de la ſaiſon. Il devint lui-même l'objèt de ces fêtes. On y chantoit le fils de Jehov, *le fils* par ex-

(*a*) *μήνη Mènè Luna. μῆνες Menès Menſes. Menſura. νεομηνίαι Neomeniæ. Novæ lunæ.* Mana & Manach en Hebreu & en Arabe ſignifient compter, ordonner, ſacrifier, & célébrer. *Almanach* calendrier. *Ménades* celles qui portoient dans les fêtes les figures des dieux. Le mot *Manie* ſignifioit d'abord les fêtes & les images, c'eſt-à-dire les annonces, ou les marques des fêtes; enſuite il a ſignifié les convulſions & les extravagances, que ces fêtes introduiſirent; parce qu'on en avoit conſervé & outré les formules, les geſtes, & tout le cérémonial ſans en comprendre le ſens.

LE CIEL POETIQUE.

cellence, *l'enfant auteur de tout bien, liber pater*, l'inventeur des loix, l'instituteur des sacrifices & des fêtes. Et c'est parce qu'on n'avoit pû oublier le rapport étroit qu'avoient la figure d'Isis & d'Horus avec les réglemens des sacrifices, des réjouissances publiques, & des opérations du labourage, que ces prétendus dieux furent honorés par des solemnités qu'on appelloit par tout la *législation*, la *promulgation des loix*, les *réglemens* de la société (*a*).

V.

La propagation des dieux Egyptiens. Progrès de l'idolâtrie.

Après avoir trouvé, dans l'abus des figures symboliques prises pour des objèts reéls, l'origine des habitans que l'Egypte a imaginés & placés dans le ciel, s'il se trouve encore que les dieux des autres nations, & les autres superstitions dont nous n'avons point parlé, soient une propagation sensible des idées & des pratiques Egyptiennes; la facilité de rappeller tant d'égaremens à un principe fort simple, fera voir de nouveau la justesse du principe, quoique dès à présent il paroisse suffisamment démontré.

(*a*) θεσμοὶ, θεσμοφορία.

Mais eſt-il ſi aiſé de prouver que les Phéniciens, les Syriens, les Grecs, & tous les Occidentaux aient été les copiſtes des Egyptiens ? Ceux-ci voyageoient peu. Contens pour l'ordinaire de l'abondance dont ils jouiſſoient chez eux, ils ſe pouvoient paſſer des étrangers (*a*), & n'alloient pas chercher ailleurs ce qu'ils recueilloient ſans peine dans leur propre pays. Par cette raiſon ils paroîtront peu propres à ſervir de modéles aux autres peuples, ou à leur communiquer leurs opinions. C'eſt cependant l'Egypte qui a répandu par tout l'idolâtrie & les ſuperſtitions. Commençons par éxaminer quel a été le moyen de communication, nous verrons enſuite les progrès du mal. LA THÉOGONIE.

VI.

Les dieux d'Egypte communiqués à l'Aſie & à l'Europe par les Phéniciens.

L'Egypte a toûjours été, & eſt encore, le pays du monde le plus fertile. La recolte preſque certaine & ordinairement ſupérieure de beaucoup aux beſoins des habitans, donnoit lieu d'y faire d'amples

(*a*) *Terra ſuis contenta bonis, non indiga mercis.* Pharſal. l. 8.

LE CIEL POETIQUE.

amas de blé qui étoient la ressource des Arabes, des Chananéens, des Syriens, & des Grecs dans les années stériles. Les voyageurs que le besoin ou la curiosité y conduisoit, mais sur-tout les Phéniciens qui n'occupoient qu'une petite côte maritime auprès du Liban, & qui n'avoient point de grenier plus sûr que l'Egypte, étoient tous également frappés de la police qui régnoit dans ce beau pays, du caractère paisible des habitans, de l'air mysterieux des cérémonies & des fêtes qu'on y célébroit avec grand appareil; & enfin de l'abondance qu'ils regardoient comme miraculeuse dans un pays où il ne pleuvoit pas. L'idée qu'ils avoient de ce fleuve dont la source demeuroit inconnue, & dont les débordemens leur paroissoient contraires à l'ordre commun de la nature, leur faisoit dire que Dieu lui-même versoit sur l'Egypte ces eaux bienfaisantes (*a*). Les Egyptiens peignoient cette merveille par la figure de Dieu, c'est-à-dire par un soleil, de la bouche duquel il sort un fleuve (*b*), & les étran-

(*a*) Διιπετης ποταμὸς, *fluvius à Deo missus* Odyss. 4. ℣. 581.

(*b*) C'est la raison pour laquelle ils donnoient à Dieu ou au soleil entr'autres titres celui de פהאוב *pheob phœbus* ou Φοῖϐος qui signifie la *bouche de Ob*, c'est-à-dire, la *source du débordement*, des deux mots פה *pheh*

gers comme les Egyptiens, publioient par-tout qu'une félicité si singulière étoit la récompense de la pieté des habitans. Peut-être même les Syriens & les Chananéens ont-ils tout d'abord reçu des Egyptiens & mis en usage parmi eux l'écriture symbolique. L'introduction de l'écriture vulgaire leur en aura fait perdre l'intelligence sans en supprimer les figures : en sorte que ces symboles étant toûjours de cérémonie & exposés publiquement dans les fêtes, chacun y attacha l'idée ou l'histoire qui lui parut la plus vraisemblable. L'Egypte fut ainsi la coupe où étoit le poison de l'idolâtrie; & les Phéniciens sont ceux qui, en voyageant par tout, ont présenté cette coupe funeste à la plûpart des nations de l'univers. C'est même la raison pourquoi les noms des dieux & les termes usités dans les fêtes payennes ont un rapport si sensible à la langue Phénicienne. Assurément on parloit en Egypte une langue différente de celle du pays de Chanaan * ; & quoique le fond des deux langues pût être le même, comme on en a diverses

LA THEOGONIE.

Pourquoi les noms des dieux ont rapport à la langue Phénicienne.

* *Psal.* 80. 5.

os, la bouche, & de אוב *ob*, l'enflure, le débordement, c'est l'ancien nom qu'ils donnoient au Nil sorti de ses bords : comme nous le montrerons dans les fables d'Andromède & de Niobé.

preuves, elles étoient peut-être plus éloignées l'une de l'autre dans leurs terminaiſons & dans leurs tours, que ne le ſont les langues Eſpagnole, Françoiſe, & Italienne dont le fond eſt le même. Mais les Phéniciens en tranſportant ſur toutes les côtes de la Méditerranée les cérémonies Egyptiennes, en ont traduit en leur langue la plûpart des termes. Par ce moyen nous y retrouvons encore un ſens conforme à l'intention des premiers inſtituteurs. Or ce ſens ſe trouve preſque toûjours étroitement lié avec les réglemens de la ſociété. Au contraire le ſens de ces mots n'a aucun rapport ni à des dieux, ni à des déeſſes. Nous ſommes donc dans le chemin du vrai, & nous ferons bien de ne point quitter cette route.

Les voyageurs & les marchands étoient infailliblement frappés dans leur ſéjour en Egypte de l'extérieur des fêtes & de l'abondance qui en paroiſſoit être le fruit. Ils ne rapportoient pas chez eux cette multitude de ſymboles & des pratiques où ils ne comprenoient rien. Mais ils ne manquoient guères de regarder avec vénération les trois ſymboles que les Egyptiens honoroient comme des puiſſances bienfaiſantes, & comme les auteurs de tout le bien qui leur arrivoit.



1. La source du Nil. pour la page 148. 2, Les trois Clés de l'écriture antique à la maniere des Egyptiens. 3. Les cinq principales Clés de l'ecriture antique à la maniere des Grecs, sçavoir un roi. une mère féconde, un enfant cheri, un messager Symbole de la Canicule. et un épervier Symbole du vent étésien.

Le gouverneur, lafemme, & l'enfant, paroiſſant toûjours, quoiqu'avec variété dans toutes les fêtes; les étrangers s'accoûtumèrent ſur-tout à ces trois objets les plus diſtingués de tout le culte: & les Phéniciens qu'un beſoin perpétuel ramenoit dans le port du Phare, furent les premiers à mettre en œuvre chez eux le même cérémonial, & à célébrer les mêmes fêtes. Le cercle ou le ſoleil accompagné de ſerpens ou de feuillages ou de grandes aîles pour peindre l'eſprit moteur de toutes choſes, maître de l'air, diſpenſateur des ſaiſons & des recoltes; quoique toûjours placé au deſſus des plus beaux ſymboles, attiroit moins les yeux que la brillante figure du gouverneur de la terre, ou que les diverſes parures qu'on donnoit à la mere, & au fils bien-aimé. Rien ne contribua davantage à humaniſer l'idée de Dieu, ſi cela ſe peut dire, ou plûtôt à faire rapporter le culte & les adorations à des êtres ſemblables à nous.

VII.

Le roi, la reine du ciel, & l'armee des cieux.

Les étrangers ne firent pas de grandes enquêtes ſur la vie & les geſtes de cet

LE CIEL POETIQUE. Ammon que le peuple Egyptien confondoit avec Osiris. L'idée qui leur demeuroit dans l'esprit en voyant cet homme, symbole du soleil, est qu'il étoit le roi, le maître du ciel, le pere de tout bien. Et si ce symbole a fait partie de l'ancienne écriture des Chananéens, il n'est pas surprenant que devenu dieu dans leur opinion, il ait été communiqué aux autres peuples sans aucun rapport à Osiris ou à Ammon qui étoient des appellations particulières à l'Egypte.

L'Isis qui étoit souvent à côté du grand roi, pour signifier les fêtes de chaque saison, avoit l'air & le nom d'une femme. Ses diverses couronnes étoient les parures d'une reine. Horus leur fils bien-aimé acquéroit autant de noms qu'il avoit d'habits & de figures. Ils en formèrent autant de personnages qui étoient à la suite du roi, & lui faisoient cortége. Les voyageurs ne reportèrent chez eux rien de plus uniforme que les figures & le culte du roi & de la reine du ciel, suivis de leur nombreuse cour. Les rois marchoient ainsi, toûjours accompagnés de la reine & d'une armée ou d'une suite d'amis & de gardes qu'on appelloit *l'armée*.

Telle est l'origine de ce culte du roi, de la reine & de l'armée des cieux contre

lequel toute la loi de Moyſe & les pro- Loi Theogoni.
phetes avertiſſent ſi ſouvent les Hébreux de ſe précautionner. Cette armée des cieux qu'on appelloit *ſeba* (*a*), ou *ſaba*, a donné le nom à l'idolâtrie des Sabiens qui étoit univerſelle dans l'Arabie, dans la Phénicie, & chez tous les peuples de Syrie; ſi même elle n'eſt devenue celle de toute la terre, quoiqu'avec des changemens toûjours nouveaux d'une contrée à l'autre.

VIII.

Moloch, Baal, Adonis, & Achad.

Le dieu, ou plûtôt la figure du ſoleil, que les Egyptiens appelloient *Oſiris*, ou le gouverneur de la terre, prit ailleurs un autre nom. Les peuples d'Orient qui l'avoient adopté, & qui regardoient leurs avantages temporels comme le fruit évident de cette dévotion, l'appellèrent les uns *Moloch*, ou *Melchom* (*b*), c'eſt-à-dire le roi; les autres *Baal*, ou *Adonai*, ou *Adonis*, ou *Hero* (*c*), tous noms qui ſigni-

(*a*) צבא *tséba*, *exercitus*. Voyez l'hiſtoire du Sabianiſme. *Maimonid. dux du' itantium.*

(*b*) מלך *malac*, ou *melec*.

(*c*) Voyez le nom de *hero* en ce ſens dans l'interprétation de l'obéliſque de Rameſſès, dans Ammian Marcellin, ou dans la régle des tems de Marsham. De ce *hero*, les Latins ont fait *herus* & *hera*, le ſeigneur, la dame. Les Philiſtins le nommoient le ſeigneur des

LE CIEL POETIQUE.

fient *le ſeigneur*. D'autres le nommoient Achad (*a*), ce que les vieux habitans du Latium ont rendu par *ſol*, *l'unique* ; d'autres enfin Baalshamaim ou Beelſamen (*b*), *le ſeigneur des cieux*. Mais c'étoit toûjours le ſoleil que ces figures de roi, & ces noms ſignifioient immédiatement, plûtôt que l'Etre tout-puiſſant, que ces peuples perdoient de vûe ou confondoient avec le ſoleil. Ainſi l'attribution qu'ils faiſoient au ſoleil du gouvernement du monde & d'une fécondité univerſelle, étoit un culte plein d'injuſtice & d'impiété, toûjours réprouvé par l'écriture.

Honneurs rendus à Moloch.

La grande dévotion par laquelle on honoroit la puiſſance de cet aſtre métamorphoſé en roi du ciel, étoit de pénétrer de toute la force de ſes feux les enfans qu'on vouloit lui conſacrer par une eſpèce de purification imaginaire qu'on croioit utile à leur ſanté. C'eſt dans cette vûe qu'on les faiſoit paſſer entre deux grands feux allumés devant Moloch. On confondit par la

hommes, *marnas*, du mot *maran*, qui ſignifie le maître ; & de *as*, qui ſignifie l'homme. Ce qui revient au ſens des noms qui précedent.

(*a*) אחד *achad*, *unicus*, & par une prononciation adoucie, *adad*, un, l'unique, le ſeul. Les anciens rois de Syrie qui ſe diſoient ſes enfans, prenoient le nom de *Benadad*, fils de dieu. *Voiez Macrob. Saturnal. l. 1. c. 24.*

(*b*) בעל שמים *Dominus cœlorum*.

ſuite le culte de cette idole avec celui qu'on rendoit à Saturne : & l'uſage étant d'offrir à Saturne des victimes humaines pour les raiſons qu'il ſera tems de déduire quand nous en ſerons à ſon article, le culte de Moloch devint également ſanguinaire ou cruel. On brûloit en ſon honeur les enfans qu'on avoit de trop, & dont on vouloit ſe défaire ſaintement en les conſacrant à leur dieu tutelaire pour le plus grand bien de la famille. Souvent même dans les occaſions importantes, dans un péril éminent, c'étoit l'aîné, l'enfant bien-aimé qu'on dévouoit à Melchom. Rien de plus connu, ni de plus défendu dans les loix de Moyſe. Cette pratique abominable a duré longtems chez les Chananéens dans un lieu voiſin de Jéruſalem nommé anciennement *la Gehenne*, c'eſt-à-dire *la valée* de la famille de *Hennon* à qui ce lieu appartenoit anciennement. On l'appelloit auſſi la valée de Thophet, c'eſt-à-dire la valée du Tambour ; parce qu'on y livroit les enfans à ces dévotions inhumaines, tandis que leurs freres & ſœurs danſoient au ſon du tambour, pour ne pas entendre leurs cris.

LA THÉOGONIE.

IX.

Le char du soleil, les équipages des dieux.

Le fouèt qu'on mettoit à la main d'Osiris, à la droite du Jupiter d'Heliopolis qui est le même, & à la droite du Jupiter de Syrie (*a*), qui n'en est point différent, faisoit évidemment de ce dieu le cocher ou le guide de l'année, des astres, & de toute la nature. L'idée de cocher n'avoit rien alors de bas : c'étoit au contraire une fonction très-honorable dans l'antiquité que celle de gouverner un char. C'étoit l'éxercice cheri des rois & des plus grands guerriers *. Les Grecs plus imaginatifs que les autres peuples, en adoptant la figure du soleil, ne se contentèrent pas de lui mettre un fouèt à la main : mais au fouèt qui étoit très-suffisant pour signifier la conduite de l'année dans l'ancienne écriture ; ils ajoûtèrent un char, des chevaux pleins de feu, & un équipage complet *. Ils peignirent leur dieu-soleil avec une

* *V. l'Iliad. d'Hom.*

* *V. Ovid. Métam.* 2.

(*a*) *Dextra elevata cum flagro in aurigæ modum.* Macrob. Saturnal. l. 1. c. 23. L'auteur nomme ce Jupiter, Assyrien. Mais Assyrien dans cet endroit est pour Syrien, comme on en peut juger par son nom d'Adad qui étoit le nom de Dieu en Syrie, & entroit dans le nom des rois de cette contrée, Benadad. La même méprise se trouve dans Virgile & dans Horace.

face rayonnante assis sur un char, & gouvernant, le fouèt dans une main, & les rènes dans l'autre, quatre chevaux aîlés. Voilà Osiris ou Ammon fort embelli. Mais quoiqu'on lui ait ôté son air Egyptien, & qu'il acquière d'autres ornemens d'un pays à l'autre, il conserve le caractère de gouverneur ; & au travers de cette pompe on reconnoît Osiris. Ce n'est toûjours que le signe du soleil, auquel ils joignent l'idée de la toute-puissance. Les Phéniciens le nommoient Helion (a), *le Très-haut*. Les Grecs le nommèrent *Helios*. C'est toûjours le même nom, & le même blasphème.

LA THEOGONIE.

Depuis que les Grecs eurent multiplié leurs dieux, comme les symboles qu'ils laissoient introduire chez eux sans en comprendre le sens, ils donnèrent à chacun de ces prétendus dieux un équipage à peu près semblable, pour leur procurer la facilité des transports, & le soutien de leur dignité. Ils varièrent les ornemens, la livrée, & l'attelage selon la bienséance du rang & de l'état.

Le comble de toutes ces folies, & c'est une folie qui devint universelle, étoit non-seulement de confondre Dieu avec

(a) עליון ἥλιος, *Helios* ; ὑπερίων, *Hyperion*, le Très-haut.

LE CIEL POÉTIQUE.

ce gouverneur des aſtres & de la terre, c'eſt-à-dire, avec le ſoleil; mais même de chercher parmi leurs héros, ou leurs fondateurs, ce roi devenu le conducteur de la nature. Ainſi les Egyptiens y trouvèrent leur Ammon, les Syriens leur Bélus, les Crétois leur Aſtérius, les Arcadiens un autre Jupiter. Ou plûtôt ce Jehov, parce qu'il avoit une forme humaine, paſſoit pour avoir été roi de tous les pays où ſon culte étoit reçu, quoiqu'il n'eût réellement vécu nulle-part, puiſqu'il n'étoit que le ſigne de la courſe du ſoleil.

X.

Iſis, Balſamina, Hammalta, la Reine du ciel, Aſéroth, Aſtéroth, Aphrodité.

La réception qu'on fit à Iſis dans les pays étrangers ne fut pas moins favorable que celle qu'on avoit faite à Oſiris. De femme repréſentative des productions de la terre ſelon les ſaiſons, & des fêtes que les ſaiſons amènent, elle devint une femme réelle; mais une femme incomparable, une reine bienfaiſante, & la mere de l'abondance.

D'abord par droit de communauté elle eut part à tous les titres de ſon mari. On appelloit celui-ci Ammon: on la nomma

Ammonia. Il ſe nommoit Achad, Hero ou Herus, Baal, Moloch, & Belſamen: Iſis fut en conſéquence traitée de Achata ou Hecaté, *l'unique;* d'Architis[a], de Baaltis, Baaleth, ou Belta[b], ou Hera[c], *la dame.* Car tous ces noms reviennent au même ſens. Par la même raiſon on l'honoroit des titres de Belſamina, *la reine du ciel*, ou tout ſimplement du beau nom de Malchet & Amalcta, *la reine.* On reconnoît à ces traits la Junon des Latins, & l'Hera ou *la dame*, celle qu'Homére & tous les poëtes donnent pour épouſe à Jupiter, & qui fit ſi mauvais ménage avec lui.

LA THE'OGONIE.

a *Macrob. Saturnal. l.1, c. 21.*

b *Plutarch, de Iſid.*

c ἥρα.

C'étoit anciennement un uſage univerſel de faire les ſacrifices & les prières publiques ſur des éminences, & ſpécialement dans de grands bois, pour mettre le peuple à couvert des ardeurs du ſoleil. Quand l'Iſis qui indiquoit les fêtes, & dont les figures faiſoient une des plus belles parties du cérémonial, en fut devenue l'objèt, & eût été regardée comme la diſpenſatrice des biens de la terre dont elle portoit toûjours les marques; ſes figures qui n'annonçoient que l'abondance & la joye devenant les plus agréables au peuple toûjours avide, toûjours crédule ſur cet article; le faux ſens qu'on donnoit à ces figu-

LE CIEL POETIQUE.

Lucine, de *lucus*, grand bois.

res les accrédita comme le plus sûr moyen d'obtenir d'amples moissons. Ces simulacres furent fêtés & placés dans les plus beaux bois. Le peuple courut en foule aux dévotions de l'aimable reine qui les combloit de biens. C'étoit elle, sans doute, de qui ils tenoient tout. La fraîcheur & la beauté du lieu où elle étoit honorée ne faisoit pas moins d'impression sur les assistans, que les parures de la déesse; & au lieu de l'appeller la Reine du ciel, ils la nommoient souvent *la Reine des bois* (*a*), ce qui se trouve plusieurs fois dans l'écriture: & c'est parce que la coûtume de s'assembler dans des lieux environnés de grands bois étoit devenue une occasion d'idolâtrie, que la loi de Moïse défend de planter des bois pour y célébrer aucune fête. La coûtume en étoit anciennement innocente & universelle, parce qu'on ne s'y assembloit que pour louer Dieu. Mais elle fut prohibée comme une profession publique d'idolâtrie, lorsque le symbole des fêtes y eût été honoré comme une

(*a*) De מלכת *malchet*, *regina*; & de אשרות *asheroth*, *lucus*. 2. Paralipom. 33: 3. d'où vient le mot Grec *αλσος*, *lucus*, bois sacré. Les Latins ont fait de *lucus* qui y répond leur *Lucina*, qui signifie exactement la *présidente des bois* Mais une petite équivoque, je veux dire, le rapport du mot *Lucine* avec celui de *lux*, la fit invoquer dans les couches, comme si elle se méloit de faire arriver les enfans à la lumière. *Juno lucina fer opem*. Terent.

reine bienfaisante, & dont le pouvoir se faisoit sentir dans le ciel, & sur la terre. Bientôt après elle acquit deux ou trois autres noms qui engendrèrent autant de nouvelles déesses, & celles-ci firent encore autant & plus de bruit dans le monde que la reine des bois.

LA THEOGONIE.

Astarté, Atergatis, & Aphrodite.

La faucille, les cornes du taureau ou du capricorne, la queue de poisson, & les autres symboles caractéristiques des saisons dont elle étoit parée, mais qu'on n'entendoit plus, portoient les esprits à l'attente de la prospérité des troupeaux, à la richesse des moissons, ou de la pêche. C'est ce qu'elle sembloit promettre, & c'étoit là l'objèt des souhaits des peuples : elle devint donc la reine des troupeaux (Asteroth (*a*), le grand poisson, ou *la reine des poissons* (Adirdagat (*b*) & surtout *la reine des blés*, *Amalcta Apphe-*

(*a*) עשתרות *hammalchet-asteroth*. Judic. 2:13, & 1. Reg. 31 : 10. Les armes de Saül furent suspendues par les Philistins dans le temple de la déesse des troupeaux.

(*b*) De אדיר *adir, magnificus* ; & de דג *dag, piscis*, vient אדירדגת *adirdagath*, dont les Grecs ont fait Atergatis & Derceto. Lucien avoit vû cette figure : & Diodore de Sicile, *Biblioth. lib.* 2, nous la montre de même à Ascalon. τὸ μὲν πρoσώπον ἔχει γυναίκος, τὸ δ᾽ ἀλλὸ σῶμα πᾶν ἰχθύος. *Faciem quidem habet mulieris, omne reliquum corpus piscis.*

Desinit in piscem mulier formosa supernè.

LE CIEL POÉTIQUE. rudoth (a). Ces mots qui étoient fréquens dans la bouche des Phéniciens établis en Gréce, furent bien reçus comme les dévotions & les figures d'Isis, que la pompe & la joye des fêtes avoit accréditées. Les Grecs amollirent le son de ces mots, & leur donnèrent le pli ou le tour de leur langue. La reine des troupeaux devint Astarté; la reine des poissons devint Atergatis; & la reine des blés devint l'Aphrodité des Cypriots & des Grecs. Le nom d'Appherudoth, *les blés*, converti en celui d'Aphrodité, n'étoit plus qu'un son vuide de sens. Mais paroissant aux Grecs venir d'un mot de leur langue (*b*), qui signifie l'écume de la mer, ils fabriquèrent là-dessus la merveilleuse histoire de la déesse engendrée de l'écume de la mer, & sortant tout à coup du sein de l'onde au grand étonnement des dieux & des hommes. Les philosophes cherchèrent

(*a*) פרדות *pherudoth*, & avec l'article *appherudoth*, *grana*, les blés. *Joël* 1 : 17.

(*b*) ἄφρος, écume. Platon dans le Cratyle avoue que bien des mots Grecs viennent des Barbares, c'est-à-dire, des Orientaux. Il remarque ailleurs, *de Legib. Dial.* 13. *epinom. pag.* 1012. *edit. Francofurt.* que le nom de l'étoile du soir, qui est *aphrodité*, étoit venu de Syrie ou de l'Orient, ce qui confirme parfaitement l'étymologie que j'en ai donnée. Les Orientaux exprimoient encore le même sens par le nom de Britomartis, qui vient de ברית *berit*, *cibus*; & de מרת *marat*, *domina*, la reine des blés.

ensuite dans les profondeurs de leurs connoissances des moyens d'expliquer le mystère de ce qui n'étoit qu'un jeu de mots, ou une allusion frivole à un terme de leur langue, qui n'y ressembloit que par le son. Il n'y avoit pas loin d'Appherudoth à Aphrodité : mais entre *le blé* & *l'écume* de la mer, la distance étoit grande. Le blé étoit la vraie origine de la déesse : & les philosophes la cherchoient dans l'écume de l'Océan. Ce n'étoit pas le moyen de rencontrer juste (*a*).

LA THÉOGONIE.

Nous avons déja remarqué que les sculpteurs Grecs ne pouvoient souffrir sur la tête de leurs simulacres ces épouvantables cornes du taureau, ou de la chévre sauvage, c'est-à-dire, du capricorne, qui caractérisoient le printems & l'hyver par les parties les plus remarquables de ces deux signes du zodiaque, & qui servoient de support, tantôt à une, tantôt à trois bottes de légumes, ou à des serpens, ou à des épics, ou à d'autres marques symboliques qu'on y ajoûtoit. Les inventeurs de ces figures, par l'union de plusieurs piéces abrégées & raprochées, avoient prétendu

(*a*) Voyez-en un exemple dans le livre intitulé, *Telluris Théoria sacra, de Thomas Burnet*, qui prétend trouver dans l'écume, dont Venus est née, les sédimens des poussières dont il se figure à la Cartésienne que la terre s'est formée.

LE CIEL POETIQUE.

écrire, ou donner au peuple, des marques pour ſe régler : au lieu que les Grecs en imitant ou répétant ces figures, ſe propoſoient de plaire. Ils firent donc main-baſſe ſur les cornes, & ſur tout l'attirail de cette étrange coeffure. Mais ils ſe gardèrent bien d'ôter à la déeſſe aucun de ſes attributs. C'eût été un ſacrilége d'une dangereuſe conſéquence : il n'y alloit pas moins que de la perte des moiſſons, & de la mort de tous les petits des troupeaux. Ainſi ſans lui faire perdre aucune de ſes parures on prit ſeulement ſoin de les arranger avec plus d'art, & plus de goût.

La corne d'abondance. La chevre amalthée.

Ils peignirent l'Amalcta Aphrodité, la reine des moiſſons, embraſſant de la main gauche une longue corne de chévre dont ils faiſoient ſortir des épics, des légumes, & des fruits. De la droite elle tenoit une faucille ou quelque autre attribut. Voilà donc l'origine fort ſimple de la corne d'abondance, & de la chévre amaltée. Cette corne pour être toûjours pleine, comme elle en avoit viſiblement le privilége, ne pouvoit provenir que d'une chévre qui eût rendu quelque ſervice important. On imagina que cette chévre avoit nouri Jupiter. Mais il en eſt du dieu comme de la chévre. L'un a auſſi peu vécu que l'autre.

Ce ſeul exemple eſt très-ſuffiſant pour prouver que la plûpart des récits des poëtes ſont de petits contes fondés ſur de pareilles équivoques, & inventés pour avoir quelque choſe à dire ſur des figures toûjours préſentes dans certaines fêtes, & que l'on n'entendoit plus. On fit de toutes ces figures autant de divinités tutélaires. Chacun voulut avoir la ſienne. Les Syriens s'affectionnèrent à la déeſſe des troupeaux, dont ils firent leur Aſtarte. L'Aphrodité des Cypriots ſe mêla par la ſuite de bien d'autres affaires que de la maturité des moiſſons. Les habitans de la côte de Sidon mirent leur pêche ſous la protection d'Atergatis, dont la figure devoit être de leur goût.

Les pêcheurs de Crète au lieu de donner comme les Syriens la figure d'un poiſſon à l'Iſis, qui annonçoit la fête de la grande pêche, paroiſſent lui avoir mis un filèt à la main; d'où lui a pu venir par la ſuite le nom de Dictynne (*a*). C'eſt ainſi que les figures que le cérémonial avoit attachées inſéparablement à certaines fêtes, devinrent les divinités chéries dans les lieux où ces fêtes étoient célébres: & l'on

(a) De δικτύα, filets. Ce qui a donné lieu à la fable de Dictynne, qui étant pourſuivie ſe ſauva ſous un amas de filets.

LE CIEL POETIQUE. ne douta point qu'on ne leur fût ſpécialement redevable des avantages naturels, & particuliers au pays, au lieu d'en remercier la Providence qu'on ne connoiſſoit plus.

XI.

Deio, Dioné, Diane, Hecaté, Artémiſe.

C'eſt de tout tems, & par toute terre, que le petit peuple aime les équivoques, & les jeux de mots. Si le changement de figure a ſouvent fait pluſieurs dieux d'un même ſymbole varié, la ſeule diverſité des noms, ou même la différence de prononciation à ſouvent produit une ſemblable multiplicité. L'Iſis priſe pour la reine du ciel, ou pour la lune, ſe nommoit Echet, Hecaté, ou Achaté, *l'unique, l'excellente* (a). Chez quelques peuples de Syrie le même ſymbole, par une légère infléxion de nom, fut nommé Achot (b), *la ſœur*. Celle dont on avoit déja fait la femme de Jehov, ou du ſoleil, ou de Jupiter (car juſqu'ici c'eſt la même choſe) devint auſſi ſa ſœur.

.... Ego quæ divûm incedo regina Joviſque
Et ſoror & conjux.....

Encore un peu de patience & nous la

(a) *Inter ignes luna minores.*
(b) אחות *achot, ſoror.*

verrons devenir fille du même Jupiter ; puis la mere de tous les dieux. Toute cette bigarrure d'états & de génealogies provient ſenſiblement de la diverſité des attributs & des noms qu'on donnoit à un même ſymbole. LA THE'OGONIE.

Nous avons appris de Diodore de Sicile ; & quand ce ſavant voyageur ne nous l'auroit pas dit, c'eſt une vérité qui ſe fait aiſément appercevoir, que l'Iſis Egyptienne eſt la même que la Céres de Phénicie & de Sicile. C'eſt le ſymbole de la terre, c'eſt la terre elle-même, la nourice, la mere des vivans. En Syrie & dans l'Ionie on la nommoit encore *Dei*, ou Deio, ou Deioné (*a*), *l'abondance*, ou bien Deimèter, Démèter, & Rhoea (*b*), *la mere de l'abondance, celle qui nous donne la nouriture*. Tels ſont les noms que toute l'Aſie & la Gréce donnoient au Simulacre qui avoit un ſi beau temple à Ephèſe. Les Grecs nomment toûjours Deio & Démèter, celle que les Occidentaux nommoient Céres. Ainſi Céres, Deio, & Deioné, ſont la même choſe que Diane, dont la célébre ſtatue d'Ephèſe portoit encore le nom. Or cette ſtatue, à en juger par les petites tours dont on la couronne, par les mamelles,

(*a*) De די *dei ſufficientia.* Δεiω Δημήτηρ.
(*b*) De רעה *rahah, paſcere ; rohé, paſcens.*

LE CIEL POETIQUE. & par les têtes d'animaux dont on lui environne le corps, n'eſt point différente de l'Iſis Egyptienne. Ce ſont donc les différentes parures & les différens noms de l'ancienne Iſis qui ont multiplié l'état & les belles hiſtoires de la grand-mere Rhoea, de Dioné femme de Jupiter, & de Diane ſa fille.

Il n'eſt point plus difficile de deviner comment la même Diane eſt tantôt une divinité terreſtre, tantôt la lune, tantôt la reine des enfers. Par la première inſtitution elle avoit rapport à la terre : elle en marquoit les productions. Le faux ſens qu'on donna au croiſſant, & à la pleine lune qu'elle portoit ſur ſa tête pour annoncer les fêtes, la fit prendre pour la lune. Enfin par le tems qu'elle demeure inviſible *, entre le dernier croiſſant & le retour de la nouvelle phaſe, elle ne laiſſoit pas lieu de douter qu'elle ne fût allée faire un tour dans le ſéjour d'Adès, ou de l'inviſible, dans l'empire des morts.

* *Interlunium.*

Mais voici ſur tout ce qui contribua le plus aux idées étranges qu'on ſe forma de cette triple Hecate, qui étoit la terre, la lune, & la femme de Pluton. Sitôt qu'on avoit apperçu à l'entrée de la nuit le premier croiſſant de la nouvelle lune, des miniſtres prépoſés l'alloient annoncer dans

dans les carrefours ou dans les places publiques, & la fête de la néoménie se célébroit ou ce soir-là même, ou le lendemain, suivant l'institution des lieux. Quand le sacrifice se devoit faire au soir, on plaçoit une Chouëtte à côté de la figure qui l'annonçoit. L'Isis se nommoit alors *Lilith*, c'est-à-dire, la Chouëtte; & voilà l'origine visible de cette Lilith nocturne dont on a fait tant de contes. On y mettoit un coq lorsque le sacrifice se devoit faire le matin. Rien de si simple, ni de plus commode que cette pratique. Mais quand l'Isis divinisée eût été regardée comme une femme, ou une reine placée dans la lune, & concourant avec Osiris ou Adonis au gouvernement du ciel; l'annonce du retour de la nouvelle lune, qui étoit une chose fort simple auparavant, prit un air mystérieux & important. Hécate étoit devenu invisible depuis plusieurs jours. On attendoit en cérémonie son retour. La déesse quittoit enfin l'empire des morts pour revenir dans le ciel. L'imagination avoit grand champ pour s'éxercer, & puisqu'Hécate visitoit tour-à-tour très-régulièrement ces deux districts, on ne pouvoit pas douter qu'elle ne régnât dans le ciel, & dans le séjour invisible. D'une autre part on ne se pouvoit cacher le rap-

LA THE'OGONIE.

לילית *noctua.*

LE CIEL POETIQUE. port ſenſible qu'elle avoit à la terre, & à ſes productions dont elle portoit toûjours les différentes marques, ou ſur ſa tête, ou dans ſes mains. Elle devint donc la triple Diane, qui eſt tout à la fois, 1°. la terre; 2°. la lune ou la dame du ciel; & 3°. la reine des enfers.

Tergeminamque Hecaten, tria virginis ora Dianæ.

L'ancienne publication de la nouvelle phaſe qui ſe faiſoit à voix haute, pour annoncer le commencement de la néoménie, dégénéra peu à peu en des cris perçans qu'on jettoit par ſuperſtition & par rubrique à l'entrée des carrefours. On ſaluoit la déeſſe des morts au ſortir de l'affreux manoir. La muſique & les idées étoient d'accord. Mais l'ancienne annonce de la néoménie étoit l'origine de ces hurlemens ſi devots & ſi méritoires.

Nocturnis Hecate in triviis ululata per urbes.

Artémiſe. Toute l'antiquité Payenne, après avoir confondu le ſymbole des nouvelles lunes, & dés fêtes rélatives aux différentes ſaiſons, avec l'aſtre qui régle la ſociété par ſes phaſes, attribua à la lune un pouvoir univerſel ſur toutes les productions de la terre, & généralement ſur toutes les opérations des hommes. On ſe perſuada auſſi

qu'elle connoiſſoit parfaitement l'avenir, & qu'elle ne paroiſſoit jamais ſans annoncer par des marques ſûres, ce qui devoit arriver aux laboureurs, aux familles, & aux royaumes entiers. On n'eſt pas encore trop bien revenu de la perſuaſion où l'on étoit anciennement des influences & des préſages de la lune. LA THÉOGONIE.

A le bien prendre, la lune n'a été miſe dans le ciel que pour être conſultée par les hommes ſur ce qu'ils doivent faire; puiſque le Créateur ne lui a donné différentes phaſes que pour être dans le ciel la meſure publique du tems, & la régle ſenſible de tous les travaux. On compte ſans peine par ſon moyen la juſte durée qu'il faut donner à chaque opération. Mais la mépriſe eſt de croire que l'aſtre qui ſert à nous montrer le commencement & les progrès de ce que nous entreprenons, y influe pour rien, & en fait la moindre connoiſſance. C'eſt cette mépriſe qui a fait donner à Iſis, regardée comme la lune, le beau nom d'Artémiſe, qui veut dire, *celle qui a une pleine connoiſſance de l'avenir* (*a*).

(*a*) De חרטום *hartom, ſapiens, divinus*; & de אישה *ishah, mulier*, הרטמאשה *arthémisha, mulier ſapiens, mulier futuri præſaga*. Cela pourroit auſſi être rendu ſelon un autre tour par ces mots: *oracula mulieris*, ou *reſponſa Iſidis*.

LE CIEL POETIQUE.

Mais qui a pu porter les poëtes à imaginer une Diane amie de la ſolitude ; à lui donner des mœurs ſi chaſtes ; & à mettre ſous ſa protection les bois & les chaſſeurs ? C'eſt encore ici un pur jeu des poëtes, ou du peuple. Les têtes d'animaux dont tout le corps d'Iſis ou de la Diane d'Ephèſe étoit couronné en certains tems, annonçoient la grande chaſſe qui ſe devoit faire, ou ſur la fin de l'autonne, ou lorſque les animaux ſe multiplioient trop dans les forêts voiſines. Peut-être ſignifioit-elle les nouritures de toutes eſpèces, comme le blé qu'elle donne aux hommes, le foin qu'elle donne aux animaux domeſtiques, & les forêts où elle retire les bêtes ſauvages. Cette figure étoit d'ailleurs aſſez communément appellée *Aſeroth* ou Lucine *la déeſſe des forêts*. C'eſt ce qui donna lieu aux poëtes de la peindre comme une divinité récluſe, haïſſant le monde, & ne s'accordant d'autre plaiſir que celui de percer un chevreuil, ou de devancer un cerf à la courſe. Cette beauté ſauvage ne déplût point. Il falloit bien avoir quelque exemple de ſageſſe que l'on pût oppoſer à la conduite ordinaire des dieux & des déeſſes dont les hiſtoires n'étoient pas édifiantes.

To. I. Pag. 173.



Cybele, l'ouverture de l'Année et de la moisson en Phrygie, sous le Signe du Lion.

LA THÉOGONIE.

XII.

Cybéle.

L'Isis que nous venons de voir, est une fille d'une vertu sévère, & dont la virginité est au-dessus de tout soupçon. Passons en Phrygie : la même Isis y prend au gré des peuples un caractère tout différent. Elle y est honorée comme la mere commune de tous les dieux. On la porte en triomphe dans les villes comme le modéle d'une admirable fécondité : & les peuples la félicitent d'avoir tous les dieux du premier ordre pour ses enfans, & de pouvoir embrasser cent petits fils (*a*).

Les tours dont elle est couronnée nous la font reconnoître pour une Isis Egyptienne, pour l'ancien symbole de la reconnoissance que les peuples doivent témoigner dans les fêtes à celui qui leur donne de quoi se nourir, se couvrir, & se loger. Les tambours ou les flûtes qui accompagnent Cybéle, étoient le caractère d'une fête : & comme la principale fête ou l'assemblée qui intéressoit tous les peuples différents des Egyptiens, étoit celle qui se tenoit en été pour faire l'ouverture de la moisson; on la désignoit

(*a*) . . . . *Invehitur Phrygias turrita per urbes,*
Læta deûm partu, centum complexa nepotes.

LE CIEL POETIQUE. par une clé & par un lion, ſigne ſous lequel étoit alors le ſoleil. Telle eſt l'origine des tours, des inſtrumens de muſique, de la clé, & des lions qui ſont les marques de Cybéle.

Hinc juncti currum dominæ ſubiere leones.

Atys. On pourra me demander qui eſt cet Atys qui accompagne ordinairement la Cybéle de Phrygie. Il ne différe d'Oſiris que par le ſon. Les ſavans conviennent que ce mot ſignifioit *ſeigneur* en Phrygien. On voit des monumens où Atys eſt appellé le très haut (*a*), & placé à côté de *Rhœa la mere commune*. Mais ce qui montre que cet Atys eſt Oſiris ou le ſoleil, & que Rhœa ou Cybéle qui eſt inſéparable d'Atys, eſt la même qu'Iſis, c'eſt que cet Atys éprouve les mêmes traitemens qu'Oſiris. Une telle reſſemblance entre les malheurs du mari d'Iſis & de celui de Cybéle, ſuffiroit pour faire voir que l'un eſt une copie de l'autre. Le reſte de leur hiſtoire eſt un tiſſu de fadaiſes & d'infamies, dont la groſſièreté des Phrygiens a pu s'accommoder ; mais qu'on me pardonnera aiſément de paſſer ſous ſilence. Le nom de Cybéle paſſe pour

(*a*) μητρὶ τῶν παντῶν Ῥεία Ἄττιδ' ὑψίστῳ. A Rhœa la mere commune de tous (les dieux & de tous les hommes) & à Atys le très-haut. *Gruter inſcript. p.* 32 : 1.

venir des monts Cybéles en Phrygie (*a*), où les fêtes de cette Isis étoient célébres. Mais il y a bien plus d'apparence que c'est la statue qui a donné son nom aux lieux où ces fêtes étoient devenu solemnelles; & que le nom de Cybéle étoit celui que portoit Isis en Egypte & en Syrie, quand elle étoit représentée toute couverte de mamelles pour annoncer une année heureuse, & un revenu double de l'ordinaire : car le mot *cepel* signifie le double.

XIII.

Vénus, Illithye, Mylitta.

Après avoir passé par des états si différents, Isis prit une nouvelle forme : elle devint la célébre Vénus. Celle-ci fait dans l'antiquité, & encore aujourd'hui dans le doucereux langage de nos romans & de nos theâtres, deux personnages fort différens. Tantôt elle est Vénus la populaire, la déesse des sens, & la mere des plaisirs : tantôt elle est Venus la céleste qui n'ins-

(*a*) Κύβελα *Cybela, montes Phrygiæ, ubi antra & thalami Cybeles matris deorum. Hesychius.* Virgile la nomme *la grande-mere qui habite le mont Cybéle, mater cultrix Cybeli*, au lieu de *Cybélé* qui ne fait point de sens, selon la remarque du P. Catrou. *Æneid* 3.

(*b*) כפל *cepel, duplum, copula.* Couple en provient. *Job.* 41 : 4. *ibid.* 11 : 6.

LE CIEL POETIQUE.

pire que la ſageſſe, & qui éléve l'eſprit aux plus ſublimes ſpéculations, ou aux beautés intellectuelles. Qui peut avoir donné lieu à un contraſte ſi bizarre ? Trouverons-nous dans notre Iſis l'origine de deux déeſſes auſſi éloignées l'une de l'autre par leurs inclinations & par leurs fonctions, que le ciel l'eſt de la terre ? Rappellons-nous les attributs ou les parures d'Iſis, & nous y verrons d'abord l'origine de ces brillantes niaiſeries.

Vénus Uranie.

Iſis porte ſouvent ſur ſa tête des attributs céleſtes, par exemple, un croiſſant de lune, l'étoile de la canicule, quelqu'un des ſignes du zodiaque. Voilà Vénus Uranie. Qui pourra la ſoupçonner de n'être pas occupée de l'étude des aſtres, & de ne pas s'appliquer aux plus hautes ſciences ? La choſe étoit évidente : & à juger de Vénus Uranie par de pareills attributs, toutes ſes penſées étoient dans le ciel.

Vénus la populaire, πανδήμος

Une autre Iſis portoit des attributs terreſtres, par exemple, des têtes de différens animaux, un grand nombre de mamelles, un enfant ſur ſes genoux. Le peuple qui n'entendoit plus rien à ce langage, crut le comprendre parfaitement. Il prit cette femme pour une mere feconde : & tout ce qui l'accompagnoit ayant rapport à la génération & à la nouriture des ani-

maux & des hommes, il prit cette déeſſe pour la patrone de la fécondité, & pour une puiſſance toute occupée du ſoin de porter tous les animaux aux plaiſirs. Quelques philoſophes firent leur cour à la première : mais les temples de Vénus *la populaire* ou *la terreſtre*, furent tout autrement fréquentés. Il n'eſt pas concevable combien la cupidité & la philoſophie accumulèrent de fauſſes ſpiritualités & de déſordres honteux dans l'interprétation d'une figure, dont l'emploi dans ſon origine, étoit d'annoncer les ſaiſons & les fêtes de chaque ſaiſon.

LA THÉOGONIE.

Je ne crois pas qu'on puiſſe ne pas reconnoître l'origine de ces différens emplois de Vénus dans les caractères des parures d'Iſis, qui tantôt ont rapport au ciel, & tantôt à la terre. Mais d'où eſt ſorti ce nom de Vénus que les Latins ont donné à la prétendue déeſſe de la fécondité ?

Origine du nom de Vénus.

Les jeunes filles qui en certains pays portoient (*a*) proceſſionellement les corbeilles couronnées de fleurs & de fruits, dans leſquelles on renfermoit les ſymboles du premier état du genre humain, étoient ſpécialement attachées à ces cérémonies, & dévouées d'une façon particulière à la mere des moiſſons, à la nourice

(*a*) κανήφοροι, κιςόφοροι.

LE CIEL POETIQUE.

des animaux & des hommes. Elles résidoient dans une tente ou dans un grand bois qui lui étoit consacré. Ces filles dans les commencemens, & dès avant l'introduction de l'idolâtrie, étoient employées à tenir les lieux de l'assemblée, & les ornemens qui servoient aux sacrifices, dans une propreté parfaite. On leur donnoit aussi, comme nous l'avons vû dans l'histoire d'Ericthonius, des noms & des fonctions symboliques. On voit par-là que tout tendoit à instruire, & que tout l'appareil de la religion étoit une vraie prédication. Quand le sens des symboles & des cérémonies fut perdu, tout se convertit en mystères, ou en histoires merveilleuses : tout fut interprété d'une facon arbitraire : & l'erreur fut suivie par tout de cérémonies superstitieuses, ou même de pratiques infiniment criminelles.

Les porteuses de corbeilles.

Les Cistophores, ou les filles des temples de Vénus la céleste, faisoient profession d'une chasteté parfaite : mais celles qui servoient dans les temples de Vénus la populaire, prirent des inclinations conformes à celles qu'on prêtoit à la déesse. On peut voir dans Herodote [a], dans Strabon [b], & dans la prophétie de Baruch [c], en quels excès & en quelle infame prostitution l'ancienne religion avoit dégénéré.

a *Herod. in clio. num.* 35.
b *Geogr. lib.* 16.
c 6 : 42.

Depuis que la cupidité autorisée par la coûtume eût converti les plaisirs les plus déréglés en autant d'actes de dévotion, les temples & les bois de la déesse de la génération se remplirent de filles qui y faisoient leur résidence. Ces lieux par cette raison furent nommés *les pavillons des filles* (a). Les Européens ne pouvoient prononcer le mot Phénicien, Vénoth, *les filles*, qu'en disant Vénos ou Vénus; & entendant souvent parler des tentes *de Venos*, ils prirent ce dernier mot pour le nom de la déesse même, ou pour le nom de la génération.

LA THÉOGONIE.

C'est pour exprimer ce dernier sens que les Syriens donnoient encore à la même Isis les noms de Mylitta, ou d'Ilithye (*b*), & les Arabes celui d'Alitta ou d'Halilat.

(*a*) סכות בנות *succoth venoth, tabernacula puellarum*. Comme de במות *bamoth, les lieux hauts*. Les Occidentaux ont fait *βωμὸς bomos*, autel, lieu élevé; de même de succot ou succota Venoth, *tentoria puellarum*, on a fait Vénos ou Vénus. *Voyez 4. Reg.* 17 : 30. On trouve *Vénos genitrix*, dans une médaille de *Julia Augusta*, recueil d'Adolphe Occo *p.* 366. Les Carthaginois avoient une ville qu'ils appelloient dans leur langage Phénicien Succota-Vénos : ce que les Latins rendoient par Sicca-Veneris. *Voyez tabul. geograph. in notitiam ecclesiasticam Africæ*, par Guill. de l'Isle. En sorte qu'on ne peut raisonnablement douter de la justesse de cette étymologie que je dois à Selden syntagm. *de Dii Syriæ*.

(*b*) De ילד *jeled, generare*, vient *ilidta*, &

LE CIEL POETIQUE.

Quand on lit le poëme séculaire d'Horace, on est un peu surpris que ce poëte, qui connoissoit si parfaitement toutes les bienséances, adresse à Diane des demandes, dont l'accomplissement ne paroît guères de la compétence ni du caractère de la chaste déesse. Il la supplie d'aider les meres dans leurs couches : il l'appelle Ilithye *& déesse de la génération, genitalis diva* : il lui recommande sur tout de faire prospérer par une fécondité heureuse, les loix & les réglemens que le Sénat venoit de faire pour remettre le mariage en honeur. C'étoit-là l'emploi de Vénus, ou plûtôt de Junon. Diane ne présidoit pas au mariage, & elle passoit pour ne pouvoir souffrir le nom d'épouse ni celui de mere. Comment se peut-il faire qu'il y ait un si grand fond de ressemblance entre ces déesses, qu'on puisse adresser à l'une les qualités & les fonctions, dont les au-

מולידתה *mylidta.* On disoit en Gréce Εἰλειθυία. Les Latins l'ont très-bien rendu par *genitalis diva*, la déesse de la génération.

Rite maturos aperire partus
Lenis, Ilithya, tuere matres,
Sive tu Lucina probas vocari,
Seu genitalis
Diva : *producas sobolem : patrumque*
Prosperes decreta, super jugandis
Fœminis, prolisque nova feraci
Lege maritâ.

Horat. carm. sæcul.

tres ſont le plus jalouſes ? On ne trouve ſans doute que contradictions & qu'embaras, quand on veut leur aſſigner à chacune leur juſte département, & empêcher les querelles. Mais notre explication qui les rappelle toutes à Iſis, concilie aiſément ces démêlés. Elles ſont différentes, parce qu'elles ont changé de pays, d'habit, & de nom : mais quoiqu'on en ait de même diverſifié les hiſtoires, les inclinations, & les emplois, elles ſont au fond la même choſe. La ſévère Diane ne veut point perdre à Rome les titres d'Ilithye, & de déeſſe de la génération qu'on lui donne en Orient. Junon, Vénus, & Diane ont ainſi les mêmes prétentions ; & leurs conflits de juriſdiction atteſtent ici l'unité de leur origine. Toutes ſont provenues du ſymbole des fêtes où l'on louoit Dieu des effets de ſa fécondité. LA THÉOGONIE.

Nous ne nous arrêterons pas ici à faire la recherche de l'origine des autres dieux ou des déeſſes que l'Orient à honorés. Il ne ſeroit pas fort difficile de deviner d'où proviennent le Chamos des Moabites, le Camésès des Africains, tous les Baals, les Camanim, l'Anamélec, & pluſieurs autres divinités, tant maſculines que feminines des Arabes & des Babyloniens. On pourroit auſſi bien les ramener à l'Oſiris

& à l'Iſis des Egyptiens, qu'on y ramène aiſément la Cybéle des Phrygiens, qui pleure ſon Atys; & l'Aphrodité des Phéniciens & des Cypriots qui pleure ſon cher Thammus * ou Adonis bleſſé par un monſtre. Mais la plûpart des dieux d'Orient étant peu connus & rarement nommés dans les monumens de l'antiquité, on peut-bien négliger d'en rechercher l'hiſtoire, & juger d'eux par l'origine des autres.

* *Ezech.* 8:14.

Il ſuffira d'obſerver ici, en paſſant, que pluſieurs de ces ſimulacres que l'antiquité appelloit communément déeſſes, telles que l'Iſis Egyptienne, l'Aſtarté ou la grande déeſſe de Syrie, l'Atergatis de Sidon, étoient aſſez indifféremment dieux ou déeſſes (*a*), parmi certains peuples qui en avoient adopté les figures; & qu'une façon ſpéciale de les honorer conſiſtoit en ce que les hommes prenoient un habit de femme, & les femmes un habit de guerrier pour entrer dans leur temple. C'eſt ce qui fait que l'écriture défend ſi ſévèrement * aux Iſraëlites ces ſortes de déguiſemens, leſquels non-ſeulement bleſſoient la bienſéance, & pouvoient aider

* *Deuteronome.* 22:5.

(*a*) ἀρσενόθηλυν οὖσαν, *Plutarch. de Iſide. Sive tu deus es, ſive tu dea, Arnob. adverſ. gent. l.* 3. *Lunus & luna, Tertullian. apologet. c.* 13. Dans la verſion des LXX. on trouve ſouvent ἡ Βαὰλ, au lieu de ὁ Βαὰλ. De même, *Ad Rom. c.* 11: 4.

le déréglement des mœurs, mais étoient alors un acte d'idolâtrie, une déclaration marquée de vouloir sacrifier à telle ou à telle divinité. On peut croire que ces desordres, comme tous les autres, viennent de l'ignorance où l'on étoit de la signification des symboles. On a follement attribué les deux sexes à Isis habillée en guerrière. Mais quelle raison a-t-on pu avoir dans l'antiquité pour donner des armes à l'Isis, à la femme symbolique qui ne devoit annoncer que des fêtes & des remercimens pour les biens de la saison? Isis en cet équipage étoit apparemment l'annonce d'un sacrifice qui devoit précéder une expédition militaire, pour laquelle on se devoit tenir prêt pour telle lune, & pour tel jour de la lune.

LA THÉOGONIE.

Origine des Amazones.

XIV.

Pallas, Palès, Minerve.

La célébre Pallas qu'on honoroit à Athènes, & qui est la même que la Palès des anciens Sabins, ne diffère point non plus de l'Isis Egyptienne. Quel rapport, quelle ressemblance, vont d'abord dire les savans, entre la Pallas Athénienne présidant à la guerre & aux arts, la Palès des Sabins présidant aux fêtes rustiques, & l'Isis

LE CIEL POETIQUE.

Egyptienne qui est la lune, ou la reine du ciel?

Que Pallas l'Athénienne, & Palès la déesse honorée dans les Palilies, soient la même chose, on en peut juger par la ressemblance de fonctions, & de noms. Palès donne des loix aux laboureurs d'Italie: Pallas enseigne la culture convenable aux Athéniens. L'un & l'autre nom signifie *l'ordre public* (a). Or l'emploi d'Isis n'étoit autre chose que de régler *l'ordre public* & le détail de l'année par une diversité d'affiches, ou d'attributs particuliers à chaque saison. D'ailleurs nous savons historiquement, & par le témoignage de Diodore de Sicile *, que la religion & le peuple d'Athènes, provenoient originairement d'une colonie sortie de Saïs, ville de la basse Egypte; & que la Pallas des Athéniens étoit armée de pié en cap, parce que l'Isis de Saïs étoit ainsi honorée toute armée.

* *Biblioth. l. 1. & Plato in Tim.*

La conformité de coûtumes & de religion, entre les Athéniens & les habitans de Saïs, a été parfaitement démontrée par plusieurs savans (*b*). La conformité d'occupation n'est pas moins facile à prou-

(*a*) פלל *pillel* & *palal*; régler les citoyens; *pelilah*, l'ordre public.

(b) Voyez *Herodote*, *Diodore*, *Marsham*, & *Potter*. On peut aussi lire l'ouvrage de *Samuel Petit*, sur les Loix des Athéniens.

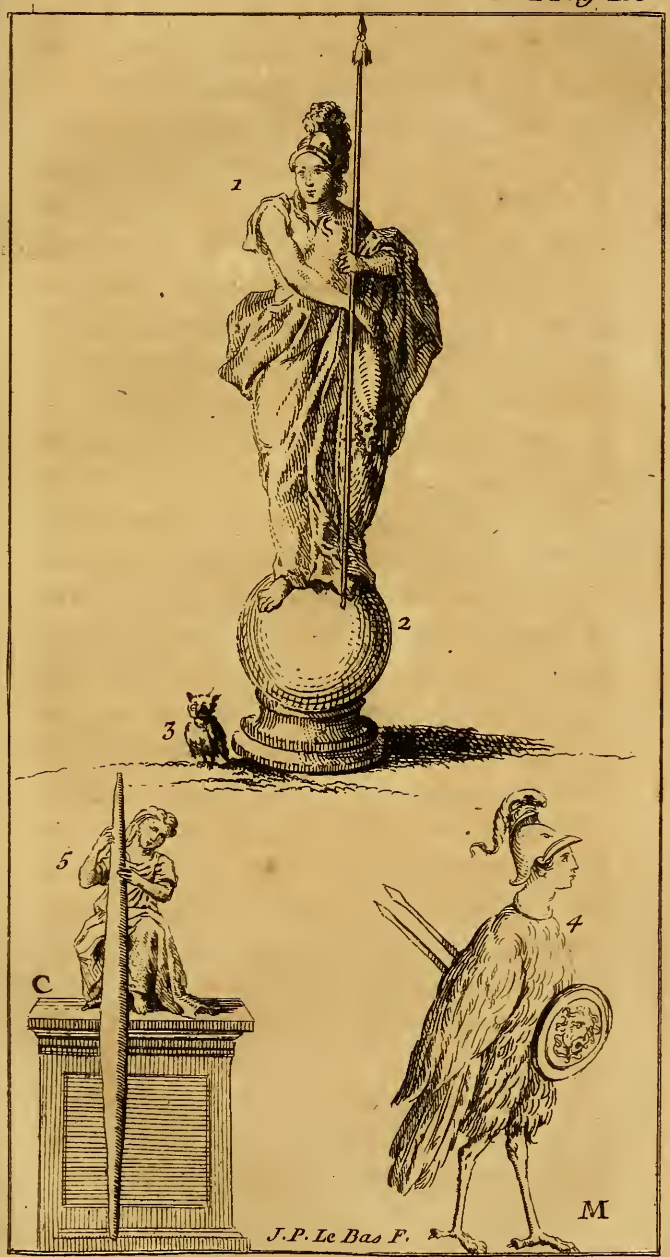
ver. Les Athéniens cultivoient tout particulièrement l'olivier & le lin. Ils n'avoient point de revenus plus sûrs : à les entendre c'étoit Pallas qui leur en avoit montré l'usage, & qui leur avoit enseigné la manière de faire de la toile, comme aussi de planter l'olivier & d'en pressurer le fruit. Le même arbre faisoit la richesse de Saïs, dont il est bon de remarquer que le nom en langage Phénicien, signifie *olivier* (*a*). Nouvelle preuve de l'affinité de la langue d'Egypte, & de celle de Chanaan.

(*a*) זית *Zaith* ou *Saïs*, *olea.*

Mais pourquoi l'Isis de Saïs étoit-elle armée ? Diodore peut nous aider à trouver la réponse. Il observe qu'il y avoit à Athènes, comme en Egypte, trois états différens ; 1°. les sénateurs qui en Egypte se nommoient les prêtres ; 2°. les laboureurs ; 3°. les artisans. Il ajoûte que c'étoit uniquement dans l'ordre des laboureurs que se prenoient tous les soldats. Les habitans de Saïs qui étoient tous de l'ordre des laboureurs uniquement occupés à la culture de l'olivier, & des plus distingués par le nombre des bons soldats qu'ils fournissoient, honorèrent par préférence l'Isis armée, ou telle qu'on l'habilloit anciennement pour annoncer la levée ou la marche des troupes.

Une nouvelle preuve que cette prétendue guerrière n'étoit qu'une affiche, c'est que les habitans de Saïs unissoient ordinairement à la cuirasse ou au bouclier de leur Isis, un autre attribut qui n'étoit encore que l'affiche ou l'annonce de leur grande fête, de la fête particulière de leur canton. Cette solemnité où les habitans de Saïs louoient Dieu de leur procurer l'abondance par le fruit de l'olivier, se célébroit au soir, à la pleine lune, après le pressurage des olives. Ils marquoient l'entrée de la nuit, & le sacrifice nocturne, par une chouette qui a coûtume de sortir alors de son nid. Ils exprimoient la circonstance de la pleine lune, en mettant sur la tête ou sur le sein d'Isis, une lune pleine. Pour faire entendre que l'intention du sacrifice étoit de louer Dieu de leur avoir donné leur subsistance par l'excellente huile qu'ils recueilloient, ils environnoient cette face, ou cette lune, de plusieurs serpens, symboles communs de la vie; & il y avoit si peu de mystère à cela, que pour faire mieux entendre le tout, ils donnoient à cette affiche le nom de *Meduse*, qui signifioit tout simplement le *pressurage des olives* (a).

(a) De דוש *dush*, *triturare*, fouler; מדושה *medusha*, le pressurage. *Isai.* 25 : 10.



1, Pallas ou Isis armée. 2, Le Symbole de Dieu, ou d'une fete. 3, La marque du Sacrifice du Soir. 4, L'annonce d'une expedition au retour du vent étésien ou aux aproches de l'eté. 5, L'Isis tenant l'Eusuble, l'annonce des ouvrages de Tisseranderie.

On donnoit encore à la même figure le nom des deux roues qui ſervent à écraſer les olives. On l'appelloit Golgal (*a*) ou Gorgo, d'où eſt venu le nom de la Gorgone. Mais les fruits mûriſſant inégalement, la cueillette s'en faiſoit à diverſes repriſes, & l'indiction étoit double. Ces annonces faites à différentes repriſes ſe nommoient les Gorgones. Mais comment une figure deſtinée à ſignifier des choſes ſi ſimples s'eſt-elle convertie en un monſtre capable de glacer d'effroi ceux qui le regardoient ? Les ſculpteurs Grecs ne comprenoient rien à la ſignification des ſerpens qui environnoient la Méduſe, ou l'annonce *du preſſurage*. Ils ne crurent pas devoir donner des traits fort gracieux à une tête qui portoit une pareille coëffure. La laideur des traits, jointe à l'aſpect des ſerpens, donna beau jeu à l'imagination des poëtes. On diſoit du preſſurage qu'il changeoit les fruits en pierre. Les noyaux des olives ſont en effèt une eſpéce de pierre, & en portent le nom dans pluſieurs langues. Riche matière à équivoquer. De là ſont venus les contes de la Méduſe, & LA THÉOGONIE.

(*a*) גלגל *galgal, rota*. Il y avoit en Chypre une Vénus ou une Iſis, ſurnommée Golgo, & une ville de ce nom. *Stephan.* Les Arabes dans la Sphère ont conſervé à la Méduſe le nom d'Algol, qui dans leur langue ſignifie *la roue*.

LE CIEL POETIQUE.

des Gorgones, dont l'aſpect hideux glaçoit d'effroi & convertiſſoit en pierre, ceux qui les regardoient. Il y a bien d'autres traits dans la fable des filles de Phorcus (*a*), dont on trouve l'origine dans les doubles ſens des termes Phéniciens qui ſervoient à l'exprimer. Mais ces menus détails de mythologie ſont trop éloignés de notre objèt. Revenons à la Théogonie, & cherchons l'origine de Minerve.

Les Athéniens faiſoient grand uſage des habits de lin *, auſſi-bien que les Egyptiens leurs peres. C'eſt ce qui leur fit conſerver avec reſpéct un autre Iſis, qui portoit à la main droite l'enſuble ou la longue piéce de bois, autour de laquelle les tiſſerands roulent les fils de la chaîne, ou la lice de leur toile. La vûe de cet inſtrument, du métier le plus néceſſaire aux Athéniens, dans la main de la déeſſe imaginaire, fit dire qu'elle avoit pris ſoin de leur montrer l'uſage du lin, la fabrique des étoffes, & l'invention des arts: & le nom de *Minerve* qu'on lui donna dans cette attitude ne ſignifie autre choſe qu'une *enſuble* (b)

* *Thucidid. lib.* I.

(*a*) De פרח *pharach*, *florere*, vient פרחות *phorcoth*, qui ſignifie la fleur des arbres. Les années ou la fleur manque, la cueillette & le preſſurage manquent. L'un eſt la ſuite de l'autre.

(*b*) מנור & מנורה *manor* & *mane-var*, ou *minerva*. *Manevar oregim*. *Liciatorium texentium* I. *Reg.* 17:7.

dans la langue Orientale. On voit d'anciennes Pallas avec cet inſtrument (*a*). LA THÉOGONIE.

Mais ſi Pallas ou Minerve n'a jamais vécu, elle n'a jamais rien enſeigné. Comment donc s'eſt-on aviſé de lui mettre en main cette maîtreſſe piéce du métier le plus utile à la ſociété? Cette Minerve n'eſt qu'une Iſis qui annonçoit le tems de l'année où les laboureurs debaraſſés de tout autre travail ſe devoient mettre à la fabrique de leurs toiles de lin, dont ils faiſoient grand commerce.

Ce qui acheve de rendre cette conjecture très-recevable, c'eſt que le nom d'Athéné qu'Homére donne toûjours à cette déeſſe, & qu'on donna à la ville dont elle paſſoit pour être la patrone, ſignifie précíſément *le fil de lin* qu'on roule ſur le métier autour de l'enſuble pour faire de la toile. L'Ecriture ſainte donne le nom d'Athen au *fil de lin* qui ſe fabriquoit en Egypte (*b*): & Thucidide nous apprend que les Athéniens étant originaires d'Egypte n'avoient porté que des habits de lin juſqu'à la guerre du Péloponeſe. Rien de plus ordinaire dans l'éta-

(*a*) Voyez-en une dans la collection de gravûres faite par les ſoins de M. de Crozat.

(*b*) אטון *aten* ou *etoun*, ou אטונה *atona*, *licium*, *linteum Ægyptiacum*. Proverb. 7: 16.

LE CIEL POETIQUE. blissement des anciennes colonies que de leur faire porter le nom du premier objèt auquel elles prenoient un interêt particulier.

Nous nous bornerons à ces exemples des dieux & des déesses, auquels les figures d'Osiris & d'Isis ont donné naissance. Passons aux divinités qui doivent leur être à la troisième clé de l'ancienne écriture Egyptienne, je veux dire à l'Horus, qu'ils nommoient aussi Ménès, ou l'instituteur du labourage, parce qu'il en étoit la régle.

XV.

Dagon.

Des différens dieux, héros, ou demi-dieux qui ont été imaginés sur le modéle d'Horus, le premier que je trouve sur ma route en sortant d'Egypte, est le Dagon des Philistins de la ville d'Azoth. L'Ecriture sainte nous apprend que cette idole avoit une forme humaine, sans la caractériser par aucun attribut. Mais on a lieu de croire que Dagon portoit des marques rélatives au labourage, puisque son nom signifie *le blé* (a). C'est le sens que Philon de Biblos (*b*) donne à ce mot, & il pou-

(*a*) דגון *dagon, frumentum.*
(*b*) Δαγὼν ὅς ἐστι Σίτων

voit mieux que perſonne en être inſtruit, étant né ſur la côte voiſine. Euſebe, qui étoit évêque de Céſarée dans le voiſinage de la même ville, nous apprend, que Dagon paſſoit pour être le dieu du labourage (*a*) : & c'eſt ſans aucune preuve ſolide qu'on confond ce dieu avec Atergatis. LA THEOGONIE.

XVI.

Minos.

Paſſons du continent dans une des plus belles îles de la Méditerranée, & l'une des premières qui ſe rencontrent au ſortir de l'Egypte, je veux dire l'île de Créte. La bonté de ſes productions & l'étendue du terrain y attirèrent de bonne heure grand nombre d'habitans, qui étoient ou originaires d'Egypte, ou grands admirateurs de la religion Egyptienne, puiſque nous retrouvons parmi eux tout le cérémonial & toute la police de l'Egypte.

Avant que de le prouver rappellons nous que c'étoit un uſage univerſel dans la plus haute antiquité de célébrer des fêtes ſur le tombeau des hommes chers à la patrie,

(*a*) ὁ Δαγὼν ἐπειδὴ εὗρε σῖτον καὶ ἄροτρον ἐκλήθη Ζεὺς ἀρότριος. Dagon pour avoir inventé l'uſage du blé & la charue fut appellé de ce nom, c'eſt-à-dire, le dieu du labourage. *Præpar. Evang.*

LE CIEL POETIQUE.

& de renouveller leur anniverſaire. Nous en trouvons de fréquens exemples dans l'hiſtoire des Patriarches, & dans les auteurs prophanes. La pratique s'en eſt perpétuée d'âge en âge. Les premiers Chrétiens ſi attentifs à éviter toute ſuperſtition, s'aſſembloient tous les ans pour prier & pour célébrer le ſaint Sacrifice ſur le tombeau des Martyrs. Cet uſage fondé ſur la foi des anciens patriarches, & plus digne des reſpects que des plaintes de nos freres ſeparés, eſt encore en honneur parmi nous.

Depuis que l'Egypte ſe fut prévénue de cette idée ridicule que les ſtatues d'Oſiris, d'Iſis, & d'Horus, qui ſervoient à régler la ſociété par leurs ſignifications reſpectives, étoient des monumens de leurs fondateurs ; qu'Oſiris avoit vécu en Egypte, & qu'il y avoit été enterré ; on fabriqua des hiſtoires conformes à cette créance. Au défaut d'un tombeau qui contînt réellement le corps d'Ammon ou d'Oſiris, on ſe contenta d'un cénotaphe (*a*). Le concours devint grand à ces cercueils ſimulés, & l'on y célébra avec pompe une fête annuelle. Plutarque nous parle ſouvent des fêtes du tombeau d'Oſiris, & nous apprend, que quand on reprochoit aux Egyptiens de placer dans le ciel des dieux

(*a*) Cercueil vuide, & de pure repréſentation.

dont

dont ils montroient le tombeau; leur dénoûment étoit que les corps de ces dieux avoient été embaumés & enterrés en Egypte ; mais que leurs ames *résidoient dans les astres**. Le grand anniversaire d'Osiris se célébroit au tombeau de Jupiter-Ammon à Thebes ou Diospolis la grande. On avoit aussi un tombeau de Jupiter ou d'Osiris à Diospolis la petite. La ville de Busiris paroît avoir pris son nom particulièrement du tombeau d'Osiris où l'on immoloit quelquefois des victimes humaines. Strabon raconte fort sérieusement que l'intention d'Isis, en multipliant les tombeaux de son mari, qui ne pouvoit être déposé que dans un seul, avoit été d'empêcher qu'on ne le pût dérober. C'étoit, comme faisoient les Egyptiens en toute rencontre, expliquer par une fable des cérémonies dont on ignoroit l'origine & l'intention. Ces tombeaux, quoique purement représentatifs, étoient devenus une partie nécessaire du cérémonial. Les Crétois étant originaires d'Egypte eurent leur fête d'Osiris ou de *Jehov*, la fête de leur *dieu* : ils eurent par conséquent le cercueil vuide qui étoit inséparable de cette fête. Ils crurent par la suite que Jehov, dont ils célébroient la fête, avoit vécu en Créte : son tombeau qu'ils montroient

LA THÉOGONIE.

* *De Isid. & Osir.*

LE CIEL POETIQUE. avec complaiſance en étoit la preuve ſenſible : & ils étoient flatés que le maître du ciel eût été leur compatriote. Il eſt vrai qu'on leur reproche quelquefois (*a*) d'être des menteurs à leur ordinaire, en montrant le tombeau d'un dieu qui n'a pu mourir. Mais les Crétois n'étoient pas plus embaraſſés que les Egyptiens pour la réponſe : & la vûe d'un tombeau vuide n'étoit rien moins qu'incompatible avec l'hiſtoire d'un dieu, qui après avoir d'abord vécu ſur la terre, avoit été tranſporté dans le ſoleil. Voilà donc deux *Jupiter*, l'un mort en Egypte, l'autre en Créte, avec le monument hiſtorique de la vérité de leur exiſtence. Auſſi ſe multiplièrent-ils bien ailleurs ſans qu'il y ait un mot de vérité dans l'hiſtoire d'aucun d'eux.

A côté de Jehov ou du Jupiter Crétois, nous trouvons la mere Idéenne, la même qui eſt appellée Cybéle en Phrygie. Virgile en nous apprenant que le culte & les fêtes de cette déeſſe des Phrygiens venoient de Créte *, nous apprend que l'Iſis étoit honorée en Créte ; puiſque Cybéle & Iſis ſont évidemment le même ſymbole différemment hiſtorié ſelon le génie des peuples.

* *Æneid.* 3.

(*a*) Voyez le mot de Callimaque qui traite à ce ſujèt les Crétois de menteurs. *Κρῆτες ἀεὶ ψεῦσται*, *Hymn. in Jov. v.* 8.

Enfin le fils bien-aimé de Jupiter & d'Iſis, l'Horus, ou le Ménès à qui Jupiter fit part de ſa confiance, & à qui il inſpira de bonnes loix pour la félicité des peuples, ne fut pas oublié dans le cérémonial Crétois. Qui ne voit du premier aſpect que le Ménès Egyptien avec ſes révélations, ſes loix, & ſa police, eſt le moule où a été jettée la fable de Minos & des loix qu'il donna aux habitans de Créte ? *Jovis arcanis Minos admiſſus* *. Toutes les piéces de l'hiſtoire Egyptienne & de l'hiſtoire Crétoiſe ſont évidemment les mêmes, & le nom de Minos ne différe de l'autre que par le ſon des voyelles qui varient aiſément, & ſont aſſez ſans conſéquence dans les langues Orientales.

LA THÉOGONIE.

* *Horat. Carm. l.* 1. *ode* Te maris & terræ.

Les ſavans parlent quelquefois de Minos & de ſes loix, comme ſi le code en avoit été conſervé dans des archives publiques, & comme s'ils ſavoient exactement la généalogie & la vie du légiſlateur. Mais qu'en faut-il penſer à la vûe des circonſtances qui ſe préſentent ici d'elles-mêmes ? Un roi adoré après ſa mort, un tombeau vuide auprès duquel on s'aſſemble pour chanter ſes louanges, une femme honorée comme la mere de la fécondité, un fils bien-aimé qui devient le légiſlateur des habitans : joignons à cela l'exacte confor-

mité des noms de Ménès & de Minos: une telle ressemblance à tous égards entre les fêtes Crétoises & les fêtes Egyptiennes, nous fait assez voir que les premières sont une copie des autres ; & que tous ces personnages, dont on y racontoit fort sérieusement l'histoire, n'ont jamais existé, mais ne sont que les anciens symboles personifiés. La seule vérité qui se soit conservée dans cet obscurcissement du sens des fêtes d'Horus ou Ménès, c'est qu'elles avoient pour but la législation ou les réglemens publics de la société.

En ôtant à Minos le rang qu'il occupoit dans l'histoire; & le réduisant, comme tout le ciel Poëtique, à une figure prise à contre sens, je ne prétens faire aucun tort, ni porter aucune atteinte à la réalité de Minos second, de qui, dit-on, descendoit Idoménée qui régnoit en Créte dans les environs du mont Ida vers le tems de la guerre de Troye. Ces princes ont pu se faire honneur du nom de celui qu'ils croyoient fils de Jupiter, & l'auteur de leur race. Il n'est pas inutile d'observer dans le nom d'Idoménée les restes sensibles du nom de Ménès qu'on voit par-là être la même chose que celui de Minos.

Si tous nos simulacres Egyptiens portés en Créte y ont pris un tour historique,

on voit sans peine combien ils étoient de nature à paroître autant de monumens des choses passées, étant pris à la lettre, & qu'ils n'ont pas en Egypte plus de réalité qu'ailleurs. Ce point de critique répandant un nouveau jour sur tout ce qui a précédé, il est bon de l'éclaircir de plus en plus, & de le fortifier par d'autres circonstances qui achévent d'en démontrer la certitude.

LA THÉOGONIE.

C'est parce que les Crétois tiroient leur origine & leurs usages religieux de l'Egypte qu'ils eurent d'abord un labyrinte ou un palais distribué en autant d'appartemens qu'il y avoit de mois à l'année, & où l'on plaçoit les figures significatives qui avoient rapport à chacun de ces mois, pour apprendre aux jeunes prêtres qu'on y élevoit l'ordre du ciel & la police Egyptienne. Cette demeure des prêtres & ces figures ne devinrent des mystères qu'avec le tems, & par l'ignorance de leur premier sens. Ce qui est si vrai, qu'anciennement ces figures & les cérémonies des initiations ou des instructions se montroient à découvert à tout le monde (a). C'est Diodore de Sicile qui nous l'apprend.

(a) ἐν Κνωσσῷ νόμιμον ἐξ ἀρχαίων εἶναι φανερῶς τὰς τελετὰς ταύτας πᾶσι παραδίδοσθαι. Il étoit anciennement d'usage dans la ville de Gnossus (en Crete) de pratiquer ces cérémonies à découvert, & d'y admettre tout le monde. *Diod. l. 5.*

LE CIEL POETIQUE.

C'eſt encore parce que les Crétois tiroient leur origine & leur police de l'Egypte qu'ils étoient partagés en trois claſſes ; 1°. les prêtres ; 2°. les laboureurs ou habitans des bourgs ; 3°. les forgerons ou les ouvriers. Ces ouvriers étoient le moindre nombre, & *les plus pauvres de la colonie.* Ils s'appliquoient à la recherche des mines, & à la fonte des métaux. Ils demeuroient dans les bois, & ſur-tout dans les valées du mont Ida, où ils trouvoient un minérai abondant, & tout le bois néceſſaire tant pour purifier le cuivre & le fer, que pour en forger les outils néceſſaires aux habitans. On donnoit à ces ouvriers le nom de Dactyles (*a*), c'eſt-à-dire, *les pauvres de la colonie.* Ce que Diodore de Sicile * & les Marbres d'Arondel racontent de ces Dactyles, qu'ils inventèrent l'uſage du fer, du feu, & de la forge, eſt uniquement fondé ſur le rang qu'ils tenoient dans la colonie. Ils en étoient les forgerons.

* *Biblioth. lib. 5. voyez auſſi Marmor. Oxon.*

Le gros de la colonie étoient les Curé-

(*a*) De דך *dac, pauper* ; & de טול *tul*, ou *tyl*, *migratio. Ultima Tulé, ultima migratio.* דכטולים *Dactylim, pauperes migrationis.* Les Grecs ont donné le nom de *δάκτυλοι Dactyloe*, aux doits de la main, parce que les doits ſont nos ouvriers

tes (*a*), c'eſt-à-dire, *les habitans des villes,* occupés à cultiver un excellent pays, & qui par cette raiſon donnèrent le nom à l'île entière. Ce qui la caractériſoit dans l'antiquité c'étoit le grand nombre de ſes villes. LA THEOGONIE.

Centum urbes habitant magnas, uberrima regna. *Æneid. l. 3.*

Le corps ou la claſſe la plus diſtinguée étoit enfin celle des prêtres qui étoient ſpécialement occupés des ſacrifices, de la pompe des fêtes, du chant, & des danſes ſacrées qui ſe faiſoient au ſon de leurs tambours. On les appelloit Coribantes (*b*), c'eſt-à-dire, *ſacrificateurs.* Mais il paroît que ceux des prêtres, qui étoient chargés de l'adminiſtration des choſes ſacrées parmi les forgerons du mont Ida, ou dans d'autres corps d'artiſans, prirent le nom de Dactyles; & que ceux qui étoient diſperſés dans les villes ſe nommoient Curétes : car ces anciens noms de Curétes, de Dactyles, & de Coribantes, ſe donnent aſſez indiſtinctement aux prêtres de Créte, de Phrygie, de Lemnos, & de Samothrace. Cette confuſion eſt peu ſurprenante dans des tems

(*a*) De קרת *Keret, civitas, oppidum;* קרתים *curetim, les habitans des bourgs.*

(*b*) Du mot קרבן *corban, oblatio, donum, ſacrificium* Levit. 6 : 20. & Marc. 7 : 11.

LE CIEL POETIQUE. postérieurs où tous ces noms étoient conservés & révérés, quoiqu'on eût perdu de vûe le fondement de ces distinctions (*a*).

XVII.

Dionysius, Bacchus.

Dans le tems où l'on s'exprimoit par des symboles, & qu'on en varioit les piéces pour se faire entendre bien loin d'y vouloir cacher aucun mystère ; la figure d'Horus changeoit de nom & d'attributs, selon l'exigence des circonstances où elle étoit mise en œuvre. Le premier usage qu'on en faisoit dans certaines fêtes étoit *la représentation du passé*. Le second étoit l'instruction & *les réglemens* convenables au peuple.

(*a*) On peut encore remarquer ici que le Minos Crétois n'est pas un homme qui ait existé, puisque ses collégues Radamante & Æaque ne sont que deux mots, qui signifioient toute autre chose que des hommes, mais dont on ne savoit plus le sens. Depuis que le nom de Ménès ou de Minos eût été communément employé pour signifier l'assemblée mortuaire ; en parlant du jugement qui en Créte, comme en Egypte, devoit précéder l'enterrement, on l'appelloit le jugement *de mort*, le jugement *de douleur*, ou le jugement *de ceux qui dorment*, ou le jugement *du long sommeil*. Or tout cela s'exprimoit par les trois mots de *Minos*, *Æaque*, & *Radamante*. Minos & les *manes* se prenoient dans le même sens pour l'assemblée funebre ou pour la mort. עקה *aaca* signifie la douleur la plus amère ; רדמים *redamim*, signifie ceux qui dorment profondément ; & רדמת *redamet*, signifie le grand sommeil.

LA THÉOGONIE.

1°. Quand on montroit au peuple les signes commémoratifs de l'ancien état des hommes, *l'enfant* symbolique qu'on y mettoit avec un serpent se nommoit *l'enfant de la représentation* (a), (*ben sémélé*). Cette imitation de l'enfance, ou de la foiblesse du labourage, passa avec les mêmes fêtes & les mêmes noms chès les Grecs. Ceux-ci n'entendoient point ce terme *sémélé*; & prenant cet enfant symbolique pour un enfant réel, ils traduisirent *ben sémélé* par l'enfant de Sémélé, le fils de Sémélé. Ainsi celui qui étoit déja devenu par la stupidité des Egyptiens le fils d'Osiris & d'Isis, quoique ses prétendus pere & mere ne fussent que deux lettres, devint encore par la méprise des Grecs le fils de Sémélé, dont on racontoit très-sérieusement toute la parenté. On ne manquoit pas dans les hymnes qu'on chantoit, en l'honneur de l'illustre enfant, de dire qu'il étoit le fils de Jehov, ou Jupiter, & de le dire en langage Oriental (*b*). Les Grecs prirent encore cette façon de parler au pié de la lettre, & imaginèrent que Sémélé, grosse de cet enfant, avoit souhaité

(a) בן ben, *filius*; סמלה *simeleh*, imitation; d'où viennent *similis* & *simulacrum*.

(*b*) *Egressus è jovis femore*, comme il est dit des enfans de Jacob יצאי ירכו *qui egressi sunt ex femore Jacobi*. Genes. 46 ; 26.

LE CIEL POETIQUE. de voir Jupiter dans toute ſa gloire ; mais qu'elle avoit été conſumée par les éclairs, & par les flammes qui accompagnoient Jupiter dans ſon équipage céleſte ; & que par un mouvement de compaſſion Jupiter avoit ſauvé l'enfant encore à tems ; l'avoit couſu dans ſa cuiſſe ; & qu'anfin après le tems d'une groſſeſſe régulière, l'enfant étoit ſorti de la cuiſſe de Jupiter.

J'épargnerois ces fades plaiſanteries au lecteur judicieux ſi elles n'étoient rachettées par une preuve nouvelle de ce que nous avons déja obſervé, qu'une infinité de fables n'ont point d'autre origine que l'ignorance où étoient les Grecs du vrai ſens des mots Phéniciens, ou le plaiſir que les Phéniciens prenoient à équivoquer ſur les termes qui pouvoient avoir un double ſens, en choiſſiſſant toûjours celui des deux ſens qui avoit un air merveilleux ou ridicule.

La repréſentation de l'ancien état ne conſiſtoit pas ſeulement en ces ſignes commémoratifs qu'on portoit ou ſur un van, ou dans le cofrèt dont nous avons parlé. On y joignoit des cérémonies ou des formules de prières qui avoient rapport à la même intention. On y invoquoit le nom de Dieu avec de grandes lamentations. On l'appelloit le fort, la vie, le pere de la vie.

On imploroit ſon ſecours contre les bêtes, & on feignoit de leur donner la chaſſe en courant çà & là, comme pour les aller attaquer : ou même on y alloit de bonne guerre & les armes à la main.

LA THÉOGONIE.

Ces cérémonies & les formules d'invocation étoient ſimples. La piété les avoit fait naître. Mais depuis que l'enfant repréſentatif fut devenu un dieu dans l'eſprit des peuples, on lui fit application de tout ce qu'on faiſoit & diſoit à l'honneur de l'Etre ſuprême. C'étoit la coûtume de dire en ſoûpirant : *crions au Seigneur*, io terombé, ou diſterombé. Pleurons devant le Seigneur, ou *Dieu voyez nos pleurs*, io Bacché, io Bacchoth. *Vous êtes la vie, l'auteur de l'être. Vous êtes Dieu & le fort:* Jehova, hevan, hevoe, & eloah. On diſoit ſur-tout en Orient : *Dieu eſt le feu, & le principe de la vie. Vous êtes le feu ; la vie vient de vous* : hu esh : atta esh (*a*). Tous ces mots & bien d'autres qui étoient les expreſſions de la douleur & de l'adoration ſe tournèrent en autant de titres qu'on donnoit ſans les entendre à cet enfant, à ce dieu imaginaire. Il fut donc

(a) *Hu esh* הוא אש *ipſe eſt ignis*. Deuteron. 4:24. *Atta esh* אתה אש *tu vita es*. Voyez Strabon l. 10. Suidas, ſur ces mots ἄττης ou ἄττις, & ὕης ; ou Bochart, *Chanaan* l. 1. c. 17.

LE CIEL POETIQUE

appellé Bacchos, Hevan, Evoé, Dithyrambe, Jao, Eleleus, Vès, Attès. On ne savoit ce que tout cela vouloit dire : mais on étoit sûr que le dieu de la fête aimoit tous ces titres. On ne manquoit pas de les lui livrer, & ces expressions de douleur devinrent ainsi des cris de joye, ou des hurlemens insensés.

En allant en course contre les bêtes qui traversoient les efforts des laboureurs, on s'écrioit : *Seigneur, vous étes pour moi une armée*, io Saboï. *Seigneur, soyez mon guide*, io Nissi, ou avec un accent différent, Dionissi. De ces cris de guerre, qui se répétoient, sans être entendus, on en fit les noms de Sabasius & de Dionysus.

Celui de tous qui fut le plus en usage en Italie fut Bacchoth. L'oreille délicate des Grecs, ennemis des sons durs, s'accommoda mieux du nom de Dionysus. Ces différens titres, & la kirielle en étoit longue, donnèrent lieu à autant d'histoires. Ainsi l'on donnoit à ce dieu le nom de Dionysus, parce qu'il étoit fils de Jov ou Jupiter, & qu'il avoit pris naissance à Nysa, ville d'Arabie. On le nommoit Evius, parce qu'étant aux prises avec un des géants, Jupiter l'encourageoit en langue Greque & lui... Mais si nous tenons la vérité nous pouvons négliger le détail

de ces contes. Peu nous importe de ſavoir ce qu'on a imaginé ſur chacun de ces noms (*a*) faute de les entendre.

LA THÉOGONIE.

On pourroit m'arrêter & m'objecter ici que Bacchus n'étoit pas un nom en l'air comme je le penſe, & qu'il exprimoit au moins un homme célébre qui avoit réellement vécu ; puiſque les Orientaux & les Occidentaux conviennent tous du voyage de Dionyſus aux Indes, & que la durée de ſon expédition étoit atteſtée par l'établiſſement d'une fête qui revenoit de trois ans en trois ans *.

* *Trieterica*: *Orgia*.

Ceci ne détruit rien de ce que j'ai avancé, mais ſeulement me donne lieu de chercher dans l'hiſtoire qui eſt cet homme célébre dont on s'eſt figuré peu à peu que les Bacchanales étoient le mémorial. Pluſieurs nations ayant cru trouver Cham & ſon épouſe dans l'homme & la femme ſymboliques, qui ſervoient à annoncer l'année ſolaire & l'ordre des fêtes annuelles, ont cru apercevoir dans le *liber* (*b*), dans le *fils bien-aimé* deïfié à ſon tour, quelqu'un des fils de Cham. Les Egyptiens le prirent pour celui des enfans

(*a*) On peut voir ces fables dans les hymnes attribuées à Orphée & à Homére ; dans les poëmes d'Héſiode & d'Ovide ; dans les hymnes de Callimaque ; dans les mythologies de Noel le Comte, ou autres.

(*b*) C'eſt la traduction de בן *ben*, l'enfant, le fils.

LE CIEL POETIQUE.
de Cham qui avoit le premier gouverné & policé l'Egypte. Les Orientaux paroiſſent avoir fait l'application de cet enfant bienfaiſant, & de ce légiſlateur aimable à Nimbrod qui s'étoit rendu célébre du côté de l'Euphrate. Il étoit fils de Chus, & par conſéquent ſorti de Cham, pere de celui-ci. Il étoit ſorti du Chuſiſtan, province de de-là le Golphe Perſique, qui conſerve encore, comme on le voit, le nom du pere de Nimbrod. On prit de-là occaſion de confondre Nimbrod avec Bacchus, & d'attribuer à celui-ci une chaſſe, & des victoires célébres au-de-là du Tigre, & juſqu'aux Indes. Le rapport de reſſemblance entre Bacchus & Nimbrod, eſt fondé ſur ce que les fêtes qui portent le nom de Bacchus ſont des repréſentations des anciennes chaſſes, & que Nimbrod avoit été un puiſſant chaſſeur, qui avoit ſouvent mené la jeuneſſe en courſe contre les bêtes dangereuſes, & avoit délivré le pays en renouvellant ces chaſſes de trois ans en trois ans. L'idée que l'Ecriture ſainte nous donne de Nimbrod favoriſe cette application. Il étoit, dit-elle, appellé par excellence : *le puiſſant chaſſeur devant le Seigneur*, ou le chaſſeur dont Dieu bénit les entrepriſes. Je ne ſai ſur quoi eſt fondé le déchaînement des interprétes contre

Nimbrod. L'Ecriture n'en parle point d'une manière desavantageuse. Les succès de ses chasses, utiles à toute la contrée, lui attirèrent la confiance des habitans du voisinage de Babel; & étant souvent à leur tête, il commença à former un petit royaume, qu'on a confondu sans raison avec les commencemens de la puissance Assyrienne.

LA THEOGONIE.

Quoique l'application de quelques traits de Nimbrod à Horus ne fût pas destituée de vrai semblance, on sent combien elle est fausse. Horus, ou Osiris le jeune, ou Bacchus tient mal son rang dans l'histoire. Comme fils d'Isis il est né en Egypte. Ensuite il vient au monde à Nysa en Arabie. Une troisième légende le fait naître auprès de l'Euphrate. D'un autre côté il est indubitable que Sémélé, femme bien connue en Béotie, lui a donné le jour. Enfin il vient au monde en tant de lieux qu'on voit sans peine que ses généalogistes & ses historiens ne savent ce qu'ils disent.

Le cortége de Bacchus.

Passons au cortége de Bacchus, nous y trouverons la preuve que Bacchus n'est qu'un masque ou une figure, & non un homme qui ait jamais été.

Pour rendre la représentation des anciennes chasses, & du premier état des hommes plus ressemblante, on y paroissoit

LE CIEL POETIQUE. avec les habits que les hommes portoient vers le tems de la dispersion, ou un peu auparavant, lorsque tout manquoit ; & que l'alternative des saisons jointe au boulversement universel, arrivé au déluge dans les dehors de la terre (*a*), forçoit les hommes par de nouveaux besoins à chercher des fourrures, à se construire des abris, & à inventer de nouveaux arts.

...... Curis acuens mortalia corda
Ut varias usus meditando extunderet artes.

On avoit retenu de l'ancien monde l'usage de se couvrir légèrement d'une simple peau de bête, & de se garantir des ardeurs du soleil sous des tentes faites avec des peaux cousues, invention d'un des enfans de Lamech *. Ces secours depuis le déluge se trouvèrent trop foibles contre la pluye pénétrante, & contre la rigueur du froid ou des grands vents. On se couvrit en entier de la peau des animaux dont on se nourissoit ordinairement, sur-tout de celle des boucs & des chévres qui est plus souple que toute autre. La chasse fournissoit quelquefois des habits moins communs, & même des parures hono-

* *Jabel. Genes.* 4: 20.

(*a*) Il est atresté par des preuves de fait d'un bout du monde à l autre. Voyez la lettre qui finit le troisième tome du Spectacle de la Nature.

rables. Celui qui paroiſſoit ſous la peau d'un lion ou d'un tigre attiroit tous les yeux, & annonçoit une victoire utile. Le tems & l'expérience apprirent aux hommes à filer la laine des brebis, & le poil des chévres, à ſe donner des habits plus doux & plus faciles à laver. LA THÉOGONIE.

Lorſque les arts furent inventés & perfectionnés par de nouveaux eſſais, le ſouvenir de la groſſièreté des premiers tems, & la comparaiſon des peines que le genre humain avoit d'abord éprouvées, avec les commodités & les inventions des tems poſtérieurs, rendirent les fêtes rurales, ou les fêtes *de la repréſentation de l'ancien état*, plus animées que toutes les autres.

Un des points les plus eſſentiels à cette fête, étoit donc d'y paroître couverts de peaux de boucs, de daims, de tigres ou autres animaux, ſoit domeſtiques, ſoit ſauvages. On s'y barbouilloit le viſage de ſang pour porter les marques du danger que l'on avoit couru, & de la victoire qu'on avoit remportée.

Au lieu de ſang, on avoit ſouvent recours à une legère couche de lie, ou au jus de mûres, qui étendu ſur un viſage, dégoûtoit un peu moins l'acteur que n'auroit fait le ſang des bêtes, & embelliſſoit tout autant.

LE CIEL POETIQUE.

Sanguineis frontem moris & tempora pingit *.

* *Virgil. Eclog.* 6.

Tel eſt le fard d'un des principaux acteurs des Bacchanales, lorſque Virgile le fait paroître ſur la ſcéne. La lie plus facile à trouver à l'entrée de l'hyver où ces fêtes ſe célébroient, étoit miſe en œuvre par les perſonnages qui formoient le cortége ou la pompe de Bacchus ; & par les acteurs *(a)* des repréſentations dramatiques qui n'étoient qu'une ſuite ou une extenſion des bacchanales, fêtes dont la nature & l'inſtitution étoient de *repréſenter le paſſé.*

Tout y dégénéra de la ſorte en maſcarades, en courſes inſenſées, en hurlemens, & en fureur : c'étoit à qui feroit le plus de folies. Au lieu de porter une peau de bouc ou de chévre, on crut beaucoup mieux faire de s'habiller en chévre, ou en tigre ; de s'affubler la tête des cornes d'un chévreuil, ou d'un jeune cerf ; de ſe couvrir le viſage d'écorce d'arbre de façon à imiter le né camard & les oreilles pointues du chévreau & du bouc, ſans négliger les autres ornemens de la figure *(b)*. Peu à peu au lieu d'un enfant de métal

(*a*) *Peruncti facibus ora.* Horat. de art. poetic.

(*b*) *Oraque corticibus ſumunt horrenda cavatis.* Georgic. 2.

porté myſtérieuſement dans un coffre, on prit la coûtume de choiſir un gros garçon bien nouri, pour faire le perſonnage du dieu imaginaire. Avec le tems on lui donna un char; & pour rendre le tout plus merveilleux, les prétendus tigres s'offrirent à le traîner, tandis que les boucs & les chévres gambadoient à l'entour. Les aſſiſtans *déguiſés* & *maſqués* de la ſorte, portoient des noms conformes à l'action qu'ils faiſoient. On les nommoit ſatyres, mot qui ſignifie des hommes *déguiſés (a)*, ou faunes, c'eſt-à-dire des *maſques*. Ces étymologies fort ſimples & étroitement liées avec ce qui précéde, ſe trouvent confirmées par l'uſage où étoient les aſſiſtans des fêtes rurales, de conſacrer à Bacchus, & de ſuſpendre à l'arbre ſous lequel ſe faiſoient la derniere ſtation, le maſque d'écorce ou au-

LA THÉOGONIE.

Origine des ſatyres, des faunes, & de Pan.

(*a*) סתור *ſatur*, caché, déguiſé; פנים *panim* ou *phanim*, des maſques, *facies*, *προσωπα*, *perſonæ*, *oſcilla*. Telle eſt l'origine toute ſimple du nom que l'on donna au dieu de Menaès, c'eſt-à-dire, du nom de Pan, dans les cornes & les poils duquel les philoſophes ont cru trouver une très belle emblême de la nature univerſelle. Ceux qui ſont curieux de ces merveilleuſes conceptions peuvent les aller chercher dans les explications allégoriques de Plutarque, de Jamblique, de Pſellus, de l'empereur Julien, & de Platon. Nos déiſtes qui ont quitté la révélation pour faire leurs délices de ces lectures, ſe ſont donné pour maîtres les interprétes d'une ridicule maſcarade.

LE CIEL POETIQUE.

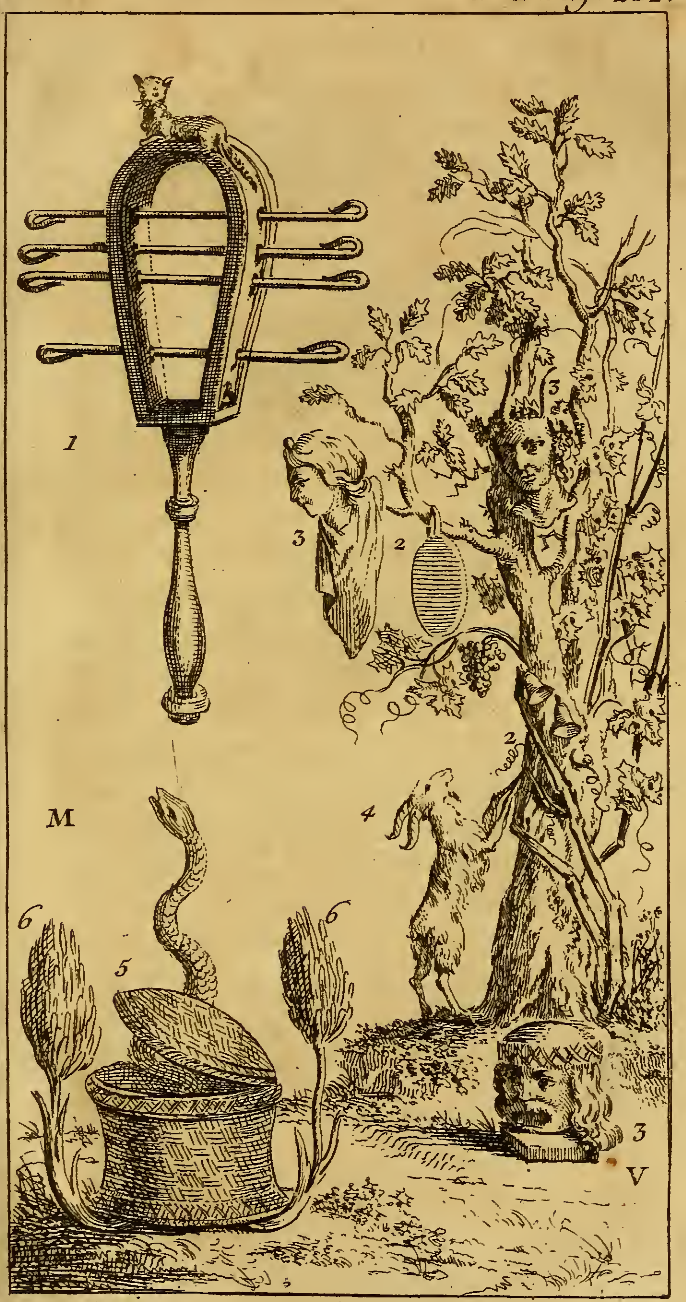
tre dont ils s'étoient couverts pour prendre part à la cérémonie *(a)*. Les fêtes de Bacchus ont été abolies par la prédication de l'évangile : mais on voit ce qu'il en reste encore parmi nous dans les réjouissances de l'hyver. C'est la même saison, le même intérêt, & à peu de chose près, la même idolâtrie.

On donnoit à ceux qui suivoient ou accompagnoient le char de Bacchus, les noms de Bacchants ou de Bacchantes, c'est-à-dire, de pleureurs & de pleureuses, parce que la fête commençoit par des regrets, par des lamentations, & par des invocations fréquentes du secours de Dieu.

Les Ménades.

Les femmes qui portoient le coffrèt ou les corbeilles sacrées, ou du moins un tyrse, c'est-à-dire, tantôt une pique, en mémoire des premieres chasses, tantôt une torche de bois résineux, en mémoire de la nouveauté de l'hyver, se nommoient Ménades, Tyades, & Bassarides. On les appelloit Ménades, c'est-à dire, *celles qui assistent à la fête*, parce que les fêtes ou les réglemens, & toutes les figures sacrées qui en étoient inséparables, se nommoient *Manes* en ancien langage ; c'est-

(*b*) *Oraque corticibus sumunt horrenda cavatis*
Et te Bacche vocant per carmina læta, tibique
Oscilla ex altâ suspendunt mollia pinu.
Virgil. ibid.



I, Le Sistre . 2, Le Tambourin et les clochettes. 3, Les masques d'écorce ou autres, Suspendus après la fête . 4 . Le Capricorne Symbole des approches de l'hyver. 5, Le Cofre de la represen tation . 6 . les pins, ou le mémorial des premières torches .

à-dire réglemens ; ce que les Grecs ont rendu par *Thesmoe.* Les attitudes égarées de ces femmes qui enchérissoient à l'envi sur les lamentations, & sur les gestes représentatifs autorisés par l'usage, en prirent le nom de *Manie.* Ces femmes se nommoient Thyades (*a*), c'est-à-dire, *vagabondes*, quand elles se dispersoient sur les montagnes comme autant de chasseuses. On les nommoit Bassarides ou vendangeuses (*b*) ; parce que ces fêtes se célébroient quand on commençoit à pouvoir faire usage du vin nouveau.

LA THÉOGONIE.

Les Thyades.

Les Bassarides.

Après les courses & tout le train, paroissoit en dernier lieu un vieillard monté sur un âne (*c*), & qui s'avançoit d'un air tranquille en offrant du vin à la jeunesse fatiguée, & invitant chacun à prendre quelque repos. Peut-on savoir ce que c'est que cette figure qui fait la clôture de la fête ? En jugeant du personnage par sa paisible monture, par la coupe ou la tasse qui pend à son côté (*d*), par l'exhortation obligeante qu'il faisoit aux chasseurs, & par son

Silène.

(*a*) De תעה *thouah*, *vagari* ; de la vient θύειν, sacrifier, & notre mot *tuer*, parce que ces courses ne tendoient qu'au massacre des bêtes.

(*b*) De בצר *batsar*, *vindemiare.*

(*c*) *Ibat pando Silenus asello.*

(*d*) *Gravis attritâ pendebat cantarus ansâ.* Virgil. Eclog. 6.

nom de *silen* ou *silvan*, qui signifie *salut*, *repos*, ou *leçon* de repos, on devine sans peine que la part qu'il prend à la représentation, est de peindre l'état des vieillards que leur âge dispensoit de cette course, & la sécurité qui devenoit la récompense des soins du labourage, & de la chasse donnée à propos aux bêtes de la contrée. Ainsi toutes les parties du tableau avoient une éxacte correspondance, & rien n'étoit oublié dans la représentation. Mais ce personnage devint historique, ainsi que tout le reste: & comme il invitoit tout le monde à la jubilation, l'on fit de ce docteur commode, le précepteur de Bacchus: tel disciple, tel maître. On peut voir dans la sixième éclogue de Virgile quelques traits de la morale de Silène: ils sont parfaitement d'accord avec la materielle physique qu'on lui prête.

Sylvain de Selav salut.

Quelquefois ce vieillard est appellé Sylvain, ce qui est toûjours le même nom, & le même sens. Il tient dans ses mains un jeune arbre avec ses racines (*a*). Ce nouvel acteur exprimoit très-bien par cet attribut les progrès du jardinage & de l'agriculture, dont la liberté & les succès étoient dûs aux soins que la jeunesse avoit pris de s'attrouper pour courir sus aux animaux malfaisans.

(*a*) *Et teneram ab radice ferens, Sylvane, cupressum.*



1, Silene et les Satyres. 2, Latone, pour la Page 221, 3 Anubis ou Mercure à la maniere des Grecs. Le Lezard et la Tortue avoient rapport à la demeure des Egyptiens au bord de l'eau après le lever de la Canicule.

2°. Après la repréſentation de l'ancien état du genre humain, dont le ſens fut entièrement perverti par la métamorphoſe qu'on fit de ces perſonnages ſymboliques en autant de dieux, les fêtes d'Horus ou du labourage contenoient encore les diverſes leçons ou les réglemens des travaux annuels dont il étoit important que le peuple ſçût les commencemens & la durée. C'eſt ce qu'on lui annonçoit dans cette fête & dans d'autres par les divers habillemens ou attributs qu'on donnoit à Horus. Chaque vent, chaque opération, chaque précaution d'expérience avoit ſa marque & ſon affiche propre. Nous ne répéterons point ce que nous en avons dit : mais ce qu'il eſt néceſſaire de remarquer ici, c'eſt que le Ménès, ou le ſymbole des réglemens de la ſociété, eſt devenu le docteur du genre humain, le légiſlateur Bacchus (*a*). Horace qui ſe plaiſoit à ſes leçons (*b*), n'en parle qu'avec enthouſiaſme, & comme du plus parfait de tous les maîtres. Mais parlons ſérieuſement, on trouve encore tous les éloges du labourage dans les miracles ridicules que les poëtes attribuent à Bacchus : & ceci nous fournit une nouvelle preuve de

LA THÉOGONIE.

Les inſtructions de Bacchus.

(*a*) *νομοθέτης, νομεὺς, legiſlator.*
(*b*) *Vidi docentem. Credite poſteri.* Carm. 2. od. 19.

LE CIEL POETIQUE.

la converſion des ſymboles en autant d'objets réaliſés & traités hiſtoriquement.

C'eſt en effet le labourage & non Bacchus, puiſque celui-ci n'eſt qu'un mot, ou une idée; c'eſt le labourage qui fait ſe précautionner contre les débordemens des rivières, & contre les marées violentes. C'eſt le labourage qui a donné un frein ou des digues aux torrens, & qui a étudié la hauteur des plus grandes crûes pour garantir les habitans par des terraſſes ſuffiſamment relevées.

Tu flectis amnes, tu mare barbarum.

C'eſt le labourage & non Bacchus qui enſeigne aux hommes à faire couler des ruiſſeaux de vin, de miel, & de lait, dans des pays déſerts ou couverts de ronces, & où tout paroiſſoit condamné à une affreuſe ſtérilité.

Fas pervicaces eſt mihi Thyädas
Vinique fontem, lactis & uberes
Cantare rivos, atque truncis
Lapſa cavis iterare mella.

C'eſt le labourage & non Bacchus qui a vaincu le géant Rœchus, c'eſt-à-dire, le vent (a) & les déſordres des ſaiſons, en obſervant l'entrée du ſoleil dans le lion, & en

(a) רוח *ruach.*

réglant

réglant les opérations champêtres par des expériences certaines. LA THÉOGONIE.

Roechum retorsisti leonis
unguibus horribilique malâ.

C'est le symbole du labourage, & non un homme divinisé après sa mort, qui a long-tems annoncé dans les fêtes les différens travaux qui devoient être les soûtiens de la vie, & les moyens propres à faire subsister toutes les familles. C'est tout ce qu'on vouloit dire en portant un serpent dans les bacchanales, & en le jettant tour à tour dans le sein de tous les assistans *. On leur faisoit entendre qu'il n'y avoit point de subsistance, ou de recolte à esperer pour eux, s'ils ne pratiquoient exactement ce qu'on leur marquoit d'une saison à l'autre. Mais ce serpent, symbole de la vie, prit un air merveilleux chez les poëtes toûjours imaginatifs. Il devint la marque du pouvoir admirable de Bacchus. Tous ceux qui assistoient à la fête pouvoient le manier sans risque. Les Bacchantes s'en servoient comme d'un ruban pour nouer leurs cheveux. Une telle sécurité annonçoit sans doute que rien ne pouvoit nuire à quiconque honoroit le dieu du vin.

* V. Potter's *Antiquity*, *supr.*

LE CIEL POETIQUE.

Tu separatis uvidus in jugis
Nodo coerces viperino
Bistonidum (a) sine fraude crines.
. . . . Dulce periculum est
O Lenæ sequi deum *
Cingentem viridi tempora pampyno.

* *Carm.* 3. *od.* 25.

C'est le symbole du labourage, & non un homme mort, ou son idole, qui portoit dans les assemblées publiques la corne d'or, soit simple, soit double, *aureo cornu decorum*, pour annoncer aux laboureurs la fin de leurs travaux, l'abondance, le repos, & les jours de fête que l'entrée du soleil au capricorne leur ramenoit. Ce symbole embelli de toutes les marques des différentes recoltes, n'apportoit que la joie.

Lætitiæ dator.

Virgil. Æneid. I.

C'est la diversité des circonstances par lesquelles passe le labourage, & non aucune avanture tirée de la vie d'un homme, qui faisoit peindre Horus, tantôt sous la forme d'un homme armé contre les ennemis de ses travaux, tantôt sous la forme d'un homme jouissant de l'abondance, & invitant tout le monde à la joie.

(*a*) Les Bistones étoient les plus grands bûveurs de Thrace, & leurs femmes les plus dévotes aux fêtes de *Bacchus*.

Quamquam choreïs aptior & jocis
Ludoque dictus, non sat idoneus
Pugnæ ferebaris : sed idem
Pacis eras mediusque belli.

LA THÉOGONIE.

C'eſt enfin le ſymbole du labourage, & non aucun homme qui eût jamais vécu, qui donnoit des leçons à toutes les familles; & en mettant le bout du doit ſur la bouche, faiſoit la plus ſalutaire de toutes les prédications à qui vouloit l'entendre. Ce ſymbole étoit donc très-judicieuſement appellé Harpocrate, puiſqu'en recommandant la modération & la paix, il étoit vraiment le docteur, le curateur, & le médecin de la ſociété. Rappellons-nous que les fêtes où il donnoit cette utile leçon, ſe nommoient les *phamylies*, & que les diverſes portions de la ſociété en ont pris le nom de *familles*; parce que ſi elles n'y ſont fidelles, elles ſe détruiſent au lieu de ſe ſoûtenir, ou de ſe former.

Si quelqu'un ſe plaignoit de ce que cette explication de l'origine des bacchanales ne mèt pas un rapport aſſez ſenſible entre le vin & les fêtes de Bacchus, que toute l'antiquité a regardé comme l'inventeur & le propagateur de la vigne, au lieu que nous le réduiſons à être l'annonce de quelques inſtructions néceſſaires au peu-

ple ; à cela je répondrois que les fêtes de Bacchus & de Cerès sont nommées partout chez les Grecs & chez les Romains, les fêtes des *réglemens ;* parce qu'on se souvenoit confusément que l'intention des figures d'Isis & d'Horus, étoit de régler la conduite du peuple. Mais je prierois en même tems celui qui trouveroit nos fêtes un peu trop sages, d'envisager ce qu'Horus porte sur sa tête à la solemnité des Phamylies, ou à l'entrée de l'hyver. Entr'autres objets capables de plaire, paroissoient trois grandes cruches de vin. C'étoit-là le beau du cérémonial : & si la fête venoit à mal-tourner, on voit aisément que ce n'étoit pas faute vin.

XVIII.

Appollon, Belenus, Latone.

On voit quelquefois les figures d'Anubis & d'Isis accompagnées d'une tortue, ou d'un canard, ou d'un lézard amphibie. Le propre de ces animaux est de se mettre à portée de la terre & de l'eau qui leur sont également nécessaires, & de se loger sur un terrain plus élevé à mesure que l'eau monte. Un lézard de cette espéce placé dans la main d'Isis, ou une figure moitié femme & moitié lézard,

avertissoit du tems où il falloit gagner les terrains élevés, & faire provision d'olives, de figues séches, & d'autres nouritures de garde pour se délivrer du débordement. J'ai d'abord soupçonné que c'étoit là le symbole que portoit l'Isis Egyptienne aux approches de l'inondation, & qu'on lui donnoit alors le nom de *léto* (*a*), ou latone qui est le nom du lézard amphibie. Mon soupçon s'est changé en une espéce de certitude, lorsque j'ai trouvé dans les monumens de l'antiquité cette Isis, ayant la tête & les épaules d'une femme, avec les pattes, le corps, & la queue d'un *léto*, ou d'un lézard *.

LA THEOGONIE.

Quand l'eau du Nil se retiroit assez tôt de dessus les plaines pour les laisser libres un mois avant l'entrée du soleil au sagittaire, le laboureur Egyptien étoit sûr de pouvoir à loisir reconnoître par l'arpentage les limites de ses champs, & de semer avant l'hyver sans avoir aucun sujèt d'inquiétude jusqu'à la moisson. C'étoit maîtriser le Nil. C'étoit remporter une victoire complette sur l'ennemi. On exprimoit cette particularité si flatteuse pour l'Egypte par un Horus armé de fléches, & remportant la victoire sur le monstre

* V. *l'Antiq. expl. tom.* 2. *pl.* CXXVII. *fig.* 5.

(*a*) לטא *leto*, λήτω; & לטאה *letoa*, *lacerta*. Levitic. 11 : 30.

Python. Horus alors s'appelloit indifféremment Horus *le laboureur*, ou Hores *le conquerant*, *le déstructeur* (*a*). Isis prenoit de son côté le nom de Deione ou Diane *l'abondance*, & l'on mettoit en sa main la figure d'une caille, dont le nom signifie aussi *salut*, *sécurité* (*b*) : on ne pouvoit peindre la *sécurité*, mais on montroit un objèt dont le nom en réveilloit la pensée.

Ces figures portées par quelques voyageurs dans l'île de Délos, donnèrent apparemment naissance à la fable de Latone. On imagina qu'un ennemi cruel la poursuivoit, & l'environnoit des eaux de l'Océan; qu'heureusement elle avoit apperçu le terrain de la petite île de Délos plus élevé que l'eau; qu'elle s'y étoit sauvée, y avoit vécu d'olives, de dattes, & de quelques fruits qu'elle y avoit trouvés; qu'elle y avoit mis au monde Horus & Deio; qu'Horus s'étoit armé de fléches, & avoit tué Ob, ou Phyton (*c*); que

(*a*) הרם *hores*, *disperdens*, *destructor*. ἀπολλύων *idem*.

(*b*) שלו *selav*. Les mots Latins, *salus* & *salvus*, en viennent. Il signifie aussi *coturnix*, une caille. Quelquefois on trouve deux cailles aux piés d'Isis, pour signifier une entière sécurité.

(*c*) De peur qu'on ne doutât de la vérité de ces faits, on montroit à Délos l'olivier & le palmier qui avoient

pour cette raiſon il avoit été nommé Apollon (*a*) le conquérant; qu'enfin Latone avoit été changée en ortyx *, c'eſt-à-dire, en caille, & avoit donné le nom d'Ortygie à l'île qui lui avoit procuré une retraite. Mais ces figures & ces noms portés par des Phéniciens dans les Cyclades (*b*), n'étoient point tellement liés à l'île de Délos, qu'on ne trouvât la même choſe ailleurs. Les Ephéſiens avoient auſſi chez eux l'olivier & le palmier mêmes qui avoient ſoulagé Latone dans ſes peines. Ils avoient un lieu nommé Ortygie, & ils ſoûtinrent le plus ſérieuſement du monde devant Tibère, qu'ils revendiquoient, titres en main, la naiſſance d'Appollon & de Diane que les habitans de Délos leur prétendoient enlever *.

LA THÉOGONIE.

* ὄρτυξ,

* *Tacit. Annal.* 3.

Nous avons déja vû les idées, ou les figures des Egyptiens prendre en Créte, en Béotie, en Afrique, en Phrygie, & ailleurs, des formes toutes nouvelles, & s'y convertir en autant d'hiſtoires, particulières à chacun de ces lieux. Iſis & Horus portés dans l'île de Délos, & en Ionie, donnèrent lieu à la naiſſance d'Apollon &

nouri Latone; & l'on donnoit au petit fleuve, qui arroſe une partie de l'île, le nom d'Inop, ou de retraite du Dragon. עין *in*, *fons*; & אוב *Ob*, ou *Pyton*.

(*a*) *Diſperdens*. C'eſt la même choſe qu'hores.

(*b*) Iles du midi de l'Archipel.

de Diane dans cette île, & à Ephèſe. La victoire d'Horus, ou du laboureur ſur le monſtre ennemi, par lequel il étoit traverſé, donnoit occaſion en Egypte à des réjouiſſances raiſonnables. On en continua la fête à Délos, & par toute la Gréce, comme ſi cette victoire eût été particulière au pays. On ſolemniſa par-tout la fête d'Apollon Pythien; & je ne ſçai ſi on ne montroit pas quelque part la peau de l'horrible ſerpent, le monument irréfragable du ſervice qu'Apollon avoit rendu au genre humain en exterminant Python. Il ne falloit pas même tant de preuves pour mettre le peuple en mouvement. On chantoit: on danſoit: on donnoit des ſpectacles dans les fêtes Pythiennes. C'en étoit aſſez pour les faire obſerver religieuſement.

Le monſtre aquatique, le dragon à longs plis qui fut exterminé par Horus, avoit auparavant maltraité & fait diſparoître quelque tems Oſiris, qui enfin s'étoit remontré, & avoit pris le deſſus. On confondit en Gréce Oſiris & Horus, & l'on n'y connut qu'une défaite de Python. Le démèlé d'Oſiris & de Python avoit rapport au déluge. Celui d'Oſiris le jeune étoit particulier à l'Egypte. Mais toutes ces idées ſe confondirent par-tout,

& même en Egypte. On n'oublia pas à la vérité qu'Osiris étoit le soleil : mais il en arriva qu'Apollon confondu avec Osiris le premier vainqueur de Python, devint aussi le soleil, sans cesser d'être le fils de Jupiter. Celui-ci, par une suite nécessaire, eut un autre département. On lui laissa le sceptre & l'empire du ciel & de la terre. On assigna le char, le fouèt, & les rènes à Apollon. De là vient qu'on retrouve si communément dans un dieu les caractères d'un autre. L'Horus Apollon qui n'avoit rapport qu'à l'année rustique, ou à l'ordre des travaux, fut aisément pris pour le soleil qui gouverne tout, & devint ainsi la même chose que le Moloch des Ammonites, l'Adonis de Biblos, le Bel des autres villes de Phénicie, & le Bélénus rayonnant qu'on honoroit dans les Gaules. Ce conducteur du char qui éclaire le monde, est le fils de Jupiter : mais le fils de Jehov, le fils par excellence, *liber*, n'est autre chose qu'Horus, ou Bacchus, ou Dionysus. Voilà donc Osiris, Horus, Apollon, Bacchus, & le Soleil confondus. L'auteur des Saturnales l'a assez bien démontré. Virgile lui-même ne distingue point Bacchus d'avec Apollon ou le Soleil, en donnant à Bacchus & à

LA THÉOGONIE.

LE CIEL POETIQUE. Cérès ou Isis, le gouvernement de l'année & de la lumière.

. . . . Vos ô clarissima mundi
Lumina, labentem cœlo quæ ducitis annum,
Georgic. 1. *Liber & alma Ceres* *.

On sentoit, mais confusément, le rapport de ces signes avec l'année, dont en effèt ils caractérisoient chacun à part les diverses parties : & malgré le cahos d'histoires mal assorties qu'on y attacha, on y retrouve toûjours les vestiges sensibles de leur commune origine.

Les Egyptiens sont de toutes les nations celle qui, en croyant le mieux connoître l'antiquité, la connut le moins. Ils prirent des images significatives pour des hommes réels qui avoient régné chez eux : ils oubliérent jusqu'au déluge, dont ils avoient en main la représentation dans la fête d'Osiris disparu [a], puis retrouvé [b]. Ils ne savoient pas même que la défaite de Python par Horus armé de fléches, fût la victoire du labourage parvenu à arpenter, semer, & moissonner, malgré les traverses du débordement. En historiant ces symboles, ou en les convertissant en autant d'histoires, ils couvrirent l'antiquité de ténébres horribles : ils changè-

a ἀφανισμός.
b εὕρησις. Plutarch. de Isid. & Osir.

rent le ſens de leurs cérémonies & de leur écriture ſacrée, en rapportant le tout à leurs folles hiſtoires : en ſorte qu'il eſt totalement inutile de vouloir expliquer ce qu'ils entendoient par leur table Iſiaque, & par ces monumens ſans nombre qui nous reſtent des Egyptiens du moyen & du dernier âge. Ils n'y entendoient que les actions, ou les prétendus bienfaits de leurs dieux, & n'arrangeoient le tout que ſelon les idées d'une philoſophie frivole, & venue après coup depuis qu'ils eurent laiſſé périr la ſignification primitive des ſymboles. C'eſt donc peine perdue que de courir après l'intelligence de ce ſecond uſage de l'écriture ſymbolique : & il nous ſuffit de voir en général quelle en fut la première deſtination, & le premier ſens. LA THÉOGONIE.

Quoique les Grecs & les Orientaux tînſſent leur mythologie des Egyptiens, ils conſervèrent mieux que les Egyptiens le ſouvenir du déluge. Nous en verrons les preuves dans la fable de Saturne. Mais celle d'Apollon nous en fournit une très-ſenſible. Les anciens Mythologues grecs & latins regardoient la victoire d'Apollon ſur Python comme une emblême de la victoire du ſoleil ſur la fange que l'eau du déluge laiſſa par toute la terre ; & après

LE CIEL POETIQUE.

avoir conté l'hiſtoire du déluge, ils ont coûtume de mettre de ſuite la défaite de Python *.

* V. Ovid. Metamorph. 1.

L'origine à laquelle je rappelle la formation des dieux du paganiſme, a donc cela d'avantageux, qu'elle rend raiſon pourquoi les idées des Egyptiens ſont ſi bizarres & ſi contraires à la vérité de l'hiſtoire ; pourquoi les dieux de la fable ont tant de rapport l'un avec l'autre, qu'on les prend aiſément l'un pour l'autre ; & enfin pourquoi dans cet épouvantable amas de penſées & d'objets ſi mal liés, il ſe trouve des traces de vérités, & une conformité ſenſible avec le fond de l'hiſtoire Sainte.

XIX.

Mars. Hezus.

Continuons à rechercher l'origine de quelques-uns des autres dieux les plus diſtingués : & au lieu de les rappeller, comme font les Mythologues à des hommes qui ayent vécu quelque part, ce qu'il eſt impoſſible de juſtifier, rappellons-les avec le plus de vraiſemblance qu'il nous ſera poſſible, à autant de ſignes & d'inſtructions populaires que les colonies Egyptiennes ou Phéniciennes pouvoient en avoir beſoin, ſelon les diffé-

rentes circonstances où elles se trouvoient. LA THÉOGONIE.
Ce qui précéde nous autorise à suivre cette méthode.

Diodore nous a appris que tout le peuple Egyptien se partageoit en trois classes; savoir, les prêtres, les laboureurs, & les artisans, & que cette division s'étoit communiquée aux Athéniens, & apparemment à bien d'autres peuples. Il ajoûte que la principale classe des Egyptiens, ou la plus nombreuse, étoit celle des laboureurs, qui étoient chargés de la culture des terres, du commerce, ou des échanges, & de la défense de l'Etat. Ce dernier article les flattoit tout particuliérement. Les prêtres étoient déchargés de la milice pour vaquer librement à l'étude du ciel & des loix. On ne prenoit point de soldats parmi les artisans: ce qui contribua à avilir ce corps, & donna un air de distinction à celui des laboureurs qui fournissoient seuls les gardes, ou les milices toûjours subsistantes, & les levées extraordinaires. Horus & Isis étant les clés qui annonçoient les assemblées générales, & les travaux communs à toutes les villes, changeoient de forme, selon l'éxigence des cas. Nous avons déja une Isis habillée en guerriére pour annoncer les sacrifices qui devoient préceder une expédition.

LE CIEL POETIQUE.

Horus de même prenoit le casque & le bouclier, quand il falloit annoncer une levée, ou des recrues. On le nommoit alors Harits (*a*), c'est-à-dire, *le fort*, *le redoutable*. Les Syriens adoucissoient ce mot, & prononçoient Hazis (*b*): d'autres le prononçoient sans aspiration, & disoient Arès; d'autres avec une aspiration très-rude, & prononçoient Warets. Cette figure d'Horus en guerrier devint le dieu des combats. Il est évidemment l'Asis des habitans d'Edesse, l'Hezus des Gaulois, l'Arès des Grecs, le Warts ou le Mars des Sabins, & des Latins. Les peuples les plus belliqueux, sur-tout les Traces, en firent leur divinité favorite: & ils prirent de la meilleure foi du monde ce prétendu guerrier pour un ancien Preux de leur contrée, qui depuis son apothéose, étant chargé du gouvernement des batailles, ne pouvoit manquer d'en user honêtement avec ses compatriotes, & de mettre en piéces tous leurs ennemis.

(*a*) עריץ *harits*, *violentus*. Job. 15 : 20.

(*b*) Ἄρης Ἄζιζος λεγόμενος ὑπὸ τῶν οἰκούντων τὴν Ἔδεσσαν. Les habitans d'Edesse (ville de Mésopotamie), donnoient le nom d'Aziz à celui que les Grecs nommoient Arès. *Discours de l'empereur Julien sur le soleil.*

On retrouve le même mot *hazis* ou *hésus* pris pour

XX.

Hercule.

Quand les animaux malfaiſans ſe multiplioient trop, & qu'il y avoit quelque bête furieuſe, ou quelque inſigne voleur qui troubloit la contrée, alors on mandoit non une armée entière, ni une nouvelle levée, mais ſeulement les plus expérimentés dans le métier de la guerre, ceux qui avoient acquis les rangs les plus diſtingués, ou peut-être *les volontaires*, ceux qui ſe préſentoient ſans contrainte pour l'expédition. En ce cas un Horus armé d'une maſſue, & placé dans l'aſſemblée publique, réuniſſoit promtement à un certain jour, les plus diſtingués d'entre les jeunes guerriers. Je juge de l'intention du ſymbole par le nom qu'on lui donnoit. On le nommoit Héracli, ou Hercule, c'eſt-à-dire, *les illuſtres dans la guerre*, les enfans diſtingués, ou plus éxactement encore *les gens d'armes* (*a*).

ſignifier, *le terrible dans la guerre*. Pſ. 24 : 8. Hébraic. On l'appelloit auſſi en Syrie אב גרות *ab gueroth*, *ab garus*, *le pere des combats*. D'où eſt venu le *grativus* ou *gradivus pater*. Æneid. 3.

(*a*) De חרים *horim*. Eccl. 10 : 17. *Heroes*, &c. Nehem. 6 : 17. *Illuſtres*, *liberi*, *les enfans diſtingués* ; & de כלי *Keli*, *clava*, *armatura*. חריכלי *horeeli*

LE CIEL POETIQUE. Ce qui étoit le précis de l'indiction, ce que chacun disoit en voyant l'Horus armé en course, devint le nom de ce symbole. Mais cet Hercule qui n'étoit qu'une enseigne, devint, comme les autres, un dieu tout occupé de la destruction des monstres, des bêtes, & des larrons qui troubloient les habitans.

Toute l'antiquité fait naître Hercule en Egypte. Ciceron * en trouve un second en Créte, & un troisiéme en Phénicie, lequel alla jusqu'aux colonnes qui portent son nom, & dont le culte fut longtems célébre à Cadix. Les Grecs se sont aussi attribué le leur. On ne peut guères douter qu'il n'en soit d'Hercule comme des autres symboles, & que les Crétois ou les Phéniciens le voyant souvent parmi les instrumens de leurs indictions, & de leur culte, ne l'aient pris pour un dieu de leur patrie, & ne lui aient fait son histoire propre. Que si on vient à rapprocher, & à réunir en un corps d'histoire, les travaux & les merveilleuses ex-

* *De nat. Deor.*

ou *heracli*, *les gens d'armes*, *les plus distingués dans les armes*. C'est de ce mot *horim* que l'on a fait celui de *heros*. La ville de Héroopolis, située à l'extrémité de la mer Rouge, étoit très-vraisemblablement un corps de jeunes gens, ou de troupes réglées pour défendre ce passage important, & pour courir sus aux bandes d'Arabes, qui ne pouvoient exercer leur brigandage en Egypte, qu'en y entrant par l'Istme où étoit cette ville.

péditions de tous ces Hercules locaux, je laiſſe à penſer quel roman il en réſultera. LA THÉOGONIE.

Je ne diſconviens point qu'il n'y ait eu en Gréce, un peu avant la guerre de Troye, un fameux avanturier, un défaiſeur de forts, un grand aſſommeur de brigands, auquel on a fait honneur de tous les traits qu'on attribuoit dès auparavant à pluſieurs Hercules imaginaires. Il paroît que cet Hercule a eu une poſtérité qui s'eſt établie à diverſes repriſes au Péloponnèſe. Mais il en eſt de la plûpart de ſes exploits, comme de ſa généalogie, qui n'eſt qu'un pur jeu des Phéniciens. Ils nommoient leur Hercule Ben-Alcum, ou Ben-Alcmen (*a*), *le fils invincible*. Voilà fort vraiſemblablement ce qui a fait dire de l'Hercule grec qu'il étoit fils d'Alcuméne ou Alcméne. Son hiſtoire eſt pleine de traits dont toute la merveille ſe réduiſant ſemblablement à l'interprétation équivoque de quelques mots Phéniciens, prouve que la plûpart de ces avantures n'ont aucun fondement dans l'hiſtoire. Je crois en avoir ſuffiſament convaincu le lecteur. Sans le char-

(*a*) בן אלקום *ben Alcum. Melec alcum*, eſt un roi indomtable. *Proverb* 30 : 31. La Pallas d'Alalcoméne en Béotie paroît n'avoir été autre choſe qu'une Iſis armée, ſymbole que nous avons expliqué, & dont on a fait Minerve l'invincible.

ger de menus exemples qui le fatigueroient, contentons-nous de voir naître les dieux l'un après l'autre, & de juger par leur naiſſance purement imaginaire, du peu de cas qu'il faut faire des actions qu'on leur attribue.

XXI.

Vulcain, Ephaiſtos, Mulciber.

A quel uſage emploierons-nous l'étrange figure qui ſe préſente? C'eſt un marmouſèt qui a une jambe tournée en dedans, & beaucoup plus courte que l'autre. Il tient en main un marteau ou des tenailles, ou quelque autre outil de forgeron. On le fait mari de Vénus, & on lui donne les noms de Vulcain, d'Ephaiſtos, ou de Mulciber. Les Lemniens le diſoient fils de Jupiter, & racontoient que Junon ſa mere, peu contente de ſa figure, l'avoit jetté d'un coup de pié hors du ciel; qu'il avoit mis trois jours à tomber juſqu'à terre; & qu'en arrivant dans leur île, il s'étoit caſſé une jambe de la violence de la chûte. Ils ajoûtoient qu'une rare induſtrie le dédommageoit de ſa laideur; & qu'il ſe conſoloit de ſon éxil, en s'appliquant dans les antres du mont Moſycle à la fonte des métaux, & à la fabrique de toutes ſortes d'ouvrages de la main. Les Siciliens & les

habitans de Strongoli dans les îles Lipari, prétendoient, aussi-bien que ceux de Lemnos, être honorés de la présence de ce dieu, qui avoit choisi par préférence leur volcan pour en faire sa boutique. Autant en disoit-on dans les forges du mont Ida en Créte, & dans celles de l'Ida de Phrygie. LA THÉOGONIE.

Quelle raison peut-on avoir eue pour donner le nom de dieu des machines (a), ou de surintendant des forgerons à cette figure grotesque. Diodore nous ouvre une voye aisée pour arriver à l'origine de cette étrange apothéose. Il nous apprend que les forgerons, ou les artisans, formoient un des trois corps de la police Egyptienne. Nous ne pouvons pas douter que l'Horus avec les attributs que nous venons d'examiner dans les articles précédens, n'eût rapport aux travaux des laboureurs. Dans le nouvel équipage que nous lui voyons, il avoit rapport à la classe des artisans. Changeant d'attributs & d'instrumens, il annonçoit le commencement & la durée de certains ouvrages, les fêtes particulières aux forgerons, la vente d'une espèce d'outils dans un tems, & d'une autre sorte de provisions de ménage dans

(a) Ζεὺς μηχανεύς. *Deus machinator.* Euseb. Præp. Evang. lib. 1.

LE CIEL POETIQUE.

un autre. Cette figure placée à côté d'Isis dans les assemblées, en étoit apparemment ôtée, lorsque la guerre empêchoit certains ouvrages, & certaines foires. Mars ou l'annonce de la levée, & de la marche des troupes, paroissoit alors à côté d'Isis. Il déplaçoit Vulcain, & donnoit beau jeu au badinage des assistans. Ces plaisanteries se convertirent en histoires : & notre dieu enfumé, devenu le mari de la déesse de la beauté, eut à se plaindre bien amèrement de la conduite de Mars *.

* L'adultére de Mars & de Vénus.

Ce que je viens d'avancer, que l'Horus habillé en forgeron avoit rapport à la classe des artisans, ou de ceux qui manioient les métaux, se trouve confirmé par le sens des noms qu'on donnoit à cette figure. Quand Horus annonçoit aux laboureurs le repos de l'hyver, & la paix qui devoit régner dans les familles, on le nommoit *le curateur des villes*, Harpocrate. Quand il étoit armé d'une massue pour aller en course contre des bêtes furieuses ou contre des brigands, on le nommoit Hercule, c'est-à-dire, *la marche des jeunes gens ;* ou Melicerte, *la défense des villes.* Quand il est habillé en forgeron, il porte trois noms qui ont tous un rapport exprès à la classe des ar-

tiſans. On le nomme Mulciber (*a*) *le gouvernement des forges ;* aſſez ſouvent Hephaiſtos (*b*) *le pere du feu :* & pour rendre les artiſans moins mépriſables aux laboureurs, on donnoit à la figure du travail ou du labourage une jambe écourtée avec le nom de Vulcain : ce qui ſignifioit que le labourage eſt boiteux ſans l'aide des artiſans ; mais que par leur ſecours, *l'ouvrage* eſt extrèmement *diligenté*. Vulcain n'eſt ni Tubalcain, ni aucun homme qui ait vécu ſur la terre, mais un mot compoſé de deux autres qui ſignifient *l'ouvrage diligenté* (*c*). LA THEOGONIE.

XXII.

Atlas.

Y auroit-il un ſymbole particulier pour l'ordre des prêtres, comme nous venons d'en voir de deſtinés pour les laboureurs, & pour les forgerons ? Ce ſymbole propre

(a) De מלך *malac, regere ;* & de בר *ber*, ou באר *beer, antrum, ſubterranea.* מלכיבאר *Mulciber*, le roi des mines, *ou* la régle des forges.

(*b*) De אב *aph* ou *eph*, le pere ; & de אשתא *eſto* ou *veſta*, le feu. אבאושתא *ephaiſto*, le pere du feu.

(*c*) De עלל *wall, operari ;* & de כון *coun*, ou כנן *canan, expedire, maturare*, vient עלכן *wolcan, opus maturatum.*

à régler les prêtres n'étoit pas exposé apparemment dans les assemblées publiques, mais dans la tour, dans le labyrinte. S'il se trouve encore un Horus qui ait ce caractère, ou qui soit sensiblement propre à l'instruction de l'ordre sacerdotal, toutes nos conjectures précédentes en tireront une nouvelle force par la liaison du tout.

On sait par le rapport d'Herodote, de Diodore, de Plutarque, & de bien d'autres anciens, que l'étude étoit la principale fonction des prêtres d'Egypte, qui menoient une vie fort retirée. Ils s'appliquoient à connoître l'ordre des étoiles, le cours des astres & de l'année, les mouvemens de l'air, & les retours de certains vents, les crues du Nil, les marées du Golphe Arabique, la disposition des continens, des îles, des pays & des mers éloignées, la succession des fêtes, le cours particulier de la lune, les éclypses, l'aspect des planétes & des étoiles, la geométrie, & sur-tout l'arpentage : en un mot ils faisoient une étude assidue *& pénible* de la terre, de la mer, du ciel & de toute la nature. C'est apparemment ce qu'on a voulu dire par l'Horus surnommé Atlas. Jugeons-en par le nom, par la figure, & par les métamorphoses auxquelles son nom & sa figure ont donné lieu.

1°. Le nom d'Atlas ſignifie (*a*) *les peines, les grands travaux.* LA THÉOGONIE.

2°. Mais quels ſont ces travaux ſi pénibles, ces fatigues ſi difficiles à ſoûtenir? Elles ſont éxprimées par l'attitude ingénieuſe d'Atlas qui porte le ciel ſur ſes épaules. Probablement ce ciel étoit une ſphère, ou du moins un diſque dont on changeoit les points & les lignes ſelon la nature des leçons qu'on vouloit donner aux jeunes eléves; ou ſelon l'actuelle diſpoſition du ciel qu'on vouloit montrer à toute la claſſe ſacerdotale.

3°. Les veſtiges de ce que j'avance, ſe retrouvent dans les fables auxquelles le nom & la figure d'Atlas ont donné occaſion. D'abord Atlas, ſelon la fable, étoit un habile maître d'aſtronomie, un docteur qui connoiſſoit toute la nature, & en faiſoit des leçons. Dans le vrai, c'étoit-là la fonction & la première deſtination de notre ſymbole. C'eſt pour cela qu'Homère nous donne Atlas pour un dieu très ſavant (*b*) qui connoiſſoit toutes les

(*a*) תלאה *telaah*, & avec emphaſe, en ajoûtant l'article Phénicien אתלאה *atlah*, les fatigues, les travaux les plus rudes. C'eſt de-là que vient l'ἄθλος, *athlos*, des Grecs, qui ſignifie, *grandes difficultés, rudes combats*; & l'*antlare laborem*, des Latins, *ſurmonter de grands obſtacles.*

(*b*) *Ἄτλαντος θυγάτηρ ὀλοόφρονος ὅστε θαλάσσης πάσης βένθεα οἶδεν. Odyſſ. l.* I.

LE CIEL POETIQUE. courbures des côtes, & toutes les profondeurs de la mer. C'eſt pour la même raiſon que Virgile rappelle aux leçons du grand Atlas la connoiſſance qu'on avoit acquiſe des phaſes de la lune, des éclypſes du ſoleil, & de tout l'ordre de la nature (*a*). Enſuite le nom d'Atlas ſignifiant également (*b*) une *ſuſpenſion*, un *ſupport*, les Phéniciens le prirent communément dans ce dernier ſens, qui étoit auſſi aidé par l'attitude: & le nommant *le ſoûtien du ciel*, celui qui porte le ciel, ils donnerent lieu d'imaginer la métamorphoſe du docteur Atlas en une *colonne* ou montagne élevée qui appuie la voute du ciel de ſa cime, & l'empêche de tomber ſur la terre (*c*).

Enfin les mêmes Phéniciens dans les voyages qu'ils recommençoient de trois ans en trois ans à Tarſis, c'eſt-à-dire, à Cadix & dans la Bétique (*d*) par la Mer Rouge & en faiſant le commerce de toutes

(a) .... *Citarâ crinitus Iopas*
Perſonat auratâ docuit quæ maximus Atlas.
Hic canit errantem lunam, ſoliſquè labores, &c,
Æneid. lib. 1.

(*b*) De תלה *telah*, *ſuſpendere*. Job 26: 7. אתלה *atlah*, ſoûtien, appui; ϛήλη, *ſtèlè*, *colonne*.

(*c*) .... ἔχει δὲ τε κίονας αὐτὸς
μακρὰς, αἳ γαῖαν τε καὶ οὐρανὸν ἀμφὶς ἔχουσιν.
Odyſſ. ibid.

(*d*) Aujourd'hui Andalouſie, midi de l'Eſpagne.

les

côtes d'Afrique (*a*), voyoient souvent les hautes montagnes de Mauritanie dont la cime est toûjours couverte de nuées, & paroît unie au ciel. Le nom d'Atlas ou de Colone, donné à cette montagne, y fit appliquer la fable d'Atlas. Ils le disoient roi de Mauritanie, grand astrologue, & grand géographe, enfin changé par les dieux en une montagne (*b*) qui va de la terre au ciel.

LA THEOGONIE.

Les Hyades & les Pleïades.

Les Hyades ou Huades qui ont reçu leur nom de la figure V qu'elles forment dans le front du taureau céleste, & les Pleïades qui sont ce petit peloton d'étoiles fort remarquables à côté des précédentes, sont de toutes les constellations du zodiaque les plus connues & les plus faciles à démèler. Elles servoient particulièrement à régler les leçons qu'on donnoit aux disciples des prêtres par le moyen d'un Atlas, c'est-à-dire, d'un Horus por-

(*a*) Voyez l'*Histoire de la Physique expérimentale, dans le Spectacle de la Nature*, t. 4. part. 2. Entr. 2.

(*b*) *Oceani finem juxtà solemque cadentem,*
Ultimus Æthiopum locus est, ubi maximus Atlas
Axem humero torquet stellis ardentibus aptum.
Æneid. 4.

. . . . Latera ardua cernit
Atlantis duri, cœlum qui vertice fulcit:
Atlantis cinctum assidue cui nubibus atris
Piniferum caput, & vento pulsatur & imbri.
Nix humeros infusa tegit. Tum flumina mento
Præcipitant senis, & glacie riget horrida barba.
Ibid.

tant une ſphère céleſte. Atlas humaniſé, devint le pere des Hyades & des Pleïades. Orion qui ſe léve immédiatement après elles, paſſa aiſément dans l'imagination des fabuliſtes pour un libertin qui ne ceſſe de les pourſuivre.

Les pourſuites d'Orion.

Le jardin des Heſpérides.

Parmi les autres fables que les voyageurs Phéniciens avoient tout le loiſir d'imaginer dans leurs courſes, ou de conter à leur retour, les deux plus belles, ſans doute, ſont celles du jardin des Heſpérides, & celle d'Atlas ſoulagé par Hercule du fardeau du globe céleſte. Quel peut-être l'origine de la première ? Trois nymphes placées autour d'un arbre qui produit des pommes d'or, & maîtreſſes de diſpoſer de ce merveilleux fruit ; un dragon qui veille pour en empêcher l'uſage & l'accès à tout autre ; une chévre ſauvage qui broute au pié de l'arbre ; ou enfin au lieu de la chévre, une corne d'abondance placée, ſoit au pié de l'arbre, ſoit dans la main d'une des trois nymphes : voilà la repréſentation du jardin des Heſperides.

Cette peinture fabuleuſe en apparence, n'eſt que l'ancien ſymbole des richeſſes de Tarſis. Les trois nymphes paroiſſent être les trois Iſis, ou les annonces des trois mois, où il faiſoit bon s'embarquer pour le commerce de l'Heſperie ou de

l'Espágne. Les pommes d'or sont les oranges, les citrons, ou plûtôt encore les riches métaux, & les commodités de toute espéce que les Phéniciens tiroient sans fin de ces provinces Occidentales*. Le serpent est le symbole de la vie, & des secours qui leur revenoient du voyage de la Bétique. Le capricorne ou la corne de chévre marquoit le tems du départ pour la fin de l'autonne, quand ils prenoient par la Mer Rouge: ce qu'ils faisoient souvent pour commercer à profit le long des côtes d'Afrique, où les échanges avec des barbares, dépourvus de tout, étoient infiniment avantageux. En plaçant ainsi leur départ dans le tems que les pluyes sont affreuses vers le tropique méridional où est alors le soleil, ils y arrivoient dans la belle saison, & adoucissoient par cette prudence les incommodités de la route.

LA THÉOGONIE.

*V. Diod. & Strabon, ou le Spectacle de la Nature t. 4. part. 2. Ent. 2.

Quant à la fable d'Hercule qui soulage Atlas; si nous connoissons Atlas & Hercule, nous n'aurons plus de peine à entendre la décharge du fardeau de l'un sur les épaules de l'autre. Atlas signifie l'*étude pénible*, ou les leçons d'astronomie que donnoient les prêtres. Hercule veut dire *la jeunesse armée* en course. C'est le nom que conserva cette jeunesse de Sidon qui alla s'établir à Cadix. Ce

Atlas déchargé.

LE CIEL POETIQUE. nom y fut pris par la ſuite pour celui d'un héros, fondateur de la colonie. Les jeunes Phéniciens qui firent cet établiſſement, ſi éloigné de leur patrie, furent contraints d'étudier eux-mêmes l'ordre du ciel pour régler leur route: & ſouvent faute de prêtres & de leçons, *Hercule* ſe chargeoit des fonctions d'Atlas, & prenoit le fardeau ſur ſes propres épaules.

XXIII.

Eros, l'Amour, & l'Hymenée.

Perſonne n'ignore que c'étoit un uſage univerſel dans l'antiquité d'aller, le jour des nôces audevant de l'époux, & de l'épouſe, avec des lampes & des flambeaux. Les amis de l'époux portoient une torche de bois réſineux: les jeunes filles amies de l'épouſe portoient une lampe. Il n'y a perſonne qui n'ait lû & admiré la raviſſante deſcription que l'Evangile fait de la marche des dernières, & il eſt inutile de rien citer de plus. Chacun attendoit le moment auquel l'époux ſeroit prêt pour aller chercher l'épouſe chez ſes parens, & pour l'amener chez lui avec tous ceux & celles qui devoient l'accompagner, & être admis dans la ſale du feſtin. Dès qu'il paroiſſoit, les deux chœurs de jeunes gens

s'écrioient en prenant leurs lampes : *voilà la fête, voilà l'époux.* De même qu'on annonçoit une pompe funébre en mettant ſur la porte de la maiſon du mort une parure lugubre, & très-probablement un chien à trois têtes, pour marquer les trois adieux des amis ; on annonçoit le jour des nôces en ornant de fleurs & de feuillages, la porte de l'époux & de l'épouſe, & en y mettant la figure d'un jeune homme portant une lampe ou une torche, à côté de laquelle étoit une Iſis marquant le jour de la lune auquel la cérémonie étoit fixée. Ce jeune homme portoit le nom d'Hyménée, qui ſignifie *voilà la fête* (a), *voilà l'époux qui vient.*

LA THEOGONIE.

Ceci ne paroît d'abord qu'une conjecture. Mais remarquons que l'uſage des annonces gayes ou lugubres par la diverſe parure des portes a paſſé de la plus haute antiquité juſqu'à nous. Les niches deſtinées à recevoir certains ſymboles où les marques d'une fête, ſoit au coin des carrefours, ſoit au-deſſus des portes des particuliers, ont été appliqués parmi nous à un autre uſage : mais on les retrouve encore. Nous avons encore retenu quel-

(a) De הוא *hu, ipſe eſt, ecce ;* & de מנחה *menéh, feſtum, ſacrificium.* הואמנחה *hu menéh, ipſum eſt feſtum. Feſtivitas inſtat. Ecce ſponſus venit.*

LE CIEL POETIQUE. ques restes de la même coûtume qu'avoient les anciens (*a*) de mettre des couronnes & des feuillages sur la porte des maisons où l'on étoit dans la joye, & de varier ces couronnes à la naissance d'un enfant mâle ou d'une fille; d'en mettre d'autres pour annoncer un mariage ou d'autres fêtes. C'étoit en particulier la coûtume des Egyptiens de mettre au haut de leur porte la figure & les feuillages propres de la fête à laquelle ils prenoient part: & nous verrons dans l'article des animaux, honorés en Egypte, que la veille ou le soir du jour auquel les Egyptiens célébroient la fête du bélier, & mettoient sur leurs portes des feuillages & des fleurs, les Hébreux teignirent le haut de leur porte du sang de l'animal que l'Egypte adoroit.

Sachant, comme nous le savons, que les dieux n'étoient originairement que des signes, nous pouvons sans hésiter ramener l'Hymen avec sa lampe ou son flambeau à une affiche toute simple de la cérémonie, ou de la pompe nuptiale, à laquelle les parens & amis étoient invités. L'Isis étant devenue dans l'opinion des peuples une déesse puissante, & la mere des plaisirs, l'enfant qui l'accompagnoit partagea

(*a*) Voyez *Meursii Græcia feriata*, au mot *Amphidromia*; & *Athenée* au mot *corona*.

les honneurs de la divinité, & donna lieu aux plus belles histoires. On lui prêta des fonctions conformes aux inclinations de la mere. On le nomma en conséquence Eros ou l'amour. Il est croyable que pour ne point multiplier inutilement les figures, on se contentoit de mettre dans les affiches un flambeau nuptial à côté des Horus qui étoient propres à chaque saison. Horus prenoit alors le nom d'Eros ou d'Hymenée. De cette sorte l'amour paroissoit tantôt avec les aîles du vent Etésien, tantôt avec la massue d'Hercule, quelquefois armé de l'arc & des fléches d'Apollon ou du sagittaire, ou bien assis sur un lion, ou conduisant un taureau, un bélier, une chévre, ou deux poissons. Ces figures donnèrent lieu à autant d'histoires. L'empire d'Eros embrassa le ciel & la terre. Qui pouvoit douter après cela qu'il ne régnât jusqu'au fond de l'humide élément. Les marques des travaux de chaque saison, jointes au flambeau nuptial passèrent pour les monumens de ses victoires. Il avoit desarmé tous les dieux, & leurs attributs dans ses mains devinrent la matière du badinage des poëtes, puis des profondes réfléxions des philosophes, mille fois plus ridicules là-dessus que les poëtes.

LA THEOGONIE.

LE CIEL POETIQUE. Cette coûtume de tranſporter des figures ſymboliques, & de les placer ſur les portes, & dans les lieux où ſe devoient célébrer certaines fêtes, a fait regarder par la ſuite l'arrivée des figures portatives comme une viſite des dieux. De-là les invitations à Céres de viſiter la grange; à Pan de venir jetter un regard favorable ſur les petits des troupeaux, ou de s'en aller ſans leur nuire; à Vénus & au jeune porte-flambeau qui l'accompagne, de ſe tranſporter dans telle ou telle maiſon.

O Venus regina . . . .
. . . . vocantis
Thure te multo Glyceræ decoram
Transfer in ædem.
Fervidus tecum puer.

XXIV.

Protée.

Selon la fable, Protée étoit le nourricier des phoques ou des chevaux marins qui tirent le char de Neptune. Il en faiſoit le dénombrement auprès de l'île du Phare : il leur donnoit à toutes également à repaître : & quand on l'abordoit, il ſe changeoit en homme, en femme, en brébis, en cheval, en liqueur, & en telle figure qu'il lui plaiſoit.

Selon la vérité, Protée étoit l'annonce

de l'échange des fruits de l'Egypte contre des eſclaves, des troupeaux, des métaux, du vin, & autres marchandiſes que les vaiſſeaux Phéniciens apportoient dans l'île du Phare, l'unique port d'Egypte qui fût alors bien acceſſible. Ces vaiſſeaux prenoient là leur proviſion de blé, de lin, & de toutes les productions de l'Egypte. Nous avons déja vû que le retour annuel de ces vaiſſeaux aux extrémités de l'Egypte, étoit annoncé par un Oſiris qu'on nommoit Neptune. Depuis l'introduction de l'idolâtrie, les Egyptiens qui haïſſoient la mer, n'honorèrent point Neptune : mais ils conſervèrent ſon nom qui ſignifie *l'arrivée de la flotte*, & le donnèrent aux extrémités de l'Egypte, ou au bord de la mer. C'eſt Plutarque qui nous le rapporte. Protée allant aux extrémités de l'Egypte, & vers le Phare, compter les courſiers marins, & les pourvoir de tout, ne peut être que la vente qu'on alloit faire au Phare des denrées de l'Egypte à l'arrivée des barques Phéniciennes. Le nom de Protée le confirme. Il ne ſignifie autre choſe que *l'abondance des fruits*, ou *les productions* de la terre (*a*).

LA THÉOGONIE.

(*a*) De פרה *parah*, *pario*; & de פרי *peri*, *fructus*, vient פרת *poret*, *partus*, *fœcunditas*, *copia fructuum*. Geneſ. 49 : 22.

LE CIEL POETIQUE.

Le nom de Poret ou Protée a produit évidemment ceux de *port* & de *porter* : parce que ce ſont les fruits de la terre qui ont été le premier objèt des tranſports d'une côte à l'autre. Et ſi l'on a feint que Protée en arrivant au port du Phare, faiſoit le dénombrement des phoques, puis prenoit diverſes figures ; c'eſt parce que l'on venoit à bord de toutes les barques apporter les proviſions néceſſaires à l'équipage, & faire les échanges des marchandiſes, en quoi conſiſtoit le commerce des anciens. On peut croire auſſi que cette fable eut ſon fondement dans la figure, tantôt d'un eſclave, tantôt d'un cheval, d'un tonneau, ou de telle autre, qui étant miſe dans les aſſemblées Egyptiennes, annonçoit ce que la flotte apportoit de conſidérable ; & qui par cette raiſon, étoit appellée Protée, ou l'échange des fruits de la terre.

XXV.

La canicule, Toth, Annubis, Mercure.

Voilà un aſſez grand nombre d'hommes, & de femmes fort célébres que nous avons, ce me ſemble, acquis le droit de rayer dans l'hiſtoire. Il n'en faut plus chercher ni le pays, ni la datte, ni la généa-



1, 2, Le Lever de la Canicule. 3, L'ouverture de l'Année.
4, L'ouverture des échanges. ou des ventes de betail concourant anciennement avec l'ouverture de l'Année.

logie, puiſque nous avons prouvé qu'ils ne ſont tous rien de plus que l'Oſiris, l'Iſis, & l'Horus Egyptiens; c'eſt-à-dire, les trois principales clés de l'écriture ancienne, ou les ſymboles de l'année ſolaire, de l'année civile, & de l'année ruſtique. LA THÉOGONIE.

Nous connoiſſons une quatrième clé qui eſt le Toth, ou Taaut, c'eſt-à-dire, le chien. De là ſont encore ſortis quantité de rois & de dieux, dont nous allons démêler, en peu de mots, les noms, les rangs, & les occupations.

Je ne répéterai plus pourquoi les Egyptiens donnoient à la brillante étoile, dont le lever les avertiſſoit des approches du débordement, le nom de Toth, ou Taaut qui dans leur langue, vouloit dire chien, & qui eſt encore celui que la Vénerie conſerve pour animer ou pour rappeller les chiens. Tayaut.

Les Egyptiens des tems poſtérieurs ne manquèrent pas d'en faire un de leurs rois qui avoit été tranſporté dans ce bel aſtre. Ils le font fils de Ménès, & petit fils d'Oſiris. Ils lui attribuent l'invention des lettres ſymboliques. Ils en font le conſeiller de Ménès, & diſent qu'il l'aida à régler l'ordre de leurs fêtes. Mais cette belle hiſtoire eſt uniquement fondée ſur ce qu'on diſoit anciennement en Egypte Athotes ou Taaut.

que c'étoit Toth qui régloit les manes, le renouvellement des indictions. Il ouvroit l'année en effèt, & c'étoit au lever de la canicule qu'on la commençoit. Le premier de leur mois en prit le nom de Thot. Ce n'est que par superstition que les Egyptiens s'abstinrent de compter éxactement l'année sacrée ou civile, lorsqu'ils eurent la connoissance qu'avec 365 jours, il y avoit encore un quart de jour à mettre pour exprimer l'entière révolution. Quatre quarts de jour négligés faisoient un jour au bout de quatre ans: & négligeant après les quatre ans d'intercaler un jour, ou de compter 366, au lieu de 365, leur année civile en commençoit un jour trop-tôt, & en rétrogradant, s'éloignoit de la valeur d'un jour entier du calcul de l'année naturelle. Elle s'en éloignoit de deux jours au bout de huit ans, & de trois après douze ans. Ainsi l'ouverture de l'année sacrée parcouroit successivement tous les jours de l'année dans la durée de 365 fois quatre ans qui font 1460 ans. Ils croyoient par là benir, & faire prospérer toutes les saisons, en les faisant jouir tour-à-tour de la fête d'Isis qui se célébroit conjointement avec celle de la canicule; quoiqu'elle fût souvent fort éloignée du lever de cette

constellation : & c'eſt par un effèt de l'ancienne coûtume de célébrer la fête d'Iſis, ou le renouvellement de l'année au lever même de la canicule, qu'on ne manquoit pas en quelque ſaiſon que la fête arrivât, d'y faire paroître non-ſeulement la figure du chien, mais même des chiens vivans qui précédoient toûjours le char d'Iſis (*a*): circonſtance que je prie mon Lecteur de remarquer. Ils ſe plaiſoient ainſi dans les tems poſtérieurs à chercher en tout du merveilleux, ou du myſtérieux. Le calcul que nous venons de voir, & bien d'autres qu'ils tenoient des prêtres leurs devanciers, étoient des choſes extrèmement ſimples. Ils les prirent par la ſuite pour les différentes durées des rois qu'ils logeoient dans la canicule, & dans d'autres aſtres. L'un avoit vécu 1460 ans, un autre tant de milliers d'années. Les calculs aſtronomiques fondés ſur différentes ſuppoſitions & ſur différentes combinaiſons des aſtres, étoient une des principales occupations des prêtres. Ces calculs trouvés dans les régiſtres des ſavans les plus laborieux, paſsèrent pour être la durée de la vie terreſtre des dieux qu'on logeoit dans ces aſtres. Voilà réellement

(*a*) *τοῖς ἰσείοις προπορεύεσθαι τοὺς κύνας κατὰ τὴν πομπήν. Diod. l.* 1.

LE CIEL POETIQUE. l'origine de cette antiquité de l'hiſtoire des Egyptiens qu'on faiſoit remonter ſi haut. Leurs anciens rois ne ſont que les noms des aſtres, & la durée de leur vie n'eſt qu'une ſuputation du tems qu'il faut pour ramener une planéte au point du ciel d'où elle étoit partie. C'étoit abuſer auſſi groſſièrement de leurs calculs aſtronomiques, que de leur écriture; & il eſt ſenſible après cela que ſi on retranche de la ſageſſe des Egyptiens un peu d'aſtronomie, de géométrie, & de grandeur de goût en fait d'architecture, toute leur ſageſſe tombe & dégénère en extravagance. Qu'on vienne après cela oppoſer à la nouveauté du monde, telle que la ſainte Ecriture nous la repréſente, conformément à tous les monumens hiſtoriques qui ſont ſur la terre, cette longue ſuite de rois & d'années ſans évenemens, ſans monumens, & qui remontent par vingt & trente mille ans au-deſſus de la chronologie de Moïſe; on voit le cas qu'il faut faire de toute cette ancienne hiſtoire d'Egypte. Elle eſt encore plus fauſſe que les fables des Grecs, où il y a, après tout, quelques perſonnages réels.

Le Phénix. A l'occaſion de la rétrogradation de la fête d'Iſis, & du retour de cette fête au vrai lever de la canicule après 1460

ans, n'oublions pas de remarquer qu'ils regardoient la 1461e année comme privilégiée, comme une année *d'abondance & de délices.* C'est parce que cet évènement si rare & si important, selon eux, concouroit avec le soufle désiré des vents Etésiens, qu'ils exprimoient le tout par un oiseau d'une singulière beauté qui se faisoit admirer parmi tous les autres, & qui arrivoit en Egypte après avoir passé 1461 ans* sans y paroître. Ils ajoûtoient que cet oiseau y venoit mourir sur l'autel du Soleil, & que de ses cendres il naissoit un vermisseau qui redonnoit la vie à un oiseau semblable au précédent. Ils lui donnoient le nom de Phénix, qui signifie ce qu'ils prétendoient être attaché au concours de l'ouverture de l'année & du vrai lever de la canicule, je veux dire *l'abondance la plus délicieuse* (a). Voilà donc encore une figure emblématique convertie en une fable : autant en faut-il dire de l'homme à tête de chien.

LA THÉOGONIE.

* *Tacit. Annal.* 6.

Anubis.

Que Taaut, le chien, ou l'aboyeur Anubis (*b*), car c'est toûjours la même chose, soit un personnage idéal, & un roi purement imaginaire, en voici une

(*a*) פנך *phonek, delicatè nutriens.* Prov. 29: 21.

(*b*) הנובח *hannobeach.* Voyez Isai 56: 10. *ἀστροκύων, stella-canis.*

LE CIEL POETIQUE. Esculape.

preuve complette. Au lieu de l'appeller l'aboyeur, le moniteur, ou l'astre-chien, on l'appelloit encore Esculape (*a*), c'est-à-dire, *l'homme-chien*, parce qu'il réunissoit le corps d'un homme à la tête d'un chien. Cette figure symbolique de l'avertissement que donnoit le lever de la canicule, ayant sauvé la vie aux anciens habitans de l'Egypte, ils accompagnoient toûjours l'Anubis ou l'Esculape de la figure d'un serpent, c'est-à-dire, du symbole de la vie. De là vient qu'Anubis & Esculape passent pour inventeurs de la médecine, & les conservateurs de la vie.

Dans les catalogues des anciens rois d'Egypte tirés de Manéton, d'Eratostene, & du Syncelle, & recueillis avec soin dans la régle des tems de Marsham, on trouve l'invention d'écrire également attribuée à Thotes & à Esculape. Marsham s'en fâche, & il rectifie ces méprises du mieux qu'il peut, dans la persuasion où il est que Thotes & Esculape sont deux rois fort différens. Mais falloit-il traiter sérieusement une histoire où il est évident qu'on fait deux hommes l'un régnant à Thebes, l'autre à Memphis, de deux noms qui signifient tous deux la canicule, & qui n'ont jamais été donnés à homme qui ait vécu.

(*a*) איש כלב *esh caleph, vir canis.*

La canicule nous a déja donné deux divinités, l'une résidante dans la belle étoile voisine du cancer, & fort occupée à faire croître & décroître le Nil ; l'autre uniquement livrée à la médecine, & à la surintendance de la santé. Après Anubis & Esculape, voyons présentement éclore de la même figure le Camille des Etrusques, le Janus des Latins, l'Hermès des Grecs, & le Mercure des Phéniciens. Non-seulement l'observation de la canicule avoit mérité d'être designée par la figure du serpent, symbole de la vie qu'elle avoit assurée aux Egyptiens : mais comme elle leur avoit procuré l'abondance, ou plûtôt une surabondance de blé qui les mettoit en état d'aider les étrangers, & de s'enrichir par la vente de leurs provisions ; la figure d'Anubis fut souvent accompagnée d'une bourse pleine, dont la vûe réjouissoit les peuples ; ce qui lui valut le nouveau titre de Mercure, qui signifie *le négociant* ou *l'intrigant* (a).

LA THEOGONIE.

Camille, Janus, Hermes, & Mercure.

(*a*) De רכל *racal*, *negociari*, *detrahere dolosè*, *latenter surripere*, vient מרכל *marcol* ou *marcor* ; & מרכלת *marcolet*, *mercatura* Ezech. 27 : 24. *Dolus*, *detractio*. Levit. 19 : 16. La réunion de ces sens a fait donner à Mercure le privilége de fourber aussi-bien que de commercer.

Callidum quidquid placuit jocoso
Condere furto. Carm. l. 1. od. 10.

Horace dans l'hymne si édifiante qu'il adresse à Mer-

LE CIEL POETIQUE.

Une nouvelle preuve que Mercure n'eſt que le ſymbole de la canicule, ou de l'avertiſſement de la retraite, & non un homme qui ait rien enſeigné, ni inventé, c'eſt qu'on lui mettoit en main la marque de la crûe du Nil, & aux piés les aîles qui avertiſſoient de prévenir le débordement par une promte fuite.

La marque de la crûe étoit une perche croiſée : cela eſt fort ſimple : & le ſerpent qu'on y entortilloit ne marquoit dans la main de cette figure que ce qu'il ſignifioit par-tout, la vie, la ſubſiſtance. Etant double il annonçoit une ſubſiſtance très-abondante, qui peut ſuffire aux Egyptiens & aux Etrangers. On terminoit ce bâton par deux petites aîles ; ſymbole du vent qui régloit la crûe des eaux. Toutes ces ſignifications furent oubliées, & *le Moniteur* étant devenu dieu, comme les autres figures, on changea ſon nom d'Anubis l'aboyeur, en celui d'Hannabi l'orateur. Le bâton qui étoit dans ſa main facilita cette métamorphoſe. On le prit pour la marque d'un conducteur, d'un interpréte, d'un ambaſſadeur. De-là les qualités de guide, d'intendant des routes, de porteur

cure n'a garde d'en faire un voleur : mais il tourne ſes vols en plaiſanteries. Le tout étoit pour réjouir la cour céleſte.

de bonne nouvelle, & tant d'autres semblables qu'on donnoit à Mercure, & dont on trouve la collection dans l'histoire des dieux de Giraldi *. De-là l'usage de mettre les chemins sous sa protection, & de placer sa statue à l'entrée des grandes routes. Mais quelle est l'origine du nom de Caducée qu'on donne au bâton de Mercure ?

LA THÉOGONIE.

* Syntagm. 9.

En Orient toute personne constituée en dignité portoit un sceptre (*a*), ou un bâton d'honneur, & quelquefois une lame

(*a*) La preuve de cette coûtume se trouve fréquemment dans l'Ecriture sainte. Lorsque la prophétesse Débora félicite dans son cantique les capitaines, ou les chefs de la demi-tribu de Manassé qui demeuroit au-delà du Jourdain, d'être venus au secours du peuple de Dieu contre l'ennemi ; elle nous les représente comme ayant en main leur bâton de commandement. Quand les Tribus murmurèrent de voir le sacerdoce demeurer dans la famille d'Aaron, les chefs des tribus reçûrent ordre d'apporter leur sceptre au tabernacle. Celui de Lévi que portoit Aaron, se trouva fleuri le lendemain, & l'Ecriture remarque que les autres chefs reprirent chacun leur sceptre, ou leur bâton de commandement. Cette distinction étoit tellement affectée au chef de chaque grande famille, que dans la langue Orientale une tribu n'a point d'autre nom que celui du sceptre auquel elle est subordonnée. Ainsi les douze sceptres de Jacob, signifient les douze tribus des Israëlites ; & pour dire la tribu de Levi, ou la tribu de Juda, on ne pouvoit dire autrement que le sceptre de Lévi, le bâton de Juda. Ici mon Lecteur me pardonnera, je l'espère, une digression que je crois lui devoir être utile. C'est de lui faire observer, à l'occasion du bâton d'honneur, qu'on a entièrement obscurci la célébre prophétie de Jacob, en prenant le sceptre dont il y est parlé pour un sceptre royal : au lieu qu'en jugeant du sceptre par celui qui le doit porter,

LE CIEL POETIQUE.

d'or ſur le front, qu'on appelloit Cadosh ou Caducée, & qui ſignifioit *un homme ſaint* (*a*), pour avertir que celui qui portoit ce bâton, ou cette marque, étoit un homme public, qui devoit aller & venir en liberté, & dont la perſonne étoit inviolable. Telle eſt l'origine du nom qu'on donne à la baguette que porte Mercure. On a fait ainſi le guide des voyageurs,

c'eſt-à-dire, par le chef (*Dux*) de la tribu de Juda dont il eſt parlé auſſitôt, on ne trouve plus de difficulté dans l'application de la prophétie. Il n'eſt promis qu'à la tribu de Juda de conſerver ſes chefs, & ſon bâton d'honneur, juſqu'à la venue du Meſſie. Les autres tribus pourront être diſperſées, ou preſque oubliées & perdues, comme les dix qui compoſeront le royaume d'Iſraël; ou preſque détruites comme celle de Benjamin. La ſeule tribu de Juda aura les aſſurances de conſerver ſes généalogies en bon ordre ſous l'inſpection de ſes chefs, & ſera toûjours diſtinctement connue, juſqu'à ce que le *Sauveur vienne & que les nations lui obéiſſent* : afin que par-là ſa naiſſance ſoit conſtatée publiquement, & qu'on connoiſſe qu'il eſt fils de David, de Juda, de Jacob, d'Iſaac, & d'Abraham. L'évènement a parfaitement répondu à la prophétie, & l'accompliſſement eſt auſſi ſimple que la promeſſe. Dès que les nations viennent au fils de Marie, & que le deſcendant de Juda leur a fait connoître le vrai Dieu, la tribu de Juda dès-lors a acquité ſa deſtination. Auſſi eſt ce auſſitôt après la converſion des Gentils au Chriſtianiſme que la tribu de Juda tombe en déſolation. Elle eſt chaſſée de la terre promiſe, & diſperſée partout. Les reſtes de cette tribu, qui avec ceux des autres doivent un jour reconnoître celui que leurs parens ont rejetté, ſont aujourd'hui ſans ſceptre, ſans chef, ſans regiſtre, & hors d'état de juſtifier la deſcendance du Meſſie qu'ils attendent, & de faire voir par des regiſtres autentiques, qu'il eſt fils de David, de Jacob, & d'Abraham.

(*a*) קדוש *cadosh, ſanctus, ſeparatus.*

l'interpréte * & l'envoyé des dieux, d'une figure dont on ſavoit confuſément que la fonction étoit d'avertir de ſe mettre en chemin. Ignorant entièrement le rapport qu'avoit cette longue meſure avec le Nil, on la convertit par-tout en un bâton d'ambaſſadeur, pour mettre quelque liaiſon entre la fonction de l'Envoyé & le bâton qu'il portoit.

LA THÉOGONIE.

* Ερμης.

Souvent au lieu de la meſure du Nil, on lui mettoit en main une clé, & on lui donnoit deux viſages, l'un de jeune homme, l'autre de vieillard, en environnant le tout d'un ſerpent qui ſe mordoit la queue. Le ſerpent, ſymbole de la vie ou du tems, marque ici l'année qui forme un cercle perpétuel, & la révolution des aſtres qui reviennent au point du ciel d'où ils étoient partis un an auparavant. Notre portier, qui fait ici la clôture du vieil an, & l'ouverture du nouveau, n'eſt que la canicule dont le lever ou le dégagement hors des rayons du ſoleil marquoit la nouvelle année ſolaire. Je dis ſolaire, ou naturelle, parce que l'année ſacrée, faute de compter & d'évaluer un quart de jour avec les 365 jours, commençoit plûtôt d'un jour entier au bout de quatre ans, de deux jours au bout de huit ans : & en continuant de même il arrivoit que le commencement

de l'année ſacrée parcouroit toutes les ſaiſons. Mais on y obſervoit toûjours la coûtume de faire précéder la pompe d'Iſis, qui étoit la première fête de l'année, par le dieu Anubis qui étoit le *portier des fêtes*, ce qui fait voir que le tout étoit plus aſtronomique qu'hiſtorique. Voilà ſans difficulté le Janus des Latins qui avoit les mêmes attributs avec le nom de *portier*. Son compagnon ordinaire, le bon roi Picus avec ſa tête d'épervier, a l'air trop Egyptien pour douter un inſtant que l'Egypte, & non le Latium, n'ait été la patrie de l'un & de l'autre.

Janus.

Anubis étoit réellement, comme ſigne, la régle des fêtes, & l'*introducteur* de toutes les figures ſymboliques qu'on montroit ſucceſſivement au peuple durant l'année. Devenu dieu il en fut fait l'inventeur & l'ordonateur. Or ces fêtes ſe nommoient les manes, parce que les figures qu'on y préſentoit aux aſſiſtans étant originairement deſtinées à régler les travaux du peuple, ſe nommoient *les manes*, c'eſt-à-dire, *les réglemens*, *les ſignes*, *les enſeignes*. On en fit là la plus belle fonction d'Anubis, & c'eſt relativement à cette opinion frivole que la pompe d'Iſis, ou l'ouverture des fêtes annuelles, étoit précédée par un chien. Mais les néomé-

nies de chaque ſaiſon, & les fêtes particulières qui prévenoient ou ſuivoient chaque recolte ayant des noms propres qui les diſtinguoient, le nom général de *manes*, d'enſeignes, ou d'images, demeura aux aſſemblées funébres, qui revenoient fréquemment; & les noms de manes, d'images, de ſimulacres, & de morts ſe confondirent. Mercure qui *faiſoit l'ouverture & la clôture* des manes (*a*), devint ainſi le conducteur des morts. Il conduiſoit les ames la baguette haute. Roi ou berger, il falloit ſuivre la troupe: il leur ouvroit le triſte ſéjour, le fermoit ſans miſéricorde, & tiroit la clé ſans permettre à perſonne de ſortir (*b*). C'eſt encore ce que les Phéniciens & les Arcadiens vouloient dire quand ils l'appelloient le Cyllénien (*c*). Ce mot ſignifioit la clôture, ou *celui qui termine* l'année, & qui *finit pour toûjours* la durée de la vie. LA THÉOGONIE.

La perſuaſion où l'on étoit qu'il avoit inventé la muſique, la lyre, la lute, &

(*a*) ψυχοπομπός, *manium dux, ductor animarum.*

(*b*) *Tum virgam capit. Hâc animas ille evocat orco.* Æneid. 4. & Horat. Carm. l. 1. od. 10. & od. 24.

(*c*) כליון *cillaion, ultima conſummatio.* Iſai 10:22. Item, *clauſura, coercitio*, de la *Cyllenius ales, Cylleniæ proles* Æneid. 4.

Ἑρμῆς δὲ ψυχὰς Κυλλήνιος ἐξεκαλεῖτο.
Hermes Cyllenius animas evocabat. Odyſſ. ώ.

LE CIEL POETIQUE.

tous les éxercices qui forment le corps (a), est fondée sur ce que toutes ces choses étant inséparablement unies aux anciennes fêtes, on l'en a cru l'ordonnateur & l'inventeur comme des fêtes mêmes. En ouvrant les fêtes, il en introduisoit toutes les suites.

Quant à la généalogie de Mercure, elle confirme tout ce que nous avons dit. Il est fils de la belle Maïa, & petit fils d'Atlas. Maïa est la Pleiade ou le peloton d'étoiles connu du peuple même, & placé au dos du taureau. Les Orientaux les nommoient Mæah (b), c'est-à-dire, *la centaine, la multitude*. Les Grecs tantôt leur conservoient leur premier nom, & les nommoient Maïa ; tantôt traduisoient ce mot par ceux de Pleiades & de Pleione qui signifient de même *la multitude*. Ces étoiles si remarquables étant des plus propres à régler l'étude du ciel, & les premières qui attirassent les yeux avant le lever de la canicule dont elles devenoient ainsi le signe avantcoureur, étoient avec les Hyades les premieres qu'on prenoit soin de faire connoître aux jeunes éléves des prêtres Egyptiens, dans la sphère d'Atlàs. Ce

(a) *Qui feros cultus hominum recentum*
Voce formasti catus, & decoræ
More Palæstræ. Horat. idid.

(b) מאה *mæa.*

symbole

ſymbole devenu dieu, on hiſtoria comme lui toutes ſes leçons. Les étoiles qui ſervoient de régle pour connoître les autres, devinrent les filles chéries du docteur Atlas. Maïa ſe dégageoit alors des rayons du ſoleil lorſqu'il étoit dans les gémeaux, c'eſt-à-dire, au mois de May, auquel elle paroît avoir donné ſon nom. La plus belle étoile qui s'en dégage un mois après, ou un peu plus, eſt la canicule, ou l'Anubis, dont il leur plut de dire que Maïa étoit la mere, parce que l'étoile d'Anubis lui ſuccédoit la première.

LA THEOGONIE.

Pourrions-nous pour achever ce qui regarde Mercure, rendre encore raiſon de l'uſage où étoient les anciens de placer communément un coq & un bouc ſauvage à côté de Mercure, ſur-tout quand ils lui mettoient en main une bourſe pleine. Il eſt indubitable à la vérité, qu'ils arrangeoient ces piéces ſelon les idées vaines de leur mythologie, & rapportoient le tout aux ridicules hiſtoires qu'ils attribuoient à Mercure. Mais ce que nous cherchons ici eſt autre choſe. Ces figures étoient antérieures à la mythologie, & c'eſt à la premiere ſignification des ſymboles que nous voudrions parvenir.

La canicule ſe levoit tantôt à l'entrée de la nuit, tantôt au cœur de la nuit, tan-

LE CIEL POETIQUE. tôt avant le lever de l'aurore. Ces différences pouvoient aider à fixer l'ordre de l'année, & avoient une marque particulière. Le lever de la canicule avant l'aurore étant la plus importante de toutes les obſervations pour l'Egypte, avoit à plus forte raiſon ſon caractère abrégé, & diſtinctif, ſavoir un coq à côté d'Anubis. Le ſymbole des richeſſes qu'il procure à l'Egypte, c'eſt-à-dire, la bourſe pleine qu'on lui mèt à la main, eſt ſouvent accompagnée dans les monumens d'une tête de capricorne; ce qui annonçoit fort ſimplement l'échéance des payemens après toutes les recoltes, & après la vente des biens recueillis, c'eſt-à-dire, à l'entrée du ſoleil ſous le capricorne, ou au mois de Décembre. Lorſqu'Anubis, d'affiche qu'il étoit, fût devenu le dieu du commerce & des intrigues, tous ces ſymboles ſi ſimples ſe changèrent en autant d'hiſtoires, de ſuperſtitions, ou d'allégories également miſérables. On les trouve par-tout, voiez là-deſſus, ſi vous en avez la patience, ou Noël le Comte, ou Cartari.

XXVI.

Dédale & Icare.

Lorſque les Egyptiens eurent converti en autant d'objets d'un culte abominable,

ces figures qu'ils n'entendoient plus, chaque canton eut la ſienne par prédilection. Tel dieu guériſſoit de telle maladie en tel endroit. Telle déeſſe un peu plus loin étoit de reſſource pour tel autre beſoin. Enfin toute l'Egypte ſe trouva pleine de Cérès, de Latones, de Minerves, de Cybéles, & de Dianes, qui toutes n'étoient que l'Iſis, la clé des différentes fêtes. LA THEOGONIE.

Toute l'Egypte ſe trouva pleine de patrones & de dieux tutélaires, commodes, affectionnés, & dont les fonctions ou les occupations étoient réglées par les beſoins des habitans. Les ſymboles avoient ſubi le même ſort en Phénicie & en Syrie. Toutes ces extravagances ſe répandirent avec les Phéniciens ſur toutes les côtes de la Méditerranée, où elles paſsèrent pour autant de traits de l'hiſtoire Nationale, & prirent encore des formes nouvelles ſelon le génie & le tour d'eſprit des différens peuples. C'étoit, par exemple, la coûtume de dire en Egypte, ſoit par des figures ſymboliques, ſoit dans le langage familier, que quand la canicule ou Anubis ſe montroit avec de grandes aîles d'épervier, c'eſt-à-dire, avec un vent bien ſoûtenu, l'eau ſeroit *ſuffiſamment haute*, & qu'Erigone ſe réjouiroit, ou que la moiſſon ſeroit abondante. Alors ils don-

noient à Anubis le nom de Dédale qui ſignifie *hauteur ſuffiſante* (*a*), ou ſuffiſance de profondeur. Mais ſi Anubis, ſi la canicule laiſſoit tomber ſes plumes, c'eſt-à-dire, ſi le vent Etéſien venoit à tomber ou à manquer au lever de la canicule ; ils donnoient alors à Anubis le nom de Mérat-icar (*b*), c'eſt-à-dire, *le déſeſpoir du laboureur, ou triſte nouvelle pour le laboureur.* Ils ajoûtoient qu'Erigone en étoit inconſolable, qu'elle mouroit de faim & perdoit toute eſpérance. Ces idées & ces images portées en Créte & en Attique, y prirent deux formes nouvelles, & devinrent la matière de deux hiſtoires.

En Créte, le Dédale ou l'Anubis dont le vol ſe ſoûtient, & le Mérat-icar ou l'Anubis dont les plumes tombent, devinrent le ſujèt de la merveilleuſe hiſtoire, ſelon laquelle Dédale ſe fit & à ſon fils Icare, des aîles qui ſauvèrent l'un & ne purent ſervir à l'autre. Si Dédale, dans la ſuite de la fable, ſe ſauve de Créte en Sicile ;

(*a*) De די *dai, ſufficientia, ſatis.* Levit. 5 : 7. & de דלה *dalah, attollere, exaltare.* Pſ. 30 : 2. Hébraic. ou de דל *dal, altitudo,* vient דידל *Daidal,* Δαίδαλος ou Δαίδαλα, *ſufficiens altitudo.*

(*b*) De מרה *marah, amertume, angoiſſe.* Ruth. 1 : 20. ou *deſeſpoir.* 2. Sam. 2 : 26. & de איכר *Iccar, laboureur.* Jerem. 51 : 23. & Iſai. 61 : 6.

ſi Minos roi de Créte qui étoit, dit-on, offenſé contre lui, le pourſuit juſques dans cette île ; ſi pour ſes menus plaiſirs il s'amuſe à bâtir en Sicile la belle ville de Minoa ; ce n'eſt pas qu'il puiſſe y avoir, ni là, ni ailleurs, aucuns monumens du paſſage de Minos qui n'eſt qu'un être de raiſon non plus que Dédale. Mais les mêmes noms & les mêmes ſymboles ſe retrouvant en Sicile & en Créte, on tâcha de lier le tout à l'aide de ces belles hiſtoires qui ont fait long-tems l'amuſement, & enſuite la grande ſcience des Grecs. On connoiſſoit en Sicile comme en Créte, les manes ou les fêtes & les réglemens. On y tenoit les mêmes diſcours dans les fêtes ſans en entendre le ſens. C'étoit des formules de cérémonial & d'habitude. On donnoit aux nouvelles villes des noms tirés du culte public, ou des cérémonies qu'on avoit le plus à cœur : & ces noms ſe trouvant les mêmes en des lieux fort différens, on imagina des faits & des voyages d'une côte à l'autre, pour rapprocher & coudre par ces rapports, des choſes entiérement indépendantes.

LA THÉOGONIE.

Dans l'Attique & dans les îles de l'Archipel, on connoiſſoit Icare : mais c'étoit ſous des idées différentes de la créance de Créte. On ſe ſouvenoit dans ces îles

qu'Icare étoit un laboureur : on y avoit une idée confuſe du rapport de *Mera* avec la *canicule*, quand les vents Etéſiens n'en accompagnoient pas le lever, & de l'état déplorable où *la chûte d'Anubis jettoit Erigone;* c'eſt-à-dire, de la perte de la moiſſon, quand le vent Etéſien n'enfloit point le Nil dans les jours caniculaires. Mais n'entendant rien à toutes ces choſes qui ne pouvoient être intelligibles qu'en Egypte, voici l'hiſtoire qu'ils fabriquèrent en uniſſant toutes ces piéces tant bien que mal.

Icare, diſoient-ils, étoit un laboureur qui avoit montré aux bergers de l'Attique la manière de ſemer, de planter la vigne, & de faire le vin. Ceux qui n'avoient pas encore bû de cette liqueur, voyant les autres faire des extravagances dans l'ivreſſe, tuèrent Icare, perſuadés qu'il avoit empoiſonné leurs amis. *Son chien Mera* vint en heurlant apprendre cette mort à Erigone fille d'Icare, qui ſe vit réduite à une extrème pauvreté, & en mourut de déſeſpoir. *Mera* inconſolable, mourut à ſon tour auprès du corps d'Erigone. Mais Jupiter touché de leur ſort, plaça le chien au ciel, où il eſt connu ſous le nom de la canicule : il y logea auſſi la jeune fille ſous le nom de *la Vierge qui porte des*

épics, & ſon pere Icare ſous le *nom de l'Arcture. Depuis la mort d'Icare, les vents Etéſiens ne ſoufloient plus au lever de la canicule.* Mais après bien des ſacrifices, les dieux accordèrent enfin le retour *des vents de Nord*, ou le ſoufle égal des vents Etéſiens, pendant les quarante jours qui ſuivent le lever de la canicule, & qu'on nomme les jours caniculaires : ce qui ramena l'abondance. LA THÉOGONIE.

On me dira peut-être que cette hiſtoire, malgré les idées fabuleuſes qu'on y a mêlées aux objets qui intéreſſoient l'Egypte, confirme ſi nettement tout ce que j'ai avancé ſur l'origine des dieux, qu'elle paroît faite exprès pour moi, & devient ſuſpecte par l'abondance même de lumière qu'elle jette ſur l'interprétation des figures Egyptiennes. Mais tous les traits que je viens de rapporter, ſe trouvent dans les recueils des mythologues les plus anciens (*a*).

(a) Voyez *Hygini fabulæ*, c. 130. & *Hygini aſtronomic. lib. 2. voce Arctophylax. Arati phænomena Germanico Cæſare interprete, voce canis.* Pour épargner au Lecteur la peine de chercher ces recueils, je me contenterai de citer ici le paſſage des aſtronomiques d'Hygin qui peut ſuffire. *Non nulli hoc dixerunt Icarium, Erigones patrem, cui propter juſtitiam & pietatem exiſtimatur Liber Pater vinum & vitem & uvam tradidiſſe, ut oſtenderet hominibus quomodo ſereretur & quid ex eo naſceretur, & cum eſſet natum id, quomodo uti oporteret. Qui cum ſeviſſet vitem & .... vinum accepiſſet, ſtatim*

LE CIEL POETIQUE. Par l'hiſtoire de Dédale, & par celle de nos deux Icares, il eſt aiſé de juger combien la fable eſt un fonds ſuſpect, & quels mécomtes on peut faire en y cherchant de l'hiſtorique, puiſque les perſonnes mêmes y ſont auſſi peu réelles que leurs avantures.

utres plenos in plauſtrum impoſſuiſſe : hac re etiam Booten appellatum. Qui cum perambulans Atticorum fines Paſtoribus oſtenderet, Nonnulli eorum aviditate pleni, novo genere potûs inducti ſomno conſopiuntur. Atque ut alii aliam ſe in partem rejiciunt ut ſemi-mortua membra jactantes, alia ac decebat loquebantur ; reliqui eorum arbitrati venenum ab Icario datum paſtoribus, in puteum dejecerunt. . . . At Erigone *Icarii filia permota deſiderio parentis, cum eum non redire videret ac perſequi eum conaretur,* canis *Icarii,* cui mera fuerat nomen *ululans redit ad Erigonem . . . . neque puella timida ſuſpicari debebat niſi patrem interfectum qui tot dies ac menſes abeſſet . . . . . quod filia ſimul ac vidit, deſperata ſpe, ſolitudine* ac pauperie oppreſſa . . . . . *ſuſpendio mortem ſibi conſcivit. Cui mortuæ canis ſpiritu ſuo parentavit . . . quorum caſum Jupiter miſeratus, in aſtris corpora eorum deformavit. Itaque complures Icarium* Booten, *Erigonem* Virginem *nominaverunt. Canem autem ſua appellatione & ſpecie* caniculam *dixerunt.* Hygin rapporte enſuite les malheurs arrivés aux Athéniens en punition du meurtre d'Icare, & l'établiſſement des ſacrifices expiatoires, où l'on repréſentoit le triſte accident & la mendicité d'Erigone, allant de côté & d'autre avec le chien Mera rechercher ſon pere. Il ajoûte : *Præterea* canicula exoriens *æſtu eorum loca & agros fructibus orbabat . . . . . quorum rex Ariſteus, Apollinis, & Cyrenes filius . . . . petit à parente quo pacto calamitate civitatem poſſet liberare. Quem Deus jubet multis hoſtiis expiare Icarii mortem & ab Jove petere ut quo* tempore canicula exoriretur, dies quadraginta ventum daret, *qui æſtum caniculæ moderaretur. Quòd juſſum Ariſteus confecit & à Jove impetravit* ut Eteſiæ flarent. On trouve le même conte dans les Dionyſiaques de Nonnus.

On a cependant quelque peine à s'accommoder de cette pensée, que Dédale ne soit qu'une emblême Egyptienne convertie, comme bien d'autres, en un personnage à évènemens extraordinaires. Au travers des fables & du merveilleux dont les Phéniciens & les Grecs étoient si avides, ne retrouve-t-on pas l'historique ? Tous les anciens conviennent que Dédale étoit un architecte industrieux. On lui fait l'honneur de l'invention du compas & de l'équèrre. On ajoûte que c'est à lui qu'on est redevable de la statuaire, & même on caractérise la nature des progrès que ce bel art commença à faire sous lui par des circonstances qui rendent la chose extrémément croyable. *Jusqu'à Dédale*, selon que le rapporte Diodore de Sicile (*a*), " les statues avoient les yeux fermés, & les " mains collées sur les côtés. Mais Dédale " apprit à leur donner des yeux ouverts, à " en tenir les jambes séparées, & à détacher " les mains du corps. Ce qui le fit admirer

LA THÉOGONIE.

(*a*) Οἱ πρὸ τούτου τεχνῖται κατεσκεύαζον τὰ ἀγάλματα τοῖς μὲν ὄμμασι μεμυκότα (nictitantes), τὰς δὲ χεῖρας ἔχοντα καθειμένας, καὶ ταῖς πλευραῖς κεκολλημένας. πρῶτος δὲ (Δαίδαλος) ὀμματώσας, (oculis statuas instruens) καὶ διαβεβηκότα τὰ σκέλη ποιήσας, ἔτι δὲ καὶ χεῖρας διατεταμένας ποιῶν εἰκότως ἐθαυμάζετο παρὰ τοῖς ἀνθρώποις. *Diod. Sicul. biblioth. l.* 4.

& les piés ſont ſouvent emmaillottés, & qui ſe trouvent par-tout dans ſes cabinèts des curieux, ne ſont que les ſtatues d'Oſiris, d'Iſis, & d'Horus, telles qu'on les montroit au peuple dans le tems du débordement. Alors il n'y avoit rien à faire: l'inaction étoit univerſelle. La ceſſation des travaux ruſtiques ne pouvoit être mieux marquée que par un Horus emmaillotté, ou privé de l'uſage de ſes piés par le débordement; & n'employant ſes bras qu'à montrer la meſure de l'eau, un inſtrument pour prendre le vent, un autre pour prendre des angles, & un cornèt pour annoncer l'arpentage général. Il eſt bon d'obſerver que cette figure étant ſans piés & ſans appui, avoit toûjours à ſon dos un crochèt pour la ſuſpendre, & pour la tenir ferme au milieu de l'aſſemblée. Ce crochèt avec ſon bouton tantôt arrondi, tantôt allongé en pointe, a paru au divin Platon une portion de cercle accompagnée d'un trigone pour ſignifier la production du monde matériel, comme un écoulement de la Sageſſe divine qui eſt le trigone archétype. Ces grandes idées ont pu venir avec le tems. Mais nous en ſommes ici au premier uſage du crochèt.

LA THE'OGONIE.

Notre Horus immobile & ſans piés, étoit l'enſeigne naturelle de l'inaction où

LE CIEL POETIQUE. l'on demeuroit en Egypte, depuis le lever d'Anubis, jusqu'au tems de l'arpentage. Et cette inaction devoit être la même le reste de l'année, si la crûe des eaux n'étoit pas venue à *une hauteur suffisante*. Mais après le vol de *Dédale*, c'est-à dire, après qu'Anubis, par le soufle des vents Etésiens, continués un bon nombre de jours, avoit procuré une *profondeur d'eau convenable*, on présentoit les statues d'Isis & d'Horus sous une forme plus dégagée. Le laboureur retrouvoit ses yeux, ses piés, & ses bras. Voilà donc l'origine de notre admirable statuaire. Il est vrai que par la suite, les Egyptiens n'entendant plus le sens de ces symboles, que l'ancien rituel faisoit reparoître dans leurs fêtes, ils y cherchèrent de grands mystères, & multiplièrent tout particulièrement ces figures emmaillottées qui avoient un air plus singulier que les autres : en sorte qu'on les trouve par-tout (*a*). Mais on voit par leur multitude même qu'elles sont des tems postérieurs, & elles ne justifient pas le moins du monde la réalité de l'histoire de Dédale. Quant aux idées que les Egyptiens attachoient à ces maillots, nous nous en mettons peu en peine.

(*a*) Voyez la *Table d'Isis*, & les *Recueils du Pere de Montfaucon*.

Ce ſont toutes niaiſeries qui avoient rapport aux hiſtoires imaginaires de leurs dieux, ou à des allégories auſſi imaginaires & auſſi récentes. LA THÉOGONIE.

On ſe plaindroit, avec raiſon, de mon ſilence, ſi je négligeois de répondre à l'objection tirée de la célébre ſtatue de Memnon ou de Ménophis, qui ſuivant le rapport de Philoſtrate, avoit les piés réunis en maſſe, & qui parloit ou réſonoit au lever du ſoleil. Qui ne voit que c'eſt une ſtatue d'Horus pris hiſtoriquement pour Ménès ou Ménof, le légiſlateur de l'Egypte. Si l'on a dit que cette figure avoit une ſympathie ſi grande avec le ſoleil, c'eſt parce qu'en effèt Horus n'étoit deſtiné à autre choſe, qu'à avertir les laboureurs de ce qu'ils avoient à faire chaque jour de l'année. Il n'avoit rien à leur dire pour la nuit. Ses leçons n'étoient que pour régler ce qu'il failloit faire ſelon la ſaiſon à chaque lever du ſoleil. On prit de-là occaſion de dire d'abord en plaiſantant, & par la ſuite fort ſérieuſement, que c'étoit une ſtatue parlante, & que ſa voix ſe faiſoit entendre au lever du ſoleil.

LE CIEL POETIQUE.

XXVII.

Les Cabires de Samothrace,

Les trois principales figures du cérémonial Egyptien, furent portées à Bérite* en Phénicie, & de-là dans différentes îles de la Mer Egée (*a*). Le culte en devint célébre, sur-tout à Lemnos (*b*), & dans l'île de Samothrace (*c*) qui en est fort voisine. On les y nommoit les Cabires (*d*), c'est-à-dire, *les dieux puissants:* & leur nom de Cabires, qui est Phénicien, n'étoit pas moins en usage dans l'Egypte que dans la Phénicie même: ce qui montre perpétuellement le mélange des termes Phéniciens dans la langue Egyptienne, si le fond n'en est le même.

* V. *Euseb. Præp. Evang. l.* 1.

Les figures de ces dieux, étant originairement destinées à former certains sens par un assemblage de piéces qui ne se trouvent guères ensemble, ne pouvoient manquer d'avoir un air fort singulier, ou même ridicule, quand on n'en comprenoit pas la signification. Ces feuillages, ces cornes, ces aîles, & ces globes si ordi-

(*a*) Aujourd'hui *Archipel.*

(*b*) Aujourd'hui *Stalimène.*

(*c*) Aujourd'hui *Samadrachi*, à l'entrée du détroit des Dardanelles.

(*d*) כבירים *Cabbirim*, *potentes.*

naires ſur la tête d'Oſiris, d'Iſis, & d'Horus, devoient étonner ou faire rire ceux qui n'y étoient pas accoûtumés. Auſſi Hérodote * remarque-t-il que les Cabires auſſi bien que la figure éclopée de Vulcain, appretèrent fort à rire à Cambiſe, lorſqu'il entra dans leur temple, & dans celui du dieu forgeron.

LA THÉOGONIE.

* *In Thalia num.* 77.

Les principaux dieux de Samothrace & d'Imbro, qui en eſt voiſine, étoient au nombre de trois, ſavoir Axieros, Axiocherſa, & Axiocherſos. M. Bochart après nous avoir très-bien expliqué l'origine de ces mots, a cru y voir, ſelon la penſée de quelques auteurs anciens, la déeſſe Cérès dans Axiéros, le dieu Pluton dans Axiokerſos, & Proſerpine dans Axiokerſa. Mais tâchons d'y voir la vérité. Axieros (*a*) ou Aſſuerus, dont le nom ſignifie le modérateur de la terre, eſt le nom même d'Oſiris. Axiokerſos & Axiokerſa, ſignifient également *le frein du ravage*, ou la régle du débordement, & conviennent dans le même ſens, à un homme & à une femme. Peut-on méconnoître là les figures d'Oſirs, d'Iſis, & d'Horus, qui

(*a*) אחזו ארץ *Ochozi eres; Oſiris, dominium terræ.*

(*b*) אחזו קרץ *Ochozi keres*, ou *Axiokerſos, dominium excidii, frænum diluvii.*

enſeignoient au peuple la manière de ſe précautionner contre les ravages de l'eau. Auſſi trouve-t-on ſouvent dans les auteurs que les Cabires étoient, Jupiter, Cérès, & Bacchus, ou Dionyſus le jeune.

Souvent ils en ajoûtent un quatrième qu'ils nomment tantôt Mercure, tantôt Cadmille, ou Caſmille, & Camille, qui, chez les Etruſques & au Latium, ſignifioit un miniſtre, ou un meſſager. C'eſt-à-dire, que nous retrouvons encore ici les quatre principales clés de l'ancienne écriture Egyptienne, changées, à cauſe de leur figure humaine, en autant de dieux *tutélaires & puiſſants.*

XXVIII.

Apollon, les Muſes, & les Graces.

Quelque variété que le caprice des particuliers, & la différence des goûts, ayent pu introduire dans le cérémonial Egyptien, & dans les ſignes qui ſervoient à annoncer tout ce qui intéreſſoit le public, on retrouve par-tout le même fond, parce que les beſoins étoient les mêmes, & que les pratiques étoient fondées ſus ces beſoins. Depuis que le ſens de ces ſignes eût été perverti, juſqu'à changer ſes figures ſignificatives en autant de dieux qui

n'étoient occupés que de pourvoir aux besoins des Egyptiens, ou de leur annoncer ce qui les intéressoit; chaque canton honoroit d'un culte spécial l'une ou l'autre de ces figures. Certaines villes au contraire affectoient de les réunir presque toutes. On honoroit, par exemple, en certains lieux, l'Horus-Apollon, qui ayant mis bas ses fléches & prenant en main sa lyre, se délasse de ses travaux, & se félicite de n'avoir plus d'ennemi. Ce symbole si simple des fêtes & du repos, dont le travail jouit en Egypte durant les mois de Décembre, de Janvier, de Juillèt, Août, & Septembre, ayant été pris pour un dieu qui préside à l'harmonie; les autres figures qui l'accompagnoient pour signifier les diverses circonstances de chaque saison furent prises dans un sens conforme à l'idée qu'on s'étoit faite d'Apollon. Les neuf Isis qui annonçoient les néoménies ou les premiers jours de chacun des neufs mois où l'Egypte est *délivrée* du débordement, portoient dans leurs mains des symboles particuliers ou convenables à chacun de ces mois; par exemple, un compas, une flûte, une trompette, un masque, ou tel autre attribut, pour annoncer la fête qui précédoit l'arpentage des terres inondées; celle où l'on sonnoit de

LA THÉOGONIE.

LE CIEL POETIQUE. la trompette ou du cor pour aller à une expédition de guerre ou de chaſſe ; celle où l'on prenoit le maſque pour repréſenter l'ancien état du genre humain ; ou quelque autre fête célébre. Toutes ces figures enſeignoient réellement aux hommes ce qu'ils avoient à faire. On ſe ſouvenoit généralement que c'étoit là leurs fonctions. Mais devenues déeſſes, on s'imagina qu'elles préſidoient à la muſique, à la géométrie, à l'aſtronomie, à toutes les ſciences. On les réunit en grand chœur au muſicien Apollon : & au lieu de voir dans les inſtrumens qu'elles portoient, les caractères particuliers des fêtes ou des travaux de chaque mois, on crut y voir, & l'on aida à y mettre les marques ſpécifiques de tous les beaux arts. On les appelloit en Egypte les neuf Muſes, c'eſt-à-dire, les neuf mois *ſauvés des eaux*, ou *délivrés de l'inondation* : étymologie dont la juſteſſe ſe trouve démontrée par le nom de Moïſe ou de Moſé, qui ſignifie *ſauvé des eaux*, *dégagé de l'eau* (a). Tel eſt le nom commun qu'on leur conſerva. Mais les Grecs chez qui ce chœur de divinités ſavantes fut porté, leur donnèrent à

(a) *Exod.* 2 : 10. On voit encore ici la preuve du rapport de la langue Egyptienne & de celle des Phéniciens, quoique la diverſité de la prononciation & d'autres altérations en fiſſent des langues différentes.

chacune un nom propre. Ces noms qui sont tirés de leur langue, conformément aux idées ridicules qu'ils avoient de ces figures, ne nous éclairciſſent rien, & ne méritent point que nous nous arrêtions à les traduire. A côté des neuf Iſis qui déſignoient les neuf mois où l'on pouvoit aller, venir, & agir en liberté, paroiſſoient auſſi les trois Iſis qui annonçoient les trois mois pendant leſquels l'eau demeuroit ſur les plaines, & empêchoit la libre communication d'une ville à l'autre. On les peignoit tantôt comme emmaillottées & ne pouvant faire uſage ni de leurs piés, ni de leurs bras; tantôt moitié femme & moitié lézard, ou moitié poiſſon, parce qu'il falloit alors demeurer ſur la terre au bord de l'eau. Enfin, & cette dernière forme fut plus du goût des Grecs, on les repréſentoit comme trois ſœurs oiſives, ſans aucun attribut, & ſe tenant par la main, parce qu'elles déſignoient l'inaction des trois mois de débordement qui ſe ſuivent ſans interruption: & comme ces trois mois rompoient la communication ordinaire d'une ville à l'autre, dans un tems où l'on n'avoit pas encore élevé les magnifiques chauſſées qu'on y a faites depuis, les trois Iſis qui annonçoient les néoménies de ces mois d'une entière

LA THEOGONIE.

séparation, se nommoient *Chéritout* (*a*), c'est-à-dire, *le divorce*, le tems de *la séparation*. Ce mot avoit un rapport de son avec le mot *charites*, qui en Grec signifie tantôt *les actions de graces*, tantôt *les bienfaits* ou *des manières gracieuses*. Ce qui donna lieu aux poëtes Grecs d'imaginer que ces trois déesses présidoient à la reconnoissance ou aux agrémens extérieurs.

Quelque soin que les villes eussent pu apporter au mois de Juin pour se pourvoir de toutes les provisions nécessaires, elles ne pouvoient en bien des rencontres se passer du secours les unes des autres, & l'on avoit recours à la commodité des barques, & de la voile. La barque avec sa voile étoit désignée en Egypte & en Phénicie par la figure d'un coursier qui a des aîles. C'est pour cela que les peuples de Cadix, qui étoient originaires de Phénicie, donnoient anciennement le nom (*b*) de cheval à un vaisseau, soit grand, soit petit;

(*a*) De כרת *charat*, *abscindere*, vient כריתות *cheritout*; *repudium*, *scissio*, interruption du commerce. Voyez le mot *cheritout*. Isai 50 : 1. & Deut. 24 : 1.

(*b*) Γαδειριτῶν .... *τοὺς μὲν ἐμπόρους μεγάλα στέλλειν πλοῖα τοὺς δὲ πένητας μικρὰ, ἃ καλεῖν ἵππους.* *Gaditanorum mercatores ingentibus uti navibus, pauperes parvis; quas equos appellent.* Strabon, geograph. l. 2. p. 99. edit. Reg.

LA THÉOGONIE.

& que les pauvres comme les riches, en parlant de leurs barques, les appelloient leurs chevaux. Que peut donc ſignifier la figure de Pégaſe, ou d'un cheval aîlé qu'on mettoit à côté des trois Graces, & des neuf Muſes ? Si ces déeſſes préſident à la reconnoiſſance & aux ſciences; notre cheval aîlé devient inintelligible. Mais ſi nos Charites ſont les trois mois de ſéparation, ou l'interruption de la libre communication d'une ville à l'autre, Pégaſe vient ici au ſecours : & ſi les neuf Muſes ſont les neuf figures qui annoncent ce qu'il faut faire durant les neuf mois où l'Egypte eſt délivrée de l'eau; la figure du cheval aîlé eſt alors le ſymbole de la navigation, & elle avertiſſoit de ſe pourvoir de la commodité d'une barque pour le tems de l'inondation. C'eſt pourquoi on donnoit à cette figure le nom de Pégaſe, qui ſignifie *la commodité d'un courſier* (a) : c'eſt-à-dire ſuivant le ſtyle du

(*a*) De פגע *péga*, *occurſus*, *aditus*; & de סוס *ſus*, *equus*, *navis*, vient פגעסוס *Pegaſus*, *itus navicularum*. La tête d'un courſier placée ſur les épaules d'Iſis * avec un poiſſon dans une main, & une colombe dans l'autre, étoit viſiblement l'annonce d'une fête qui ouvroit la navigation lorſque le ſoleil quittoit le ſigne des poiſſons, & ramenoit les zéphyrs, dont cette colombe marquoit la douceur. Les Athéniens avoient une ancienne ſculpture où l'on voyoit Iſis accompagnée d'un olivier, & Neptune accompagné d'un cheval. Ils bâti-

* *Pauſan. in Arcadic.*

LE CIEL POETIQUE.

peuple Phénicien, atteſté par Strabon, *la commodité de la navigation.*

Une colonie Egyptienne, ou Phénicienne, qui avoit toutes ces figures dans le cérémonial de ſa religion, les tranſporta avec elle dans la Phocide aux environs du Parnaſſe & de Delphes. Elles n'y formoient plus de ſens : elles n'avoient rapport à rien qui convînt au pays : cela eſt vrai. Mais il y avoit longtems qu'on les honoroit avec leur préſident comme des divinités bienfaiſantes, & ç'en étoit aſſez pour perpétuer l'uſage de ces figures, & des beaux contes qu'on avoit imaginés pour rendre raiſon de tout.

Il n'eſt pas inutile, pour appuyer ce qui vient d'être dit, de remarquer que dans les figures antiques on trouve ſouvent les trois Graces ſous la conduite de Mercure, parce que le lever de la canicule eſt ſuivi en Egypte des trois mois d'inondation;

rent là-deſſus la fable du démélé de Pallas-Athéné avec Neptune, pour ſavoir qui des deux feroit un plus beau préſent à la nouvelle Ville, & mériteroit par-là de lui donner ſon nom : d'où il étoit arrivé que l'olivier étant plus utile que le cheval, la déeſſe étoit demeurée victorieuſe. Mais le ſens de cette ſculpture étoit tout ſimple. Elle ſignifioit, ou les deux moyens que les Athéniens avoient pour ſubſiſter ; ſavoir l'agriculture & la navigation : ou la préférence qu'ils devoient donner à l'agriculture ſur la navigation. Deux ou trois traits de cette eſpéce peuvent éclaircir ſuffiſamment toutes ces anciennes figures que Pauſanias nous détaille, dans ſa deſcription de la Gréce, avec les fables qui en furent les ſuites.

& les neuf Muſes ſous la conduite d'Horus-Apollon, parce qu'Horus ou le travail mèt à profit les neuf mois ſuivans.

LA THÉOGONIE.

Mais pourquoi cet Apollon rendoit-il des oracles, & annonçoit-il l'avenir? C'étoit là ſa première deſtination. Horus ne ſervoit qu'à apprendre par ſes attributs ce qu'il falloit faire, & ce qu'il falloit attendre ſelon les vents & ſelon les années. On ne perdit jamais de vûe que ces figures ſervoient d'annonces & de régle pour guider le travail de l'homme. Mais quand on en eût fait des dieux; au lieu de les regarder comme des indications ou des ſignes commodes par leſquels des hommes pleins d'expérience régloient les travaux du peuple, & lui marquoient par avance ce qu'il y avoit à faire de mois en mois, ils s'imaginèrent que ces figures connoiſſoient l'avenir, & le leur annonçoient. Cette matière de la divination étant fort importante mérite un chapitre à part*.

L'oracle de Delphes.

*V. *le tome ſuivant.*

Les termes d'Hippocrène, d'Aganippé, de Caſtalie, de Parnaſſe, d'Hélicon, & autres ſemblables, n'ont rapport qu'aux particularités & aux agrémens de la Phocide: l'explication en ſeroit étrangère à mon ſujèt.

XXIX.

Les furies, les Parques, les Harpyes.

La diſtribution que nous venons de voir des douze Iſis en trois Charites, ou trois nymphes deſœuvrées, qui ſont conduites par Mercure, & neuf autres nymphes agiſſantes qui ſont conduites par Horus, ſe trouve confirmée par une autre diſtribution, qui toute différente qu'elle eſt, a un rapport juſte avec la précédente. C'eſt celle de trois Graces, de trois Furies, de trois Parques, & de trois Harpyes. Cette ſeconde douzaine de figures ſi étranges n'eſt encore que la ſuite des mois d'Egypte, caractériſés ſelon les ſaiſons.

Les Charites ſont, comme nous le venons de voir, les Iſis ou les marques des mois de Juillèt, Août, & Septembre.

Les Furies ou les Euménides avec leurs têtes environnées de ſerpens, & leur torche au poing, n'ont paru propres dans la Gréce qu'à tourmenter les impies dans le Tartare : & c'eſt l'emploi que les poëtes leur donnent, à moins qu'ils ne les en faſſent ſortir pour venir inſpirer quelque mauvais coup, ou pour porter les peuples à la fureur.

Toutes ces fables ſont fondées ſur leur figure ;



La Parque. ou l'annonce de la Tisseranderie. 2, La Sirène, ou
annonce des mois d'inondation et de repos. 3, L'Eumenide, ou la
rie, annonce du pressurage. 4, Les Serpens Symboles de Sub-
stance. 5, La torche Symbole d'un Sacrifice. 6, Les Cailles
mbole de Salut et d'abondance, ce qui acheve de fixer le sens
de cette Figure.

figure : mais l'intention de l'instituteur est toute différente. Ces figures sont les mêmes que les gorgones ou la méduse, & ne signifioient rien autre chose que les trois lunes d'autonne qui sont comme les *nourices* de l'Egypte, tant par la bierre qu'on brassoit alors, que par le *pressurage* des raisins, des olives, & des pommes. On connoît la signification des Serpens. Les torches marquoient les provisions qu'on avertissoit de faire de bois résineux & autres, pour prévenir le retour du froid, & pour éclairer le travail des veilles. Quant aux noms des trois lunes de cette saison, ils avoient rapport aux boissons qu'elles donnent à l'Egypte. Le nom de *furies* (*a*) signifioit *les pressoirs*, & celui *d'eumenides* (*b*) signifioit *les nourices.*

LA THÉOGONIE.

Les Parques sont les trois lunes de Janvier, Février, & Mars : ce sont trois filandières en Egypte comme en Gréce. On leur mèt en main l'ensuble, la quenouille, le fuseau, des ciseaux, ou tels autres instrumens qui ont rapport à la fa-

(*a*) De פור *fur, torcular.* פורים *furim, torcularia.* D'où les Latins ont fait les furies.

(*b*) De אמן *aman, nutrire.* אמנות *omenoth, nutrices.* Voyez Ruth. 4 : 16. Les Grecs ont tiré de-là le mot Ευμενίδες, *les Euménides, les bien intentionnées.* Ce qui ne quadre en rien avec les fonctions qu'ils leur prêtent.

LE CIEL POETIQUE. brique du fil ou de la toile, qui n'étoit jamais plus animée que dans ces trois mois; d'où vient qu'on leur donna le nom de *park*, lequel ſignifie *la toile*, ou un *rideau*, ou *la voile d'un vaiſſeau* (a).

Les Grecs ne comprenant rien au travail de ces trois prétendues déeſſes, leur attribuèrent la fonction de filer la vie des hommes, & de couper ſans miſéricorde, le fil de celui d'entre nous dont le billèt eſt tiré de l'urne fatale où nos noms ſont jettés, & ſans ceſſe agités. Il étoit difficile de rien imaginer de plus ſpirituel ſur ce qu'on n'entendoit pas.

Les trois lunes d'Avril, de Mai, & de Juin, ſur-tout les deux dernières, étant ſujettes à des vents orageux qui renverſoient quelquefois les plans d'oliviers, & à amener du fond de l'Afrique des ſauterelles & des hannetons qui ravageoient & ſalliſſoient tout; les anciens Egyptiens donnèrent aux trois Iſis qui annonçoient ces trois lunes, un viſage feminin, avec un corps & des ſerrès d'oiſeaux carnaciers. Les oiſeaux étoient la clé ordinaire de la ſignification des vents. Et le nom de Harpies qu'ils donnoient à ces vents, étoit ſans myſtére, comme tous les précedens : il

(a) פרך *park*; & פרכת *parcket*, *tela*, *velum*. Exod. 26 : 31.

ſignifioit *les ſauterelles*,(a) ou *les inſectes rongeurs* que ces vents faiſoient éclore. LA THÉOGONIE.

XXX.

Bellérophon, Perſée, Andromede.

Je ne doute point que mon lecteur ne ſoit un peu ſurpris de trouver les Harpies changées en inſectes, de voir les Furies devenues les annonces du preſſurage, & de rencontrer le ſymbole de la navigation ſur les rochers du Parnaſſe : mais la ſingularité de l'emploi qu'on a fait des figures Egyptiennes, ne prouve pas que mon principe ſoit fauſſement appliqué. Elle montre ſeulement combien l'idolâtrie eſt abſurde ; & que ces figures une fois tirées de leur première ſignification, conduiſirent les hommes d'extravagances en extravagances.

Les fables de Bellérophon & de Perſée, viennent naturellement à la ſuite de Pégaſe, puiſqu'il a ſervi de monture à Bellérophon pour aller attaquer l'épouvantable chimère ; & à Perſée, pour voler au ſecours d'Andromède, expoſée à être dévorée par un monſtre.

Ces deux fables ne ſont point comme

(a) De ערב *haroph* ou *harop*, que la Vulgate a rendu par *muſca graviſſima*, l'inſecte le plus mal faiſant. *Exod.* 8 : 24.

LE CIEL POETIQUE. les précédentes, fondées sur des signes ou affiches converties en autant de dieux; mais sur certains tours du langage populaire, & sur les particularités de certaines contrées. Pour expliquer la chimére qui ravageoit la Lycie, & qui étoit composée d'une tête de lion, d'un corps de chévre sauvage, & d'une queue de serpent, M. Bochart a eu recours à divers passages de Plutarque [a], de Theodoret [b], & d'Eusébe [c], où il trouve que trois princes des solymes, ou trois dieux malfaisants, désoloient le pays voisin du mont Taurus. Leurs noms qu'il trouve altérés & rapportés différemment, étant redressés dans un texte par le secours des deux autres, sont Arsale, Arius, & Trosibis. Arsale signifie une chévre sauvage, Arius un lion, & Rosibis la tête du serpent. Il croit que ce sont trois noms d'hommes qui ont donné lieu à imaginer le monstre qui prit le nom de Chimére (*a*), ou de chévre sauvage, parce qu'on lui donnoit pour corps celui de cet animal. Nous pouvons profiter de cette ouverture, sans rien changer dans le nom de Trosibis, dont M. Bochart retranche la premiére lettre. Nous pouvons faire du tout un usage fort différent du sien,

a *De Orac. Def.*
b *Lib. 3. Therapeut.*
c *Lib. 3. Præp. Ev.*

(*a*) χιμαίρα, *chévre sauvage.*

Trosibis (*a*) signifiant *la mauvaise qualité des nouritures*, ou le défaut de vivres, on voit aisément ce qui a donné lieu à la fable. La colonie établie en Lycie avoit pour ennemis des *chaleurs excessives*, ensuite *un froid rude*, causé par le voisinage du Taurus; enfin *de mauvaises nouritures*, & un besoin universel. Ils appelloient les chaleurs *le lion*: c'est le signe qui les caractérise. Ils appelloient l'hyver *la chimere*, ou le capricorne; c'est encore le signe propre à cette saison. Leur troisième ennemi Trosibis *la mauvajse nouriture*, signifiant aussi *la queue du serpent*, ils firent de toutes ces piéces un monstre composé d'une tête de lion, d'un corps de chévre, & d'une queue de serpent (*b*). Mais que ferons-nous de Bellérophon? Irons-nous chercher sa famille à Corinthe (*c*), & travaillerons-nous à fixer dans la période Julienne, la datte précise de ses avantures? Bellérophon & son cheval aîlé,

LA THÉOGONIE.

(*a*) De רזה *razah; emaciare, extenuare*, d'où vient תרזה *troza, macies, consumtio, & pars tenuissima*; & de הויא *hébi* ou *hévi, vita, victus*, serpens, anguilla, vient תרזהויא *trosevi* ou *trosibi*, qui signifie également *tenuitas victus*, défaut de vivres, ou *pars tenuissima serpentis*, la queue de l'anguille.

(*b*) πρόσθε λέων, ὄπιθεν δὲ δράκων, μέσση δὲ χίμαιρα. *Iliad. Z.*

(*c*) Voyez *Homére ibid.* & *Pausan. in Corinth.*

ne ſont qu'une barque, ou le ſecours de la navigation, qui apportoit à la colonie Lycienne des rafraîchiſſemens, des habits, & des nouritures ſaines. Bellérophon ſignifie, à la lettre, des *nouritures ſaines*, ou des *proviſions pour rétablir la ſanté des habitans* (a).

La fable de Perſée & d'Andromède, n'eſt, de même, qu'un langage populaire dont on a fait une fable. C'étoit un tour ordinaire de la langue Hébraïque & Phénicienne, de dire qu'une ville ou une contrée étoit fille des rochers, des déſerts, des fleuves, ou des montagnes qui l'environnoient, ou qu'elle renfermoit. C'eſt ainſi que Jéruſalem eſt ſouvent appellée *la fille de Sion*; c'eſt-à-dire, *la fille de la ſéchereſſe*, ou *la fille des collines ſtériles* qu'elle contenoit dans ſon enceinte. La Paleſtine propre, au rapport de Strabon (*b*), n'étoit qu'une *longue côte* maritime compoſée de rochers, & d'une plage ſabloneuſe. Elle étoit bordée de roches, ou de falaiſes eſcarpées, depuis Joppé ou Japha, preſque ſon unique port, juſqu'à

(*a*) De בלול *belil, pabulum*, nouriture; & de רפואה *repoah, ſanatio*, rétabliſſement; ou רפאן *rophen, ſanans & ſanitas*, vient בללרפאן *Belleropbon, pabulum ſanationis.*

(*b*) *Geogr. l. 18. p. 759. edit. Reg.*



J.P. Le Bas F.

M

Bellerophon et la Chimère.

On pouroit croire conformement à cette antique, que la Chimère est provenue du Symbole des secours que la Navigation procure aux hommes par les transports de blé, laine, et betail après la tonte et la moisson qui se font sous le Signe du Lion.

Gaza. Le reſte en retournant ſur le bord de l'Arabie Petrée, juſqu'au lac Sirbonide, & au mont Caſſius, n'étoit, ſelon le même Strabon, qu'un bord ſtérile & couvert de ſable (*a*), où ſe terminoit l'inondation qui couvroit l'Egypte en venant mourir dans ces ſables. De-là vient qu'on diſoit de cette longue côte, qu'elle étoit fille de Céphée (*b*) & de Caſſiobé (*c*). Chacun ſait que Cépha ſignifie une pierre. Le mont Caſſius, juſqu'au pié duquel s'étendoit l'inondation du Nil, un peu au-deſſus de l'ancienne Peluſe, ou de la moderne *Damiette*, a pris ſon nom d'un mot qui ſignifie *la borne* ou le terme de *cette inondation*. Et c'eſt parce que le lac Sirbonide qui en eſt voiſin, demeuroit encore plein des reſtes de l'inondation, lorſque l'Egypte étoit à ſec, qu'on a dit que Typhon alloit mourir dans ce lac. Il étoit même ſi plein de bitume & de matières huileuſes ou combuſtibles, qu'on imagina que Jupiter y avoit percé Typhon d'un coup de foudre, ce qui avoit

LA THÉOGONIE.

(*a*) *Ἀπὸ Γάζης λυπρὰ πᾶσα καὶ ἀμμώδης. Ibid.*

(*b*) כיפא *cepha, petra.*

(*c*) De קצי *caſſi, terminus*; & de אוב *ob, hoſtis*, pyton, ou débordement. קציאוב *caſſiob, terminus pytonis.*

LE CIEL POETIQUE. rempli de ſouffre tout ce grand marais. L'ancien nom de Typhon étoit *Ob*, enflûre, débordement : d'où vient que la côte ſabloneuſe, voiſine du tombeau de Typhon & du mont Caſſius ; ſe nommoit Caſſiobé, *le terme du débordement*. La côte entière qui s'étendoit depuis là, juſqu'au-deſſus de Joppé, n'étoit qu'une *grande liſière* ſans largeur. Or ſi on vouloit dire en Phénicien une longue côte, *une grande liſière*, on diroit Andromède (*a*). Pour juſtifier cette ſituation étroite des Philiſtins, on peut ſe rappeller que les Iduméens occupoient le Midi de ce pays ; & qu'après l'expulſion des Chananéens, les tribus de Juda, de Dan, & de Simeon, s'étendoient juſqu'aux portes des villes de Joppé, Azot, Aſcalon, & Gaza, qui étoient voiſines de la grande mer. Comment les Philiſtins pouvoient-ils donc tirer leur ſubſiſtance des ſables du Midi, ou des roches de la côte de Joppé ? Ils étoient expoſés au plus cruel de tous les ennemis, à la famine. La Paleſtine étoit perdue ſans le ſecours des barques & des pilotes qui alloient chercher au Phare & à Saïs du blé, des olives, de l'huile, des légumes, & des proviſions de toutes eſ-

(*a*) De אדר *adar*, grand ; & de מד *mad*, meſure, liſière, on a fait אדרמד *Adromad*, la longue côte.

péces. Nous avons vû qu'une barque se nommoit en langue vulgaire *un cheval* : nous pouvons ajoûter, sans crainte, qu'un pilote se nommoit *Persée* (*a*), c'est-à-dire, un coureur, *un cavalier* : & pour caractériser les lieux où les barques de Joppé alloient faire leurs provisions, les lieux qui étoient l'unique ressource assurée de la Palestine ; on ne se contentoit pas d'y peindre la figure d'un cheval, comme Strabon nous apprend qu'on le faisoit sur la poupe des barques Phéniciennes (*b*). Mais avec le cheval aîlé, marque naturelle de la navigation, paroissoit un cavalier qui portoit le symbole particulier, & pour ainsi dire, les armes de la ville de Saïs : c'étoit *la médase*, dont nous avons donné ailleurs l'explication. Je crois qu'à présent on entend ce que signifie Andromède fille de Céphée & de Cassiobé, exposée sur les roches de Joppé à un monstre cruel, & délivrée par un cavalier volant, à qui la déesse de Saïs avoit prété l'horrible tête de Méduse pour pétrifier de peur tous ses ennemis. Quoique le merveilleux fût un peu outré dans cette

LA THÉOGONIE.

(*a*) פרש *parash* ou *peresh*, *eques*.

(*b*) Ἃ καλεῖν ἵππους ἀπὸ τῶν ἐν ταῖς πρώραις ἐπισήμων. *Quas* (*naves*) *equos appellent à prora insignibus*. Ibid.

LE CIEL POETIQUE.

fable, on la prenoit pour une histoire très-réelle : & de peur qu'on n'en doutât (*a*), les habitans de Joppé montroient encore les anneaux & les restes des chaînes qui avoient servi à attacher l'infortunée Andromède pour contenter les nymphes de la mer auxquelles Cassiopée avoit osé se préférer.

XXXI.

Nyobée.

Nyobée, disent les poëtes, insulta Latone : mais Apollon l'en punit en perçant de ses fléches les quatorze enfans de cette femme trop glorieuse de sa fécondité. Elle en devint inconsolable, & les dieux par compassion la changèrent en rocher. Nous connoissons Latone *. Nyobée n'est pas plus difficile à reconnoître. Latone ou le lézard, signifie la retraite des Egyptiens sur les terrains élevés. Nyobée signifie le *séjour de l'ennemi* (*b*), ou du fleuve débordé sur la plaine. L'insulte que Nyobée fait à Latone, est la contrainte & la nécessité où elle mèt les Egyptiens de se sauver comme des animaux amphibies sur

* V. ci-dessus article 18.

(*a*) Voyez *Joseph. de Bell. Jud. lib.* 4. & *Plin. Hist. Nat. lib.* 5. *cap.* 13.

(*b*) De נוה *nuah*, *habitare*, séjourner ; & de אוב *ob*, *exundatio*, *tumor*, vient נויאוב. *Nyob*, *mora exundationis.*

des terrasses environnées d'eaux. Les quatorze enfans de Nyobée sont les quatorze coudées qui marquent les crues du Nil *. Ces quatorze coudées se voient encore représentées par quatorze enfans disposés par étage sur les piés & sur les bras de la figure du Nil qu'on voit aux Tuileries. Horus-Apollon qui les tue à coup de fléches, est le travail qui devenoit victorieux de ces obstacles en semant paisiblement après la retraite des eaux, & n'ayant plus rien à faire sous le signe du sagittaire; n'ayant même à craindre après cela ni pluye, ni orage, jusqu'à la moisson qui se faisoit en Avril. Enfin Nyobée est changée en pierre. Voici l'équivoque. Le séjour de l'ennemi devient *le salut* de l'Egypte, *selav.* Mais le même mot déguisé par une legère altération en celui de *selaw* (*a*), signifie une pierre. Ne comprenant plus ce que c'étoit que la mere des quatorze enfans changée en salut, ou devenue le salut de l'Egypte, ils la changèrent en un rocher, & ses yeux en deux fontaines, qui continuent à répandre des larmes sur la mort de sa chere famille. Cela étoit bien plus touchant.

LA THÉOGONIE.

* Strabon, Geogr. l. 17.

(*a*) שלו *shélav*, *salus.* שלע *shélaw*, *silex.*

LE CIEL POETIQUE.

XXXII.

Les Argonautes.

Les habitans de la Colchide étoient une très ancienne colonie d'Egypte. Presque tous les auteurs nous en assûrent (*a*) ; & l'on en trouvoit la preuve, au rapport d'Hérodote *, dans divers traits d'une ressemblance qu'il étoit impossible de méconnoître. Ils étoient bazanés, & avoient les cheveux crépus comme les Egyptiens. Ils avoient conservé l'usage de la circoncision que les uns & les autres regardoient, non comme un acte de religion ; mais, suivant le rapport d'Hérodote, comme utile à leur santé. Ils avoient apparemment admis parmi eux cette coûtume dès le tems de Joseph, & lorsque sa famille leur étoit agréable par le souvenir encore récent du salut dont l'Egypte lui étoit redevable. Les Colques parloient le même langage, & avoient les mêmes usages que les Egyptiens, & en particulier, ils s'appliquoient comme eux à travailler le lin. Strabon (*b*) rapporte les mêmes marques de l'origine qu'on leur attribue : & il ajoûte

* *In Euterp. num.* 36.

(a) *Herodot. lib.* 2. *Dionys. Perieget. vers.* 689. *Valer. Flacc. Argonaut. l.* 5. *v.* 420. &c.

(b) *Geogr. lib.* 2. *pag.* 498. *edit. Reg.*

un point que nous avons ſur-tout interêt de remarquer, qui eſt que (*a*) leur pays produiſoit abondamment du lin, du chanvre, de la cire, & de la poix; que la fabrique de leur lin (linourgia) étoit fameuſe, & qu'on tranſportoit leurs toiles de tout côté. Perſonne n'ignore d'ailleurs que le Phaſis qui traverſoit la Colchide, entraînoit des paillettes d'or qu'on alloit recueillir ſur ſes bords avec des peaux de brebis ou des étoffes velues, comme il ſe pratique encore, parce que les paillettes s'embaraſſent dans les poils, & y demeurent. Il ne nous faut rien de plus que ce petit nombre de particularités propres à la Colchide, pour rendre raiſon de la célébre fable des Argonautes.

LA THÉOGONIE.

Puiſque les Colques avoient les mêmes uſages que les Egyptiens, ils annonçoient ſans doute les ouvrages communs par des marques publiques, pour en fixer l'ouverture & la durée. Leur fleuve n'engraiſſoit pas les campagnes, comme le Nil faiſoit en Egypte. Mais en certaines ſaiſons, il amenoit ſur ſes bords des paillettes d'or, dont la cueillette enrichiſſoit les habitans, & contribuoit à leur *ſubſi-*

(*a*) Ἀγαθὴ δ' ἐστὶν ἡ χώρα.... λίνον τε ποιεῖ πολὺ καὶ κάνναβιν, καὶ κηρὸν, καὶ πίσσαν. ἡ δὲ λινουργία καὶ τεθρύλληται.

stance. Quand le tems propre à faire cette recherche étoit venu, on avoit grand intérêt de ne pas laisser emporter cette matière précieuse jusqu'à la mer : il falloit donc se disperser à propos sur les bords du Phasis, & se hâter d'étendre autour des rochers, sous les racines des grands arbres, & dans toutes les anses de la rivière, des peaux de brebis encore garnies de leur laine pour arrêter les paillettes. On annonçoit le moment de ce travail si important par un bouchon, une marque publique, un étendard : & cet étendart étoit une toison accompagnée d'un serpent. On montroit une toison : rien n'étoit plus naturel que ce signe en pareil cas. On la nommoit la toison d'or : chacun en voit la raison. On l'accompagnoit d'une figure de serpent, symbole ordinaire de tout ce qui contribuoit à la subsistance ou à la prospérite des habitans.

Quand la recherche de l'or étoit faite, & qu'il falloit rappeller le peuple à un travail plus nécessaire, tel qu'étoit celui de filer le lin, & de fabriquer des toiles, on changeoit d'affiche. L'Isis qui annonçoit une des dernieres néoménies d'autonne, avoit à côté d'elle l'insecte qui fabrique une toile : ou bien elle portoit dans ses mains une quenouille, ou

un fuſeau, ou une navette, ou tel autre attribut, pour marquer tout enſemble la fête du nouveau mois, & le tems de *veiller*. Cette Iſis ſe nommoit Argonetoun ou Aragnathené (*a*), *la fabrique du fil*, ou Argoni, & Argonioth, *le travail des navettes*(b). Le nom d'Aragnathene, & la vûe de l'araignée auprès de la prétendue déeſſe, donnèrent lieu à la fable du démêlé d'Athené ou Pallas avec Arachné, qui fut changée en araignée, pour avoir comparé ſon fil & ſa toile aux ouvrages de Minerve. Quand les Grecs qui alloient faire emplette de cordes ou de toiles dans la Colchide, vouloient prononcer ſon autre nom, ils diſoient *Argonaus*, qui dans leur langue, ſignifie le navire Argo. S'ils demandoient aux Colques ce que c'étoit que cette barque dans la main d'Iſis; car en effet, la navette des tiſſerands a la figure auſſi bien que le nom d'une barque; les Colques répondoient apparemment que cette barque ſervoit à régler le peuple; que chacun la conſultoit, &

LA THÉO-GONIE.

(*a*) De ארד *arag*, *texere*, travailler; & de אטון *étoun*, *funis*, *licium*, *filum*, on a fait ארגנאטון *argonétoun*, la fabrique du fil.

(*b*) De ארג *arag*; & de אני *oni*, *navis*, on a fait ארגנאניות *argonioth*, *opus navicularum*, *opus textrinum*, le travail des navettes, la fabrique des toiles.

qu'elle apprenoit ce qu'il falloit faire. Voilà le premier fondement de la fable du vaiſſeau *Argo*, qui rendoit des réponſes à tous ceux qui le venoient conſulter. Mais qui montera le vaiſſeau, & à quoi l'emploira-t-on ? Le reſte de la fable ſe trouve dans le ſtyle ordinaire des habitans de la Colchide. Ils diſoient ſans doute que la toiſon d'or & le ſerpent ſon gardien, étoient emportés par l'arrivée des *veilles* & du ſommeil mis en régle. C'eſt-à-dire qu'on négligeoit la recherche des paillettes quand le tems venoit de veiller bien avant dans la nuit pour avancer la fabrique du fil & de la toile. Il falloit pour cela *régler le ſommeil*, & en preſcrire la *meſure*. Il n'étoit plus permis de dormir quand on vouloit. Tout le monde étoit aſſujetti à une *meſure*, à une certaine heure, à une *régle*. Cette *meſure du ſommeil* étoit alors la grande affaire du peuple, & on ne parloit d'autre choſe. Les Grecs entendant ſans ceſſe les mots de Jaſon (*a*) qui ſignifie le *ſommeil*, & de *Mad* ou de Mideh, qui ſignifie la *régle*; entendant dire de plus que *Jaſon*, conduit par *Mideh*, emportoit la toiſon d'or; ils imaginèrent le voyage du vaiſ-

(*a*) De ישון *Jashon, dormire*; & de מד *mad*, ou מדה *mideh, menſura, norma communis.*

ſeau Argo des côtes de Gréce aux bouches du Phaſis, & la conquête de la toiſon d'or avec la défaite du terrible dragon qui la gardoit, par *Jaſon* qui avoit ſçû plaire à la princeſſe *Médée*, & ſe mettre ſous ſa conduite, pour mieux parvenir à ſes fins. Il nous ſuffit d'avoir vû le premier canevas de la fable. Les broderies qui y ont été ajoûtées par l'imagination des poëtes ou des navigateurs deſœuvrés, ne ſont plus de notre ſujèt.

XXXIII.

Argus.

L'explication de la fable précédente nous en fait entendre une autre, qui, toute puérile qu'elle eſt, a ſouvent exercé les plus grands poëtes & les plus habiles peintres. C'eſt la fable d'Argus.

Junon piquée de la conduite de ſon mari, lui enleva la belle Iſis : & l'ayant changée en geniſſe, la confia à la vigilance d'Argus qui avoit cent yeux, dont les uns veilloient, tandis que les autres dormoient. Mais Mercure voulant tirer la geniſſe des mains d'Argus, endormit en chantant tous les yeux du gardien, & emmena Iſis. A quoi ce conte peut-il avoir rapport ? En voici l'origine, ſi je ne me trompe.

LE CIEL POETIQUE.

La tiſſéranderie étoit célébre à Athenes, dans l'île d'Amorgus (*a*), & dans la Colchide, auſſi-bien qu'en Egypte. Mais le tems de cette fabrique n'étoit point le même dans ces différentes contrées. En Egypte, on étoit fort occupé de travaux publics, comme du nétoyement des canaux, de la fénaiſon, de la moiſſon, & du battage des blés, pendant les mois de Février, Mars, Avril, & Mai. Au contraire, à Athenes, à Amorgus, & en Colchide, on continuoit pendant ces mois, la fabrique du fil & des toiles, commencées dès avant l'hyver. Et l'on quittoit la quenouille ou la navette en Juin, pour abbattre le foin, & faire enſuite la moiſſon.

Si les habitans de la Colchide avoient, comme on n'en peut douter, les mêmes coûtumes que les Egyptiens, Iſis, le ſymbole des fêtes, en annonçant les néoménies, & les autres ſolemnités de l'hyver & du printems, étoit accompagnée d'un Horus propre à caractériſer l'eſpèce de travail qui duroit ſix mois de ſuite. Cette figure étoit donc toute couverte d'yeux bien ouverts pour marquer l'ouvrage qui ſe fait particulièrement à la veille : & c'eſt

(*a*) Iſle de la mer Egée, auſſi appellée de אם *am*, *mater* ; & de ארגים *orgim*, *texentes*. אמרגים la Mere des Tiſſérans.

parce que cet Horus marquoit le besoin de veiller pour diligenter les toiles, qu'on lui donnoit le nom *d'Argus*, qui veut dire, *la tisséranderie (a)*. L'Isis, après avoir quitté les cornes de la chévre sauvage par lesquelles elles marquoit l'hyver, prenoit pendant tout le printems, celles d'une genisse, parce que c'est proprement le passage du soleil sous le signe du taureau, qui fait dans la Zone tempérée, la vraie beauté de cette saison. L'Isis printanière, la belle genisse, demeuroit ainsi plusieurs mois de suite sous les yeux d'Argus, ou à côté de l'Horus aux yeux ouverts, jusqu'à ce que celui-ci fût supprimé, & la genisse emmenée par Mercure, c'est-à-dire, jusqu'à ce que les veilles, le filage, & la fabrique des toiles fussent finies par le lever de la canicule, ou d'Anubis. Le peuple en badinant sur ces figures, composa la fable d'Isis changée en vache, de son gardien Argus, & du bel exploit de Mercure qui en fut surnommé Argiphonte, le meurtrier d'Argus. On trouve dans Pierius que les Egyptiens donnoient aussi le nom d'Argus au Paon placé à côté de Junon ou

LA THE'OGONIE.

L'oiseau de Junon.

(*a*) ארגות *argoth* ou *argos*, *opus textrinum*, la tisséranderie. C'est de-là que viennent les mots ἔργον, *ergon*, *opus*, & ἐργία, *&c.* qu'on donne généralement à toute sorte d'ouvrages, celui de filer & de faire la toile étant le plus ordinaire.

LE CIEL POETIQUE. d'Iſis ; & dans les mythologues, que Junon, après la mort d'Argus, prit les yeux qu'il portoit, & en embellit la queue de l'oiſeau qu'on lui avoit conſacré. Ce Paon placé auprès d'Iſis, n'eſt qu'un attribut propre à déſigner l'ouverture des veilles, par une agréable imitation, ou du ciel étoilé, ou plûtôt d'une multitude d'yeux toûjours ouverts. Le nom d'Argus, c'eſt-à-dire de *tiſeranderie*, qu'il portoit alors, en eſt la preuve, & montre l'intention de l'enſeigne.

XXXIV.

Circé.

La même Iſis portée en Italie avec ſes divers accompagnemens, donna lieu à une fable d'un tout autre caractère. Elle y devint l'enchantereſſe Circé, qui la baguette en main, changeoit les hommes en lions, en ſerpents, en oiſeaux, en pourceaux, & en telle figure qu'elle vouloit leur faire prendre. Par quel caprice imagine-t-on de pareils contes? Les Mythologues ont cru qu'elle étoit une emblême de la volupté qui réduit les hommes à la condition des bêtes. Il étoit difficile de rien dire de plus raiſonnable en ne remontant pas à la vraie origine de ces

T

1

2

3

Pag. 346

M

J. P. Le Bas F.

I, Circé, ou Isis avec le Circentre deux cornets de Lotus et deux feuilles de Perséa, portant de plus sur sa tête le Symbole d'un vent, La mesure du Nil en main, et ayant sous son trône la Canicule, 2, L'Isis à tête de Cigogne. 3, L'Osiris à tête de Loup, pour la Page 346.

fictions. Circé n'est autre chose que l'Isis Egyptienne, qui tantôt avec une mesure du Nil, tantôt avec une ensuble, ou une quenouille, tantôt avec une lance, paroissoit toûjours d'une façon distinguée dans les annonces publiques. Elle étoit toûjours accompagnée des figures d'Horus & autres, qui varioient de mois en mois, & souvent d'un jour à un autre jour. Elle étoit la principale piéce de *l'énigme*, & à laquelle les autres piéces énigmatiques étoient subordonnées. On la retrouvoit toûjours : au lieu qu'elle avoit auprès d'elle & sous sa baguette, tantôt un homme à tête de chien, tantôt un lion, puis un serpent, ou une tortue, quelquefois un enfant entier, une autre fois une tête d'enfant sur un corps de serpent, & successivement les animaux du zodiaque, ou d'autres qui annonçoient le retour des divers travaux rustiques. En un mot elle convertissoit tout ce qui se trouvoit auprès d'elle en différens animaux. L'Isis & tout ce qui l'accompagnoit, étoit donc une vraie *énigme* à deviner, une emblême à *développer*. Mais que signifie Circé (*a*)? *L'enveloppe*, *l'énigme*.

LA THEOGONIE.

Allons plus loin. Isis n'a très-probablement reçû le nom de Circé, qu'à cause

(*a*) כרך *circ*, *involucrum*.

du *circ*, ou cercle ſolaire qu'elle portoit ordinairement ſur ſa tête. Ce cercle étoit la marque de l'Etre ſuprême dont Iſis annonçoit les différentes fêtes. Mais pourquoi ce ſoleil étoit-il appellé *circ*, *l'énigme*? C'eſt parce qu'on ne pouvoit peindre Dieu, & que le diſque ſolaire étoit l'énigme de Dieu. C'étoit *l'énigme* par excellence, le *circ*. L'endroit de l'Italie où cette Iſis, avec ſon cercle ſur ſa tête, fut anciennement apportée & honorée, ſe nomme encore aujourd'hui *monte circello*. Pour annoncer certaines fêtes ou certains ſacrifices qui ſe célébroient peut-être le ſoir au lever de la nouvelle lune, ou le matin au lever d'une étoile, ou de la planéte de Vénus, lorſqu'elle jette un éclat admirable un peu avant l'arrivée de l'aurore, on poſoit ſur la tête d'Iſis au lieu du diſque du ſoleil, celui d'une étoile, ou de la planéte connue, ou un croiſſant, ou une lune pleine. Ces figures & les prières qu'on chantoit en vieux langage au retour de chaque fête, firent imaginer que Circé par ſes enchantemens, ou par des paroles myſtérieuſes, avoit le pouvoir de faire deſcendre les étoiles & la lune ſur la terre. Il n'eſt pas moins ſenſible que les divers feuillages qu'elle portoit dans ſa main; ou ſur ſa tête à côté de la figure

de la lune ou d'une autre planéte, faisoient dire que la proprieté de ces plantes étoit admirable; & que c'étoit par la connoiſſance de leurs vertus que Circé étoit parvenue à ſoûmettre le ciel & la terre à ſon pouvoir. La figure ſembloit le dire; & on le crut. Par la ſuite, ce fut là le privilége des magiciennes, même du commun : & le peuple eſt encore très-perſuadé que les enchantereſſes diſpoſent à leur gré du chaud, du froid, de la grêle, & de toute la nature. Cette figure de Circé que l'ignorance convertit d'une énigme ou d'une enſeigne populaire, en une magicienne qui change les hommes en différens animaux, & qui a la puiſſance de déplacer les aſtres, a un rapport très-ſenſible avec les attributs enigmatiques d'Iſis, qui étoient un ſoleil, la lune, des étoiles, certaines plantes ſingulières, & des animaux ſouvent monſtrueux. Le reſte de la fable par ſa conformité avec cette interprétation, achéve d'en montrer la juſteſſe. Circé ou Iſis étoit tellement l'annonce des fêtes & de tout l'ordre de l'année, qu'elle prenoit des habits & des parures conformes aux quatre ſaiſons de l'année. Pour annoncer l'ouverture du printems qui tapiſſe la terre de fleurs & de verdure, elle por-

toit des tapis de différentes couleurs. Pour annoncer l'ouverture de l'été qui nous nourit, elle portoit en main un panier & du pain. Pour annoncer l'autonne, elle portoit une coupe. A l'entrée de l'hyver, elle portoit un réchaud ou un foyer posé sur son appui. Ces quatre figures donnèrent occasion à la fable rapportée par Homere *, que Circé avoit quatre servantes, dont l'une étendoit les tapis de diverses couleurs pour recevoir les convives; la seconde préparoit la table, & y servoit de grands paniers; la troisième présentoit des coupes; la quatrième entretenoit le feu du foyer.

* *Odyss.* x. v. 350.

Je n'ai qu'une conjecture incertaine sur l'origine du conte d'Homére sur la vertu de la plante Moly. On peut la risquer sans faire tort à ce qui précéde. Ulysse ayant à se défendre du pouvoir de Circé, trouve heureusement la plante Moly, espèce d'ail qui avoit, disent les Grecs, la force de rendre inutiles les venins & les enchantemens. Mais tout ce merveilleux est fondé sur l'équivoque, ou sur la ressemblance du mot Moly qui signifie une certaine plante, avec Mollim qui signifie *ceux qui parlent*. Les Occidentaux ne se sont jamais accommodés de cette terminaison nasale: au lieu de Mollim,

Mollim, ils prononçoient Moli. On di- LA THÉOGONIE.
ſoit avec beaucoup de vérité que ceux qui parloient, ceux qui pouvoient ſe faire entendre par des paroles, Molim, n'étoient pas aſſujettis à Circé, c'eſt-à-dire, n'avoient pas beſoin de figures énigmatiques pour être entendus. Ainſi Iſis ou Circé n'avoit de puiſſance qu'au défaut de Moli. La parole rend l'écriture inutile. D'un proverbe très-ſenſé on a fait une fable pitoyable.

XXXV.

Les Sirènes.

Toute la Gréce & toute l'Italie ſe ſont remplies peu à peu de colonies & de pratiques provenues d'Egypte ou de Phénicie. Mais le rituel dont on avoit oublié le ſens en Egypte même, juſqu'à prendre Oſiris & Iſis pour des dieux, ſe défigura encore tout autrement parmi d'autres peuples; & lorſqu'une ſeule partie de la religion Egyptienne s'introduiſoit quelque part, elle s'obſcurciſſoit de plus en plus faute de tenir aux autres pratiques qui ſervoient à former un tout. Les trois Iſis qui annonçoient les fêtes durant les mois d'inondation, devant être préſentées à des habitans qui ſembloient devenir amphibies par leur long ſéjour au bord de l'eau, étoient

LE CIEL POETIQUE. quelquefois moitié femmes, & moitié lézards, ou moitié femmes, & moitié poissons. Une d'entr'elles avoit en main un instrument arondi par le haut, qu'on appelloit un sistre, & qui étoit le symbole des hymnes, des dânses, & de la joye qui éclattoit par tout quand le Nil avoit la crûe désirée. On chantoit alors & l'on dansoit, comme l'on fait encore aujourd'hui au Caire & dans toute l'Egypte en pareil cas. On donnoit à celle qui portoit le sistre le nom de *chanteuse d'hymnes*, parce que sa fonction étoit d'annoncer la bonne nouvelle & les hymnes de la grande fête. Voilà donc l'origine des Sirènes de la côte de Naples, dont le nom signifie *chanter des hymnes* (*a*). La figure qu'on leur donne à toutes trois est justement celle de nos Isis. Le nombre des Syrènes revient à celui des trois mois de l'inondation : & le sistre que porte l'une d'elles a été converti par l'ignorance en un miroir. Quant à ce qu'on dit qu'elles dévoroient les étrangers qui osoient les venir entendre de trop près; cette fable est fondée sur ce qu'on disoit que les trois Isis d'été, c'est-à-dire, les trois mois d'été étoient funestes aux étrangers que l'air grossier &

(*a*) De שיר *shir, hymnus*; & de רנן *ranan, canere*.

marécageux de l'Egypte avoit coûtume d'emporter, quand ils s'y exposoient trop. Mr. de Maillèt, & tous les voyageurs, conviennent que l'air des maisons est pour lors étouffant ; qu'on n'y peut tenir ; & que chacun se sauve sur les bateaux pour jouir de quelque fraîcheur. Il est donc évident que les étrangers avoient grand intérêt à éviter les trois Sirènes.

LA THÉOGONIE.

XXXVI.

Les Métamorphoses & les Phantômes.

Après ces exemples de fables évidemment provenues en partie des figures Egyptiennes, en partie des discours populaires, des équivoques, ou des proverbes que la vûe de ces figures occasionnoit, nous avons acquis le droit d'assurer généralement que de la même source sont provenues les Métamorphoses, les Phantômes, & les Oracles. Toutes les figures Egyptiennes n'avoient été établies que pour annoncer les fêtes & les travaux futurs. Quand on les eut changées en autant de dieux ; tous ces dieux eurent le privilége d'annoncer l'avenir. D'où vient que Jupiter, Hercule, Minerve, Apollon, Diane, Mars, & sur-tout Latone, selon le rapport d'Herodote*, rendoient des

* *In Euterp. num.* 52.

oracles aux Egyptiens. L'oracle de Latone devint le plus célébre, parce qu'en effèt Latone n'étant originairement que l'Isis moitié femme & moitié lézard, ou la vierge Erigone unie à un corps de lézard pour marquer la juste hauteur des crûes du Nil, étoit de toutes les figures la plus consultée. Tous les yeux étoient tournés vers cette mesure. Chaque jour & à toute heure on s'adressoit à Latone. Quand on en eut fait une déesse, le peuple qui la consultoit se persuada qu'elle savoit tout. Mais nous traiterons ce sujèt à part, parce qu'il n'y a rien surquoi il soit plus difficile de faire revenir les hommes de leur ancienne prévention que la prédiction de l'avenir.

La même source d'où sont venus les oracles a donné naissance aux phantômes. Les dieux qu'on s'étoit fabriqués étant pour la plûpart des figures monstrueuses, & la crainte des maux qu'on les croioit capables de faire ayant plus de part à la religion des peuples que la confiance & l'amour de la justice ; les esprits ne s'occupoient des idées de leurs divinités & des puissances qu'ils redoutoient, que sous des figures hérissées de serpents, armées de griffes ou de cornes, souvent la gueule béante, & avec un aspect qui ne pouvoit

manquer d'altérer l'imagination & la raison des enfans. Ces vains phantômes les entretenoient dans une frayeur puérile qui duroit autant que la vie. LA THÉOGONIE.

Nous n'avons plus d'effort à faire pour deviner l'origine générale des Métamorphoses. L'Egypte en est évidemment la source. Un homme à tête de chien, ou de loup, ou de bœuf, ou de lion; une femme qui au lieu de piés a une queue de lézard ou de poisson; un enfant qui a un corps de serpent, & telles autres figures inventées pour les besoins que nous avons exposés, n'étant plus entendues; on imagina autant de fables & de changemens prodigieux qu'il y avoit de figures composées. Ce goût pour les récits surprenans devint universel en Phénicie, puis en Gréce & par-tout. La moindre équivoque, les traits historiques abrégés, les expressions courtes & proverbiales, tout donna lieu à des transformations merveilleuses.

Ce seroit ici le lieu propre à expliquer toute la suite des Métamorphoses & à les rappeller séparément à leur origine particulière. J'entrevois l'explication de plusieurs d'une façon qui me paroît fort simple. Mais c'est assez de savoir comment ce goût singulier a pris pié en Gréce & ail-

LE CIEL POETIQUE.

leurs : le détail de ces rèveries innombrables deviendroit fatiguant pour mes lecteurs:& bien loin de les embarasser d'une nouvelle tirade d'étymologies Phéniciennes, j'ai une véritable crainte d'avoir excédé en ce point, quoique je fusse indispensablement obligé d'y avoir recours. Il en est des anciennes langues comme de la géométrie. Il faut les mettre en œuvre quand on est dans la nécessité d'en faire usage. Mais il est ridicule de traiter des matières dont on n'a aucun besoin, pour avoir occasion de mettre en œuvre ou l'érudition, ou la géométrie.

XXXVII.

La généalogie des dieux.

Quoique les Egyptiens, en cherchant de grands mystères où il n'y en avoit point, aient défiguré l'histoire & la religion à un point qui les rend la plus ridicule & la plus sotte de toutes les nations; on ne peut leur refuser la gloire des bons réglemens pour la police, & pour tout l'ordre public. Tout ce qui étoit nécessaire, & qui devoit être fait en commun, n'étoit point laissé à la liberté des particuliers mais fixé à un certain tems de l'année,& annoncé par des signes publics, à la vûe desquels

les mêmes ouvrages, les mêmes ventes, les mêmes purifications des meubles, des maisons ou des canaux, se commençoient ou se finissoient par-tout. LA THÉOGONIE.

Nous avons déja remarqué que le trafic & les payemens des grains se faisoient en hyver. C'est dans la même saison que s'annonçoit la foire des ouvrages de serrurerie & de chaudronnerie; apparemment par l'affiche d'un Vulcain, qui signifioit les outils *à expédier l'ouvrage* *, & qu'on nommoit aussi *Acmon*, c'est-à-dire, *le chaudronier* (a).

* *Supr. art. de Vulcain.*

Au commencement du printems, ou au retour des premières chaleurs qui se font sentir dans l'Egypte en Février, on purifioit les meubles, les maisons, & les étables. On mettoit en tas tous les fumiers qui ne pouvoient être qu'incommodes & entièrement inutiles pour les terres d'Egypte que le Nil engraisse suffisamment. On y joignoit tout ce qui pouvoit être *pourri*, les blés *gâtés*, tout ce qui sentoit l'altération ou la *moisissure* : & de crainte que ces amas n'infectassent l'Egypte, on les brûloit. Cette purification générale

(*a*) De אגם *agam*, étang, vient אגמון *Agmon* & *acmon*. Job 41 : 11. L'étang de cuivre, la mer d'airain, c'est-à-dire, les chaudières, les grands bassins. On donnoit à Vulcain le nom de l'instrument dont il annonçoit la vente.

LE CIEL POETIQUE.

étoit annoncée par une Isis & un Horus qui avoient deux noms conformes à l'ouvrage de la saison. L'Horus s'appelloit Our (*a*) ou Ourim, *le feu, les brandons ;* & l'Isis se nommoit Obs (*b*) ou Ops, *la moisissure.* Ces purifications portées de côte en côte sont encore d'usage par toute l'Europe vers le retour du beau tems en Février ou en Mars : & la pratique d'allumer des feux sur le soir, à certains jours du printems déterminés pour cela, est encore l'amusement de la jeunesse dans une infinité de villes & de villages où l'on est toûjours fidéle à la vieille rubrique sans en savoir la raison. En Egypte même où les fêtes solemnelles rétrogradant d'un jour de quatre ans en quatre ans, se trouvoient dans des saisons auxquelles elles n'avoient plus de rapport, on oublia le motif de l'institution de la fête des Brandons : mais on y fut toûjours fidéle. La ville de Saïs, où l'abondance d'huile rendoit cette solemnité plus brillante, en fit sa fête particulière, & c'est apparemment pour cela

(*a*) אור *our*, d'où les Latins ont formé le mot *ouer* ou *ver*, le printems. Ils avoient aussi leur *februa*, c'est-à-dire, leurs purifications générales dans le mois de Février qui en a pris son nom.

(*b*) De אבש *abash*, *putrescere*, *mucidum fieri*. vient אובש *obs*, *mucor*, *putredo*. אבשו פרדות *abshu pherudot*, les blés se gâtent. *Joel* 1 : 17.

que la Minerve de Saïs avoit une chouette à côté d'elle. Sur le soir les habitans de Saïs commençoient leur grande fête par une illumination. Aussi-tôt que les villes voisines l'appercevoient, elles allumoient de semblables feux. On en faisoit autant de proche en proche, & toute l'Egypte prenoit part à la fête par une illumination générale *.

LA THÉOGONIE.

* Herodot. in Euterp. n. 50.

La lune de Février, outre la visite des maisons, annonçoit encore deux opérations qui étoient d'une extrème conséquence. L'une consistoit à nettoyer les canaux du Nil, & à profiter de ce tems où le fleuve est le plus bas qu'il puisse être, & pour ainsi-dire à sec, en creusant dans les lieux remplis de limon, pour faire rentrer plus promtement les eaux dans leur lit après le débordement.

La seconde opération & la plus importante de toutes, celle qui faisoit le grand ornement du printems, & qui précédoit immédiatement les moissons, étoit la décision des procès, ou l'assemblée des Juges. Les prêtres pendant l'année paroissoient peu en public hors le tems des fonctions de religion. Mais ils sortoient au printems, c'est-à-dire en Février, & s'assembloient pour juger les affaires des

particuliers, afin que ceux ci pussent ensuite vaquer librement à leur travail. Ces Juges étant nourris aux dépens du public * dans leur labyrinte, n'avoient ni ambition, ni intérêt, ni liaison; & jugeoient le peuple avec une équité & une intégrité parfaite.

* Herod. in Euterp. n. 46.

L'écurement (*a*) des fossés & des canaux étoit annoncé dans l'assemblée de la néoménie par une Isis qui portoit le nom de Tité ou Tétis, & par un Horus qu'on appelloit Titan, c'est-à-dire *la fange*, le remuement des terres (*b*).

L'assemblée des prêtres pour juger les peuples étoit annoncée par un Horus barbu, portant en main une faulx, lequel étoit nommé à volonté Sudec, Keren, Chiun, & Chéunna, ou Saterin; & par une Isis mamelue & environnée de têtes d'animaux. Cette Isis portoit alors le nom de Rhoea. L'Horus barbu marquoit l'assemblée des vieillards. La faulx dans sa main annonçoit la fénaison & la moisson qui suivoient immédiatement les assises. On donnoit à cette figure le nom de Sudec (*c*),

(*a*) Ce terme que j'ai risqué m'a paru faire ici un meilleur effêt que *la cure.*

(*b*) טיט *tit, cœnum, lutum.*

(*c*) צדק *tsadic* ou *sudec, justitia, justus.*

c'eſt-à-dire *le juſte ;* celui de Crone (*a*), c'eſt-à-dire *la gloire, la dignité, la majeſté ;* ou *la couronne*, c'eſt-à-dire le cercle des juges ; celui de Chiun ou Chéunna (*b*), qui ſignifie *l'aſſemblée des prêtres* ; enfin celui de Soterin (*c*) ou Setrun, qui ſignifie *les Juges* ou *l'éxécution des jugemens*. Quant à l'Iſis mamelue & environnée de têtes d'animaux pour annoncer les fêtes de la moiſſon, tant des foins que des blés, qui ſe faiſoit en Mars & en Avril, on lui donna le nom de Rhoea, qui exprime la crême & le lait qu'elle donne aux hommes, comme auſſi la pâture de l'année entière qu'elle fournit aux animaux. Ce nom ſignifie fort ſimplement *la nourice* (*d*), & aucune des Iſis, ou des annonces, ne mériroit mieux ce nom. Après la déciſion des procès des particuliers, & pendant que le peuple étoit occupé à ſier & à battre les blés, les Juges continuoient

LA THÉOGONIE.

(*a*) קרן *keren, ſplendor.* C'eſt le nom que l'Ecriture donne à l'éclat & aux rayons qui partoient du viſage de Moïſe après ſon entretien avec le Seigneur. *Exod.* 34 : 29.

(*b*) De כהן *cohen, ſacerdos, politiæ adminiſter*, vient כהנה *kéunnah*, 1. Eſdr. 2 : 62. & *kiun*, *ſacerdotalis functio, presbyterium, cœtus judicum.*

(*c*) שטר *ſoter, judex ; ſoterim* ou *ſotrin, judices & principes*, Joſue 1 : 10. quelquefois *executores, ſatellites.*

(*d*) רעה *rahah, paſcere ; rohéah, paſcens, nutrix.*

LE CIEL POETIQUE. à tenir leurs ſéances pour pourvoir à tous les beſoins de l'état par des réglemens généraux, & c'eſt parce qu'ils demeuroient aſſemblés le reſte de l'année juſqu'au lever de la canicule en Juin ou Juillèt, que l'affiche des jugemens, le vieillard armé d'une faulx, demeuroit en place, juſqu'à ce qu'on vît paroître un nouvel Oſiris, un nouveau ſoleil, c'eſt-à-dire, le nouvel an. Nous allons voir les étranges contes auxquels cette circonſtance donna lieu.

On perdit peu à peu l'intelligence de ces figures ſi ſimples, & de ces noms qui étoient en uſage dans les fêtes où le tout étoit devenu un cérémonial invariable. L'écriture courante en fit négliger le ſens: & d'ailleurs rien ne contribua davantage à le faire oublier que la coûtume de ne pas compter exactement l'année ſacrée, mais d'en reculer toûjours le commencement d'un jour entier de quatre ans en quatre ans; de ſorte que les fêtes & les figures qui avoient rapport aux opérations du printems ſe trouvant placées en automne ou en hyver, & ainſi des autres, on ne comprenoit plus rien à ce que toutes ces choſes vouloient dire. Toutes ces figures étant priſes pour des hommes & des femmes dont on célébroit l'apothéoſe, on leur aſſigna une généalogie conforme

à l'ordre de leurs fêtes. Osiris & Isis qui commençoient l'année furent les deux grandes divinités qui tinrent le premier rang, & de qui l'on fit descendre les dieux & les déesses du second ordre, dont nous avons parlé. Mais de qui descendront Osiris & Isis, c'est-à-dire, Jupiter & sa femme? Ils sont comme leurs freres Neptune & Pluton les enfans de ce vénérable vieillard, qui étoit l'affiche qu'on voyoit paroître le plus long-tems sur la fin de l'année, & dont Jupiter venoit occuper la place. Selon l'ordre primitif, en Juin ou en Juillèt reparoissoit un nouvel Osiris & une nouvelle Isis, ou les affiches du nouvel an. Selon l'ordre des tems postérieurs toutes ces figures se succédoient, à la vérité, de la même façon; mais dans des saisons & dans des mois auxquels elles n'avoient plus de juste rapport. Ainsi Sudec, ou Cronos, ou Saturne devint pere de Jupiter & d'Isis. Saturne, Rhoea, Tétis, & Titan furent leurs ayeux: les Titans, furent regardés comme les enfans d'*Ur* ou *Urane*, & d'*Ops*. Plusieurs généalogistes s'en tiennent là. D'autres, comme Diodore, font Urane & Ops enfans d'Acmon. Les Egyptiens dans leur généalogie remontent jusqu'à Vulcain. Or Acmon, le Chaudronier, & Vulcain sont la même chose.

LA THÉOGONIE.

LE CIEL POETIQUE. Ainsi tous ces grands personnages qui ont peuplé le ciel, que chaque pays se flattoit d'avoir eu pour habitans, auxquels les poëtes ont attribué des avantures tragiques, & tous les accidens de l'humanité; ces grands conquérans dont nos savans remanient les histoires, jusqu'à pénétrer dans les intérêts de politique qui les faisoient agir, se trouvent être comme l'écrevisse & le capricorne, comme la balance ou la sphinx; des enseignes, des marques, des écriteaux qui servoient à diriger le peuple, à régler pendant l'année les fêtes & les travaux.

XXXVIII.

Saturne.

Je trouve encore les preuves de la même vérité dans les remarques que m'offre tout naturellement la fable de Saturne.

Au lieu de le peindre avec une faulx pour marquer que les séances des juges doivent se tenir au tems de la moisson & de la fénaison, on le trouve quelquefois représenté avec des yeux (*a*) par devant & des yeux par derrière, dont les uns veillent, les autres sont fermés; & quatre aîles, dont deux sont étendues, deux sont

(a) *Sanchoniaton dans Euseb. præp. Evangel.*

abbaissées : ce qui marquoit la pénétration & la continuité du travail des juges qui se relayoient ou se succédoient nuit & jour pour expédier les affaires du peuple & de l'état sans faire languir personne par des retardemens ruineux (*a*). LA THÉOGONIE.

Une nouvelle preuve que Saturne est un juge ou le symbole de la justice à la pénétration de laquelle rien n'échappe, c'est que les poëtes, & sur-tout Homere, l'appelle tout communément le pénétrant, le rusé, le clairvoyant (*b*) Saturne. C'est encore parce que Saturne signifioit dans son origine *l'exécution des jugemens*, ou la punition des criminels, qu'on disoit

(*a*) On peut remarquer que cette magnifique figure parée de plusieurs aîles & toute couverte d'yeux, est le Chérub des Hébreux. C'étoit l'expression ou l'emblême la plus naturelle de la piété ou de la religion : rien n'étoit plus propre à signifier des esprits adorateurs, & à exprimer leur vigilance, ou la promtitude de leur ministère. Mais quoi ! les Hébreux ont-ils emprunté des Egyptiens cette partie de leur cérémonial ? Point du tout. Ils l'ont tirée de l'écriture ancienne qui avoit cours partout : & c'est pour cela que S. Paul donne à cet extérieur le nom d'*elementa mundi.* C'étoit les *leçons qu'on donnoit* autrefois *aux hommes*. Elles ont pu servir jusqu'au tems de la grace, jusqu'à la venue du Maître qui parle au cœur. Ces figures, ces instructions régloient l'extérieur, & donnoient des avis. Mais elles ne corrigeoient point le fond vicieux de la volonté. Cette œuvre étoit réservée à la grace du Sauveur, & c'est pour cela que les instructions précédentes, les chérubins, l'arche, & tout l'extérieur de la religion Judaïque sont nommées des leçons impuissantes, *vacua & egena elementa*.

(*b*) κρόνος ἀγκυλομήτης.

communément que Saturne emportoit quelqu'un tous les ans, & demandoit sa victime. De-là vient la persuasion où l'on étoit que Saturne vouloit être honoré par l'effusion du sang humain, & la barbare coûtume qui s'en répandit par-tout en passant de Phénicie en Afrique, puis dans toute l'Europe.

Culte cruel rendu à Saturne.

Origine de l'âge d'or.

C'est parce que Saturne ou Crone avoit un rapport nécessaire avec la parfaite *équité* des jugemens qui se rendoient sans acception de personne, par une compagnie de juges isolés & désintéressés, qu'on disoit que Saturne avoit régné avec une douceur & une integrité parfaite. Si l'on ajoûtoit que de son tems il régnoit un printems perpétuel; c'est parce que les séances des juges étoient anciennement inséparables du plus beau mois de l'année. Tel est constamment le mois de Février en Egypte. Tous les voyageurs nous parlent des agrémens de ce mois, durant lequel l'Egypte est d'un bout à l'autre un grand tapis de fleurs. La coûtume de compter l'année de 365 jours, sans intercaler un jour au bout de quatre ans, déplaça peu-à-peu toutes les fêtes, & fit oublier que les figures qu'on y voyoit, étoient relatives aux circonstances de la saison.

C'est par une imitation de cet usage

que la juſtice ſe rendoit anciennement en Europe dans le plus beau de nos mois ; c'eſt-à-dire, en May. Il reſte encore en une infinité d'endroits un veſtige de cette coûtume dans l'uſage où ſont les admodiateurs des droits & des recettes des ſeigneurs, de planter une ramée ou une ſale de verdure devant le chef-lieu de la ſeigneurie, & où ſe font les exécutions. Cette pratique paſſe pour être, & eſt en effèt une reconnoiſſance du droit de haute juſtice du ſeigneur. Mais cet appareil eſt fondé ſur la circonſtance du tems où la juſtice ſe rendoit dans la plus haute antiquité. C'étoit dans le plus beau de tous les mois. Cette ſale ſe nomme encore le May : & les termes de magiſtrat & de majeſté, ſemblent empruntés du nom du mois où ſe tenoient en Europe ces aſſemblées reſpectables (*a*).

LA THÉOGONIE.

Les liens de Saturne.

C'eſt parce que Saturne étoit le ſymbole des prêtres qui ne ſortoient qu'au printems de leur retraite, qu'on attachoit pendant l'année la ſtatue de Saturne, & qu'on rompoit ſes liens aux approches de ſa fête *. Celle-ci ſe célébroit à Rome en Décembre, parce que le commencement

* *Apollodor, & Macrob. Saturnal. l. 8.*

(*a*) Ce mois a reçu ſon nom de la Pleiade, anciennement appellée Maia, qui ſe dégageoit alors des rayons du ſoleil, diſtant de trente degrés, & paſſant ſous les gémeaux.

de l'année que cette fête devoit précéder suivant l'ancien usage, avoit été fixé par les Romains au premier jour de Janvier.

On retrouve encore une marque sensible du rapport de Saturne aux fonctions judiciaires de l'ordre sacerdotal, dans l'union du fisc & des archives avec le temple de Saturne (*a*). C'étoit une imitation de la méthode des Egyptiens, qui anciennement plaçoient le trésor public, & les registres des généalogies des familles dans la tour sous la garde des prêtres.

A présent que nous connoissons très-probablement le vrai Saturne, reprenons ses attributs & ses noms pour voir les contes étranges auxquels ils ont donné lieu faute d'être entendus.

Dès qu'on eût fait des personnages vivans d'Osiris & de Saturne, & que l'un eût été regardé comme le fils & le successeur de l'autre, parce qu'il le suivoit immédiatement; tout devint matière à histoire. Les liens qui étoient la marque de la vie sédentaire & retirée des juges, furent pris pour un effèt de la violence de Jupiter qui avoit emprisonné son pere, & s'étoit rendu maître de l'empire universel. On n'oublia pas non plus d'interpréter

(*a*) *Festus, & Lil. Greg. Girald. Syntagm.* 4.

l'uſage de la faulx conformément aux vûes jalouſes & inquiétes de l'uſurpateur. LA THÉOGONIE.

La même faulx donna lieu à un ſoupçon plus raiſonnable parmi les Orientaux. Entendant parler de Saturne comme du pere des trois enfans qui avoient partagé le monde, ils crurent y retrouver le pere des trois enfans qui ont repeuplé la terre, Sem, Cham, & Japhet. Ils ſe ſouvenoient que c'étoit aux ſoins de ce patriarche qu'on étoit redevable du renouvellement de l'agriculture, & de l'uſage du vin. Ils convertirent ſa faulx tantôt en une faucille pour enſeigner à moiſſonner; tantôt en une ſerpette pour enſeigner à tailler la vigne. Ainſi ce n'eſt ni l'Ecriture ſainte, ni l'hiſtoire qui a ſervi de matière ou d'occaſion aux fables. Mais l'idolâtrie & les fables étant nées, les peuples qui avoient encore des idées confuſes de quelques anciennes vérités, en firent l'application aux fables qui ſembloient y avoir quelque rapport. Le vrai & le faux ſe trouvèrent de la ſorte mélangés; & c'eſt ainſi qu'on peut retrouver dans la fable des veſtiges de l'hiſtoire, ou même des témoignages qui dépoſent par tout en faveur de l'origine du monde & des nations, telle que Moïſe nous la rapporte.

Saturne pris pour Noé.

Origine de l'hiſtorique qu'on retrouve dans les Fables.

Des peuples de Syrie parmi leſquels

LE CIEL POETIQUE.

Saturne pris pour Abraham.

*Euseb. Præp. Evang. l. 4.

* Περὶ Αβράαμ ; p. 294.

Abraham avoit laissé une grande réputation de probité & de justice, & qui n'ignoroient pas la disposition où il avoit été d'immoler son propre fils, crurent voir dans le nom de Sydec (le juste), & dans l'offrande d'une victime humaine qu'on faisoit tous les ans à Saturne, les vestiges de l'histoire d'Abraham. Mais Philon * & d'autres savans ont reconnu que la coûtume de sacrifier des victimes humaines, étoit antérieure à Abraham : & ils ont pensé que comme Dieu avoit usé de condescendance, & s'étoit accommodé aux dispositions ou à l'éducation d'Abraham, lorsqu'en faisant alliance avec lui il avoit bien voulu passer sensiblement entre les piéces des victimes divisées pour se conformer humainement à la formule ordinaire des alliances ; de même lorsqu'il avoit mis à l'épreuve la foi de cet excellent homme, il s'étoit conformé aux idées universelles & aux exemples populaires, en lui demandant s'il étoit prêt à lui sacrifier son fils bien-aimé, comme les nations voisines sacrifioient leurs enfans les plus chers à leurs dieux Moloc & Saturne (*a*).

(*a*) Nous ne touchons ici qu'aux dehors & qu'à l'écorce de ce grand mystère. Ce n étoit point le lieu de parler des rapports que Dieu a mis entre Isaac & le fils bien-aimé qui survit à son sacrifice.

Voilà déja bien des applications étranges auxquelles l'ignorance du ſens de ce ſymbole a donné lieu. Attendons nous à bien d'autres bizarreries. Par exemple, pour faire entendre que l'aſſemblée des juges & la moiſſon finiſſoient l'année, & qu'il n'y avoit plus de fêtes ni d'annonces juſqu'au commencement de l'année ſuivante, tantôt ils mettent au bras de Saturne un ſerpent qui ſe mord la queue *: tantôt ils peignoient un vieillard qui ſemble mordre la tête de ſon fils (*a*): quelquefois ils diſoient que Saturne, de vieillard devenoit enfant *. Ce dernier trait ramène tout à une vérité ſimple & ſenſible: c'eſt le dénouement des figures. L'année vieilliſſoit, puis ſe renouvelloit. Il n'y avoit point là de myſtère. Mais ceux qui vouloient du ſingulier, diſoient en les voyant, que Saturne ſe plaiſoit à dévorer des enfans, & même ſes propres fils. Le mot Habben qui ſignifie un enfant, un fils, différant peu d'Haeben une pierre, ils allèrent de folie en folie, juſqu'à dire que Saturne grugeoit des pierres, & que Rhoea obligée à lui donner ce qu'elle mettoit au monde, avoit ſauvé Jupiter en emmaillottant une pierre que Saturne avoit dévorée au lieu de ſon fils. C'eſt de ce ridi-

LA THÉOGONIE.

* *Lil. Greg. Girald. ibid.*

* *Martian. & Girald. ib.*

(*a*) Voyez *Saturne, dans l'Antiq. expliq.*

LE CIEL POETIQUE. cule jeu de mots que provient encore la fable qui rend raison de la dureté des hommes qui couvrent la terre, en les faisant tous sortir non *des enfans* de l'homme & de la femme qui échapèrent au déluge, mais des *pierres* qu'ils jettèrent l'un & l'autre derrière eux.

Enfin rien ne prouve mieux combien on ignoroit le sens des figures qu'on prenoit pour des personnages divinisés, que l'idée toute nouvelle que les Grecs se firent de Saturne quand il fut apporté chez eux.

Saturne pris pour le tems.

Le nom de Crone * sous lequel il leur étoit connu, signifioit fort simplement la majesté des assemblées judiciaires, la couronne ou le cercle des juges. Mais ne sachant ce que c'étoit que cette figure ni sa destination, & trouvant un rapport de son, entre le nom de Crone & celui de Chrone (*a*) qui parmi eux signifioit *le tems*, ils interprétèrent tout le symbole en ce sens. La vieillesse y quadroit le mieux du monde. Que faire de la faulx qu'il tient en main ? Il s'en servira pour tout abbattre. Les pierres sur-tout qu'on lui faisoit dévorer en Syrie, sembloient le caractériser parfaitement. Le tems mine tout, & ronge les pierres mêmes. Ainsi voilà

(*a*) Κρονὸς & Κρονίων, Saturne, Χρονὸς, le tems.

le *pere des dieux*, *Noé*, l'inventeur du labourage, *Abraham*, un *juge* d'une équité incorruptible, un *roi* plein de douceur, un *mangeur de petits enfans*, & *le tems*, qui se réunissent bon gré mal gré dans la personne de notre Saturne. Il est aisé de sentir qu'on n'a jamais imaginé ces folies à tête reposée; mais qu'une figure fort ingénieuse qui servoit à annoncer & à faire respecter la justice, n'étant plus entendue, quoique toûjours présentée à certaines fêtes, fut prise d'une façon par les uns, d'une autre par d'autres; & que toutes ces interprétations venant ensuite à se raprocher, il s'en est formé un horrible mélange d'idées qui n'ont ni sens ni liaison. LA THÉOGONIE.

XXXIX.

Origine des animaux sacrés, & de la Metempsycose.

Ce qui me persuade que nous ne devons chercher l'origine de l'idolâtrie que dans l'abus qu'on fit de l'écriture Egyptienne, ce n'est pas seulement l'extrême facilité avec laquelle le peuple grossier a pu prendre un homme, une femme, un enfant, un vieillard, pour ce que ces figures présentoient à l'œil, & les appeller le roi Osiris, ou le dieu Ammon, la reine ou

LE CIEL POETIQUE. la dame, & le fils bien-aimé, ou le légiſlateur d'Egypte : mais j'ai été particulièrement frappé de la liaiſon ſenſible qui ſe trouve entre cette première mépriſe & toutes les autres ſingularités du peuple Egyptien. Ses opinions monſtrueuſes & ſes pratiques bizarres ne ſont qu'une ſuite toute ſimple du faux ſens qu'ils donnèrent à leur ancienne écriture.

On diſoit tous les jours, & c'étoit l'ancien langage aſtronomique parfaitement d'accord avec les caractères de l'Ecriture ſacrée, on diſoit que le gouverneur * de la terre avoit quitté le bélier, pour entrer dans le taureau, qu'il paſſeroit enſuite dans les chévreaux, dans l'écreviſſe, dans le lion, & ainſi des autres ſignes du zodiaque. Prenant hiſtoriquement cet homme pour leur pere, ils prirent hiſtoriquement ce qu'on diſoit de lui, & ils s'imaginèrent qu'on avoit donné tous ces différens noms aux étoiles ſous leſquelles le ſoleil paſſoit, pour conſerver la mémoire d'autant d'évènemens importans qui étoient arrivés à leur gouverneur avant qu'il fût admis dans le ſoleil. Au ſortir de ſon corps mortel, ſon ame, diſoient-ils, entra d'abord dans un bélier : enſuite elle habita dans un taureau ; puis dans un bouc, & paſſa de la ſorte d'un animal dans un autre,

* Oſiris, le ſoleil.

autre, juſqu'à ce qu'il eût pris poſſeſſion du ſoleil où il régne, & d'où il jette ſur l'Egypte des regards de complaiſance.

LA THÉOGONIE.

Autant en diſoit-on d'Iſis. Comme on mettoit ſouvent ſur ſes épaules la tête de la canicule, ou d'un épervier, & vous ſavez pourquoi; comme on ornoit ſouvent ſa tête des cornes d'une geniſſe, ou avec un ſiſtre ſurmonté de la figure d'une chatte, & qu'on y mettoit très-ordinairement un croiſſant de lune, ſigne encore plus ſimple de la néoménie; on prit de-là occaſion de dire qu'après ſa demeure dans le corps d'une chienne, d'une chatte, d'une geniſſe, & d'autres animaux, Iſis avoit enfin pris ſa place dans la lune. Le peuple en fit ainſi la reine du ciel, la diſpenſatrice des mois, des ſaiſons, & des fêtes.

Commencement de la Métempſycoſe.

Cette opinion abſurde devint auſſi commune que le langage & les figures qui en avoient été l'occaſion. Ce paſſage des ames d'Oſiris & d'Iſis dans tels & tels animaux, avant leur arrivée dans les aſtres, trouva créance parmi le peuple, & fut regardé comme une hiſtoire très-ſérieuſe. Elle devint le modéle de la créance commune ſur l'état des ames après la mort. Perſonne ne douta plus en Egypte que l'ame de l'homme ne paſsât au ſortir de ſon corps dans celui d'un autre homme,

LE CIEL POETIQUE.

ou d'une bête, de celle-ci dans une autre, puis dans une troisième, & en continuant de la sorte par une longue circulation de pénitence à expier le mal qu'elle avoit pu commettre : après quoi purifiée de ses fautes, & dégagée de ses cupidités, elle passoit dans l'étoile ou dans la planéte qui lui étoit assignée pour demeure.

Rien de si commode, ni de plus ingénieux que le langage astronomique, qui caractérisoit tout d'un coup les saisons & les ouvrages qui y sont propres, en faisant entrer le gouverneur de la terre * dans les douze maisons, nommées le bélier, le taureau, le lion, la balance, &c. tous noms qui avoient un rapport juste à ce qui se passoit successivement sur la terre dans le cours de l'année. Rien de si grossier ni de plus misérable que le sens historique que le peuple attacha par la suite à ce langage : & telle est visiblement l'origine du dogme ridicule de la transmigration des ames que Pythagore rapporta d'Egypte en Italie comme une rare découverte. Ces fadaises relevées des termes pompeux de Péricyclose [a], de Palingénésie [b], & de Métempsycose [c] firent fortune parmi les philosophes. C'est encore là doctrine des docteurs Indiens, & nous connoissons plus d'un savant qui ne parlent qu'avec respect de la transmigration.

* Le Soleil.

a Tour, circuit.

b Renouvellement.

c Passage de l'ame d'un corps dans un autre.

XL.

Les animaux honorés d'un culte religieux.

L'effèt naturel de cette opinion fut d'épargner le ſang des animaux, quoique Dieu ne les ait placés auprès de nous que pour nous ſervir & pour nous nourir. Il eſt vrai qu'on trouva de bonnes raiſons pour ne point priver le peuple de la chair du bœuf, qui eſt une nouriture abondante & parfaite. Il eſt vrai qu'il y eut une eſpéce de convention tacite entre les provinces d'Egypte de faire uſage l'une de la chair de brebis, l'autre de la chair de chévreau, pour n'être pas privé d'un commerce utile, & de trop de ſecours à la fois. Mais les prêtres Egyptiens s'abſtenoient communément de manger la chair de quelque bête que ce fût : & en général tous les animaux dont les étoiles portent le nom furent regardés par les Egyptiens avec vénération comme ayant été la premiére retraite de leurs dieux, & pouvant être celle des ames de leurs parens morts. On ne vit plus qu'avec une crainte religieuſe ceux dans leſquels on ſavoit, à n'en pouvoir douter, qu'Oſiris & Iſis avoient fait leur demeure, comme le bélier, le

taureau, la genisse, le bouc, & le lion. L'ancien usage où l'on étoit de porter en cérémonie dans les fètes de certaines saisons l'animal qui donnoit son nom à la maison où le soleil entroit, disposa les peuples de certains cantons à honorer particulièrement l'animal qu'on portoit dans la fête qui concouroit avec la fin de leur moisson. Le bélier devint ainsi l'animal chéri des habitans de Thèbes, dont la moisson finissoit vers l'entrée du soleil au bélier. Le bœuf & la vache devinrent les animaux les plus chers aux habitans de Memphis, dont la moisson finissoit à l'entrée du soleil au taureau. Ceux de Mendès voisins de la mer, & dont la recolte arrivoit plûtard, vers l'entrée du soleil aux deux chévreaux, avoient, au rapport d'Hérodote *, une vénération spéciale pour les chévreaux. L'extravagance alla enfin jusqu'à conserver dans un lieu honorable, & à traiter avec révérence le bélier, le taureau, ou le bouc qui avoit fait partie du cérémonial. Je ne sai pas si le bélier de la fête étoit spécialement conservé dans la Thébaïde. Les monumens qui nous restent du fond de l'Egypte vers l'Ethiopie sont plus rares & plus obscurs. Mais on révéroit un bœuf à Memphis, & un bouc à Mendès. On les regar-

* *In Euterp. num.* 47.

doit comme des dieux. D'où leur a donc pu provenir tant d'honneur ? Voilà tant de ſymboles qui deviennent ſucceſſivement autant de dieux, que quand nous verrons éclore de nouvelles divinités, nous pourrons bien aſſurer qu'elles n'étoient originairement que des parties du cérémonial ſymbolique. Le bœuf & le bouc de Mendès avoient donc fait partie des anciennes cérémonies avant que de devenir les objets d'un culte religieux : & nous en trouvons la preuve de fait dans le chien vivant qu'on faiſoit marcher devant la pompe d'Iſis au grand jour de ſa fête. La canicule qui faiſoit l'ouverture de l'année avoit donné lieu à ce cérémonial. Le chien par la ſuite devint l'objèt particulier du culte d'une province d'Egypte ; & c'étoit d'ailleurs un animal reſpecté & ſacré d'un bout de l'Egypte à l'autre (*a*).

LA THÉOGONIE.

Si la figure du bœuf & de la vache fut de tous les ſymboles celui qui ſe trouva le plus du goût des peuples, c'eſt parce que c'étoit l'animal qu'on voyoit paroître à la fête de la moiſſon dans le canton de l'Egypte le plus diſtingué, à Memphis. L'idée de fertilité devint inſéparable de la vûe du bœuf. On donna au Nil une tête de bœuf, pour faire entendre qu'il

Pourquoi l'on peint les fleuves avec une tête de taureau.

(a) *Oppida tota canem venerantur.* Juven. ſatyr. 15.

LE CIEL POETIQUE.

étoit le pere des moissons de l'Egypte: & c'est la raison qui fit peindre sous la même forme les autres fleuves, qui sans se déborder comme le Nil, ne laissent pas de fertiliser les campagnes qu'ils traversent (*a*).

XLI.

Origine d'Apis & de Mnévis.

Le hazard ayant fait trouver à Memphis un veau qui avoit quelques taches d'une figure approchante d'un cercle ou d'un croissant, symboles si respectés parmi eux; cette singularité qui n'étoit rien & ne méritoit pas plus d'attention que ces taches blanches qu'on voit au front des chevaux & ailleurs, ils la prirent pour le caractère d'Osiris & d'Isis, empreint sur l'animal que leurs dieux chérissoient. Une cervelle hypocondre s'avisa de croire, & de persuader à d'autres, que c'étoit une apparition du gouverneur, une visite que le protecteur de l'Egypte daignoit leur faire. Ce veau miraculeux, après avoir servi par preférence au ceremonial ordinaire, fut logé dans le plus bel endroit de Memphis. Sa demeure devint un temple. Tous ses mouvemens furent trouvé

(a) *Sic tauriformis volvitur Aufidus.*

LA THÉOGONIE.

prophétiques, & le peuple y accourut de toute-part, ſon offrande à la main. On lui donna le beau nom d'*Apis*, qui ſignifie le Fort (*a*), le Dieu puiſſant.

Après ſa mort on eut grand ſoin de le remplacer par un autre qui eut à-peu-près les mêmes taches. Quand les marques déſirées n'étoient pas nettes & préciſes, on les aidoit d'un coup de pinceau. On prévenoit même à propos, & après un tems marqué, l'indécence de ſa mort naturelle, en le conduiſant en cérémonie dans un lieu où on le plongeoit dans l'eau, puis on l'enterroit dévotement. Cette fête lugubre étoit accompagnée de bien des pleurs, & ſe nommoit avec emphaſe *Sarapis*, ou *la retraite d'Apis* (b), nom qu'on donna par la ſuite à Pluton, à l'Oſiris infernal. Après l'enterrement

(*a*) C'eſt encore ici un trait de l'affinité qu'il y avoit entre la langue des Egyptiens & celle de leurs voiſins. Apis eſt le même mot qu'Abir, prononcé à la façon des Egyptiens. Nous le ſavons par le témoignage du prophéte Jeremie, c. 46 : 15, où il ſe mocque des Egyptiens en leur demandant ce qu'eſt devenu leur Apis, en Hébreu *leur Abir*. מדוע נסחף אבירך *maddouaw niſtaph abireca, quare ablatus eſt abir tuus?* Ce que les LXX. ont traduit par ὁ Ἄπις, ὁ μόσχος, *vitulus*, & expliqué enſuite par ὁ ἐκλεκτὸς σου. Διατὶ ἔφυγεν ἀπὸ σου ὁ Ἄπις, ὁ μόσχος, ὁ ἐκλεκτός σου. Qu'eſt devenu votre Apis, votre puiſſant bœuf, votre dieu chéri?

(*b*) סור *ſur, recedere*, סר אביר *ſar abir, receſſit Apis.* V. Judic. 16 : 20.

LE CIEL POETIQUE.

d'Apis on lui cherchoit un ſucceſſeur (*a*). Ainſi ſe perpétua cette étonnante dévotion. Un puiſſant motif y contribua beaucoup : elle étoit lucrative.

Origine de Mnevis.

Les habitans d'Héliopolis qui faiſoient une dynaſtie à part, ou un royaume différent de celui de Memphis, ſe croyoient aſſez bien avec le ſoleil, dont leur ville capitale portoit le nom, pour avoir part à ſes viſites ou à celles de ſon fils. Ils eurent donc bientôt leur bœuf ſacré auſſi bien que ceux de Memphis. On lui donna le nom de Menavis ou Mnevis, qui eſt la même choſe que *Menès le fort*, ou le même que * Menophis : & en lui choiſiſſant un nom diſtingué, on lui fit trouver d'autres qualités & d'autres fonctions particulières qui n'attirèrent pas moins la foule.

* *Voyez ci-deſſus, p. 144.*

Du moment que l'Egypte eut oublié le ſeul Etre qui ſoit adorable & le culte ſpi-

(a) *Bos Apis in ſepto quodam alitur & . . . . pro deo habetur : albus frontem & quaſdam . . arvas cor oris partes, cætera verò niger : quibus ſignis judicant qui ſit ad ſucceſſionem idoneus, alio defuncto. Ante id ſeptum, &c.* Strab. Geogr. l. 17. M. de Maillèt dans ſa deſcription de l'Egypte, lettre 7. a cru que Strabon vouloit dire, qu'après la mort du roi régnant les prêtres connoiſſoient par la bigarure de la peau d'Apis quel devoit être le roi ſucceſſeur, & avoient trouvé par là un moyen de ſe rendre maîtres de la ſucceſſion à la couronne. Mais il s'agit viſiblement dans cet endroit non du ſucceſſeur du roi, mais du ſucceſſeur qu'on devoit donner au bœuf Apis noyé en cérémonie, ou mort naturellement. Le choix de ce veau ſe décidoit par ſes mouchetures.

rituel qu'il demande pour honorer un vil animal qui broute l'herbe des champs (*a*), tous les animaux qui paroissoient fréquemment dans les figures hiéroglyphiques eurent part à ses respects. L'Egypte & la Lybie se prosternèrent devant le bélier. Le culte du taureau devint universel. Les boucs qui donnoient leur nom au troisième signe (*b*) du zodiaque, eurent un temple à Mendès, & bien ailleurs. Le lion, la chévre sauvage, les poissons (*c*), le loup, tous noms de constellations différentes ; le serpent si ordinaire dans leur écriture & dans les cérémonies ; l'hypopotame & le crocodile, quoiqu'ils fussent des symboles odieux & n'inspirassent que la crainte, trouvèrent chacun à part des adorateurs, même des cantons entiers qui leur étoient dévoués : & si ces animaux eussent été plus traitables, ils auroient fait une aussi belle fortune que le bélier, le veau, & le bouc, divinités naturellement fort accessibles.

LA THEOGONIE.

Il n'est pas inutile de remarquer ici que c'est encore une figure symbolique usitée dans un canton de la basse Egypte

Le culte du loup.

(a) *Mutaverunt (Deum) gloriam suam in similitudinem vituli comedentis fœnum.* Ps. 105 : 20.

(b) Voyez la Sphère des Barbares dans Hyde, *de Relig. Pers.*

(c) *Herodot. in Euterp. & Plutarch. de Isid. & Osir.*

LE CIEL POETIQUE.

λυκὸς, lycos, lupus.

pour exprimer l'année ou la ſucceſſion des douze ſignes, qui n'étant plus entendue, y a donné lieu à honorer ſpécialement le loup, & en a fait porter le nom à la ville de Lycopolis, enſuite à la Lycie, au Lycée, & à pluſieurs lieux de la Gréce, ſur-tout en Arcadie. Chacun ſait que les loups ont coûtume de marcher à la file. On en a même fait un proverbe, & c'eſt une remarque ordinaire chez les naturaliſtes que les loups en paſſant une rivière ſe ſuivent ſur une ligne, le ſecond mordant la queue du premier le troiſième la queue du ſecond, & ainſi des autres. Cette figure fut choiſie pour ſignifier l'année, parce qu'elle eſt compoſée de douze mois qui ſe ſuivent ſans interruption. Ce qui eſt ſi vrai, que les Grecs donnoient à l'année le nom de Lycabas, qui ſignifie *la marche des loups*.

XLII.

Preuves du culte rendu à ces divinités bizarres.

Je ne puis diſconvenir, me pourra-t-on dire, que la vûe de tous ces animaux ſymboliques dont on ne connoiſſoit plus la ſignification, & de plus la coûtume perpétuelle de dire qu'Oſiris ou Horus entroit

dans le bélier, dans le taureau, & dans les autres animaux du zodiaque n'ayent pu faire naître des travers dans l'eſprit du peuple, & donné lieu à des contes pleins d'extravagance. Mais eſt-il concevable que les Egyptiens aient manqué de ſens juſqu'au point d'adorer les animaux mêmes dont les figures leur avoient autrefois ſervi de lettres, ou de ſignes inſtructifs, & même juſqu'à encenſer les plantes dont on ajoûtoit les feuillages aux figures des animaux pour en varier le ſens, & pour marquer les différentes ſaiſons? LA THÉOGONIE.

Je n'entaſſerai pas ici les paſſages de Lucain, de Silius Italicus, de Stace, de Juvenal, ni une foule d'autres témoignages des Auteurs prophanes qui tournent en ridicule la petiteſſe des Egyptiens proſternés devant un bouc, ou pénétrés de reſpect devant un oignon. Mais je me bornerai à deux ou trois traits de l'Ecriture ſainte, dont l'éclairciſſement peut intéreſſer mes Lecteurs, tout en atteſtant la bizarrerie de ce culte dont on n'imagine pas que l'homme ait été capable.

L'art de la ſculpture, ni celui de couler des figures en fonte, n'étoient pas généralement interdits aux Hébreux, puiſque le fond du tabernacle & le couvercle

LE CIEL POETIQUE. de l'arche qui renfermoit la Loi, furent ornés de plusieurs figures aîlées, qui étoient autant d'images des esprits célestes, ou des symboles de l'adoration & de l'obéissance dûes à l'Etre suprême. Ces figures n'étoient pas comme l'ont pensé certains savans, une imitation des divinités Egyptiennes ; puisque Moïse traite par tout leurs animaux & leurs sculptures de choses abominables. Mais c'étoit un usage innocent & judicieux de l'ancienne écriture symbolique : c'étoit enseigner & parler par signe. Ces figures, bien loin d'être une copie de ce que l'Egypte adoroit, invitoient à l'adoration de l'Etre invisible, & présentoient à l'esprit le modele de l'abaissement le plus profond, & de l'obéissance la plus agile. Le cas où la sculpture étoit interdite aux Hébreux, est celui où la figure taillée pouvoit devenir un objèt de chûte, & porter le peuple à l'idolâtrie.

Pourquoi donc la mer d'airain ou la grande cuve qui servoit dans le parvis du temple de Salomon à laver les piés & les mains des ministres prêts à faire le sacrifice, étoit-elle appuiée sur la croupe de plusieurs taureaux de bronze ? Si le taureau étoit l'objèt chéri du culte populaire ; ces figures pouvoient devenir en Israël une occasion de scandale.

Le bœuf étoit ſans doute l'objèt de la dévotion à la mode : mais le faire ſervir de ſupport à la cuve où ſe lavoient les miniſtres du Dieu vivant, c'étoit avilir par le plus humble de tous les ſervices, l'animal qui étoit adoré chez les peuples voiſins. Et au contraire Jeroboam l'irréconciliable ennemi de Salomon, prétendit tirer profit de l'inclination des peuples pour cet animal, lorſqu'à ſon retour d'Egypte, il eſſaia de détourner les Iſraëlites d'aller à Jéruſalem en les attachant à Dan & à Béthel par l'érection des veaux d'or qu'il y plaça. D'où peut enfin provenir le culte que les Hébreux rendirent dans le déſert à un taureau de fonte, ſinon de l'impreſſion vive que la pompe des fêtes d'Apis & de Mnevis avoit faite dès l'enfance ſur leur eſprit, lorſqu'ils étoient dans la terre de Geſſen, voiſine d'Heliopolis & de Memphis ?

LA THEOGONIE.

Que le bélier, & le bouc, l'agneau, & le chévreau, aient été adorés en Egypte auſſi-bien que le taureau, nous en trouvons une autre preuve dans le refus que fit Moïſe d'uſer de la permiſſion que Pharaon lui donnoit de célébrer la fête du Seigneur, ſans ſortir de l'Egypte, ſans aller, comme faiſoient bien des peuples, ſolemniſer leurs fêtes ſur des montagnes,

LE CIEL POETIQUE. ou dans des déserts éloignés de toute habitation. Les Egyptiens, disent-ils au roi, *nous lapideroient, s'ils nous voyoient immoler ce qu'ils adorent* *.

* *Exod. 8.*

Mais cette preuve est encore plus sensible dans les cérémonies de la Pâque. L'immolation de l'Agneau paschal, & tous les sacrifices de la Loi, ont à la vérité des rapports importans à une plus excellente victime. Ils sont principalement déstinés à servir à jamais d'instructions à ceux qui ont reçû la réalité dont la loi Mosaïque n'étoit que l'ombre. Mais cette cérémonie avoit alors un rapport sensible & immédiat aux besoins présens du peuple Hébreu, & aux circonstances où il se trouvoit.

C'étoit, comme nous l'avons déja remarqué, la coûtume des Egyptiens de porter dans les fêtes de chaque nouveau mois, les symboles qui y etoient propres, & sur tout l'animal qui avoit rapport au signe où entroit le soleil. Ils célébroient avec une pompe particulière le retour de l'équinoxe du printems (a), & l'entrée

(a) Ἑορτάζειν μετὰ τὴν ἐαρινὴν ἰσημερίαν. *Plutarch. de Isid. & Osir.* Ce qui se trouve confirmé par l'Auteur de la *Chronique Orientale*, traduite par *Abrahamus Echellensis*, pag. 7. *Erat dies (Paschatis) iste quo sol ingressus est primum signum arietis; eratque dies ille solemnis ac celeberrimus apud Ægyptios.*

du ſoleil au premier ſigne qui eſt le bé- lier. Ils faiſoient les préparatifs de cette fète avant la pleine lune, voiſine de l'équinoxe : & le quatorze de cette lune, toute l'Egypte étoit en joye : chacun mettoit des feuillages & des marques de la fête au-deſſus de ſa porte : on couronnoit de fleurs le bélier : on portoit en triomphe l'animal qui étoit propre à cette fète, & qui étoit devenu l'objèt de l'encens & du reſpect des peuples.

LA THÉOGONIE.

Les Hébreux au contraire eurent ordre au tems de leur départ, & pour tous les ans à perpétuité au retour de l'équinoxe de prendre dans chaque famille un jeune bélier, un agneau d'un an; de le tenir prêt dès le dixième de la lune voiſine de l'équinoxe, pour l'immoler le quatorze ; de ſe contenter d'un chévreau au défaut d'un bélier, l'un & l'autre étant honorés des Egyptiens ; de perſévérer juſqu'au quatorze dans la volonté de tuer ce qu'ils avoient vû adorer; de le rôtir en préſence de la famille ; de manger enſemble les chairs de cet animal le ſoir même du quatorze, qui étoit le jour auquel le bélier étoit couronné de fleurs & honoré des Egyptiens ; de n'en ſéparer aucune partie pour être miſe en réſerve juſqu'au lendemain ; & ſur-tout d'en manger la tête

LE CIEL POETIQUE.

aussi-bien que le corps, pour faire en cela tout le contraire des Egyptiens. Un témoin oculaire * de leurs anciennes pratiques nous a appris que les Egyptiens ne mangeoient la tête d'aucun animal ; mais qu'ils la maudissoient, la consacroient aux divinités mal-faisantes, & la gardoient pour la vendre le lendemain sur la place aux étrangers, ou pour la jetter dans le fleuve au défaut d'acheteurs.

* Herod. in Euterp. n. 46.

Une autre circonstance qui paroît singulière dans les réglemens de la pâque judaïque, est la défense de faire bouillir les chairs de l'agneau, & d'en rien manger de crû. Quel interêt la religion des Hébreux pouvoit-elle avoir à rôtir la victime, plûtôt qu'à la bouillir, & quel besoin de leur défendre de manger des chairs crûes dont on a naturellement horreur ? Nous pouvons juger de la pratique des Egyptiens par celle des Athéniens qui étoient une de leurs colonies. Quand ils sacrifioient à Horus, ou aux heures, c'est-à-dire, aux saisons, divinités indubitablement venues d'Egypte ; le rituel de de cet acte d'idolâtrie étoit de *faire bouillir les chairs* (a), *non de les rôtir*. On conserva à Athenes l'usage Egyptien dans

(a) Ἀθηναῖοι ταῖς ὥραις θύοντες οὐκ ὀπτῶσιν, ἀλλ' ἕψουσι τὰ κρέα. *Athenæi, lib.* 14. c. 20.

le culte de ces dieux viſiblement Egyptiens : & les Hébreux n'eurent ordre de faire le contraire que pour ne prendre aucune part aux actions & aux coûtumes de l'idolâtrie.

LA THÉOGONIE.

La défenſe de manger aucune partie de l'agneau, par exemple, les inteſtins, ſans avoir cuit le tout, étoit fondée ſur la coûtume extravagante par laquelle on croioit honorer Bacchus en mangeant les chairs, & ſur tout les entrailles des chévreaux & des autres victimes ſans les cuire (*a*). J'ai rapporté l'origine de ces pratiques furieuſes.

Enfin la dernière cérémonie preſcrite aux Hébreux dans l'immolation de l'Agneau paſchal, étoit de rougir de ſon ſang le deſſus de leurs portes, tandis que les Egyptiens ornoient les leurs de feuillages & de figures conformes à la ſolemnité du bélier. C'étoit donc en tout point rompre

(*a*) *Illic (in Orgiis Bacchi) inter ebrias puellas & vinolentos ſenes, cum ſcelerum pompa procederet, alter nigro amictu teter, alter oſtenſo angue terribilis, alter cruentus ore, dum viva pecoris membra diſcerpit, &c. Julius firmic. de errore profanar. religionum.*

Plutarque dans ſon livre de la Ceſſation des Oracles nous montre des fêtes où l'on mettoit les victimes en piéces, & où l'on les mangeoit toutes crûes. *ἐν αἷς ὠμοφαγίαι καὶ διασπασμοί.* Arnobe fait ce reproche aux Gentils, lib. 5. *Caprorum reclamantium viſcera cruentatis oribus diſſipatis.*

publiquement & ſans retour avec les pratiques Egyptiennes. C'étoit renoncer ſolemnellement à l'idolâtrie & au culte de toutes ces prétendues puiſſances céleſtes, qui les avoient pu ſéduire par l'éclat de leurs fêtes. C'étoit revenir au culte d'un ſeul Dieu créateur, moteur, & conſervateur de toutes choſes. Ainſi avec la preuve de la profonde ſageſſe des loix de Moïſe toûjours diametralement oppoſées aux pratiques Egyptiennes, nous avons auſſi la preuve de l'extravagance des Egyptiens qui avoient commencé il y a beaucoup plus de trois mille ans, à prendre les noms du zodiaque, & les figures, ſoit de leur écriture, ſoit de leur cérémonial pour des objets importans, & qui cachoient de grands miſtères, ou pour des monumens reſpectables de la vie, & de l'apothéoſe de leurs grands hommes.

XLIII.

Python ou Typhon.

Le même fond d'amour propre qui avoit fait trouver aux Egyptiens Cham, ſon epouſe, & leurs enfans Ménès & Toth, dans les caractères les plus honorables de leur ancienne écriture, leur fit chercher quelque ancien ennemi de leur

colonie dans le monstre aquatique qu'ils LA THÉOGONIE.
nommoient Ob, & qu'ils regardoient comme l'ennemi d'Osiris. Ils y crurent trouver les marques distinctives du fondateur d'une nation voisine qu'ils haïssoient souverainement : c'étoit Phyt ou Phyton, frere de Ménès ou de Mesraïm, & auteur Genes. 10.
des Phytéens qui habitoient l'intérieur de l'Afrique. Soit que Phyton se fût révolté contre son pere Cham, & eût troublé le repos de l'établissement de Ménès ; soit plûtôt encore que tous les Phytéens leur fussent généralement odieux, parce *qu'ils avoient des coûtumes toutes contraires à celles des Egyptiens*, (a) tuant & mangeant tous les animaux que l'Egypte honoroit ; un faux zéle de religion leur rendit peu à-peu le nom de Phyton qui étoit celui du fondateur de la colonie, universellement abhorré & digne d'exécration. Au lieu du nom de Ob qu'ils donnoient au monstre symbolique qui avoit privé Isis de son cher Osiris, ils s'accoûtumèrent avec le tems à ne lui plus donner d'autre nom que celui de Phyt ou Phyton qui réveilloit toute leur haine : & ayant entièrement perdu de vûe l'histoire du soleil enlevé à la terre par le deluge, ils publiè-

(a) Οὐδὲ νομοῖσι τοῖσι αὐτοῖσι χρεομένοι. *Herodot. in Melpomen.*

rent, ſuivant leur ſiſtême groſſier, que l'ame de Phyton au ſortir de ſon corps étoit entrée dans un hippopotame, puis dans celui d'un crocodile, d'un aſpic, ou de tel autre animal nuiſible, & que c'étoit en mémoire de cette tranſmigration dans des animaux malfaiſans comme lui, qu'on lui en donnoit la figure, ſi même il ne continuoit à y réſider.

Origine de la fauſſe doctrine des deux principes.

De même qu'Oſiris, devenu leur pere commun, fut peu-à-peu regardé comme le principe de tout ſe bien qui arrivoit à l'Egypte; lorſque Phyton fut devenu le nom du ſymbole qui ſignifioit le ravage des eaux, il fut regardé comme un eſprit mal intentionné, comme un principe de contrariété, appliqué perpétuellement à les traverſer & à leur nuire. Ils en firent le principe de tout déſordre, & ſe déchargeoient ſur lui de tout le mal phyſique qu'ils ne pouvoient empêcher, & de tout le mal moral qu'ils ne vouloient pas ſe reprocher à eux mêmes. De-là eſt venue la doctrine des deux principes ennemis, également puiſſans, & toûjours aux priſes l'un avec l'autre, vaincus & victorieux tour-à-tour. Cette doctrine qui paſſa des Egyptiens aux Perſes ſous le nom d'Oroſmaſe & d'Arimane, eſt infiniment différente de la nôtre, ſelon laquelle Dieu em-

Plutarch. de Iſid. & Oſir.

ploye conformément aux vûes adorables de sa providence le ministére des esprits qui ont persévéré dans la justice, & laisse une mesure de pouvoir aux anges qui en sont déchus. LA THEOGONIE.

La haine des Egyptiens pour ce Phyton leur ennemi imaginaire, & toûjours attentif, selon eux, à les molester, alla si loin, qu'ils n'osérent plus en prononcer le nom. On le retrouve cependant en son entier dans la langue des Hébreux qui avoient demeuré en Egypte, & qui y avoient appris à appeller ainsi le plus malfaisant de tous les serpens, l'aspic (*a*). On retrouve le nom entier de Phyton ou Python dans les fables du paganisme les plus anciennes & les plus célébres. On y voit ce monstre terrible aux prises avec le Dieu qui éclaire le monde, & répandant par-tout la désolation. Ce qui étant bien entendu, ne signifie que le déluge ennemi du soleil & de la terre. Ovide même & les Mythologues ses devanciers, ont entrevu & conservé l'ancienne liaison qu'il y avoit entre le déluge & cette figure, en plaçant la défaite de ce serpent immédiatement après le déluge, & ils y ajoûtent tout de suite la fable des géans qui dans son origine, n'étoit, comme nous l'avons *Metam. l. 1.*

(*a*) פתן *peten.*

 vû, qu'un tableau commémoratif des météores singuliers qui commencèrent après le déluge à troubler l'air, & à faire craindre de nouveau la perte du soleil. Rien de si vanté dans l'antiquité que la victoire du soleil. Rien de plus abhorré que Phyton, quand de monstre en peinture, il fût devenu un être appliqué à nuire. Les Egyptiens craignant de se souiller par la seule prononciation de ce nom détestable, en renversèrent les lettres, & les changèrent en celui de Typhon.

Nous avons vû que la croix, soit entière, soit racourcie, étoit la marque de la crûe du Nil, parce qu'elle en étoit la mesure. Cette croix qui retenue par un chainon, & arrêtée dans la main d'Osiris, ou dans les pattes de l'épervier, ou dans la main d'Horus, signifioit d'une façon fort simple le débordement du Nil réglé par le soleil, fortifié par le vent, & assujetti à des régles certaines ou maîtrisé par la dexterité du labourage, prit un tout autre tour dans leur esprit. Cette croix qui dans leur écriture vulgaire, comme aussi dans l'ancienne hébraïque, dans la greque, & dans la latine, étoit la lettre Tau, commençoit nécessairement le mot Typhon écrit en lettres courantes. En sorte que cette figure attachée à un chai-

non, ou arrêtée par une main, leur parut un caractère abregé pour ſignifier Typhon enchaîné ou déſarmé.

Que la croix ou le T ſuſpendu à un chainon ait été pris par les Egyptiens pour Typhon arrêté, ou, ce qui étoit pour eux la même choſe, pour la délivrance du mal, on peut s'en aſſurer en conſultant leurs pratiques. Elles ſont le plus ſûr interpréte de l'opinion qui les régloit.

Ils ſuſpendoient le Typhon retenu par une boucle, au cou de leurs enfans & de leurs malades : ils l'appliquoient ſur les bandelettes parfumées dont ils envelopoient leurs momies, & où nous le retrouvons encore. Que peut ſignifier dans leurs idées un T enchaîné, auprès de ceux à qui ils ſouhaittent la ſanté ou la vie, ſinon la délivrance de la maladie ou de la mort, qu'ils eſpéroient obtenir par ces pratiques ſuperſtitieuſes ? On peut donc croire que ce T leur a paru être le commencement & l'abregé du nom de leur ennemi, & que la main ou l'attache qui le bridoit leur paroiſſoit être la marque d'une puiſſance ſecourable & attentive à détourner le mal. L'on voit par-là l'uſage étrangement déplacé qu'ils faiſoient de ces figures, qui dans leur première inſtitution, avoient rapport au Nil, au labou-

LE CIEL POETIQUE.

rage, & à des choſes totalement éloignées de l'explication des tems qui ont ſuivi. Voilà très-vraiſemblablement une première clé avec laquelle on pourroit eſſayer d'expliquer quelque partie de la ſignification que les Egyptiens des tems poſtérieurs attachèrent à leur écriture ſacrée. Mais il eſt ſenſible que tout y avoit raport aux fauſſes idées qu'ils avoient priſes de ces anciennes figures : & il y a trop peu à gagner dans de pareilles recherches, pour y employer le moindre travail.

Origine des Amulettes.

Cette coûtume de donner un frein aux puiſſances de l'ennemi, & de ſuſpendre un Typhon captif au cou des enfans, des malades, & des morts, parut ſi ſalutaire & ſi importante, qu'elle fut adoptée par d'autres nations. Les enfans & les malades portoient tout communément une bulle où étoit le T qu'on regardoit comme un puiſſant préſervatif. Avec le tems, à la place de la lettre T qu'on gravoit d'abord dans cette bulle, mais dont les autres peuples ignoroient le ſens & l'intention, on ſubſtitua d'autres caractères. Souvent on y mit un ſerpent, un harpocrate, ou l'objèt des dévotions courantes ; quelquefois même des figures ridicules, ou de la dernière indécence. Mais le nom *d'Amulette* * qu'on donnoit à cette bulle, & qui

* *Amolimentum malorum.*

qui ſignifie, *l'éloignement du mal*, repréſente très-naturellement l'intention des Egyptiens de qui cette pratique eſt venue. LA THÉOGONIE.

XLIV.

Le ſecrèt des myſtères Egyptiens.

Quand on ſe veut inſtruire de ce qu'il eſt poſſible de ſçavoir de cette religion Egyptienne qui irrite la curioſité par ſon appareil myſtérieux; on ne manque pas de lire avec avidité Hérodote, Diodore de Sicile, le traité d'Iſis & d'Oſiris, quelques autres de Plutarque, les ouvrages de Platon, de Porphyre, ou de tels autres ſavans qui avoient voyagé en Egypte, & fréquemment converſé avec des prêtres d'Iſis, les plus myſtérieuſes gens de l'univers. On s'imagine que c'eſt dans de pareils livres qu'il faut chercher l'intelligence des figures ſymboliques, ou qu'on ne la trouvera nulle part. Mais après les avoir lûs, on eſt étonné de n'y trouver que des contes de petit peuple, ou de fades allégories ſans liaiſon, ſans dignité, ſans utilité; ou enfin une métaphyſique guindée, dans les ſubtilités de laquelle nos déiſtes aiment à s'égarer, mais dont il eſt ridicule de penſer que la ſimple antiquité ait eu la moindre connoiſſance. On

LE CIEL POETIQUE.

regrette une lecture longue, très ennuieuse, & qui n'est rachetée par aucune découverte tant soit peu satisfaisante. Tout ce qu'on y apprend d'une manière précise, ce sont les erreurs & les folles idées des Egyptiens. Quant à cette sagesse profonde qu'on leur attribue, à peine y en trouve-t-on quelque vestige : & le reproche que les Egyptiens faisoient aux Grecs *, d'être toûjours enfans dans leur histoire, nous paroît, après cette lecture, pouvoir être fait avec autant & plus de justice aux Egyptiens eux-mêmes ; puisque parmi eux les docteurs comme le peuple avoient l'esprit plein de puérilités, & se trompoient d'autant plus misérablement qu'ils attachoient des histoires & des traits arbitraires à des figures destinées à signifier toute autre chose.

* Plato in Tim.

Mais, me dira-t-on, il ne faut pas s'attendre que les prêtres d'Isis, ni Plutarque, ni les autres voyageurs qui les ont entendus, nous puissent rien apprendre du vrai sens des symboles. C'étoit une théologie mystérieuse qu'on n'avoit garde de divulguer. Ceux qui y étoient initiés s'obligeoient par serment à ne rien communiquer au peuple de ce qu'on leur avoit révélé. Herodote ne nous dit-il pas souvent, qu'il ne lui est pas permis de révéler

les noms ni les honneurs qui étoient affectés à certaines divinités, ou ce que c'étoit que ces dieux ? Le secrèt sur ce point étant inviolable, faut-il être surpris qu'ils ne se soient pas expliqués sur le fond qui nous intéresse, & pouvons-nous juger de ce qu'ils ne nous ont point dit ?

LA THEOGONIE.

Voyons donc, & c'est par où nous finirons notre essai sur la religion des Egyptiens, voyons ce que c'étoit que ces mystères tant vantés, & pénétrons, s'il se peut, dans ces secrèts, malgré les voiles & les défenses qui les rendent inaccessibles.

Il n'y avoit rien de moins mystérieux que la religion des Egyptiens dans les commencemens. Elle étoit originairement la même que celle de Job & de Jetro en Arabie; que celle de Melchisédec en Chanaan ; que celle d'Abimélec en Palestine. C'étoit en un mot la religion de Noé, & des Patriarches ses enfans, auteurs des premières colonies. Cette religion consistoit à adorer le Très-haut. On y recommandoit la justice & le travail : on y traitoit honorablement les morts : on y attendoit un meilleur avenir : & bien loin que les figures qui étoient exposées aux yeux du peuple cachassent quelques mystères, on ne les lui présentoit en public que pour lui faire entendre,

LE CIEL POETIQUE. & lui inculquer, par une eſpéce de prédication perpétuelle, ſes devoirs envers Dieu, les avantages de la paix & de la douceur envers ſes freres, la récompenſe de la juſtice après la mort, & l'ordre ſoit des fêtes, ſoit des opérations dont il falloit que chacun fût inſtruit. Les circonſtances que j'ai raſſemblées pour le faire voir, & que nous trouvons dans les caractères les plus diſtingués de l'écriture Egyptienne, ſont ſi nombreuſes, ſi ſimples, & tellement liées, que le hazard ne ſauroit rien produire de pareil. Mais toute cette écriture dégénera néceſſairement en un amas d'idées monſtrueuſes, & de myſtères abſurdes, quand le ſens en fut perverti. Il n'eſt pas fort difficile de voir ce qui introduiſit peu à peu à cet égard la religion du ſecrèt, & des ſermens.

Dès qu'une fois le peuple groſſier, prenant ces figures ſymboliques pour des perſonnages & pour des objets réels, ſe fut infatué de cette idée qu'il avoit pour protecteurs ſes propres ancêtres, morts à la vérité, mais tranſportés dans les aſtres (*a*), & toûjours occupés des beſoins

(*a*) Λέγουσι τῶν θεῶν τὰ σώματα παρ' αὐτοῖς κεῖσθαι καμόντα, καὶ θεραπεύεσθαι, τὰς δὲ ψυχὰς ἐν οὐρανῷ λάμπειν ἄστρα. Ils diſent que leurs dieux étoient morts, que leurs corps étoient couchés dans des tom-

de l'Egypte; il se forma un langage & un corps de pratiques ou de dévotions conformes à leurs nouvelles idées, & à leurs inclinations. N'entendant plus les symboles, & se faisant un grand mérite de les conserver, ils ne purent que les arranger d'une façon arbitraire. Ils les mettoient sans doute en œuvre selon le sens historique qu'ils y avoient imaginé. Ainsi leurs monumens doivent être indéchifrables dans le détail : témoin la figure de la canicule, du lion, de la vierge, & du labourage desœuvré qu'ils avoient grand soin de peindre sur les morts, parce qu'Horus y paroissoit dans un état de mort (*a*). On voit par l'interprétation des figures de l'obélisque de Ramessès, conservée en partie dans l'histoire d'Ammian Marcellin, que dès le tems de cet ancien roi d'Egypte on regardoit Ammon comme le plus puissant des dieux; qu'Horus étoit regardé comme une autre divinité bienfaisante & affectionnée à Ramessès; qu'ainsi le premier sens des figures hieroglyphiques étant oublié avoit dès-lors fait place à des inter-

LA THÉOGONIE.

beaux, & honorés parmi eux; mais que leurs ames brilloient dans le ciel, & y étoient devenues autant de différens astres. *Plutarch. de Isid. & Osir.*

(*a*) Voyez *l'Antiquité Expliq. supplément, tom. 2. suite de la 37. planche.*

prétations pleines d'abſurdités. On continua de mettre en œuvre les ſculptures ſacrées : mais ce fut ſuivant le ſens moderne qu'on y avoit imaginé. Tout cet arrangement bizarre ne peut avoir rapport qu'à leurs fables, ou à une philoſophie pitoyable, dont on trouve des échantillons dans l'interprétation des ſculptures ſacrées de l'Egypte que nous a laiſſée un grammairien nommé Horappollo, qui enſeignoit à Alexandrie & à Conſtantinople ſur la fin du quatrième ſiécle. Cette écriture qui étoit fort ſenſée quand elle enſeignoit au peuple des choſes très-ſimples & d'un uſage journalier, devint, comme on le peut voir par l'ouvrage de cet Egyptien, un moyen de paſſer pour ſavant, en cachant ſous des enveloppes myſtérieuſes une multitude de niaiſeries.

Dans les anciennes figures Egyptiennes il y en avoit quelques-unes qu'on ne pouvoit pas naturellement prendre comme les autres pour des dieux du ciel, & dont le ſens ne pouvoit guères s'oublier, ayant été d'abord d'un uſage infini parmi le peuple. Tels étoient, par exemple, le ſerpent, & l'épervier. Auſſi voyons-nous par l'interprétation qu'en donne le grammairien Horapollo, qu'au quatrième ſiécle les prêtres Egyptiens exprimoient encore

la vie ou l'éternité de leurs dieux par un serpent qui les entoure (*a*), & qu'ils désignoient le vent par un épervier qui étend ses aîles (*b*). Mais dès qu'une fois le peuple eut oublié le sens de l'écriture sacrée, & pris des figures humaines pour des puissances célestes, on ne cessa d'inventer des histoires, & les prêtres qui conservèrent cette écriture, la conformèrent à ces histoires, ce qui la rend digne de tous nos mépris & toute différente de l'ancienne. LA THÉOGONIE.

On peut croire que dans les commencemens les prêtres qui avoient encore la clé de l'ancienne écriture avertissoient le peuple de la fausseté de ces interprétations, & le ramenoient à l'unité d'un Dieu auteur de tous leurs biens. Les prêtres conservèrent d'abord quelque partie des explications primitives. De-là vient le mélange de grand & de petit dans la théologie Egyptienne, & dans l'Eleusinienne qui étoit la même. Il y demeura plus qu'ailleurs certaines traces des vérités, qui faisoient le principal fond de la religion des patriarches.

(*a*) (Ὄφιν) χρυσοῦν ποιοῦντες θεοῖς περιτιθέασιν. *Serpentem aureum Diis suis circumponunt.* Horapoll. 1.

(*b*) Ἱέραξ διατεταμένος τὰς πτέρυγας ἐν ἀέρι . . . . ἄνεμον σημαίνει. *Accipiter alis in aere protensis ventum significat.* Ibid.

LE CIEL POETIQUE.

Mais il n'auroit pas été sûr pour les prêtres Egyptiens de vouloir désabuser le peuple de la pensée flatteuse qu'Osiris & Isis étoient deux personnages réels ; de plus, leurs compatriotes & les protecteurs de l'Egypte. Cette chimère & toutes les autres étoient autorisées, en apparence, par le concours des monumens & du langage ordinaire. On parloit sans cesse des actions d'Osiris & d'Isis. Le peuple croyoit ce qu'il voyoit, & ce qu'il entendoit dire. Le récit perpétuel d'autant de faits historiques, qu'on lui montroit de figures & de cérémonies, acheva de l'égarer sans ressource.

Si nos Conciles & nos Evêques les plus respectables ont eu tant de peine à abolir parmi les peuples la créance de certaines légendes indignes de la majesté de notre religion, & qui ne tenoient à aucun monument capable de les perpétuer ; comment conçoit-on que les prêtres d'Egypte aient pu ôter à un peuple plein d'ignorance & de cupidité les histoires bizarres qu'un usage universel ramenoit sans cesse dans leur esprit à la vûe des personnages & des animaux dont les lieux de leurs assemblées étoient remplis? Il est bien plus naturel de penser que les prêtres eux-mêmes se laissèrent aller comme les autres

à la perſuaſion d'être ſous la garde de leurs ancêtres tranſportés dans les aſtres, & devenus les modérateurs du ſoleil, de la lune, & de toute la nature. Le peuple dans ſon fanatiſme auroit mis en piéces quiconque auroit voulu nier l'hiſtoire d'Oſiris & d'Iſis. La vérité s'altéra donc, & s'obſcurcit parmi les prêtres mêmes. Ils ſe familiariſèrent d'abord avec ces idées, parce qu'il étoit dangereux de ne s'y pas prêter, & enſuite ils en devinrent eux-mêmes les défenſeurs les plus zélés. Le tout alla par degré. Ils s'accommodèrent d'abord au langage commun, parce qu'ils croyoient ne pouvoir tenir contre le torrènt : mais ils étudioient en particulier ce qu'ils pouvoient recueillir de l'interprétation de l'ancienne écriture. Ils admirent ainſi tout enſemble & les hiſtoires populaires, & les explications qui les anéantiſſoient : ils prirent ſeulement la précaution d'éxiger le ſilence de ceux qu'ils vouloient inſtruire plus ſolidement. LA THE'OGONIE.

L'inſtruction prit de cette ſorte un air myſtérieux & important, ſans rien détruire de ce que le peuple croyoit. Elle annonçoit ſeulement un état plus parfait, & des connoiſſances dont on ne devenoit capable qu'après des épreuves & des efforts qui ne convenoient pas au commun

LE CIEL POETIQUE.

des hommes. Par-là ils évitèrent de mettre le peuple en fureur. C'étoit déja une grande injuſtice de la part de ces prêtres que de retenir la vérité captive, & de ſe l'approprier par excluſion.

Une diſpoſition ſi criminelle ne pouvoit que donner lieu à de plus grands affoibliſſemens. Tout dégénéra en effèt de plus en plus. L'épreuve des diſciples, & le ſerment d'un ſecrèt inviolable étant des pratiques qui marquoient beaucoup, elles ſe perpétuèrent très-exactement. Le cérémonial ſe ſoûtient ſans peine dans toutes les religions, & il s'embellit ſouvent plûtôt que de tomber, parce qu'il eſt ſans conſéquence pour les paſſions qu'il laiſſe fort en repos, & qu'il flatte quelquefois. Il n'en fut pas de la vérité & de l'inſtruction comme du cérémonial. Elles ſe défigurèrent d'âge en âge, tantôt par l'ignorance & par la ſuperſtition des prêtres, tantôt par leur avarice, mais ſurtout par leur entêtement pour des rèveries ſyſtématiques par leſquelles les plus ſubtils d'entr'eux tâchoient d'expliquer l'écriture ſymbolique, & dont ils étoient bien plus contents que de quelques vérités ſimples, & trop unies que leurs prédéceſſeurs s'étoient contentés de leur apprendre.

Ainsi le danger & la crainte ont d'abord donné naissance au secrèt des instructions Egyptiennes, & ont converti les pratiques de la religion publique en autant de mystères, où l'on ne pouvoit être admis sans avoir donné des marques d'un profond respect pour les objets de la religion, d'une perfection dont les hommes du commun n'étoient pas capables, & d'une taciturnité à toute épreuve. Aussi ceux qui étoient initiés se croyoient-ils d'un ordre supérieur au reste des humains, & leur sort paroissoit digne d'envie. Les prêtres sûrs de la discrétion de leurs disciples purent bien dans les commencemens de l'idolâtrie leur avouer la grossièreté du sens que le peuple attachoit à ces symboles. Mais leur lâche connivence laissa tellement prendre pié à l'erreur, que la piété même des initiés se réduisit à un pur cérémonial: & le foible reste de vérités qui subsistoit encore parmi tant d'histoires fabuleuses, & d'explications pitoyables, y demeura comme noyé & sans aucun effèt utile. Les prêtres enchérirent eux-mêmes sur les superstitions populaires: & quoiqu'ils n'eussent plus à craindre d'offenser le peuple, dont ils avoient adopté & augmenté les folies, ils conservèrent par coûtume & par intérêt les

LA THÉOGONIE.

LE CIEL POETIQUE. cérémonies préparatoires & la religion du ſilence, qui donnoient une grande idée des miniſtres & de leur ſçavoir.

Mais eſt-il bien certain que la raiſon qui obligea d'abord les miniſtres publics de la religion à cacher au peuple le fond de leurs inſtructions, ſoit tirée de ce que le peuple avoit converti les ſymboles inſtructifs en autant de dieux imaginaires, au lieu que ces figures, ramenées à leur première interprétation ne tendoient qu'à lui apprendre à honorer un ſeul principe, auteur de tout bien, à vivre en paix, à régler ſon travail, & à eſpérer un heureux avenir ? Le faux zéle qui eſt naturellement furieux & meurtrier, auroit ſans doute éclaté contre une doctrine ſi ſimple, où il n'étoit pas fait la moindre mention de ſes dieux, & dans laquelle, loin d'être des dieux, ils ſe trouvoient n'avoir jamais rien eu de réel, & redevenoient les caractères d'une ancienne écriture. Il eſt évident qu'un tel contraſte, entre l'ancienne explication & la nouvelle créance, devoit inquiéter les prêtres. Mais pouvons-nous nous aſſurer que ce ſoit là ce qui les rendoit ſi timides & ſi précautionnés ?

Ne jugeons point du motif de leur ſilence par ces myſtères ténébreux que

la superstition & le libertinage introduisoient de tems en tems, & où l'on avoit besoin du secrèt usité dans les assemblées de religion, pour couvrir des infamies abominables, ou des superstitions cruelles. Ces abus du silence religieux n'étoient pas long-tems impunis, & le magistrat les supprimoit avec soin dès qu'il en étoit informé *. Mais remontons aux mystères les plus anciens & les plus respectés, aux mystères qui ont été jugé innocens & utiles par les chefs des républiques les plus frugales & les mieux disciplinées.

LA THE'OGONIE.

* V. *Tite-Live, l.* 39.

Choisissons les mystères d'Eleusis (*a*). Ce sont les plus célébres & les mieux conservés de tous, parce qu'ils étoient sous la direction des premiers magistrats d'Athènes. Ils sont aussi les plus anciens, & les mêmes que ceux d'Egypte. Diodore de Sicile nous a appris, & nous a prouvé par une exacte ressemblance, que ces mystères étoient venus de la basse Egypte;

(*a*) Ville voisine d'Athènes : on y célébroit avec appareil les fêtes de Cérès : & toutes les villes Greques y envoyoient des processions & les prémices de leurs moissons, pour reconnoître que c'étoit d'Athénes & d'Eleusis qu'ils avoient reçu les régles du labourage, & les premières instructions qui rendent les hommes sociables. *Αἱ μὲν γὰρ πλεῖσται τῶν πόλεων ὑπομνήματα τῆς παλαιᾶς εὐεργεσίας, ἀπαρχὰς τοῦ σίτου καθ' ἕκαστον ἐνιαυτὸν πρὸς ἡμᾶς ἀποπέμπουσι. Isocrat. de Atheniensib. in Panegyrico.*

LE CIEL POETIQUE.

qu'ils étoient les mêmes que ceux d'Iſis ; qu'ils venoient de la plus haute antiquité ; & qu'ils avoient été introduits en Gréce dès le tems d'Erectée, ou vers les commencemens d'Athènes, c'eſt-à-dire, dans un ſiécle voiſin de la naiſſance de l'idolâtrie.

Les Romains les plus diſtingués qui voyageoient en Gréce ne trouvant qu'incertitude & qu'obſcurité, ſouvent qu'abſurdité dans les idées & les diſputes des philoſophes ſur la nature des dieux, ne manquoient guères de ſe faire initier aux myſtères de Cérès, & à ceux de Samothrace ou de Lemnos, s'imaginant que dans cette partie des myſtères qu'on appelloit *la vûe claire* (a) de la vérité, on leur apprendroit enfin ce que c'étoit que ces dieux dont le nombre, les fonctions, & la conduite les ſcandaliſoient. Mais ils étoient fort ſurpris au ſortir de ces myſtères de n'avoir rien appris ſur la nature des dieux, & de voir le ſens des figures qu'on leur préſentoit réduit aux réglemens du labourage encore informe, aux avantages de la paix, & à la juſtice qui nous donne droit d'eſpérer une meilleure vie. On ne diſoit pas aux initiés : vos dieux ne ſont point des dieux. Mais en les leur montrant on expliquoit le tout de

(a) ἐπόψις ou αὐτοψία.

manière qu'ils devenoient de ſimples marques deſtinées à faire entendre certaines vérités propres à régler la vie des hommes. Iſocrate & Epictéte ſe ſont expliqués là-deſſus aſſez clairement. » Ceux qui ont part aux myſtères, dit le premier (*a*), s'aſſurent de douces eſpérances, auſſi-bien pour le moment de leur mort, que pour toute la durée de leur vie. Tous ces myſtères, ajoûte Epictéte (*b*), ont été établis par les anciens pour régler la vie des hommes, & pour en éloigner les deſordres. »

LA THÉOGONIE.

Mais queſtionnons là-deſſus un homme qui étoit aſſez puiſſant pour ſupprimer ces myſtères s'ils euſſent été abſurdes, & aſſez clair-voyant pour bien démèler ce qu'ils ſignifioient. C'eſt Cicéron. Il eut, comme bien d'autres, la dévotion ou la curioſité de ſe faire initier à Eleuſis. Adreſſons-nous à lui, & tâchons de ſavoir ce qu'il a vû. Il meſurera ſa réponſe : mais s'il veut ſeulement parler à demi mot, il nous fera aiſément entrevoir ce qu'il ne lui aura pas été permis de publier. *Je n'entre point*,

(*a*) *In panegyrico*, Τελετῆς οἱ μετέχοντες περὶ τε τῆς τοῦ βίου τελευτῆς καὶ τοῦ σύμπαντος αἰῶνος ἡδίους τὰς ἐλπίδας ἔχουσι.

(*b*) Ἐπὶ παιδείᾳ καὶ ἐπανορθώσει τοῦ βίου κατεστάθη πάντα ταῦτα ὑπὸ τῶν παλαιῶν.

LE CIEL POETIQUE. dit-il, *dans le détail des cérémonies d'Eleusis, qui sont si saintes & si vénérables. Je passe aussi sous silence le culte qui est particulier à l'île de Samothrace, & les mystères qu'on célébre à Lemnos au cœur d'une vaste enceinte de forêts. Quand ces mystères sont expliqués & ramenés à leur vrai sens, il se trouve que c'est moins la nature des dieux qu'on nous y apprend que la nature des choses mêmes, ou des vérités dont nous avons besoin* (a).

Ce premier aveu de Cicéron dit déja beaucoup, & il nous fait assez entendre que quand ces usages ont été établis on ne connoissoit pas encore les dieux. Il nous apprend par-là sur quoi étoit fondée la précaution du secrèt. Anciennement tout se passoit en public*. On ne montroit ces figures & ces cérémonies que pour régler le peuple. On lui apprenoit par-là des maximes de conduite, & les moyens les plus sûrs pour se bien gouverner. Mais par la suite on crut devoir tenir l'instruction secrete, & ne révéler qu'à des personnes d'une discrétion éprou-

* *Diod. Sic. l. 5. p. 343. & 344. edit. Vechel.*

(a) *Omitto Eleusinam sanctam illam & augustam (religionem), praterea Samothraciam, eaque (mysteria) qua Lemni . . . . . coluntur sylvestribus sepibus densa; quibus explicatis ad rationemque revocatis rerum natura magis cognoscitur quam deorum.* Cic. de Nat. Deorum, lib. 1. sub finem.

vée le vrai ſens des figures ſymboliques, parce que ce ſens étoit fort ſimple, & que ces figures n'étoient que des ſignes. Au lieu que le peuple dans ſon ignorance craſſe croyoit y voir, & vouloit que chacun y vît des hommes & des femmes que ſon imagination diviniſoit, en les logeant dans différens aſtres. LA THÉOGONIE.

Mais preſſons Cicéron de s'expliquer un peu plus. S'il veut ſeulement ajoûter deux mots auſſi ſignificatifs que les précédens, je ne deſeſpère pas qu'il n'achéve de confirmer la raiſon, ou le motif, que je vous ai donné du ſecrèt des myſtères; & de juſtifier ce que je vous ai dit du ſens de l'écriture, & des cérémonies ſymboliques. *Par le ſecours de ces myſtères*, nous dit-il encore, *nous avons connu les moyens de ſubſiſter* (en réglant notre travail.) *Les leçons qu'on y donne ont appris aux hommes non-ſeulement à vivre* (entr'eux) *dans la paix & avec douceur, mais même à mourir, dans l'eſpérance d'un meilleur avenir* (a), récompenſe infaillible de leur vertu.

Ce paſſage, quoique fort court, nous apprend tout ce que nous voulions ſavoir,

(a) *Illis myſteriis . . . . . principia vitæ cognovimus, neque ſolum cum lætitia vivendi rationem accepimus, ſed etiam cum ſpe meliore, moriendi.* Cic. de Leg. l. 2.

& nous léve non-ſeulement les barrières, mais les derniers voiles qui fermoient l'avenue des myſtères. Tout eſt enfin expoſé au grand jour. Ces pratiques n'avoient point de rapport aux dieux, parce que ceux-ci ſont venus plus tard : & elles ne ſont myſtères que parce qu'il faut trouver des perſonnes ſûres à qui l'on puiſſe dire ce que tout cela ſignifioit anciennement. On les cachoit aux autres ſous un ſecrèt inviolable, parce que les figures que le peuple diviniſoit ſignifioient dans ces myſtères toute autre choſe que des dieux ; confeſſion qui pouvoit avoir de fâcheuſes ſuites.

L'objèt de cette inſtruction ſi ancienne rouloit ſur trois points, qui étoient : 1°. d'apprendre aux hommes, diſperſés & traverſés par mille obſtacles, la façon de ſe nourir & de ſe vétir par certains réglemens ou précautions d'expérience ; en ſecond lieu, de ſe traiter mutuellement avec douceur ; & troiſièmement enfin de vivre avec une équité qui leur aſſureroit une meilleure vie après la mort. Les paroles de Cicéron ſont claires. Mais comme il s'eſt expliqué en peu de mots achevons d'en faire ſentir toute l'étendue & la parfaite conformité, avec l'explication entière que j'ai donnée aux anciens ſymboles,

en ajoûtant ici la traduction litterale de la plûpart des termes qui étoient en uſage dans ces myſtères. Ni les Grecs, ni les Romains n'en entendoient le ſens, parce que tous ces mots ſont Phéniciens. Mais s'il ſe trouve que les termes employés dans les fêtes Eleuſiniennes concourent parfaitement d'une part avec l'explication de Cicéron, & d'un autre côté avec le ſens que j'ai donné aux piéces les plus uſitées dans les cérémonies & dans l'écriture ſymbolique; il en réſultera ſenſiblement que les figures originairement établies pour inſtruire le peuple ont été converties en autant de dieux imaginaires, & que nous ſommes parvenus à la vraie origine de tous les habitans du ciel Poëtique. LA THÉOGONIE.

La Cérès de Sicile & d'Eleuſis n'eſt autre choſe que l'Iſis Egyptienne apportée dans ces lieux par des marchands de Phénicie qui s'enrichiſſoient en tranſportant les blés de la baſſe Egypte, dans les lieux où la diſette de proviſions les attiroit, & généralement ſur les différentes côtes de la Méditerranée où ils avoient des comptoirs & des établiſſemens. Le cérémonial des fêtes rurales avoit pris un tour tant ſoit peu différent dans leurs mains. La mere des moiſſons y pleuroit ſa fille, Origine de Cérès.

LE CIEL POETIQUE.

au lieu de pleurer ſon mari, comme portoit le rituel Egyptien. A cela près, le fond & l'intention étoient les mêmes. L'une & l'autre allégories ont un rapport évident au triſte changement introduit ſur la terre par le déluge, & au progrès pénible du labourage qui fut long-tems à ſe régler.

Si nous écoutons les hiſtoires qui avoient cours parmi les Athéniens (*a*), Cérès déſolée de la perte de ſa chère fille Péréphatta ou Perſéphone, (que les Latins prononcent par le mot de Proſerpine), courut de tout côté pour la retrouver. Elle alluma des flambeaux, & la chercha ſans relâche la nuit comme le jour. Après bien des peines & bien des courſes, elle trouva proche d'Eleuſis quelques perſonnes qui eſſayèrent de la conſoler dans ſon accablement. Une femme nommée *Baubo* lui apporta des vivres & des rafraîchiſſemens : elle eſſaya de faire rire la déeſſe, & y réuſſit. Célée roi d'Eleuſis, & ſon fils *Triptolême*, la reçurent bien, & en reconnoiſſance, elle leur apprit à cultiver le blé qu'ils ne connoiſſoient pas. Elle leur apprit à ſubſtituer aux glands & aux pavots dont ils fai-

(*a*) Voyez *S. Clem. Alexand. Cohort. ad Gent.* & *Potter's Antiquity of Greece, tom.* 1.

soient usage, l'orge & le froment qu'elle leur montra à semer & à mettre en œuvre. Célée instruit par Cérès, enseigna (*a*) aux peuples voisins la manière de faire des claies, des vans, des panniers, & les autres instrumens rustiques propres à nétoyer & à conserver le blé ou les autres graines. Triptolème fils de Célée (*b*) leur enseignoit à ouvrir les sillons, à effondrer la terre, & à gouverner la charue. Cérès après avoir charmé ses déplaisirs par la satisfaction de faire du bien aux peuples chez qui elle alloit demander des nouvelles de sa fille, la retrouva enfin. Mais elle ne lui fut rendue qu'à condition de passer tous les ans six mois à la compagnie de sa mere, & six mois sous terre. En mémoire de cet évènement, Cerès institua les fêtes nommées Thesmophories, dont les parties principales se peuvent réduire à trois, les *préparations*, les *processions*, & *l'autopsie*, ou la vûe de la vérité.

LA THE'OGONIE.

Les préparations dont on peut lire le long détail dans Meursius*, avoient pour objèt la frugalité, la chasteté, & l'innocence nécessaires aux adorateurs. Les processions consistoient dans le transport

* *Græcia Feriata.*

(*a*) *Virgea præterea Celei vilisque supellex.* Georg. l. 1.
(*b*) *Uncique puer monstrator aratri.* Ibid.

LE CIEL POETIQUE.

des corbeilles ſacrées où l'on enfermoit un enfant & un ſerpent d'or (*a*), un van, des graines, des gâteaux, & tous les autres ſymboles dont nous avons fait ailleurs tout le dénombrement. L'autopſie étoit comme le dernier acte de cette repréſentation. Après une nuit affreuſe, des éclairs, des coups de tonnerre, & une imitation de ce que la nature a de plus triſte, la ſérénité qui ſuccédoit enfin, laiſſoit paroître quatre perſonnages magnifiquement vétus, & dont les habits étoient tous myſtérieux. Le plus brillant de tous, & qu'on nommoit ſpécialement l'*Hierophante*, ou celui *qui révéle les choſes ſaintes*, étoit habillé de manière à repréſenter le démiurgue, l'être qui conduit l'univers. Le ſecond étoit le *porte flambeau*, & avoit rapport au ſoleil. Le troiſième qu'on nommoit l'*Adorateur*, & qui ſe tenoit proche d'un autel, repréſentoit la lune. Le quatrième qu'on nommoit *le ſacré meſſager*, avoit rapport à Mercure (*b*). Ramenons & l'hiſtoire & les cérémonies à la vérité.

(*a*) *Potter's Antiq. tom. 2. pag. 327.* & *S. Clem. Cohort. ad Gent.*

(*b*) Ἐν δὲ τοῖς κατ' Ἐλευσῖνα μυστηρίοις ὁ μὲν ἱεροφάντης εἰς εἰκόνα τοῦ Δημιουργοῦ ἐσκευάζεται· δᾳδοῦχος δὲ εἰς τὴν Ἡλίου· καὶ ὁ μὲν ἐπὶ βωμῷ εἰς τὴν σελήνην· ὁ δὲ ἱεροκήρυξ, Ἑρμοῦ. *Euſeb. præp. Ev. l. 3.*

LA THÉOGONIE.

Explication de la fable de Cerès.

Le voyage de Cérès est un tissu d'historiettes inventées pour donner quelque sens aux termes & aux figures qu'on conservoit dans les fêtes sans y rien comprendre; mais qui dans leur première institution, tendoient à représenter le bouleversement des dehors de la terre causé par le déluge, les changemens de l'air & des saisons, la perte de l'ancienne abondance, & les longues traverses que le labourage avoit eu à surmonter. L'Isis qui paroissoit dans cette fête commémorative du triste état des hommes après le déluge, représentoit la terre, & on lui donnoit alors un nom propre à exprimer le changement que le déluge avoit introduit dans notre demeure dont il avoit bouleversé & rompu les dehors. On la nommoit Cérès, qui signifie *ruine, fracture, bouleversement* (a). Cette mere désolée pleure la perte de sa chère fille. Elle regrétte l'abondance perdue, l'ancienne fécondité que les eaux sorties de dessous terre lui avoient enlevée. Elle pleure le blé caché & confondu avec une foule de mauvaises plantes qui l'étouffent, ou jetté inutilement dans des campagnes stériles, ou emporté par les vents & par le ravage des grandes

(a) קרץ *cerets, confractio, excidium*, bouleversement. Jerem. 46 : 20.

LE CIEL POLTIQUE. eaux. Ce ſens n'eſt pas équivoque. Perephatta ſignifie *l'abondance perdue* (a), & Perſephone ou Proſerpine ſignifie *le blé caché*, *le blé égarré* (b).

Les torches de Cerès.

Les hommes furent long-tems dans la peine, déſolés par les pluies & par le froid, contraints d'amaſſer des tiges de férules, ou d'autre matières ſéches ou réſineuſes pour faire des torches également propres à les réchauffer, & à éclairer les longues nuits d'hyver inconnues juſqu'à-lors. De-là les torches inſéparables des ſignes commémoratifs de ce triſte état du genre humain.

Les pavots de Cérès.

Pour vivre, on fit d'abord uſage de graines ou d'huile de ſéſame, ou de glands, de grénades, & d'autres fruits qu'on trouvoit à l'avanture parmi les ronces & les broſſailles. Peu-à peu on apprit à cultiver régulièrement quelques ſemences. Le pavot par ſa promptitude à venir, & par la multitude de ſes graines, fut la plante qui dans les commencemens les accommoda le mieux, & dont les têtes ſe voient ſouvent dans la main de Cerès. Une

(a) De פרי *peri*, fruit; & de פתת *patat*, perir, manquer, vient פרפתה *perephattah*, le blé détruit, le blé manquant.

(b) De *peri*, fruit, blé; & de ספן *ſaphan*, cacher, vient פרספנה *perſephench*, le blé égarré.

première

LA THÉOGONIE.

première *recolte* plus *abondante* qu'auparavant, fit renaître l'eſpérance & la joie. C'eſt tout ce que veut dire *Bobo* (*a*). On inventa la charue pour diligenter *la rupture des ſillons*, c'eſt le ſens de Triptolème (*b*). Par le ſecours du bois & de l'oſier qui ſe prêtent facilement à tout, on multiplia *les inſtrumens* propres à aider le travail de l'homme, & à conſerver ſa recolte. C'eſt le ſens de *Célée* (*c*), ſens qui ſe trouve encore dans les inventions que Virgile lui attribue en le métamorphoſant en homme, & en le faiſant préſider à la fabrique des *inſtrumens ruſtiques*.

Alternative des ſix mois.

Enfin le blé lui-même, le froment fut découvert ou porté par-tout, & cultivé avec ſuccès. Perſephone fut retrouvée. Mais l'abondance n'égaloit plus comme avant le déluge, la durée de l'année entière. La terre ne jouiſſoit de la compa-

(*a*) De בא *bo*, *proventus*, בואבוא *bobo*, *proventus duplex*. C'eſt l'uſage des Orientaux de répéter le même mot pour en fortifier, ou pour en doubler le ſens. *Saint*, *ſaint* ſignifie Très-ſaint. *Des puits* & *des puits* ſignifient un grand nombre de puits. Avoir un cœur & un cœur, c'eſt avoir le cœur double. Bo veut dire, le produit des ſemailles ; Bobo, un produit double, une ample recolte.

(*b*) De טרף *tarap*, rompre ; & de תלם *telem*, *ſillon*, טרפתלם *triptolem*, l'ouverture des ſillons.

(*c*) כלו *celi*, vaiſſeau, outil.

Virgea prætereà Celei viliſque ſupellex. Georg. l. 1.

LE CIEL POETIQUE.

gnie de ſa fille que durant ſix mois, & elle lui étoit enlevée avec la verdure durant l'hyver. Il ne faut pas être ſurpris que cette hiſtoire ou cette emblême ait été imaginée en Syrie ou en Sicile, plûtôt qu'en Egypte, où il n'y a qu'un mois ou deux d'hyver.

Toute cette hiſtoire ſe peignoit par autant de ſymboles qui avoient chacun leur nom ſpécial. L'un étoit Iſis ou Cérès éplorée, qui allume des torches pour rechercher Péréphatta.

L'autre étoit Bobo qu'on repréſentoit devant Cérès la robe pleine de proviſions, & eſſayant de la conſoler. Un troiſième étoit Triptolème ou la charue inventée & conduite par Horus. Une autre peinture ſe nommoit Célée. C'étoit Horus qui réuniſſoit les inſtrumens ruſtiques perfectionnés par l'uſage. Au lieu de s'en tenir à cette ſimplicité, les Grecs imaginèrent cent contes frivoles ſur chacun de ces termes, & en firent autant de perſonnages qui avoient vécu & régné à Eleuſis ou dans le voiſinage.

Les préparatifs des myſtères.

La fête où l'on conſervoit les ſignes commémoratifs de l'ancien état du genre humain, étoit célébre en Egypte, en Phénicie, & en Sicile. Elle paſſa avec tout ſon appareil en Gréce. Mais comme les

traits de la peinture allégorique donnèrent lieu aux Grecs d'imaginer autant de perſonnages & d'avantures diſtinguées qu'il y avoit de piéces dans la peinture; de même les bonnes pratiques uſitées dans la fète donnèrent occaſion à cent cérémonies inquiétes où l'on ne voit plus que les veſtiges du premier eſprit qui animoit les aſſemblées de religion.

La Thé'ogonie.

Noé & les premiers patriarches recommandoient dans l'aſſemblée des peuples le déſintéreſſement, l'amour du travail, la frugalité, la chaſteté, & la paix. Aux approches des fêtes, ils leur recommandoient le recueillement, le jeûne, & l'éloignement des plaiſirs, même légitimes, pour n'être occupés dans la célébration des ſacrifies, que des ſentimens les plus propres à ranimer leur vertu & à perfectionner leur conduite. Ces leçons & ces préparations ſe conſervèrent dans les grandes fètes, & ſont parvenues juſqu'à nous. Mais l'eſprit de religion qui les avoit inſpirées, ſe perdit parmi la plûpart des nations. Elles dégénérèrent en de pures pratiques ſans ame. Enſuite on les regarda comme ce que le culte avoit de plus important. Dans leur origine, elles étoient, comme elles le ſont encore parmi nous, ou des effets de la piété, ou

Veſtiges de l'ancienne religion dans les auſterités exceſſives de l'idolâtrie.

LE CIEL POETIQUE.

des moyens de l'animer. On les crut des ſources de mérites : on y mit ſa confiance : on y rafina : on y ajoûta d'une année à l'autre, & d'un pays à l'autre. On crut être dévot à meſure qu'on multiplioit les pratiques. Il ne falloit que compter pour être ſûr de ſon fait : tant de jours, tant d'heures, tant de formules, tel nombre de prières : ces articles acquités, les dieux dévoient être contens, & on étoit certain par là d'avoir la moiſſon ou la vendange déſirée. Ces idées perverſes qui attachent aux pratiques extérieures plus de mérite qu'à la juſtice & à l'eſprit de piété, donnèrent lieu à la vie toute cérémonieuſe des prêtres Egyptiens ; aux jeûnes outrés des prêtreſſes de Vénus la céleſte ; à l'uſage continuel de la ciguë, & aux refroidiſſemens meurtriers des prêtres de Cérès (*a*) ; aux macérations ſanguinaires des prêtres de Baal & de la déeſſe de Syrie ; à la mendicité pareſſeuſe des prêtres de Cybéle ; & à tant d'autres dévotions puériles, grimacières, ſuperſtitieuſes, ou cruelles, qui avoient bien une apparence de religion, mais qui n'honoroient point Dieu, n'aidoient en rien le prochain, & ne ren-

(a) *Hierophantas . . . . . uſque hodie cicutæ ſorbitione . . . . . viros eſſe deſinere.* S. Hieronym. contra Jovinian. lib. 1.

doient ni l'homme meilleur, ni la société plus heureuse. Cependant au travers de ces excès, on retrouve sensiblement la religion primitive dont ils sont les abus. Si dans les fêtes de Cérès ou d'Isis, on outroit jusqu'à l'extravagance la forme des gestes & des situations, le récit scrupuleux des formules de prières, la longueur des veilles, la pureté extérieure, l'abstinence, la privation de tout plaisir, & l'éloignement des distractions; c'est parce que toute la religion étoit réduite à ces dehors. Ceux qui les pratiquoient n'en connoissoient ni le principe, ni le sens, ni la destination. Ce n'étoit plus qu'une dévotion artificielle, ou le squelette de l'ancienne religion. Mais tout cœur droit & sans prévention, y reconnoîtra sans peine les intentions des premiers instituteurs qui connoissoient le prix de la régle, la beauté de l'ordre, & les avantages du recueillement. En effet quoique les exercices de religion ne donnent pas la religion, ils en sont le fruit. Un cœur religieux ne peut qu'être fidele aux exercices que la piété a établis; & pouvoit-on moins attendre que des leçons de travail, de frugalité, de chasteté, & d'espérance pour l'autre vie, de la part des Patriarches qui adoroient en esprit & en vérité? On LA THÉOGONIE.

apperçoit donc le même esprit dans les leçons de Noé, & dans celles de Jesus-Christ. L'unité de cet Esprit retrouve encore des témoignages jusques dans les austérités insensées des fêtes payennes. On sent qu'elles ne sont qu'une dépravation des leçons de cet amour de la justice & de la sainteté, que Noé enseigna à ses enfans, & qui fait le caractère des vrais Chrétiens.

Une longue description de toutes les purifications & de toutes les autres cérémonies qui remplissoient les premiers jours de la neuvaine de Cérès, auroit fatigué mes Lecteurs, & n'entre point dans mon plan, qui est sur-tout d'arriver à l'origine de ces établissemens. Il en sera ici de même de la longue procession qui se faisoit d'Athènes à Eleusis, & des différentes marches qui étoient propres à chacun des neuf jours. Les Grecs avoient fondé les particularités de ce menu cérémonial sur les petites avantures qui composoient l'admirable histoire du passage de Cérès dans leur pays. Bornons-nous à ce qui provenoit de l'Egypte. Tel étoit le coffre & les corbeilles où l'on portoit les symboles de l'ancien labourage, de ses traverses, & de ses progrès. Mais le Lecteur les connoît. Ce qu'on portoit dans les fêtes de Cérès

à Eleusis, est la même chose que ce qu'on portoit dans les fêtes d'Isis. J'en ai donné le détail d'après S. Clement d'Alexandrie qui avoit vû ces fêtes en Egypte. Je crois en avoir trouvé le sens dans le concours singulier d'une foule de mots & de figures qui nous ramènent au labourage & aux réglemens de la société. Passons donc à l'explication de l'autopsie, ou de la manifestation de la vérité qui étoit tout le but des mystères. LA THÉOGONIE.

L'Autopsie. Nous ne savons pas ce que disoient, après la dissipation des ténébres & des tonnères simulés, les quatre personnages qui révéloient les choses saintes aux assistans. Mais nous n'en avons aucun besoin. En réunissant ce que Ciceron nous a appris, avec les fonctions & les noms de ces quatre personnages, tout devient fort intelligible.

Le Démiurgue. Le Démiurgue, ou le fabricateur du monde qui avoit un habit si magnifique, si mystérieux, & si vénérable, a rapport au cercle aîlé qui préside à tout dans les tableaux Egyptiens. C'étoit l'intelligence, l'esprit, la source de l'être, & de la beauté, celui à qui tout obéit : c'étoit Dieu.

Le porte-lumière. Celui qui venoit ensuite étoit aussi très-brillant : mais il n'étoit qu'en second. Il rendoit hommage au premier, & se

LE CIEL POETIQUE.

nommoit le *porte lumiere* (*a*). C'eſt la même choſe que l'Oſiris Egyptien : c'eſt le ſoleil.

L'aſſiſtant de l'Autel.

Le troiſième perſonnage qu'on nommoit *l'aſſiſtant de l'autel*, *l'adorateur* (*b*), paſſoit chez les Grecs pour repréſenter la lune, parce qu'il portoit un croiſſant ſur ſa tête. Mais on voit par là que ce perſonnage étoit Iſis. Or nous ſavons qu'Iſis avec ſon croiſſant, ſignifie, non la lune, mais la néoménie, ou l'établiſſement des différentes fêtes pour louer Dieu de toutes les productions de la terre. Et c'eſt pour cela même que ce troiſième perſonnage ſe tenoit auprès d'un autel, & ſe nommoit *l'adorateur*.

L'Hiérocéryce.

Le quatrième étoit nommé le *meſſager des dieux* (*c*), ou Hermès, ce qui répond à l'Anubis Egyptien. Or cet Anubis avec ſa tête de chien, & ſa meſure du Nil accompagnée de deux ſerpens, n'eſt que le ſalutaire avis que donne à tems la canicule de ſe ſauver & de ſe procurer la ſubſiſtance par l'obſervation de la crûe des eaux. Ainſi cette autopſie ou manifeſtation de la vérité, étant rappellée à la pre-

(*a*) Le *Daduque*, de δαίς, flambeau ; & de ἔχω, avoir, porter.

(*b*) ὁ ἐπὶ βωμῷ, l'aſſiſtant de l'autel.

(*c*) L'*Hiérocéryce*, de ἱερὸς, ſacré ; & de κήρυξ, interpréte.

mière intention de la cérémonie des fêtes rurales, se réduisoit originairement à faire entendre au peuple assemblé quatre choses qu'on n'osa plus lui dire, quand il eut converti les symboles en autant de dieux.

LA THÉOGONIE.

1°. On l'avertissoit de glorifier de tout l'Etre suprême, l'unique intelligence qui mène à son gré l'univers.

2°. On lui annonçoit le progrès du soleil, & la circonstance du mois, ou l'ordre de l'année.

3°. On lui annonçoit l'ordre des fêtes.

4°. On lui recommandoit d'observer les jours caniculaires, & la crûe de l'eau en Egypte, ou d'autres circonstances qui intéressoient le labourage selon la nature du pays. Rien n'étoit mieux entendu que cette fête dans la simplicité de son institution. Ciceron en a très-bien compris la fin & l'intention qui étoit d'apprendre aux hommes à subsister, à régler leur travail, à vivre en paix, & à espérer, en honorant Dieu, un meilleur avenir. Enfin il n'est pas possible d'exprimer mieux l'intention de ces fêtes, selon la pensée de Ciceron, ou selon mon explication, qu'en leur donnant le nom qu'elles portoient. En Gréce on les nommoit les *Thesmophories* (*a*): en Phénicie, & chez les anciens Latins,

(*a*) θεσμοφορία, *legislatio*.

LE CIEL POETIQUE.

on les nommoit les *Palilies* (*a*) : c'est-à-dire, chez le uns & chez les autres, *la fête des réglemens.*

Récapitulation.

Réunissons ici sous un même coup d'œil ce qui étoit cru ou pratiqué par les plus anciens patriarches, chez les premiers Egyptiens, chez les Hébreux, chez les premiers Arabes, chez les Chananéens du premier âge, chez les Phéniciens, & chez les plus anciens Grecs : nous trouvons d'une manière uniforme que tous honoroient le Très-haut, l'Etre suprême, le pere de la vie; que tous s'assembloient à la néoménie, & dans les tems réglés pour louer Dieu; que tous offroient des sacrifices de reconnoissance; que tous y joignoient l'offrande du pain & du vin, du sel, des fruits de la terre, en un mot des élémens de la vie; que tous mangeoient en commun ce qui avoit été beni par la prière; que ces assemblées, quoique principalement destinées à louer Dieu, servoient aussi à instruire le peuple, soit de ce qui intéressoit les mœurs, soit de ce qui intéressoit le labourage & l'ordre public; que tous traitoient honorablement les morts; qu'ils connoissoient une justice qui feroit un jour le discernement des

(*a*) פליליא *pelilia*, l'ordre public. Isai. 28 : 7. פלילי *pelili*, *reipublicæ moderator.* Job 31 : 28.

bons & des méchans ; & qu'enfin ils attendoient une autre vie. LA THE'OGONIE.

Ces objets de leur créance, & le fond de leur pratique, n'ont été détruits nulle part, mais défigurés par l'addition d'une infinité d'idées nouvelles, & de coûtumes absurdes.

Le culte spirituel, & l'adoration en esprit & en vérité, furent convertis par la cupidité en une religion toute charnelle qui souhaite plus les biens de la terre que la justice. L'indifférence & la grossiéreté du peuple, lui firent négliger l'intelligence des signes anciennement établis pour l'instruire. La même ignorance lui fit convertir les signes du soleil, des saisons, & des fêtes, où les hommes & les animaux symboliques, en autant de dieux dont son imagination peupla le ciel. Une nouvelle méprise fit prendre ces prétendus hommes ou femmes célestes pour des personnes autrefois distinguées sur la terre, & transportées dans les astres après leur mort. L'abus du langage & des animaux figuratifs, introduisit la vénération des animaux réels, la persuasion de la métempsycose, & une vie toute pleine de pratiques superstitieuses.

Les magnifiques cérémonies par lesquelles les Egyptiens retraçoient sans cesse

LE CIEL POETIQUE. aux yeux des aſſiſtans la créance des premiers hommes ſur le jugement de Dieu, & ſur l'eſpérance qui doit tranquilliſer les gens de bien aux approches de la mort, furent priſes pour la peinture du lieu où les ames ſont renfermées, & firent éclore l'enfer d'Orphée tout auſſi ridicule que le ciel des poëtes.

Ce qu'une tradition inéfaçable & attachée à des pratiques conſtantes, put conſerver de la doctrine ancienne, ſe trouva ſi peu d'acord avec les idées populaires, que les prêtres ſe crurent obligés d'uſer de beaucoup de circonſpection, & de recourir non-ſeulement à l'épreuve de leurs diſciples, mais encore au ſerment du ſecret. La raiſon des prêtres ſe dérouta elle-même dans ce labyrinthe de ſignes obſcurs & de pratiques myſtérieuſes. Vinrent enſuite les ſiſtêmes. L'un chercha dans tout cet appareil de cérémonies & de fables, une phyſique ſuivie : & prenant les dieux pour les différentes parties de la nature, il éteignit toute religion par principe de philoſophie. Un autre chercha une ſuite de morale & de maximes inſtructives ſous l'écorce des fables les plus ſcandaleuſes. D'autres y crurent trouver la plus profonde métaphyſique : & l'on eſt encore moins bleſſé de la ſimplicité groſſière de

l'Egyptien qui prend un homme pour un homme, & un bœuf pour un bœuf, que du ſublime galimathias d'un Platonicien qui voit par-tout des Monades & des Triades ; qui trouve dans une figure d'Iſis préſentée au milieu d'une aſſemblée de laboureurs, le monde archetype, le monde intellectuel, & le monde ſenſible ; ou qui cherche le tableau de la nature univerſelle dans les piés d'un bouc ; ou qui découvre l'efficacité des impreſſions de ſes génies imaginaires dans la corne d'un bœuf. LA THÉOGONIE.

C'eſt ainſi que les ſavans, par l'habitude où ils ſont de creuſer & de chercher des explications ſingulières, ont embaraſſé une matière qui étoit fort ſimple. La religion des Egyptiens & tout le paganiſme qui en eſt provenu, ne ſont que la religion des patriarches, dépravée par des additions extravagantes. Il ſuffit de jetter l'œil ſur cet aboyeur qui a ſur les épaules une tête de chien, & des aîles aux piés, pour ſentir que cette figure étoit un avis de ſonger à la retraite. Au ſeul aſpect du corps d'un lion joint à la tête d'une jeune fille, on apperçoit que cet aſſortiment a rapport au paſſage du ſoleil ſous les ſignes du lion & de la Vierge. On juge ſans peine de la deſtination des autres figures par celles-là. Toutes ſervoient

LE CIEL POETIQUE. évidemment de marques & de caractères. Comment donc sont-elles devenues des dieux, si ce n'est parce que ces figures ont été converties par l'ignorance & par la cupidité du peuple, en autant d'objets réels, en autant de puissances conformes à ses inclinations : ce qui a produit un culte insensé, & un prodigieux amas de fables, puis des sistêmes philosophiques aussi risibles que les fables. A l'exception de quelques assemblées régulières, où l'autorité publique maintint avec d'anciens usages, quelques vestiges de la vérité, le tout dégénéra de plus en plus par la liberté des embellissemens & des interprétations. Les dieux se multiplièrent dans la bouche du peuple comme les symboles, & même à proportion des différens noms qu'on donnoit à un même symbole. Souvent les plus petites équivoques provenues de la diversité de la prononciation, souvent la diversité des habits que la figure portoit, souvent le simple changement de lieu, un rien de plus ou de moins, formoit un nouveau dieu. Nous avons vû combien Isis prit de différentes formes sous lesquelles on a d'abord eu quelque peine à la reconnoître. Moloc, Baal, Marnas, Adonis, Atys, Ammon, Jupiter, ne sont tous que le même Osiris.

Thot, Anubis, Hermès, Camille, Dédale, Icare, Mercure, Esculape, & Janus, ne sont que la canicule déguisée. Ménès, Minos, Ménophis, Mnévis, Memnon, Apollon, Mars, Dionysus, Bacchus, Protée, Hercule, ne sont qu'Horus diversifié. Souvent on confondit deux symboles. La lyre dont Mercure passe pour être l'inventeur, se trouve aussi dans les mains d'Apollon, & l'on mèt encore auprès de celui-ci le serpent qui est inséparable d'Esculape; parce que les symboles de la canicule & du labourage avoient un rapport essentiel à la celébrité des fêtes, & à la subsistance de la société. Souvent au contraire un même symbole donna naissance à plusieurs divinités nouvelles, en changeant de nom & d'attribut, ou en passant d'une province dans une autre. C'est ainsi que l'Esculape d'Epidaure a un emploi fort différent du Marcol des Chananéens; quoiqu'ils ne fussent l'un & l'autre que le Thot, l'avis de l'étoile qui procuroit aux Egyptiens le salut & les richesses.

LA THÉOGONIE.

Par cette multiplicité de protecteurs, il y avoit à choisir, & de quoi contenter tous les goûts. Chaque canton eut ses dieux tutélaires, dont on faisoit l'histoire, & dont on montroit les monumens. C'étoient des dieux du pays, des dieux amis, & sur les-

LE CIEL POETIQUE.

quels on pouvoit compter. Il étoit bien naturel de leur donner la place d'honneur. Mais cette prédilection n'alloit pas jusqu'à fermer la porte aux dieux étrangers. On ne vouloit se brouiller avec aucune de ces puissances. On les admettoit à la compagnie les uns des autres, & souvent des dieux éclos ou sortis d'un même symbole, se trouvoient ensemble avec un équipage & des fonctions qui les faisoient croire provenus de familles & de régions fort différentes. Quelquefois il arrivoit entr'eux des querelles pour le pas. Leur noblesse étant assurément fort difficile à débrouiller, puisqu'elle étoit comme celle de bien de nos divinités terrestres, tout-à-fait imaginaire. Les chroniqueurs Grecs prirent soin de leur faire des généalogies : ils s'en tirèrent le mieux qu'ils purent. La cour céleste n'étoit pas en Egypte la même qu'en Gréce. En Egypte c'étoit Osiris qui éclairoit le monde : en Gréce on déchargea Osiris ou Jupiter de ce soin : on lui laissa le sceptre & la foudre. Mais le char du jour fut donné à Horus ou Apollon. Jupiter ne pouvoit pas tout faire ni être par tout. On lui donna ainsi des lieutenans avec des districs séparés. Tout prit forme: les fonctions & les histoires des dieux s'arrangèrent : & en mettant sur leur compte ce que chaque

nation en publioit à sa façon; en y ajoûtant les avantures des ministres des temples, & celles des rois qui en avoient favorisé le culte; mais sur-tout en excusant les désordres des femmes par les prétendus déguisemens de ces dieux épris de leur beauté, ils formèrent cet amas de mythologie, où il n'est pas surprenant qu'on ne trouve, ni sens, ni liaison, ni ordre des lieux, ou des tems, ni aucun égard pour la raison, ou pour les mœurs. Quelque insensés que soient la plûpart de ces récits fabuleux, comme ils ont fait partie de l'étrange théologie de nos peres, on a de tout tems essayé d'en découvrir la véritable origine. J'ai risqué mes conjectures sur le même sujèt, parce qu'elles m'ont paru approcher de la certitude, & que le tout se pouvoit développer avec autant de bienséance que de profit. Quant aux menus particularités de ces folies, il n'en est plus de même. Assurément il n'y a point de matière où il soit plus permis de borner ses connoissances.

LA THÉOGONIE.



TABLE DES MATIERES

du Tome Premier.

Fin de la Table du I. Volume.

EXPLICATION

DU FRONTISPICE.

IL repréſente Démocrite qui s'eſt retiré dans les tombeaux d'Abdère ſa patrie, & qui renonce aux occupations de la ſociété, pour méditer, ſans diſtraction, ſur la ſtructure du monde qu'il croit s'être formé par la réſidence & par le concours de petites piéces préexiſtentes qu'il lui plaît d'appeller Atomes. Un Bourgeois vient placer auprès du Philoſophe une ardoiſe ſur laquelle il a écrit ce vers:

οὐ μὲν δημιουργεῖν ἀνθρώπινον, ἀλλὰ γεωργεῖν.

L'homme n'eſt point fait pour conſtruire le terre, mais pour la cultiver.

Les laboureurs & les paſſans, qui liſent ou qui entendent lire cette épigramme, ſe moquent du Philoſophe. L'un hauſſe les épaules: l'autre éclatte de rire : tous ſentent que nous avons reçu aſſez d'intelligence pour régler notre travail & nos mœurs; mais que nous ne pouvons rien comprendre dans ce qui n'a pas été confié à nos ſoins. C'eſt la concluſion de tout cet ouvrage.

Les Noms & l'ordre des Planches ſe trouvent à la fin du Tome II.

De l'Imprimerie de JACQUES VINCENT.



Desoiné et gravé par Le Bas.

Démocrite, à quoi penses-tu? L'homme n'est pas fait pour construire la Terre, mais pour la cultiver.



